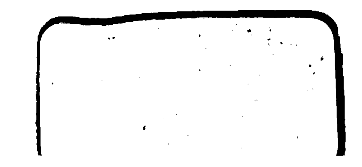

F
i RBS
85 m




305765273

# RELATION
## D'UN VOYAGE
# DU LEVANT,
*FAIT PAR ORDRE DU ROY.*

CONTENANT

L'Histoire Ancienne & Moderne de plusieurs Isles de l'Archipel, de Constantinople, des Côtes de la Mer Noire, de l'Armenie, de la Georgie, des Frontieres de Perse & de l'Asie Mineure.

*AVEC*

*Les Plans des Villes & des Lieux considerables ; Le Genie, les Mœurs, le Commerce & la Religion des differens Peuples qui les habitent ; Et l'Explication des Médailles & des Monumens Antiques.*

Enrichie de Descriptions & de Figures d'un grand nombre de Plantes rares, de divers Animaux : Et plusieurs Observations touchant l'Histoire Naturelle.

*Par M.* PITTON DE TOURNEFORT, *Conseiller du Roy, Academicien Pensionnaire de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Professeur en Botanique au Jardin du Roy, Lecteur & Professeur en Medecine au College Royal.*

TOME PREMIER.

A LYON,

Chez les FRERES BRUYSET, ruë Merciere, au Soleil.

M. DCCXXVII.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

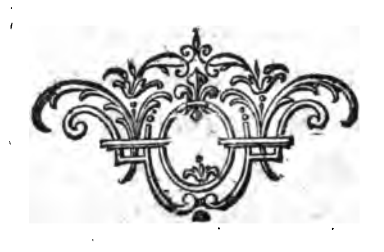

ASHMOLEAN MUSEUM
SIR
ARTHUR EVANS
BEQUEST
1941
OXFORD

# AVERTISSEMENT.

*SI l'Auteur de cette Relation avoit eû la satisfaction de voir, avant que de mourir, la fin de l'Impression de son Ouvrage, on trouveroit icy une Preface raisonnée & pleine d'érudition ; c'estoit le dessein de M. de Tournefort, & il estoit tres capable de le bien executer. Mais aprés que le premier Volume fut imprimé, sa santé s'affoiblissant de jour en jour, il ne s'appliqua plus qu'à mettre la derniere main à son Manuscrit, afin que le second Volume pust estre continué aprés luy, & que ce dernier Ouvrage, qu'il affectionnoit fort, ne parust que complet.*

*On a crû que rien ne pourroit mieux tenir lieu d'une Preface & faire honneur à la memoire de l'Auteur, que le bel Eloge qu'en fit M. de Fontenelle dans l'Assemblée publique de l'Academie des*

*Sciences, tenuë le 10. Avril 1709. Cet Eloge a déja esté imprimé dans le Volume des Memoires de ladite Academie de l'Année 1708. à la fin de l'Histoire,* pag. 145.



ELOGE



# ELOGE

## DE M. DE TOURNEFORT.

*Par M. DE FONTENELLE, Secretaire perpetuel de l'Academie Royale des Sciences ; Et l'un des Quarante de l'Academie Françoise.*

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT nâquit à Aix en Provence le 5. Juin 1656. de Pierre Pitton Ecuyer Seigneur de Tournefort, & d'Aimare de Fagouë d'une famille noble de Paris.

On le mit au College des Jesuites d'Aix, mais quoy-qu'on l'appliquât uniquement, comme tous les autres Ecoliers, à l'étude du Latin, dès qu'il vit des Plantes, il se sentit Botaniste ; Il vouloit sçavoir leurs noms, il remarquoit soigneusement leurs differences, & quelquefois il manquoit à sa Classe, pour aller herboriser à la Campagne, & pour étudier la Nature au lieu de la langue des Anciens Romains. La plusspart de ceux qui ont excellé en quelque genre n'y ont point eu de maître, il apprit de luy-mesme en peu de temps à connoître les Plantes des environs de sa ville.

Quand il fut en Philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on luy enseignoit; Il n'y trouvoit point la Nature qu'il se plaisoit tant à observer, mais des idées vagues & abstraites, qui se jettent, pour ainsi dire, à côté des choses, & n'y touchent point. Il découvrit dans le Cabinet de son Pere la Philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, & la reconnût aussi-tôt pour celle qu'il cherchoit. Il ne pouvoit joüir de cette lecture que par surprise & à la dérobée, mais c'étoit avec d'autant plus d'ardeur; Et ce Pere qui s'opposoit à une étude si utile, luy donnoit sans y penser une excellente éducation.

Comme il le destinoit à l'Eglise, il le fit étudier en Theologie, & le mit mesme dans un Seminaire. Mais la destination naturelle prévalut. Il falloit qu'il vît des Plantes, il alloit faire ses études cheries ou dans un Jardin assez curieux qu'avoit un Apoticaire d'Aix, ou dans les Campagnes voisines, ou sur la cime des Rochers. Il penetroit par adresse ou par presens dans tous les lieux fermez où il pouvoit croire qu'il y avoit des Plantes qui n'étoient pas ailleurs; si ces sortes de moyens ne reüssissoient pas, il se resolvoit plustôt à y entrer furtivement, & un jour il pensa estre accablé de pierres par des Païsans qui le prenoient pour un voleur.

Il n'avoit guere moins de passion pour l'Anatomie & pour la Chimie que pour la Botanique. Enfin la Physique & la Medecine le revendiquerent avec tant de force sur la Theologie, qui s'en étoit mise injustement en pos-

ſeſſion, qu'il fallut qu'elle le leur abandonnât. Il étoit encouragé par l'exemple d'un Oncle paternel qu'il avoit, Medecin fort habile & fort eſtimé, & la mort de ſon pere arrivée en 1677. le laiſſa entierement maître de ſuivre ſon inclination.

Il profita auſſi-tôt de ſa liberté, & parcourut en 1678. les Montagnes de Dauphiné & de Savoye, d'où il rapporta quantité de belles *Plantes ſeches qui* commencerent ſon Herbier.

La Botanique n'eſt pas une ſcience ſedentaire & pareſſeuſe, qui ſe puiſſe acquerir dans le repos & dans l'ombre d'un Cabinet, comme la Geometrie & l'Hiſtoire, qui tout au plus, comme la Chimie, l'Anatomie & l'Aſtronomie, ne demande que des operations d'aſſez peu de mouvement. Elle veut que l'on coure les Montagnes & les Foreſts, que l'on graviſſe contre des Rochers eſcarpez, que l'on s'expoſe aux bords des Précipices. Les ſeuls Livres qui peuvent nous inſtruire à fond dans cette matiere ont été jettez au hazard ſur toute la ſurface de la Terre, & il faut ſe reſoudre à la fatigue & au peril de les chercher & de les ramaſſer. De-là vient auſſi qu'il eſt ſi rare d'exceller dans cette ſcience; Le degré de paſſion qui ſuffit pour faire un Savant d'une autre eſpece, ne ſuffit pas pour faire un grand Botaniſte, & avec cette paſſion meſme, il faut encore une ſanté qui puiſſe la ſuivre, une force de corps qui y réponde. M. de Tournefort étoit d'un temperament vif, laborieux, robuſte, un grand fonds de gayeté naturelle le ſoutenoit dans le travail, & ſon corps

aussi-bien que son esprit avoit été fait pour la Botanique.

En 1679. il partit d'Aix pour Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'Anatomie & dans la Medecine. Un Jardin des Plantes établi en cette ville par Henry IV. ne pouvoit pas, quelque riche qu'il fût, satisfaire sa curiosité, il courut tous les environs de Montpellier à plus de dix lieuës, & en rapporta des Plantes inconnuës aux gens mesmes du Pays. Mais ces courses étoient encore trop bornées, il partit de Montpellier pour Barcelone au mois d'Avril 1681. il passa jusqu'à la S. Jean dans les Montagnes de Catalogne, où il étoit suivi par les Medecins du Pays, & par les jeunes Etudians en Medecine, à qui il démontroit les Plantes. On eut dit presque qu'il imitoit les anciens Gimnosophistes qui menoient leurs Disciples dans des deserts, où ils tenoient leurs écoles.

Les hautes montagnes des Pirenées étoient trop proches pour ne le pas tenter. Cependant il sçavoit qu'il ne trouveroit dans ces vastes solitudes qu'une subsistance pareille à celle des plus austeres Anachoretes, & que les malheureux habitans qui la lui pouvoient fournir n'étoient pas en plus grand nombre que les Voleurs qu'il avoit à craindre. Aussi fut-il plusieurs fois dépoüillé par les Miquelets Espagnols. Il avoit imaginé un stratageme pour leur dérober un peu d'argent dans ces sortes d'occasions ; il enfermoit des Reaux dans du pain qu'il portoit sur luy, & qui étoit si noir & si dur, que quoyqu'ils le volassent fort exactement, & ne fussent pas gens à rien dedaigner, ils le luy laissoient

avec mépris. Son inclination dominante luy faisoit tout surmonter ; ces Rochers affreux & presque inaccessibles, qui l'environnoient de toutes parts, s'estoient changez pour luy en une magnifique Bibliotheque, où il avoit le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandoit, & où il passoit des journées délicieuses. Un jour une méchante Cabane où il couchoit, tomba tout à coup, il fut deux heures enseveli *sous* les ruines, & y auroit peri si l'on eût tardé encore quelque temps à le retirer.

Il revint à Montpellier à la fin de 1681. & de-là il alla chez luy à Aix, où il rangea dans son Herbier toutes les Plantes qu'il avoit ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, de Catalogne, des Alpes & des Pirenées. Il n'apartient pas à tout le monde de comprendre que le plaisir de les voir en grand nombre, bien entieres, bien conservées, disposées selon un bel ordre dans de grands Livres de papier blanc, le payoit suffisamment de tout ce qu'elles luy avoient coûté.

Heureusement pour les Plantes M. Fagon, alors premier Medecin de la feuë Reyne, s'y étoit toûjours fort attaché, comme à une partie des plus curieuses de la Phisique, & des plus essentielles de la Medecine, & il favorisoit la botanique de tout le pouvoir que luy donnoient sa place & son merite. Le nom de M. de Tournefort vint à luy de tant d'endroits differens, & toûjours avec tant d'uniformité, qu'il eût envie de l'attirer à Paris, rendez-vous general de presque tous les grands talens répandus dans

les Provinces. Il s'adressa pour cela à Madame de Venelle, Sous-Gouvernante des Enfans de France, qui connoissoit beaucoup toute la famille de M. de Tournefort. Elle luy persuada donc de venir à Paris, & en 1683. elle le presenta à M. Fagon, qui dés la mesme année luy procura la place de Professeur en Botanique au Jardin Royal des Plantes, établi à Paris par Loüis XIII. pour l'instruction des jeunes Etudians en Medecine.

Cet employ ne l'empescha pas de faire differens Voyages. Il retourna en Espagne, & alla jusqu'en Portugal. Il vit des Plantes, mais presque sans aucun Botaniste. En Andalousie, qui est un pays fecond en Palmiers, il voulut verifier ce que l'on dit depuis si long-temps des amours du mâle & de la femelle de cette espece, mais il n'en put rien apprendre de certain, & ces amours si anciennes, en cas qu'elles soient, sont encore mysterieuses. Il alla aussi en Hollande & en Angleterre, où il vit & des Plantes & plusieurs grands Botanistes, dont il gagna facilement l'estime & l'amitié. Il n'en faut point d'autre preuve que l'envie qu'eut M. Herman, celebre Professeur en Botanique à Leyde, de luy resigner sa place, parce qu'il étoit déja fort âgé. Il luy en écrivit au commencement de la derniere Guerre avec beaucoup d'instances, & le zele qu'il avoit pour la science qu'il professoit, luy faisoit choisir un Successeur, non seulement Etranger, mais d'une Nation ennemie. Il promettoit à M. de Tournefort une Pension de 4000. livres de Messieurs les Etats Generaux, & luy faisoit esperer une augmentation quand il seroit encore mieux connu.

La Pension attachée à sa Place du Jardin Royal étoit fort modique, cependant l'amour de son pays luy fit refuser des offres & si utiles & si flateuses. Il s'y joignit encore une autre raison, qu'il disoit à ses amis, c'est qu'il trouvoit que les Sciences étoient icy pour le moins à un aussi haut degré de perfection, qu'en aucun autre pays. La Patrie d'un Savant ne seroit pas sa veritable Patrie, si les Sciences n'y étoient florissantes.

La sienne ne fut pas ingrate. L'Academie des Sciences ayant été mise en 1691. sous l'inspection de M. l'Abbé Bignon, un des premiers usages qu'il fit de son autorité deux mois aprés qu'il en fût revestu, fut de faire entrer dans cette Compagnie M. de Tournefort & M. Homberg, qu'il ne connoissoit ni l'un ni l'autre que par le nom qu'ils s'étoient fait. Aprés qu'ils eurent été agréez par le Roy sur son temoignage, il les presenta tous deux ensemble à l'Academie, deux premiers nez, pour ainsi dire, dignes de l'être d'un tel Pere, & d'annoncer toute la famille spirituelle qui les a suivis.

En 1694. parut le premier Ouvrage de M. de Tournefort, intitulé *Elemens de Botanique, ou Methode pour connoistre les Plantes*, imprimé au Louvre en trois volumes. Il est fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de Plantes semées si confusement sur la Terre, & mesme sous les eaux de la Mer, & pour les distribuer en Genres & en Especes, qui en facilitent la connoissance, & empeschent que la memoire des Botanistes ne soit accablée sous le poids d'une infinité de noms differens. Cet ordre si necessaire

n'a point été établi par la Nature, qui a préferé une confusion magnifique à la commodité des Phisiciens. Et c'est à eux à mettre presque malgré elle de l'arrangement & un systeme dans les Plantes. Puisque ce ne peut être qu'un ouvrage de leur esprit, il est aisé de prévoir qu'ils se partageront, & que mesme quelques-uns ne voudront point de systeme. Celuy que M. de Tournefort a préferé aprés une longue & savante discussion, consiste à regler les Genres des Plantes par les Fleurs & par les Fruits pris ensemble, c'est à dire, que toutes les Plantes semblables par ces deux parties seront du mesme genre, aprés quoy les differences ou de la Racine; ou de la Tige, ou des Feüilles, feront leurs differentes especes. M. de Tournefort a été mesme plus loin; au dessus des Genres il a mis des Classes qui ne se reglent que par les Fleurs, & il est le premier qui ait eû cette pensée, beaucoup plus utile à la Botanique, qu'on ne se l'imagineroit d'abord. Car il ne se trouve jusqu'icy que 14. figures differentes de Fleurs qu'il faille s'imprimer dans la memoire; ainsi quand on a entre les mains une Plante en fleur dont on ignore le nom, on voit aussi-tôt à quelle Classe elle appartient dans le Livre des Elemens de Botanique, quelques jours aprés la fleur paroît le fruit, qui détermine le Genre dans ce mesme Livre, & les autres parties donnent l'Espece, desorte que l'on trouve en un moment, & le nom que M. de Tournefort luy donne par rapport à son systeme, & ceux que d'autres Botanistes des plus fameux luy ont donnez, ou par rapport à leurs systemes particuliers, ou sans aucun systeme. Par là on est en état d'é-

tudier cette Plante dans les Auteurs qui en ont parlé, sans craindre de luy attribuer ce qu'ils auront dit d'une autre, ou d'attribuer à une autre ce qu'ils auront dit de celle-là. C'est un prodigieux soulagement pour la memoire, que tout se réduise à retenir 14. figures de Fleurs, par le moyen desquelles on descend à 673. Genres, qui comprennent sous eux 8846. Especes de Plantes, soit de Terre, soit de mer, connuës jusqu'au temps de ce *Livre. Que seroit*-ce s'il falloit connoistre immediatement ces 8846. Especes, & cela sous tous les noms differens qu'il a plû aux Botanistes de leur imposer? Ce que nous venons de dire icy demanderoit encore quelques restrictions ou quelques éclaircissemens, mais nous les avons donnez dans l'Histoire de 1700. où le sisteme de M. de Tournefort a été traité plus à fond & avec plus d'étenduë.

Il parut être fort approuvé des Phisiciens, c'est à dire (& cela ne doit jamais s'entendre autrement) du plus grand nombre des Phisiciens. Il fut attaqué sur quelques points par M. Rai, celebre Botaniste & Phisicien Anglois, auquel M. de Tournefort répondit en 1697. par une Dissertation Latine adressée à M. Sherard, autre Anglois, habile dans la même science. La dispute fut sans aigreur, & même assez polie de part & d'autre, ce qui est assez à remarquer. On dira peut-être que le sujet ne valoit gueres la peine qu'on s'échauffât; car dequoi s'agissoit-il? De savoir si les fleurs & les fruits suffisoient pour établir les Genres, si une certaine Plante étoit d'un Genre ou d'un autre. Mais on doit tenir compte aux hommes, & plus particulierement aux sa-

vans, de ne s'échauffer pas beaucoup ſur de legers ſujets. M. de Tournefort dans un Ouvrage poſterieur à la diſpute, a donné de grands éloges à M. Rai, & meſme ſur ſon Siſteme des Plantes.

Il ſe fit recevoir Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & en 1698. il publia un Livre intitulé *Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs de Paris, avec leur uſage dans la Medecine.* Il eſt facile de juger que celuy qui avoit été chercher des Plantes ſur les ſommets des Alpes & des Pirenées, avoit diligemment herboriſé dans tous les environs de Paris, depuis qu'il y faiſoit ſon ſejour. La Botanique ne ſeroit qu'une ſimple curioſité, ſi elle ne ſe rapportoit à la Medecine; & quand on veut qu'elle ſoit utile, c'eſt la Botanique de ſon Pays qu'on doit le plus étudier, non que la Nature ait été auſſi ſoigneuſe qu'on le dit quelquefois, de mettre dans chaque Pays les Plantes qui devoient convenir aux maladies des Habitans, mais parce qu'il eſt plus commode d'employer ce qu'on a ſous ſa main, & que ſouvent ce qui vient de loin, n'en vaut pas mieux. Dans cette Hiſtoire des Plantes des environs de Paris, M. de Tournefort raſſemble outre leurs differens noms & leurs deſcriptions, les Analiſes Chimiques que l'Academie en avoit faites, & leurs vertus les mieux prouvées. Ce Livre ſeul répondroit ſuffiſamment au reproche que l'on fait quelquefois aux Medecins, de n'aimer pas les Remedes tirez des Simples, parce qu'ils ſont trop faciles, & d'un effet trop prompt. Certainement M. de Tournefort en produit icy un grand nombre, cependant ils ſont la pluſpart aſſez negligez, & il ſemble qu'une certaine fatalité ordonne qu'on

les desirera beaucoup & qu'on s'en servira peu.

On peut compter parmi les Ouvrages de M. de Tournefort un Livre, ou du moins une partie d'un Livre, qu'il n'a pourtant pas fait imprimer. Il porte pour titre *Schola Botanica, sive Catalogus Plantarum, quas ab aliquot annis in Horto Regio Parisiensi studiosis indigitavit vir clarissimus Josephus Pitton de Tournefort, Doctor Medicus, ut & Pauli Hermanni Paradisi Batavi Prodromus, &c. Amstelodami 1699.* Un Anglois nommé M. Simon Warton, qui avoit étudié trois ans en Botanique au Jardin du Roy sous M. de Tournefort, fit ce Catalogue des Plantes qu'il y avoit veües.

Comme les Elemens de Botanique avoient eû tout le succés que l'Auteur mesme pouvoit desirer, il en donna en 1700. une Traduction Latine en faveur des Etrangers, & plus ample, sous le titre de *Institutiones Rei Herbariæ*, en trois Volumes in 4°. dont le premier contient les noms des Plantes distribuées selon le sisteme de l'Auteur, & les deux autres leurs figures tres bien gravées. A la teste de cette Traduction est une grande Preface ou introduction à la Botanique, qui contient avec les principes du sisteme de M. de Tournefort, ingenieusement & solidement établis, une Histoire de la Botanique & des Botanistes, recüeillie avec beaucoup de soin & agréablement écrite. On n'aura pas de peine à s'imaginer qu'il s'occupoit avec plaisir de tout ce qui avoit rapport à l'objet de son amour.

Cet amour cependant n'étoit pas si fidelle aux Plantes, qu'il ne se portât presque avec la mesme ardeur à toutes les autres curiositez de la Phisique,

Pierres figurées, Marcassites rares, Petrifications & Cristallisations extraordinaires, Coquillages de toutes les especes. Il est vray que du nombre de ces sortes d'infidelitez on en pourroit excepter son goût pour les Pierres: car il croyoit que c'étoient des Plantes qui vegetoient, & qui avoient des graines: il étoit mesme assez disposé à étendre ce sisteme jusqu'aux métaux, & il semble qu'autant qu'il pouvoit il transformoit tout en ce qu'il aimoit le mieux. Il ramassoit aussi des habillemens, des armes, des instrumens de Nations éloignées, autres sortes de curiositez, qui quoy-qu'elles ne soient pas sorties immediatement des mains de la Nature, ne laissent pas de devenir Philosophiques, pour qui sait philosopher. De tout cela ensemble il s'étoit fait un Cabinet superbe pour un particulier, & fameux dans Paris; les Curieux l'estimoient à 45. ou 50000. livres. Ce seroit une tache dans la vie d'un Philosophe qu'une si grande dépense, si elle avoit eû tout autre objet. Elle prouve que M. de Tournefort dans une fortune aussi bornée que la sienne, n'avoit pû gueres donner à des plaisirs plus frivoles, & cependant beaucoup plus recherchez.

Avec toutes les qualitez qu'il avoit, on peut juger aisement combien il étoit propre à être un excellent Voyageur, car j'entends icy par ce terme, non ceux qui voyagent simplement, mais ceux en qui se trouve & une curiosité fort étenduë, qui est assez rare, & un certain don de bien voir, plus rare encore. Les Philosophes ne courent gueres le monde, & ceux qui le courent ne sont ordinairement gueres Philosophes, & par-là un voyage de Philosophe est extrémement précieux. Aussi

nous comptons que ce fut un bonheur pour les Sciences que l'ordre que M. de Tournefort reçût du Roy en 1700. d'aller en Grece, en Asie & en Afrique, non seulement pour y reconnoistre les Plantes des Anciens, & peut-être aussi celles qui leur auront échappé, mais encore pour y faire des Observations sur toute l'Histoire Naturelle, sur la Geographie ancienne & moderne, & mesme sur les Mœurs, la Religion & le Commerce des Peuples. Nous ne *repeterons point icy* ce que nous avons dit *sur* ce sujet dans l'Histoire de 1700. Il eut ordre d'écrire le plus souvent qu'il pourroit à M. le Comte de Pontchartrain, qui luy procuroit tous les agrémens possibles dans son Voyage, & de l'informer en détail de ses découvertes & de ses avantures.

M. de Tournefort accompagné de M. Gundelscheimer, Allemand, excellent Medecin, & de M. Aubriet habile Peintre, alla jusqu'à la frontiere de Perse, toûjours herborisant & observant. Les autres Voyageurs vont par mer le plus qu'ils peuvent, parce que la mer est plus commode, & sur terre ils prennent les chemins les plus battus. Ceux-cy n'alloient par mer que le moins qu'il étoit possible, ils étoient toûjours hors des chemins, & s'en faisoient de nouveaux dans des lieux impraticables. On lira bien-tôt avec un plaisir meslé d'horreur le recit de leur descente dans la Grotte d'Antiparos, c'est à dire, dans trois ou quatre abismes affreux qui se succedent les uns aux autres. M. de Tournefort eut la sensible joye d'y voir une nouvelle espece de Jardin, dont toutes les Plantes étoient differentes pieces de Marbre encore naissantes ou jeunes, & qui selon toutes les circon-

ſtances dont leur formation étoit accompagnée, n'avoient pû que vegeter.

Envain la Nature s'étoit cachée dans des lieux ſi profonds & ſi inacceſſibles pour travailler à la vegetation des Pierres, elle fut, pour ainſi dire, priſe ſur le fait par des Curieux ſi hardis.

L'Afrique étoit compriſe dans le deſſein du Voyage de M. de Tournefort, mais la peſte qui étoit en Egypte le fit revenir de Smirne en France en 1702. Ce fut-là le premier obſtacle qui l'eût arreſté. Il arriva, comme l'a dit un grand Poëte, pour une occaſion plus brillante & moins utile, *chargé des dépoüilles de l'Orient*. Il rapportoit, outre une infinité d'Obſervations differentes, 1356. nouvelles Eſpeces de Plantes, dont une grande partie venoient ſe ranger d'elles-meſmes ſous quelqu'un des 673. Genres qu'il avoit établis : il ne fut obligé de créer pour tout le reſte que 25. nouveaux Genres, ſans aucune augmentation des Claſſes, ce qui prouve la commodité d'un ſiſteme, où tant de Plantes étrangeres, & que l'on n'attendoit point, entroient ſi facilement. Il en fit ſon *Corollarium Inſtitutionum Rei Herbariæ*, imprimé en 1703.

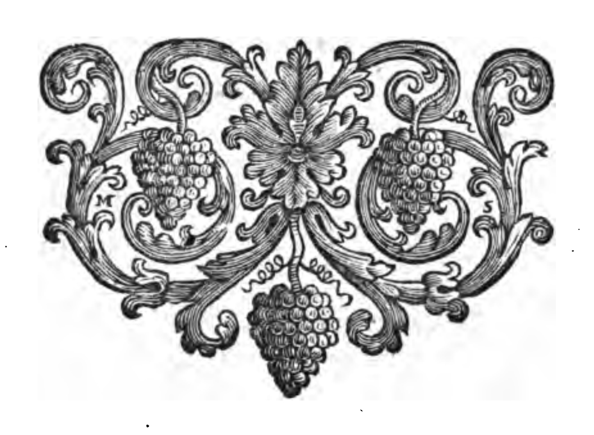
Quand il fut revenu à Paris, il ſongea à reprendre la pratique de la Medecine, qu'il avoit ſacrifiée à ſon Voyage du Levant, dans le temps qu'elle commençoit à luy réüſſir beaucoup. L'experience fait voir qu'en tout ce qui dépend d'un certain gouſt du Public, & ſur-tout en ce genre-là, les interruptions ſont dangereuſes, l'approbation des hommes eſt quelque choſe de forcé, & qui ne demande qu'à finir. M. de Tournefort eut donc quelque peine à renoüer le fil de ce qu'il avoit quitté ; d'ailleurs il falloit qu'il s'acquitât de ſes

anciens exercices du Jardin Royal, il s'y joignit encore ceux du College Royal, où il eut une place de Professeur en Medecine, les fonctions de l'Academie luy demandoient aussi du temps, enfin il voulut travailler à la Relation de son grand Voyage, dont il n'avoit rapporté que de simples Memoires informes & intelligibles pour luy seul. Les courses & les travaux du jour, qui luy rendoient le repos de la nuit plus necessaire, l'obligeoient au contraire à passer la nuit dans d'autres travaux, & malheureusement il étoit d'une forte constitution, qui luy permettoit de prendre beaucoup sur luy pendant un assez long-temps, sans en être sensiblement incommodé. Mais à la fin sa santé vint à s'alterer, & cependant il ne la mênagea pas davantage. Lorsqu'il étoit dans cette mauvaise disposition, il reçut par hazard un coup fort violent dans la poitrine, dont il jugea bien-tost qu'il mourroit. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois, & il mourut le 28. Decembre 1708.

Il avoit fait un Testament, par lequel il a laissé son Cabinet de Curiositez au Roy pour l'usage des Savans, & ses Livres de Botanique à M. l'Abbé *Bignon*. Ce second article ne marque pas moins que le premier son amour pour les sciences; c'est leur faire un present que d'en faire un à celuy qui veille pour elles dans ce Royaume avec tant d'application, & les favorise avec tant de tendresse.

Des deux Volumes in 4°. que doit avoir la Relation du Voyage de M. de Tournefort, le premier étoit déja imprimé au Louvre quand il mourut, & l'on acheve presentement le second sur le manuscrit de l'Auteur, qui a été trouvé dans un état où il n'y avoit rien à desirer. Cet ouvrage, qui a

conservé sa premiere forme de Lettres, adressées à M. de Pontchartrain, aura environ 200. planches en taille douce tres bien gravées, de Plantes, d'Antiquitez, &c. On y trouvera, outre tout le sçavoir que nous avons representé jusqu'icy dans M. de Tournefort, une grande connoissance de l'Histoire ancienne & moderne, & une vaste érudition dont nous n'avons point parlé, tant nos éloges sont éloignez d'être flateurs. Souvent une qualité dominante nous en fait negliger d'autres, qui meriteroient cependant d'être relevées.




LETTRES

# LETTRES CONTENÜES DANS LE PREMIER VOLUME.

## Lettre VI.



## Lettre VII.





VOYAGE



# VOYAGE DU LEVANT,

## FAIT PAR ORDRE DU ROY.

### *DESSEIN DE CE VOYAGE.*



Onſeigneur le Comte de Pontchartrain Secretaire d'Etat, chargé du ſoin des Académies, & toûjours attentif à ce qui peut perfectionner les Sciences, propoſa à Sa Majeſté ſur la fin de l'année 1699. d'envoyer dans les pays étrangers des perſonnes capables d'y faire des obſervations non ſeulement ſur l'Hiſtoire naturelle, & ſur la Geographie ancienne & moderne; mais encore ſur ce qui regarde le commerce, la religion & les mœurs des differens peuples qui les habitent.

Comme j'avois déja fait quelques voyages en Europe par ordre du Roy, j'eûs l'honneur d'être

encore choisi par Sa Majesté pour celui du Levant. Ce grand Prince, qui par sa protection & par ses bienfaits contribuë tous les jours au progrés de toutes les belles connoissances, trés satisfait d'ailleurs des découvertes curieuses que M[rs] de l'Academie Royale des Sciences ont faites sous ses auspices dans les climats les plus éloignez, me fit ordonner de partir pour aller dans le Levant travailler sur ce qui seroit le plus digne de remarque.

Je fus ravi de trouver cette nouvelle occasion de satisfaire la forte passion que j'ai toujours eûë, pour aller dans les pays étrangers étudier la nature, & les hommes avec plus de certitude qu'on ne fait dans les livres. Je suppliai Monseigneur de Pontchartrain de me laisser le choix des personnes, qui me conviendroient pour l'execution de ce dessein.

J'avois besoin de deux hommes de confiance, qui fussent d'humeur à partager avec moi les peines inséparables des grands voyages. Il n'y a rien de si triste que de tomber malade dans des pays où l'on ne connoît personne, & où l'on ignore la medecine. Il est fort chagrinant aussi de voir de belles choses sans les pouvoir faire dessiner, & sans ce secours l'on ne sçauroit rendre une relation bien intelligible. Par un bonheur singulier & qui répondit à tous mes souhaits, je trouvai en M[rs] Gundelscheimer & Aubriet deux véritables amis, l'un excellent Medecin, & l'autre habile Peintre. M[r] Gundelscheimer natif d'Anspach en Franconie, est présentement Conseiller & Medecin du Prince Electoral de Brandebourg. Il a joint à une extréme passion pour l'Histoire naturelle une parfaite connoissance des plantes & de

toute la Physique. C'est à ses soins que je dois une bonne partie des plantes rares dont je parlerai dans la suite de cette relation.

Mr Aubriet de Châlon en Champagne s'applique avec autant de soin que d'habileté à peindre en miniature les plantes, que l'on éleve dans le Jardin du Roy. Il n'a rien encore paru de si beau en ce genre-là : c'est aussi cette grande habileté qui lui a fait mériter la charge de Peintre du cabinet du Roy.

Assûré de la bonne volonté de ces Mrs j'eûs l'honneur de les présenter à Monsieur l'Abbé Bignon, qui par ce goust merveilleux qu'il a pour toutes les Sciences, sentoit depuis long-temps la nécessité qu'il y avoit d'aller vérifier sur les lieux, ce que les Anciens ont sçû de plus particulier touchant l'Histoire naturelle; & principalement sur les plantes. En effet, aprés avoir réduit sous leurs veritables genres celles qui sont connuës, que pouvoit-on faire de plus avantageux pour la Botanique, que de l'enrichir de nouvelles especes, & sur tout de celles que les plus anciens medecins ont mises en usage pour la guerison des maladies ?

Quelque temps aprés, Monseigneur de Pontchartrain fixa nostre départ au 9. Mars 1700. Il écrivit une lettre à Monsieur l'Abbé Bignon Président de l'Académie Royale des Sciences, par laquelle il lui faisoit sçavoir que le Roy m'avoit ordonné d'aller dans la Gréce, aux Isles de l'Archipel, & en Asie, pour y faire des recherches touchant l'Histoire naturelle; pour m'instruire des maladies & des remedes que l'on y employe; pour y comparer l'ancienne Geographie avec la moderne; & que Sa Majesté m'accordoit un Aide, un Peintre, & tous les frais du voyage.

Cette lettre fut leüë dans l'assemblée le 16. Février. La Compagnie témoigna beaucoup de joye d'une entreprise qui paroissoit avantageuse pour la Physique, & qui marquoit combien Sa Majesté souhaitoit qu'on en perfectionnast les différentes parties. Monsieur l'Abbé Bignon proposa ce jour là Mr Gundelscheimer, qui fut accepté tout d'une voix, & ses lettres lui furent expédiées en qualité d'envoié par l'Académie, pour me seconder dans mes travaux. Il remercia la Compagnie à la premiere assemblée, & se trouva à toutes les autres jusques à nostre départ. Nous eûmes l'honneur d'en prendre congé le 6. Mars, & nous allâmes ensuite à Versailles recevoir les derniers ordres de Monseigneur de Pontchartrain, & de Mr le premier Medecin. Mr Fagon qui occupe cette charge avec tant de distinction, non content d'avoir parlé plusieurs fois au Roy des avantages qui pourroient revenir de ce voyage pour l'éclaircissement de l'Histoire naturelle, me fit encore l'honneur de me presenter à Sa Majesté, qui receut avec sa bonté ordinaire, [a] un ouvrage qu'elle m'avoit permis de lui dédier.

Le 9. Mars nous partîmes par la diligence, & nous arrivâmes à Lyon en sept jours & demi. Nous y vîmes le recueil des plantes rares que Mr Goiffon a observées dans les Alpes. On attend de cet habile Medecin, non seulement l'Histoire des plantes qui naissent aux environs de Lyon : mais encore plusieurs observations anatomiques trés singulieres, & sur tout celles qui regardent la structure de l'oreille. Mr Goiffon nous procura la connoissance du Pere de Colonia Bibliothecaire des Jesuites, sçavant antiquaire. Il a fait en peu

[a] Institutiones Rei Herbariæ.

de tems un prodigieux receuil de Medailles grèques & latines ; d'Idoles ; d'Instrumens qui ont servi aux sacrifices des payens ; de Poids & de Mesures anciennes ; de Talismans, & de tout ce qui regarde la belle antiquité.

Le 16. Mars nous descendîmes sur le Rhône jusques à Condrieu, bourg du Lyonnois à sept lieuës de Lyon, & à deux lieuës de Vienne. On coucha le lendemain au Pouzin, village à quatre lieuës au dessous de Valence.

Le 18. *nous débarquâmes* à Avignon, d'où nous partîmes pour Aix qui n'en est éloigné que d'une journée. On ne m'accusera pas d'estre prévenu en faveur de ma patrie, si je dis que dans sa médiocre grandeur c'est une des villes de France la mieux bâtie & la plus agréable. Aprés que j'eûs embrassé mes parents, nous allâmes saluër M^r de Boyer d'Aiguilles Conseiller au Parlement & nous fûmes bien moins touchez de ses tableaux, quelque rares qu'ils soient, que nous ne le fûmes de son merite. Ce sçavant magistrat n'excelle pas seulement dans la connoissance de l'antiquité, il a naturellement ce goust exquis du dessein, qui rend si recommandables les grands hommes en ce genre. M^r d'Aiguilles a fait graver une partie de son cabinet en cent grandes planches d'aprés les originaux de Raphaël, d'André del Sarto, du Titien, de Michel Ange Caravage, de Paul Veronése, du Corrége, du Carrache, du Tintoret, du Guide, du Poussin, de Bourdon, de le Sueur, de Puget, du Valentin, de Rubens, du Vandéix, & d'autres peintres fameux. Ce Magistrat me permettra-t-il de dire qu'il a gravé lui-même quelques-unes de ces planches, que les frontispices des deux volumes qui composent ce recueil sont

AIX.

de son invention ; qu'il a conduit les graveurs pour la fidelité des contours, & pour la force des expressions. Un homme de qualité, qui remplit d'ailleurs si dignement les devoirs de sa charge, ne sçauroit se délasser plus noblement.

Mr de Thomassin Mazaugues est un autre Conseiller du Parlement de Provence, d'un mérite distingué, qui nous fait esperer un recueil des lettres de Mr de Peiresc, dont les manuscrits ont esté répandus par tout le Royaume. Cet homme infatigable en a laissé plus de cent, tous écrits de sa main, comme le remarque [a] Mr Spon. On asseure que les heritiers de Mr de Peiresc, s'étoient chauffez pendant tout un hiver des papiers qu'on avoit trouvez dans son cabinet. N'auroient-ils pas mieux fait de brûler du bois de Cedre ou du bois d'Aloës. La nature en produit tous les jours, & peut-être ne verra-t-on jamais d'homme semblable à Mr de Peiresc.

On compte parmi les autres sçavants de nostre ville Mr Gautier Prieur de la Valette, ce grand Astronome, dont Mr Gassendi parle avec tant d'éloges, [b] Scaliger & [c] Casaubon qui ne prodiguoient pas leurs loüanges, conviennent que Mr de Rascas de Bagarris, [d] Garde du Cabinet du Roy Henry IV. estoit un excellent connoisseur de tous les anciens monumens. Il ne faut pas oublier ici Annibal Fabrot grand Jurisconsulte, qui sçavoit parfaitement la langue gréque, & l'Histoire orientale, comme il paroit par les versions qu'il a faites de quelques volumes de l'Histoire Byzantine, & par les sçavantes notes dont il en

a *Voyage de Spon.*
b *Scalig. Opusc.*
c *De Satyr. Poesi.*
d Maistre des Cabinets des Antiques du Roy. *Scalig. ibid.*

a éclairci les endroits les plus obſcurs. Les P P. Thomaſſin & Cabaſſut, Prêtres de l'Oratoire, feront toûjours beaucoup d'honneur à la ville d'Aix. Leur ſcience eſtoit inépuiſable, auſſi bien que celle du P. Pagi Cordelier, l'un des plus profonds Chronologiſtes du ſiécle paſſé.

Il y a peu de villes dans le Royaume, & peut-eſtre en Europe où il y ait eû plus de cabinets curieux, & l'on y voit encore de tres belles choſes, ſur tout chez M^r l'Intendant le Bret. Il vient peu de vaiſſeaux de Levant en Provence ſur leſquels il n'y ait des marchands, & même des matelots qui apportent des médailles, des pierres gravées, ou d'autres bijoux antiques. Comme le Parlement & les autres Cours ſupérieures attirent à Aix la pluſpart des gens de la Province, ces curioſitez s'y répandent facilement.

Le 27. Mars nous arrivâmes à Marſeille. J'allai d'abord ſaluer M^rs les Députez du commerce, & je leur remis les ordres dont Monſeigneur de Pontchartrain m'avoit chargé. Comme il n'y avoit point de bâtiment prêt à partir pour le Levant, nous eûmes tout le temps de conſiderer les beautez de cette ville, & d'admirer les changemens qu'on y a faits ſous ce regne. Si l'on continuë d'y bâtir avec la même magnificence, elle reprendra bien-tôt la beauté qu'elle avoit du tems des Grecs & des Romains : car tout ce que nous y voïons de l'ancienne ville eſt l'ouvrage des derniers ſiécles, qui ſe reſſentoient encore du mauvais gouſt & de l'ignorance des Goths. MAR-SEILLE.

Strabon, le plus exact des anciens [a] Geographes, tout prevenu qu'il étoit en faveur des villes d'Aſie, où l'on n'emploïoit que marbre & que

[a] *Rerum Geog. lib.* 4.

granit, décrit Marſeille comme une ville tres bien bâtie & d'une grandeur conſiderable, diſposée en maniere de theatre au tour d'un [a] port naturellement creuſé dans les rochers. Peut-eſtre même eſtoit-elle encore plus ſuperbe avant le regne d'Auguſte, ſous lequel vivoit Strabon : car cet auteur parlant de [b] Cyzique comme d'une des plus belles villes d'Aſie, remarque qu'elle étoit enrichie des mêmes ornemens d'architecture, qu'on avoit autrefois vûs dans Rhodes, dans Cartage & dans Marſeille.

On n'y trouve aucuns reſtes de cette ancienne magnificence, en vain y chercheroit-on les fondemens des temples d'Apollon & de Diane, [c] que les habitans de la ville de Phocée ſes fondateurs y avoient bâtis. Nous ſçavons ſeulement que ces édifices étoient ſur le haut de la ville. On ignore auſſi l'endroit où Pytheas fit dreſſer cette celebre [d] aiguille pour determiner la hauteur du pole de Marſeille. Pytheas qui étoit de cette ville, & qui vivoit du temps d'Alexandre, a été ſelon Mr Gaſſendi, le plus ancien de tous les gens de lettres, qu'on ait veûs en Occident. Il eſt glorieux à la France, comme le remarque [e] Mr Caſſini le plus grand Aſtronome de nôtre temps, d'avoir eû une perſonne capable de porter les ſpéculations à un point de ſubtilité, où les Grecs qui vouloient paſſer pour les inventeurs de toutes les ſciences, n'avoient pû encore atteindre.

Non ſeulement Marſeille peut ſe vanter d'avoir donné l'entrée aux ſciences dans les Gaules,

[a] *Λακύδων. Euſtat. ad Dionyſ. Perieg. v.75.*

[b] *Ibid. lib. 12.*

[c] *Κλίσμα δ᾽ ἐστι Φωκαιέων ἡ Μασσαλία. Strab. Rer. Geog. lib.4.*

[d] *Γνώμων. Strab. ibid. lib. 2.*

[e] *Memoires de Mathematique & de Phyſique de l'Académie Royale des Sciences, du 31. Mars 1692.*

mais encore d'avoir formé l'une des trois plus fameuses Académies du monde, & d'avoir partagé ses écoliers avec Athénes & Rhodes. [a] On venoit à Marseille de toutes parts pour y apprendre les belles lettres & la Philosophie. La politesse y étoit si grande, que les Romains y faisoient élever leurs enfans ; & les Gaulois qui ne se piquoient pas trop de cette vertu, trouvoient tant de beauté dans la langue gréque, que l'on parloit à [b] Marseille dans sa pureté, qu'ils s'en servoient même dans les actes publics.

Quoique le commerce fasse aujourd'huy la principale occupation des habitants de Marseille, il ne laisse pas d'en sortir de fort habiles gens pour les Sciences & pour les beaux Arts. C'est avec raison que la France a admiré l'éloquence de Mr Mascaron Evêque d'Agen. Le Chevalier d'Hervieu sçavoit bien les langues orientales. Mr Rigord tient un illustre rang parmi les Antiquaires ; & le P. Feuillée Minime parmi les Astronomes. Le P. Plumier du même Ordre & de la même ville, s'est immortalisé par la découverte de plus de 900. plantes, lesquelles avoient échappé à la diligence des autres voyageurs d'Amerique. Il est mort sur la fin de l'année 1704. au Port Sainte Marie, vis-à-vis Cadis, où il s'estoit rendu par ordre du Roy, pour passer dans le Perou.

[c] Nous ne restâmes pas long-temps à Marseille, sans aller voir les derniers ouvrages de Mr Puget, admirable Sculpteur, grand Peintre, excellent Architecte. Il nâquit à Marseille en 1623. de parens qui n'avoient pas assez de bien pour soutenir

[a] *Tacit. in vita Agric. cap.* 4.
[b] *Strab. Rer. Geog. lib.* 4.
[c] *Eloge de M. Puget.*

leur nom. Les heureuses dispositions qu'il avoit pour le dessein parurent dés qu'il put manier le crayon. On le mit à l'âge de quatorze ans chez le Sieur Roman, le plus habile Sculpteur & le meilleur constructeur de galéres. Il fut si satisfait de son éleve aprés deux ans d'apprentissage, qu'il lui confia le soin de la sculpture & de la construction d'un de ces bâtimens. Aprés ce coup d'essai, le jeune Puget partit pour l'Italie, & resta prés d'un an à Florence, où il fit six guéridons sculpez pour le Grand Duc, qui lui auroient attiré des ouvrages plus considerables, si la passion qu'il avoit de voir Rome ne lui eust fait quitter cette cour. A Rome il s'appliqua uniquement à la peinture, & donna si bien dans la maniere de Pierre de Cortone, que ce fameux Peintre passant un jour devant une maison où M^r Puget avoit à dessein fait exposer un de ses tableaux, il en voulut voir l'auteur, & l'engagea à le suivre à Florence où il alloit peindre une galerie pour le Grand Duc; mais M^r Puget repassa bien-tôt à Rome, averti par un Pere Feuillant, que la Reine Mere y avoit envoyé pour faire dessiner les plus belles antiques, qu'il seroit employé pour satisfaire aux ordres de Sa Majesté. Il s'acquita parfaitement de sa commission, & prit tant de goust pour la peinture, qu'il y resta prés de 15. ans, & ne revint chez lui que pour recueillir la succession de son pere. Le Duc de Brezé, grand Amiral de France lui ordonna de faire le modéle du plus beau Vaisseau qu'il fust capable de faire executer : on suivit ce modéle, & le vaisseau fut nommé *La Reine* Il inventa pour lors ces belles galeries que les étrangers ont admirées, & qu'ils ont tâché d'imiter. Il fit quelques tableaux à Toulon, un Saint Felix dans l'E-

glise des Capucins, une Annonciation chez les Dominicains, & un autre tableau qui est dans la Cathedrale. On voit à la Valette proche Toulon, trois tableaux de sa main : celui du maistre autel, qui represente Saint Jean écrivant l'Apocalypse, Saint Joseph agonisant, & Saint Hermentaire.

A Marseille il peignit pour l'Eglise de la Majour, le Baptême de Clovis & celui de Constantin : mais le tableau qu'on appelle le Sauveur du monde, est encore plus beau. Les Jesuites ont dans leur Congregation à Aix, deux tableaux de cet excellent homme, l'Annonciation & la Visitation de la Vierge. L'éducation d'Achille est le dernier tableau qu'il ait fait : il est dans la galerie de M^r son fils.

M^r Puget eut une maladie si dangereuse en 1657. qu'aprés sa convalescence, ses amis & son medecin lui conseillérent de renoncer à la peinture pour le reste de ses jours : mais comment arrêter une imagination aussi vive, secondée par de si habiles mains ? Neanmoins soit que la sculpture lui coûtast moins, soit que les modéles qu'il faisoit alors pour s'amuser agréablement, l'engageassent à continuer, il ne peignit plus depuis ce temps-là. Il travailla quelque temps aprés à cette belle porte de l'Hostel de ville de Toulon, dont les deux termes qui en soutiennent le balcon, frappérent si fort M^r le Marquis de Seignelay, qu'il proposa au Roy de les faire transporter à Versailles. Ensuite M^r Puget fit les armes de France en bas-relief de marbre, lesquelles sont un des principaux ornemens de l'Hôtel de ville de Marseille.

Il vint à Paris en 1659. attiré par M^r Girardin, qui pendant quelque temps l'occupa dans son château de Vaudreüil en Normandie, à faire

deux grandes figures de Pierre de Vernon. Mr le Pautre les trouva si belles qu'il conseilla à Mr Fouquet d'employer un si grand homme pour les ouvrages de Vaux-le-Vicomte : comme le marbre estoit rare à Paris, ce ministre qui avoit du goust pour les choses exquises, ordonna à Mr Puget d'aller en Italie, choisir autant de blocs de marbre qu'il jugeroit à propos, & c'est lui qui le premier nous a rendu cette belle pierre si familiere. Tandis qu'il en faisoit charger trois bâtiments à Génes, il fit ce bel Hercule, qui est présentement à Seaux, couché sur un bouclier aux fleurs de lys de France. La nouvelle de la disgrace de ce ministre le tint à Génes plus long-temps qu'il ne s'estoit proposé. Il y laissa deux figures admirables, saint Sebastien & saint Ambroise, placées dans l'épaisseur des piliers de la coupole de saint Pierre de Carignan. Sous la figure de saint Ambroise, il a representé le bienheureux Alexandre Sauli, Prélat d'une vie exemplaire, dont les ancêtres ont fait bâtir cette Eglise. La Vierge qui est dans le Palais Balbi, fait encore beaucoup d'honneur à Mr Puget.

Le Duc de Mantoüe lui fit faire dans ce temps là un bas relief de l'Assomption, lequel y attira le Cavalier Bernin ; & ce grand homme convint que c'estoit un ouvrage parfait. Le Duc n'oublia rien pour engager Mr. Puget à travailler dans son Palais ; mais ce Prince, qui lui faisoit esperer un gouvernement dans ses Estats, mourut quelque tems aprés.

Marie Sauli noble Génois, qui à l'exemple de ses ancêtres a fait de grandes dépenses pour orner l'Eglise de saint Pierre de Carignan, pria Mr Puget de faire le modéle d'un Baldaquin, pour le

maiſtre autel : cet ouvrage fait voir à quel degré de perfection cet homme incomparable avoit porté l'architecture. Comme il ſe diſpoſoit à l'executer, Mr Colbert, ſur le recit que le Cavalier Bernin lui fit de ſon rare merite, l'obligea de venir en France par ordre du Roy, qui l'honora d'une penſion de douze cens écus en qualité de Sculpteur & de Directeur des ouvrages qui regardoient les Vaiſſeaux & les Galéres. Mr Puget qui vouloit travailler à des monumens de plus longue durée, aprés avoir ſatisfait à ſes devoirs, entreprit un bas-relief d'Alexandre & de Diogene : c'eſt le plus grand morceau de ſculpture qu'il ait éxecuté ; mais il ne l'a achevé que ſur la fin de ſes jours.

Milon Crotoniate eſt la premiere & la plus belle Statuë qui ait paru à Verſailles de la main de Mr Puget : la douleur & la rage ſont exprimées ſur le viſage de Milon ; tous les muſcles de ſon corps marquent les efforts que fait cet athléte pour dégager ſa main, laquelle étoit priſe dans le tronc d'un arbre qu'il avoit voulu fendre, tandis que de l'autre, il arrache la langue de la gueule d'un Lion qui le mordoit par derriere.

Mr le Marquis de Louvois, Surintendant des Bâtimens, aprés la mort de Mr Colbert, écrivit à Mr Puget, que Sa Majeſté ſouhaitoit qu'il travaillât à un groupe, pour accompagner celui de Milon. Mr Puget modéla ſon Andromede, mais ſe trouvant incommodé, il la fit ébaucher par un de ſes éleves, & la fit préſenter à Sa Majeſté par ſon fils, aprés qu'il l'eut finie. Le Roy ne ſe contenta pas ſeulement d'honnorer Mr Puget du nom de grand & d'illuſtre ſculpteur, mais il le traita d'inimitable.

Passant par Marseille quelques années aprés ; je dis à cet excellent homme que l'on trouvoit la figure d'Andromede trop petite, & que Persée paroissoit un peu vieux pour un jeune heros. Il me répondit assez tranquillement qu'un de ses éleves nommé Verrier, qui estoit devenu fort habile depuis ce temps là, avoit un peu trop racourci la figure d'Andromede en l'ébauchant; que néanmoins on y trouveroit les mêmes proportions que dans la Venus de Medicis. A l'égard de Persée, me dit-il en riant, le coton qu'il a sur les jouës, marque plûtôt sa tendre jeunesse qu'un âge plus avancé.

M^r^ Puget a conservé le dernier ouvrage de son pere : c'est le bas-relief de saint Charles, où la peste de Milan est représentée d'une maniere si touchante. Ce beau morceau étoit destiné depuis long-temps pour M^r^ l'Abbé de la Chambre, Curé de S. Barthelemi : mais M^r^ Puget ne l'a fini que fort tard : M^r^ son fils a le modéle en cire de la figure équestre du Roy, que l'on devoit ériger dans la place Royale de Marseille, dont son pere avoit aussi donné le dessein. M^r^ Lauthier célebre Avocat au Conseil & Secretaire du Roy, & M^r^ Girardon premier Sculpteur de Sa Majesté, conservent de M^r^ Puget quelques marines à la plume, qui sont d'une beauté surprenante.

Egalement heureux dans l'invention, la fécondité, la noblesse, le grand goust & la correction du dessein, il animoit le marbre & lui donnoit de la tendresse. Les pierres les plus dures s'amolissoient sous son ciseau, & prenoient entre ses mains cette fléxibilité qui caractérise si bien les chairs & les fait sentir même au travers des draperies. Ce beau feu joint à des expressions si vives &

si naturelles, est un don du ciel qui ne s'aquiert par aucune étude. Combien voit-on de figures d'une correction achevée, lesquelles cependant sont aussi froides que le marbre ou la bronze dont elles sont faites. Mr Puget mourut à Marseille en 1695. âgé de 72. ans.

L'Arcenal & le Parc des Galéres méritent bien d'estre visitez. La grandeur du Roy & la vigilance de Monseigneur de Pontchartrain y paroissent par tout. La Sale d'armes est une des plus belles & des mieux entretenuës du royaume. La corderie en son genre ne cede à aucun des plus beaux endroits du parc. Il n'y a pas jusques aux ateliers des voiles & des tentes des Galéres ; à la serrurerie ; aux magasins des rames où l'on ne reconnoisse l'ordre & la propreté de Mr de Montmor Intendant des Galéres.

Cet Intendant ne prend pas connoissance des affaires du commerce : c'est l'Intendant de Justice qui en est le juge. Il est à la teste de la Chambre du commerce, tribunal particulier, composé des Echevins de la ville, & d'un certain nombre de deputez, qui sont les plus gros marchands de Marseille. Cette Chambre fait une pension de dix-huit mille livres à nostre Ambassadeur à la Porte, pour soûtenir les droits que nos capitulations nous donnent par rapport au commerce du Levant. Elle paye six mille livres par an à Mr l'Intendant, comme Juge du commerce, & d'ailleurs elle fait toucher dans les Echelles du Levant des appointemens considerables aux Consuls François & à leurs Chanceliers. Les Consuls sont proprement des avocats d'épée, s'il est permis de parler ainsi, & les Chanceliers sont les notaires de la nation. La Chambre est souvent obligée à des dépenses ex-

traordinaires, sur tout à faire des présens aux Pachas qui arrivent dans les Echelles, & à payer les avanies que les Turcs font quelquefois aux François.

Non seulement cette Chambre se dédommage de tous ses frais; mais elle fait de gros profits sur les droits de Consulat, que payent en Levant les marchandises que l'on charge dans les villes où il y a des Consuls François: ces droits sont remis entre les mains des députez de chaque Echelle, & ces députez en rendent compte à M^rs du commerce de Marseille. Ils ont disposé des Consulats pendant quelques années: aujourd'hui la Cour y pourvoit, & la chambre ne juge des affaires qu'autant que le lui permet le Ministre, qui a la surintendance du commerce.

Le commerce des François en Levant est plus considérable qu'il n'a jamais été. Il égale & surpasse même celui des autres nations par le bon ordre qu'y a établi Monseigneur de Pontchartrain: nos marchandises y sont bien reçûës lorsqu'elles sont de la qualité requise. Ce commerce ne demande pas un grand génie: mais beaucoup de droiture & de probité: toutes les affaires y passent par les mains des Juifs, il faut necessairement s'accommoder à l'usage du pays, c'est à dire leur confier nos effets, les vendre suivant leurs avis, achetter les marchandises du Levant, & en faire les échanges selon qu'ils le jugent à propos. Les Juifs concluënt tous les marchez; on en est quitte en leur payant leurs vacations: ainsi il ne faut qu'être sage en Levant pour gagner du bien, & sur tout il faut éviter le commerce des Gréques, qui sont les plus dangereuses femmes du monde.

Les boutiques des marchands de Corail, les magasins

magasins des droguistes, les rafineries de sucre, les manufactures des étoffes d'or & de soye & celles du savon méritent d'être veûës avec soin.

On ne trouve des marchands de Corail qu'à Marseille & à Génes; ceux de Marseille en débitent beaucoup plus : tout l'Orient est rempli de leurs colliers & de leurs brasselets. Ce commerce est très-ancien, car Pline [a] assure que les Gaulois manquoient de Corail chez eux, pour en faire garnir leurs armes, parce qu'on le transportoit tout dans les Indes, où les prêtres enseignoient qu'il préservoit de toute sorte de dangers. Celui que l'on pêchoit sur la côte de Provence autour des Isles d'Hiéres & sur les côtes de Sicile étoit le plus recherché. On en pêche encore dans ces quartiers-là : mais la plus grande quantité se prend vers les côtes d'Afrique auprès du Bastion de France, d'où on l'envoye à Marseille pour le mettre en œuvre.

Mr Salade, qui est un des plus gros marchands de Corail de Marseille, nous en fit voir de très beaux morceaux tant bruts que travaillez. Le Corail travaillé se vend environ 5. l. l'once : j'en ay dans mon cabinet de plusieurs couleurs, rouge ordinaire, plus pâle, ou plus foncé; couleur de rose, couleur de chair; blanc, moitié rouge & moitié blanc, feüille morte, grisdelin frisé, mais ce dernier a été apporté d'Amerique. La piece la plus remarquable que j'aye sur cette matiere, est un morceau de Corail rouge d'un demi pied de haut, lequel a pris naissance dans le fond de la mer, sur un plat de terre cassé : cela fait bien voir que les plantes marines ne se nourrissent pas comme celles qui naissent sur la terre; quelle nourri-

[a] *Hist. nat. lib.* [illegible] *cap. 2.*

ture pourroit tirer le Corail d'un morceau de terre cuire, d'une piéce de crane humain, d'une bouteille cassée, d'un caillou très-dur & très-solide, d'une coquille ? car il s'en trouve sur toutes ces sortes de corps. J'ai proposé ma pensée là-dessus, dans le second volume des [a] Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Pour ce qui est des drogues on trouve sur le port de Marseille, ce que l'on apporte de plus précieux de Smyrne, d'Alep & d'Alexandrie; sçavoir la meilleure Scamonée, la Casse, la Rhubarbe, le Storax en larmes, le Storax liquide, la Myrrhe, l'Encens, le Bdellium, les Tamarins, le Galbanum, l'Opopanax, le Sagapenum, [b] le Baume blanc, le Poivre, la Canelle, le sel Ammoniac, & une infinité d'autres choses. Cependant Marseille & Venise ont beaucoup perdu depuis que les Hollandois se sont établis si puissamment dans les Indes Orientales. Les drogues qui viennent des Indes Occidentales arrivent à Marseille en droiture ou par la voye de Cadis : ce sont l'Ipecacuana, le Kinkina, le Gingembre, la Casse des Isles, l'Indigo, le Roucou, le Baume du Perou, le Baume sec, celui de Copaive, &c.

On y raffine parfaitement le sucre de nos Isles d'Amérique : les Savonneries de la ville sont très belles aussi, & non seulement elles consomment les huiles de Provence, mais encore celles que l'on tire de Candie & de Gréce.

Après avoir vû ce qu'il y a de plus considerable à Marseille, comme le vent n'étoit pas encore favorable pour nôtre départ, nous allâmes nous promener à la campagne. La Chartreuse est une maison superbe & bien entenduë : celles des bour-

[a] *Ann.* 1700. *p.* 27. [b] Opobalsamum.

geois que l'on appelle des bastides, ne sont remarquables que par leur grand nombre, & sont si près les unes des autres parmi les vignes, les oliviers, & les figuiers, qu'elles rendent le païsage fort agréable.

Le terroir de Marseille est un Jardin bien cultivé. Comme il est naturellement assez maigre, on ne laisse pas perdre la moindre crote dans la ville, & l'on s'est avisé de mettre à profit jusques aux excrémens des forçats, qui vuident dans des boëtes placées au bout de chaque galére, ce fumier si nécessaire au pays. Le Major des galéres en retire un gain considerable, & cette terre froide & plâtreuse, échauffée par le fumier, produit d'excellens raisins, de bonnes olives, & les meilleures figues du monde.

Pour nous, dont la passion dominante étoit d'herboriser, nous ne pouvions nous lasser de nous promener au tour de la ville & sur tout dans cette plaine sablonneuse, laquelle s'étend le long de la mer, depuis la butte du petit Monredon, jusques à celle qu'on appelle le grand Monredon. Nous allâmes aussi visiter les Isles du chasteau d'If, de [a] Pomegues, de [b] Ratonneau, de Maire, Piboulen, Riou, Conclu, Collefareno, Jarret.

Enfin après avoir bien attendu le [c] Nord-ouest, qui devoit nous mener en Candie, nous quittâmes le port de Marseille le 23. Avril; Mais le vent étant trop frais, nous restâmes entre les Isles, & l'on ne mit à la voile que le lendemain sur les onze heures du matin. Nostre barque qui s'appelloit le Saint Esprit étoit commandée par le patron Carles, bon homme de mer, qui nous mit dans

[a] *Ou Saint Jean.*
[b] Saint Estienne.
[c] Mistral.

le port de la Canée le 3. May sans avoir rélâché en aucun endroit. On ne voit guéres de passage si heureux. Nous fimes 1600. milles en neuf jours, & nous laissâmes l'Isle de Malthe à moitié chemin.

La longueur des milles n'est pas déterminée avec précision en Levant, principalement sur la mer, où chacun les allonge, & les raccourcit suivant son caprice. Je n'ai jamais trouvé deux pilotes qui fussent de même sentiment là-dessus ; les uns comptent jusqu'à 1800. milles de Marseille en Candie, les autres n'en mettent que 1500 : nous avons suivi l'opinion la plus commune, qui est de 1600. Il en est à peu près de même par terre ; il y a des endroits où les milles sont si courts, qu'il en faut plus de quatre pour faire une lieuë de France ; le plus souvent il n'en faut que trois : delà vient la grande différence, ou le juste rapport qui se trouve entre les mesures des Anciens, & celles d'aujourd'hui. On ne connoît en Orient ni geométrie ni arpentage, & les terres y sont à si bon marché qu'on ne prend pas la peine de les mesurer avec exactitude.



# LETTRE I.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Estat & des Commandemens de Sa Majesté, ayant le Département de la Marine, &c.*

MONSEIGNEUR,

Je ne fais qu'exécuter vos ordres, en vous rendant un compte exact de ce que nous avons veû en Candie, cette Isle si fameuse & si connuë autrefois, sous le nom de Créte. Depuis mon rétour, les lettres que j'avois eû l'honneur de vous écrire, lorsque j'étois sur les lieux, sont devenuës un peu plus longues qu'elles n'étoient. Vous m'avez permis d'y faire entrer quelques traits d'érudition propre à rélever les sujets que l'on y traitera. Je crois qu'elles seront moins languissantes. Que dire d'un pays habité par des Turcs, quand on se renferme uniquement dans ce qui s'y voit aujourd'hui ? Presque toute leur vie se passe dans l'oisiveté : manger du ris, boire de l'eau, fumer, prendre du caffé : voilà la vie des Musulmans. Les plus habiles d'entre eux, dont le nombre n'est pas bien grand, s'appliquent à lire l'Alcoran, à consulter les interprétes de ce livre, à feüilleter les Annales de leur empire : tout cela nous interesse peu. Il n'y a que la recherche des antiquitez, l'étude de l'Histoire naturelle, le commerce, qui puissent y attirer les étrangers. Les rélations du Levant seroient donc fort séches, si l'on se bornoit à la description de l'état présent des Provinces soû-

DESCRIPTION de l'Isle de Candie.

mises à la domination des Othomans.

La passion que nous avions mes amis & moi pour la découverte des plantes & des antiquitez, nous fit trouver bien long le passage de Marseille en Candie, la premiére Isle de Gréce où nous devions aborder selon vos ordres. Cependant on ne peut guéres se flatter d'un passage plus heureux & plus court. Nous eûmes toûjours vent arriére, & nous arrivâmes à la Canée en neuf jours.

LA CANÉE. Vous sçavez, Monseigneur, que les Vénitiens acquirent cette ville avec le reste de la Candie en 1204. Ils possedérent la Canée jusques en 1645. [a] Issouf Capitan Pacha s'étant présenté devant la place avec quatre-vingt vaisseaux & autant de galéres, [b] la prit en dix jours. Le Sultan Ibrahim le fit étrangler à son rétour à Constantinople, pour avoir la confiscation de ses biens. Néanmoins Issouf ne pouvoit pas avoir de grands trésors. [c] Il venoit de succeder à ce fameux Mustapha, que le Sultan [d] Mourat aima si tendrement, qu'il voulut mourir entre ses bras.

Aujourd'hui la Canée est la seconde place de l'Isle. Outre qu'elle est plus petite que Candie, [e] le Viceroy de cette ville commande au Pacha de la Canée & à celui de Retimo. Toute l'Isle est soûmise à ces trois Généraux, & chacun y a son département. On ne compte qu'environ quinze cens Turcs dans la Canée, deux mille Grecs, cinquante Juifs, dix ou douze marchands François, un consul de la même nation, & deux Capucins qui en sont les aumôniers. Le corps de la place est bon: les murailles sont bien révétuës, bien terrassées,

[a] *Ou* Jusuph, *c'est-à-dire*, Joseph.
[b] *Voyages de Chardin.*
[c] *Voyages de Du-Loir.*
[d] Amurat IV.
[e] Beglierbey.

deffenduës par un fossé assez profond, & il n'y a qu'une porte du côté de terre.

Les Venitiens qui avoient fait fortifier cette ville avec beaucoup de soin, l'auroient facilement reprise dans la derniére guerre, s'ils avoient sçû profiter du désordre où étoient les Turcs, lorsque les Chrêtiens se présentérent. Il n'y avoit dans la Canée guéres plus de deux cens personnes propres à porter les armes, & la pluspart étoient des [a] renegats ; c'est à dire des gens sans foi ni loi, ni Turcs ni Chrêtiens, qui se rangent toûjours du côté du plus fort, & qui ne cherchent qu'à piller. Si le Général Mocenigo, au lieu de perdre dix-huit jours à menacer les Turcs & à les faire sommer de se rendre, eût fait canoner vigoureusement la place, il l'eût sans doute emportée ; au lieu que la brêche ne fut faite qu'après que le Pacha de Retimo, reconnu pour habile officier, y eut fait entrer du secours. D'ailleurs les deserteurs François, après la mort de M^r de Saint Paul leur commandant, qu'un coup de canon mit en piéces, n'étans nourris que [b] de poussiére de biscuit, remplie de crotes de souris, se jettérent dans la ville par un coup de désespoir, où la misére reduit souvent les braves gens. Il falloit aussi faire le débarquement à la Culate, au fond du golphe de la Sude, dont les Vénitiens sont les maîtres, & se rétrancher sur les hauteurs voisines, au lieu de les laisser occuper par le Pacha de Retimo, qui ne cessoit de harceler les assiégeans par ses détachemens. Les Vénitiens crûrent sans doute que le secours de Candie viendroit par mer, & ne jugérent pas à propos que leur flote s'éloignât de la côte de [c] Sant Ode-

[a] Bourma.
[b] Frisope.
[c] Saint Theodore.

ro. Deux frégates bien armées suffisoient po
quer le port de la Canée.

Ce port, quoique fort exposé au Nort,
tramontane, comme l'on parle sur la mé
née, seroit assez bon s'il étoit entretenu
voit encore les ruïnes d'un bel arcenal bât
Vénitiens, à gauche tout au fond du bassi
reste plus que les voutes des ateliers où l
vailloit aux galéres. Les Turcs négligent
ment l'entretien des ports & des murai
villes. Ils ont un peu plus de soin des fon
parce qu'ils sont grands beuveurs d'eau
leur réligion les oblige de laver fort souve
tes les parties de leur corps. L'entrée du po
Canée est deffenduë à gauche par un petit
est le fanal. Le château qui est à droite au
prémier bastion, est tout à fait ruïné. On
après qu'on a passé le fanal, une mosque
jolie, dont le dome est bas & arrondi. Le
pice est à plusieurs arcades, chargées d'au
petits domes de même profil que le grand.
son des Capucins François est auprès de ce
quée: leur chapelle est une chambre assez
rie, encore plus mal ornée, desservie p
Religieux de la province de Paris, dont l'u
le nom de Superieur, & l'autre represente
de la communauté. Mrs les députez du co
leur donnent cent quarante écus par an
consul, les marchands, & les matelots le
des charitez,

A l'égard des maisons de la Canée, ell
fort simples, comme par tout le Levant: le
bâties n'ont que deux étages, dont le prém
est au rez de chaussée, sert de salle basse,
gasin, de cellier, & d'écurie. Les murail


LA CANEE.
Montagnes Blanches

de maçonnerie à encoigneûres de pierre de taille. De ce prémier logement on monte au ſecond, par une échelle de bois aſſez droite : ce ſecond étage eſt diviſé en differens appartemens, ſuivant l'étenduë du lieu, & couvert en terraſſe, où l'on n'employe ni plâtre, ni brique, mais ſeulement des planches de ſapin, aſſemblées en plafond, & clouées à une eſpece de chaſſis de lattes à quarreaux d'environ un pied de diamétre : ce plafond eſt ſoûtenu par des ſabliéres de chêne, poſées à deux ou trois pieds les unes des autres : en dehors il eſt revêtu d'une couche de terre détrempée comme du mortier, battuë pendant long-tems, & pavée de ces petits cailloux, qui ſe trouvent dans les lits des torrens. On ne donne de pente à la terraſſe, qu'autant qu'il en faut pour l'écoulement des eaux; on s'y proméne, quand il fait beau, & même l'on y couche dans les grandes chaleurs : voilà juſques où les Candiots ont porté l'art de bâtir. Il faut réparer tous les ans ces couverts, mais l'entretien coûte encore moins que la fabrique. Outre ces toits en terraſſe, chaque maiſon a communément une autre petite terraſſe de plein pied au ſecond étage : ce n'eſt proprement qu'une chambre découverte, garnie de quelques pots de fleurs : cette terraſſe eſt d'un grand ſecours pour la ſanté ; car la pluſpart des maiſons de la ville étant tournées au Nord, on en ferme les fenêtres, lorſque le vent du Nord regne, & alors on ouvre la porte de la terraſſe, qui eſt au midi. Au contraire, on ferme cette porte & l'on ouvre les fenêtres expoſées au Nord, lorſque les vents du midi ſi dangereux par tout le Levant, commencent à ſe faire ſentir : ces vents ſont quelquefois ſi chauds, qu'ils ſuffoquent les gens en pleine campagne.

Les environs de la Canée ſont admirables, depuis la ville juſques aux premiéres [a] montagnes. La campagne qui s'étend juſques à la [b] Culate eſt de la même beauté. Ce ne ſont que forêts d'Oliviers auſſi hauts que ceux de Toulon & de Sevile. Ils ne meurent jamais en Candie, parce qu'il n'y gêle pas. Ces forêts ſont entre-coupées de champs, de vignes, de jardins, de ruiſſeaux ; & ces ruiſſeaux ſont bordez de Myrte & de Laurier-roſe.

Mr Truilhart que vous avez pourvû, Monſeigneur, du Conſulat de la Canée, nous reçeût chez lui avec toute ſorte d'honnêtetez. Il nous aſſeûra qu'en l'année 1699. on avoit recueilli dans l'Iſle trois cens mille [c] meſures d'huile. Que les François en avoient acheté près de deux cens mille à la Canée, à Retimo, à Candie & à Girapetra où ſe font tous les chargemens. La recolte des huiles avoit manqué cette année en Provence, & l'on ne voyoit arriver en Candie que des bâtimens de Marſeille, pour fournir aux ſavonneries du pays.

La meſure ordinaire d'huile péſe huit oques & demie à la Canée ; à Retimo elle en péſe dix : l'oque péſe trois livres deux onces, qui font quatre cens dragmes, ſuivant la maniére de compter des Orientaux. La livre eſt de cent vingt-huit dragmes, & la dragme de ſoixante grains. Les meilleures huiles de l'Iſle ſont celles de Retimo & de la Canée : celles de Girapetra ſont noires & bourbeuſes, parce qu'avant de vuider leurs cruches, ils brouillent avec un bâton l'huile & la lie, & vendent le tout enſemble. En 1700. les huiles après la recolte ne valoient que 36 ou 40 parats la me-

[a] Ὄρος Τίτυρος. *Strab. Rerum geog. lib.* 10.

[b] *Fond du Golphe de la Sude.*

[c] Miſtaches.

fure, ou tout au plus un [a] abouquel, qui vaut 44. parats à la Canée & 42. feulement à Retimo. L'empreſſement de nos marchands, malgré les ordres que vous aviez donnez, Monſeigneur, de ne faire partir les Bâtimens que par rang, fit monter la meſure juſques à *60.* ou *66.* parats : ces parats ſont des piéces d'argent de mauvais alloi, de la valeur de ſix liards de France, ou dix-huit deniers de Provence.

Outre les forêts d'Oliviers, il y a beaucoup de jardins au tour de la Canée, plantez tout de même que ceux du reſte de la Turquie, ſans ordre, ſans ſimetrie, ſans propreté. Dans ces vergers négligez, les arbres ne donnent que de mauvais fruits : on n'y cultive que de méchantes eſpéces & l'on ne ſçait ce que c'eſt que les greffer. Les Figues y ſont fades & les Melons n'y valent gueres mieux. Nous allâmes nous promener au Varrouïl, pour voir le jardin du [b] Gouverneur de la ville, dont on parloit comme du Paradis terreſtre. Avant que de le décrire, il eſt bon de remarquer que le Varrouïl étoit autrefois le plus beau bourg de Candie. Les Turcs le brûlerent pendant le dernier ſiége de la Canée, de peur que les Vénitiens ne s'y établiſſent. Les Grecs, ſoit artiſans, ou habitans de la Canée étoient obligez d'aller coucher toutes les nuits à ce bourg, ou plûtoſt à ce fauxbourg de la ville, dans laquelle ils revenoient le matin à l'ouverture de la porte de terre. On a voulu les obliger à le rétablir ; mais comme leur miſére eſt extrême, ils n'ont ſçû le rélever, & l'on n'y voit que de pito-

[a] *Ecu d'Hollande, qui répond à celui de France. L'Abouquel s'appelle auſſi* Aſlani, *à cauſe de la figure du Lion que les Turcs appellent* Aſlan.

[b] Diſdar.

yables restes de l'incendie. Personne n'a profité de la destruction du Varrouil, que nos François qui s'y ruinoient en plaisirs.

Le jardin de ce Gouverneur est un petit bois d'Orangers, de Limons, & de Cédres entremêlez de Pruniers, de Poiriers & de Cerisiers. Les Orangers y sont pour le moins aussi forts que dans les plus beaux [a] vergers de Lisbonne, quoiqu'ils y soient encore plus négligez ; malgré cette négligence, tous chargez de bois, ou mort, ou superflu, ils donnent des fleurs avec profusion, entassées par gros bouquets les unes sur les autres. On ne cultive en Portugal que cette excellente espéce d'Oranger connuë par toute l'Europe, sous le nom d'Oranger de Portugal, & que les Portugais nomment [b] Oranger de la Chine : on ne la connoît pas en Candie, ni dans le reste de la Turquie. Dans ce pays-là chacun se contente de ce qu'il a trouvé dans son jardin & de ce qui y croît sans culture : aussi tout y est sauvageon. L'Orange ordinaire du Levant est la grosse [c] Orange douce, ou plûtost fade, couverte d'une écorce épaisse, amére & comme spongieuse. On y éleve des Bigarrades & des Cédres ou Poncires : ces Poncires sont de beaux fruits ; mais on n'en sçauroit guéres manger s'ils ne sont confits, & les Candiots n'ont pas l'esprit de le faire. Le jardin du Gouverneur de la Canée étoit entretenu, ou plûtost négligé par un malheureux [d] moine Grec qui n'avoit pas seulement une chemise, & qui ne sçavoit ni lire ni écrire, non plus que trois ou quatre de ses confreres, que la gratelle devoroit. Ces pauvres gens

a Quintas, *en Portugais.*
b Naranca da China.
c Malus Aurantia major C. B. Pin. 436.
d Caloyer.

nous presentérent quelques branches d'Orangers chargées de fleurs & de fruits. Nous leur apprîmes à se guerir par le moyen du soufre.

En revenant à la Canée, nous fûmes fort incommodez de l'horrible puanteur des cimetiéres. Tout le monde sçait que les Turcs enterrent les morts sur les grands chemins; cette pratique seroit excellente, s'ils faisoient les fosses assez profondes: comme la Candie est un pays fort chaud, on sent de très-mauvaises odeurs, quand on est au dessous du vent: les Turcs élevent une pierre à chaque bout de la fosse; quelquefois c'est un pilier de marbre orné d'un turban, au lieu de chapiteau; on distingue par là les endroits où l'on a enterré des personnes de quelque considération.

Je ne sçaurois m'empescher de parler ici de l'étonnement où nous fûmes Mr Gundelscheimer & moi, dans cette premiére promenade. Débarquez à la Canée, à peine eûmes-nous salué le consul, que nous courûmes à la porte de la ville, avec le [a] Chancelier de la nation, pour voir quelles plantes produisoit cette belle terre de Candie, après laquelle nous soupirions depuis Marseille. Il croît dans les ruës de la Canée une espéce de [b] Juliene à grande fleur & à feuilles luisantes, qui n'est pas à négliger: nous nous flations de trouver quelque chose de plus rare hors de la ville, malheureusement nous n'en prîmes pas le chemin. Suivant les murailles à droite, nous passâmes par des terres si grasses, qu'elles ne produisent que du foin & d'autres plantes fort communes. Je m'imaginai être à Barcelonne; où, de même qu'à la Canée, tous les remparts sont couverts de ces fleurs

[a] M. Esmenard.

[b] Hesperis Cretica maritima, folio crasso lucido, magno flore.

jaunes, que les Grecs n'ont pas crû pouvoir désigner plus proprement que par le nom de [a] *fleurs dorées*. Nôtre étonnement augmentoit à mesure que nous avancions vers la mer, où nous esperions pourtant de mieux trouver nôtre compte. En effet, nous commençâmes à nous consoler à la veuë de [b] l'Acanthe épineuse que nous n'avions veû que dans des jardins de l'Europe; & bien souvent on n'a pas moins de plaisir à trouver une plante rare dans son lieu naturel, que d'en découvrir une inconnuë.

Cet endroit est une espéce de plage couverte de [c] *Polium* cotonneux de P. Alpin fameux Professeur de Padouë, qui la décrivit & la fit graver, il y a près de 50. ans, comme une plante differente de celle que C. Bauhin, célébre Professeur de Basle, avoit nommée [d] *Gnaphalium* maritime: je puis asseûrer que ces deux plantes ne différent en rien. P. Alpin suivant les apparences n'avoit pas veû la plante de C. Bauhin, quoiqu'elle soit très-commune en Italie sur les bords de la mer. On ne voit à la Canée sur la plage dont nous parlons, que [e] Chicorée épineuse, & Thym de Créte; mais ces deux plantes aiment les landes & les rochers. Je fus ravi de revoir en Candie le [f] Thym de Créte, que j'avois observé depuis quelques années auprès de Seville & de Carmone en Andalousie. Néanmoins comme nous nous attendions à quelque

[a] Chrysanthemum flore partim candido, partim luteo C.B. Pin. 134. & Chrysanthemum Creticum Clus. Hist. 335.

[b] Acanthus aculeatus C. B. Pin. 383.

[c] Polium Gnaphaloïdes Prosperi Alpini Exot. 146.

[d] Gnaphalium maritimum C. B. Pin. 263.

[e] Cichorium spinosum C.B. Pin. 126.

[f] Thymus capitatus, qui Dioscoridis C. B. Pin. 219.

chose de plus extraordinaire, nôtre chagrin revenoit à chaque pas que nous faisions : car enfin, Monseigneur, nous n'étions venus en Candie que pour herboriser, & c'étoit sur la foi de Pline & de Galien, qui ont préferé les plantes de cette Isle à celles du reste du monde. Nous nous regardions de temps en temps sans oser nous expliquer, haussant les épaules, & poussant des soupirs du fond du cœur, sur tout en suivant de petits ruisseaux qui arrosent cette belle plaine de la Canée, tous bordez de jones & de plantes si communes, que nous n'eussions pas daigné les regarder autour de Paris, nous qui n'avions alors l'imagination remplie que de plantes à feuilles argentées, ou couvertes de quelque riche duvet, & qui nous étions figurez que la Candie ne devoit rien produire que d'extraordinaire.

Nous trouvâmes dans la suite de quoi nous dédommager de tous ces chagrins. Les environs de la Canée & sur tout ces hautes montagnes où l'on va chercher la neige dans l'été, sont les plus fertiles de l'Isle, & valent incomparablement mieux que le mont Ida, & les montagnes de Girapetra : non seulement celles de la Canée, produisent tout ce qui se voit sur les autres ; mais une infinité de raretez que l'on ne voit point ailleurs. [a] Theophraste, Strabon, Pline & Ptolemée les ont nommées les montagnes blanches, à cause de la neige dont elles sont perpétuellement couvertes. Il semble même par un passage de Solin, que les monts [b] Cadiste & Dictynnée, faisoient partie de ces mon-

[a] Τὰ λευκὰ καλούμενα ὄρη. *Theophr. Hist. Plant. lib.*4. *cap.* 1. *Ptol. lib.*3 *cap.* 17. Τὰ ὄρη λευκὰ. *Strab. Rer. Geogr. lib.*10. Albi montes. *Plin. Hist. nat. lib.* 16. *cap.* 33.

[b] *Solin. Polyhist. cap.*11.

tagnes. Quoiqu'en dise [a] Belon [b]
Pline ont eû raison d'asse■er q
croissent naturellement parmi la n
que dans les vallées. Belon n'avoi
ne de s'y transporter. On les app
les montagnes de la Sfachia, vi
nom, que l'on découvre de leur s
cendant à la mer du Sud, & qui
nu celui d'une des plus anciennes
où étoit né le fameux Epimenides
environs qui se nomment Sfachio
les meilleurs soldats de l'Isle, & s
biles à tirer de l'arc. La danse Pyr
servée chez eux comme l'on verra

La recherche des plantes étant
cipales occupations, il semble q
pos de donner ici le dénombreme
nous observâmes autour de la Ca
comme ces matiéres ne sont pas
le monde ; que non seulement
cette rélation ; mais qu'elles en
tout à fait la suite, je crois qu'il
de reserver ce grand détail de plan
vrage particulier, & de ne don
que la description & la figure de
singuliéres & non connuës. A la
des matiéres plaît dans les rélation
tenir dans certaines bornes, & l'
maître quand on entreprend de d
gue des plantes, qui naissent dans
faut pas même oublier les plus
que les Botanistes les plus éclaire
juger de la qualité de chaque cont

a *Observ. chap.* 5.
b *Theophr. & Plin. ibid.*
c *Φαιστ...*
*lib.* 10


Stachys Cretica, la=
tifolia Inst. Rei herb.
186.

la Candie n'a guéres qu'une douzaine de plantes particuliéres. Les autres plantes qui s'y trouvent, quelque nombreuses qu'elles soient, naissent aussi dans les Isles de l'Archipel; encore la pluspart ne sont pas rares en Europe. On auroit tort de croire qu'il n'y ait que des plantes extraordinaires en Levant; puisque la Mauve, la Fougére, les Orties, la Mercuriale, la Parietaire croissent en Arménie, & sur les côtes de la mer Noire, parmi les plantes les plus rares.

Voici la description & la figure d'une plante [a] des plus remarquables des environs de la Canée.

Sa racine est ligneuse, tortuë, longue d'un pied, roussâtre, tirant sur le brun, garnie de fibres moins foncées, épaisses de demi-ligne; longues de sept ou huit pouces. Les tiges sont hautes de près de deux pieds, quarrées, épaisses de deux ou trois lignes, couvertes d'un duvet blanc & cotonneux, accompagnées à chaque nœud de deux feuilles longues de trois pouces, sur un pouce & demi de large, arrondies en oreillétes à leur base, d'où elles diminuent insensiblement jusqu'à la pointe, laquelle est émoussée. Ces feuilles sont chagrinées, ridées, venées, vert blanchâtre, ondées, frisées, légérement crenelées: elles diminuënt considerablement depuis le milieu de la tige vers le haut, & n'ont qu'environ un pouce & demi de long, sur huit ou neuf lignes de large; à peine ont elles demi-pouce de longueur vers l'extrémité de la plante. Des aisselles de toutes ces feuilles, le long de la tige & des branches, naissent à plusieurs rangs assez serrez, des fleurs disposées par anneaux. Chaque fleur est un tuyau, long de demi-pouce, épais d'une ligne, percé vers le

[a] STACHYS Cretica latifolia Inst. Rei. Herb. 186.

fond, blanchâtre, évasé en deux lévres couleur de rose, dont la supérieure a plus de demi-pouce de long, creusée en goutiére, veluë sur le dos, obtuse, & comme échancrée à la pointe : la lévre inférieure est de même longueur, découpée en trois piéces, deux laterales fort petites, & celle du milieu qui a quatre lignes de long sur plus d'un demi-pouce de large: le calice est un autre tuyau de demi pouce de long, blanc, cotonneux, évasé & divisé en cinq pointes purpurines, dures & piquantes : il renferme un pistile à quatre embryons, surmonté par un filet grisdelin, fourchu, accompagné de quelques étamines attachées à leur naissance au bord interieur du tuyau de la fleur. Les embryons deviennent ensuite autant de graines longues d'une ligne, arrondies sur le dos, pointuës de l'autre côté, noirâtres. La fleur est sans odeur, & les feuilles sans saveur remarquable.

Les endroits les plus propres pour herboriser aux environs de la Canée sont [a] Calepo, saint George, saint Eleuthére, monastere à un mille & demi de la ville, où quelques-uns mettent le siége épiscopal de Cydonia, quoiqu'il n'y ait pas des ruines fort anciennes. Suivant [b] Strabon, Cydonia étoit une ville maritime, à dix milles d'Aptére : or la Canée se trouve justement à cette distance de Paleocastro, qui est certainement la ville d'Aptére, comme nous le montrerons dans la suite. Une ville aussi puissante que Cydonia, [c] laquelle faisoit pencher la balance du côté du parti pour lequel elle se déclaroit dans les troubles de Cnosse & de Gortyne : cette [d] Cydonia dis-je, qui seule resistoit à la puissance de ces deux villes li-

ΚΥΔΩΝΙΑ. Cydonia. La Canée.

[a] *Καλέπω.* Ἅγιος Ἐλευθέριος.
Ἅγιος Γεώργιος.
[b] *Rerum Geogr. lib.* 10.
[c] *Strab. ibid.*
[d] *T. Livius Hist. lib.* 48.

guées ensemble pour la détruire, avoit besoin d'un bon port, & par conséquent d'habitans portez sur le lieu pour y tendre des chaînes & pour empêcher que ses ennemis ne s'en emparassent. Or il n'y a [a] point d'autre port dans ce quartier-là, que celui de la Canée ou celui de la Sude. Quoique la Sude semble conserver encore quelques restes du nom de Cydonia, cependant elle est bâtie dans une Isle, & n'est point opposée aux terres des Lacédémoniens dans le Peloponnése, par où [b] Diodore de Sicile & [c] Strabon ont fixé la situation de Cydonia. Par la même raison, il ne faut pas chercher des ruines de cette ville, au dessus de la Culate, comme quelques-uns le prétendent, encore moins à ce Paleocastro qui est à côté de la Sude, où il semble que Ptolemée a placé Cydonia. Enfin [d] Pline décide positivement de la position de cette ville, puisqu'il la marque vis-à-vis trois petites Isles, qui sans doute sont l'Isle de Sant Odero & les écueils de Turluru.

La ville de Cydonia fut assiégée inutilement par [e] Phalecus, Prince des Phocéens; il y périt avec ses troupes : pressée par [f] Nothocratés, elle députa vers Eumenés Roy de Pergame, qui en fit lever le siége par un de ses généraux : la conquête en estoit reservée à [g] Metellus, à qui elle se rendit après la défaite de Lasthenés & de Panarés. [h] Pendant les guerres d'Auguste & d'Antoine, les

[a] *Κυδωνία καὶ λιμὴν κλειστός. Scylax, Peripl. in voce Κρήτη.*

[b] *Bibliot. Hist. lib. 5.*

[c] *Strab. ibid.*

[d] Contra Cydoniam Leuca & duæ Budroæ. *Plin. hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

[e] *Pausan. Descript. Græc. in Phocic. Diod. Sic. Bibliot. lib. 16.*

[f] *Polyb. Legat. 79.*

[g] *Flor. Rerum Roman. lib. 3. cap. 7.*

[h] *Dion. Cassius lib. 51.*

Cydoniens ſe déclarérent pour le premier, & ils receûrent des marques de ſa reconnoiſſance après la bataille d'Actium. Rien ne fait plus d'honneur à Cydonia, que les medailles frapées à ſa légende, & aux têtes d'Auguſte, de Tibere, de Claude, de Néron, de Vitellius, de Veſpaſien, de Domitien, d'Adrien, d'Antonin pie.

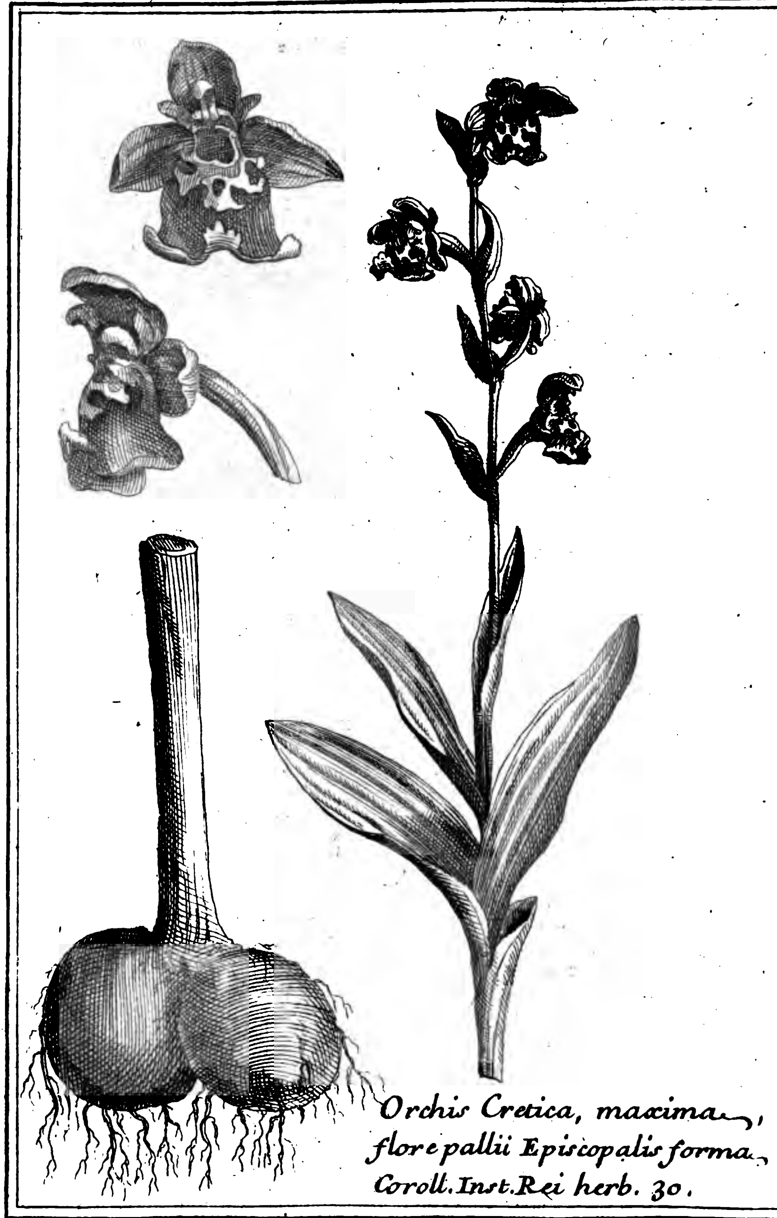
Le 12. Mai nous allâmes coucher au Couvent de la [a] Trinité, à une demi journée de la Canée tout près du Cap Mélier. Il y avoit autrefois cent [b] religieux à la Trinité : préſentement il n'y en a pas cinquante, quoique ce ſoit le plus beau monaſtere de l'Iſle, après celui d'Arcadi : chaque religieux paye ſept écus de [c] capitation : [d] le ſuperieur de la maiſon nous receut très bien, ſelon la coûtume des chrêtiens orientaux, qui eſt de loger les Francs dans les monaſtéres : on donne ordinairement en partant plus qu'on n'a dépenſé ; mais on a la conſolation d'être parmi des chrêtiens. Les revenus de ce couvent ſont en huile, vin, froment, avoine, miel, cire, beſtiaux, fromages, & laitages. Quelquefois la récolte des olives y eſt ſi abondante, que les religieux ne pouvant ſuffire à les amaſſer, ſont obligez de partager les fruits qui ſont à terre, avec des gens qui les cueillent : ils donnent quelque argent pour abattre ceux qui ſont ſur les arbres ; mais on caſſe à grands coups de perche, la moitié des jeunes jets chargez de boutons à fleurs : on n'émonde jamais ces arbres, & l'on ne laboure la terre d'alentour que pour y ſemer quelques grains.

[a] Μοναστήριον τῆς ἁγίας Τριάδος.

[b] Caloyers, *comme l'on prononce aujourd'huy : car il faudroit écrire* Calogers, *bons vieillards, de* καλὸς bon, *& de* γέρων vieillard.

[c] Caratch, *ou* Haratz, *tribut.*

[d] Ἡγούμενος.



*Orchis Cretica, maxima, flore pallii Episcopalis forma. Coroll. Inst. Rei herb. 30.*

Ce seroit ici l'endroit de vous parler, Monseigneur, de la regle qu'observent ces religieux; mais vous me permettrez de continuer la relation de nôtre promenade, & de reserver pour une lettre particuliére, tout ce que j'ai appris touchant l'état présent de l'Eglise Greque. Nous observâmes donc autour du couvent de la Trinité, plusieurs plantes rares, parmi lesquelles il y a une espéce [a] d'*Orchis* dont la fleur est d'une beauté surprenante.

La racine est à deux tubercules blancs, charnus, presque ovales, d'environ 15. lignes de long, pleins de suc, plus chevelus que ne le sont les tubercules des espéces de ce genre, dont les fibres sortent seulement du bas de la tige : la tige de celle dont nous parlons, est d'environ un pied de haut, sur quatre lignes d'épaisseur, garnie à sa naissance, en maniére de gaine, de deux ou trois feuilles longues de trois pouces sur près d'un pouce & demi de largeur; venées, vertgai, beaucoup plus petites le long de la tige, surtout dans les endroits d'où les fleurs naissent de leurs aisselles: la coiffe ou la partie superieure de ces fleurs est à cinq feuilles, trois grandes & deux petites, les grandes ont six ou sept lignes de longueur, sur trois ou quatre de largeur, cambrées, pointuës, couleur de rose, raïées de vert sur le dos : les deux petites feuilles sont posées alternativement parmi les grandes ; à peine ont-elles trois lignes de longueur, sur une ligne de largeur : la feuille inférieure de cette fleur, qui est la plus grande & la plus belle de toutes, a près de 15. lignes de long, & commence par une maniére d'estomac de pi-

[a] ORCHIS Cretica, maxima, flore pallii espiscopalis formâ Corol. Inst. Rei Herb. 30.

geon vert jaunâtre, dont la tête tire sur le vert; le reste de la feuille est une espéce de chape d'Evêque, arrondie & chantournée en bas, retroussée, découpée en trois parties dont la moyenne est la moindre, legérement crenelée, & qui paroît comme échancrée; les deux autres parties sont plus pointues : la chape est minime tanné, veloutée, relevée de je ne sçai quoi de purpurin & de brillant comme le dos des abeilles; deux éminences pointuës, vert jaunâtre & veluës, s'élevent un peu au dessous, & à côté de l'estomac de pigeon; & cet estomac fait une partie d'un cartouche oblong, dont le bas qui est minime fauve, est orné de fleurons jaunâtres, terminez en maniere d'ancre : le fleuron inferieur est relevé d'une tache assez grosse de même couleur que le cartouche : la queuë de de cette fleur est longue d'environ un pouce, épaisse de deux lignes, & comme torse; elle devient le fruit dans la suite; nous ne l'avons pas vû dans sa maturité.

Du couvent de la Trinité nous allâmes coucher à celui de saint [a] Jean, à l'entrée du cap Mélier, dans une petite plaine d'où l'on descend toûjours pour aller à la pointe du cap. On trouve sur le chemin un autre monastére du même nom, lequel a été si souvent pillé par les corsaires, qu'on l'a laissé tomber en ruine, quoique la maison fust bien bâtie, & la solitude agréable : on y descend par un escalier de 135. marches, taillées dans le roc, parmi des précipices horriblement escarpez, & tapissez de ce beau [b] Dictame de Créte dont les anciens ont dit tant de merveilles : il y fleurit

[a] Μοναστήριον τοῦ ἁγίου Ἰωάννου.

[b] ORIGANUM Creticum latifolium, tomentosum, seu Dictamnus Creticus Inst. Rei Herb. 199.

presque toute l'année de même qu'à Paris dans le Jardin du Roy ; nous n'avons veû cette plante qu'en Candie ; & si [a] Dioscoride en eût fait le voyage, il n'auroit pas asseuré qu'elle ne porte ni fleurs ni graines. Le cap Melier est un des plus beaux endroits de l'Isle pour herboriser : c'est là que nous observâmes pour la premiere fois cette belle plante que Prosper Alpin a nommée [b] l'Ebénier de Créte, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec le veritable Ebénier.

Le cap Melier, au Levant & à l'abri duquel sont l'Isle & la ville de la Sude, que les Vénitiens possédent encore, s'appelle *Cabo Maleca* ; mais on ne sçait pas précisément quel nom les anciens lui ont donné. A suivre le dénombrement des lieux remarquables de Créte, dont [c] Ptolemée fait mention en parcourant la côte du nord du levant au couchant ; il semble que le golphe de la Sude, le meilleur & le seul golphe de l'Isle, doit être celui [d] d'Amphimale, puisqu'il le nomme immédiatement après Retimo. A quel propos cet auteur auroit-il parlé de la rade courbe, qui est entre Retimo & *la Punta de Drepano*, où il n'y a point d'endroit propre à servir de retraite aux vaisseaux! Cela estant, le cap Melier doit estre le cap *Drepanum* de Ptolemée, puisqu'il est au delà, & au couchant du golphe d'Amphimale, que l'on suppose avec raison être celui de la Sude : tout cela seroit sans difficulté, si ce n'est qu'on appelle aujourd'-

a *Diosc. lib.3. cap. 36.*

b EBENUS Cretica P Alp. Exot 278. Barba Jovis Lagopoïdes, Cretica, frutescens, incana, flore spicato, purpureo, amplo Breyn. Prodr. 2.

c *Geogr. lib.3. cap. 17.*

d Ἀμφιμαλῆς κόλπος. *Ptol. ibid.* Ἀμφιμάλλιον καὶ Ἀμφίμαλλα. *Stephan.* Amphimalla. *Plin. Hist. nat. lib.4. cap. 12*

hui *la Punta de Drepano*, un autre cap situ
vant du golphe de la Sude, en venant vers
& c'est la ressemblance des noms de *Drep*
de *la Punta de Drepano*, qui fait ici tout
ras. Ou Ptolemée avoit été mal informé
côte;ou l'endroit qui en fait mention est
pu ; ou les gens du pays ont depuis ce t
renversé les anciens noms. Si l'on veut
la description de Ptolemée à celle de Strab
rade de Retimo, sera celle d'Amphimale ;
ta de Drepano, le cap Drepanum ; Paleoca
est vis-à-vis la Sude, sera la ville de C
Il faudra prendre le cap Mélier pour le c
*mum* : le cap Spada pour *Psacum*, & celui
buses pour *Corycus* ; mais ne vaut-il pas
supposer que Ptolemée a parlé du golphe d
de sous le nom d'Amphimale,que de l'accu
voir oublié le plus beau port de l'Isle, po
mention d'une rade découverte & dang
On ne sçauroit tirer aucun éclaircissemen
nombrement que [a] Pline a fait des ville
même côte : il les nomme sans exactitude
qu'il semble qu'il ait voulu les parcourir
chant au levant. Pour revenir au cap Me
Maleca,comme prononcent les Grecs & les
si l'on prend Amphimale pour la Sude, le
Maleca en est peut être l'abregé, comme
de la ville d'Aix est certainement le squel
*quæsextia*. On a d'abord retranché *Ampl*
me une chose inutile & embarrassante ; de
on a fait *Maleca* ou *Meleca* ; & de *Mele*
fait *Melier*.

Nous retournâmes à la Canée nous dé
de nôtre moisson, & nous n'en partîmes qu

a *Hist. nat. ibid.*

Mai, pour aller à Retimo. On coucha à Stilo, village à dix milles de la Canée. Le 25. nous dinâmes à Almyron, à dix milles de Stilo. Almyron est un petit fort à quatre mauvais bastions à l'entrée d'une gorge tout près de la plage : on se repose à côté du fort dans un cabaret où l'on ne trouve que deux grands Sophas, de l'eau, & du caffé ; ainsi l'on y mourroit de faim, si l'on y arrivoit sans provisions: à quelques pas du cabaret coulent deux belles sources, l'une d'eau douce, & l'autre d'eau salée, d'où vient le nom [a] d'*Almyron* : on marche pendant quelque temps sur le bord de la plage, au bout de laquelle il faut passer une petite riviére : ensuite pendant plus de quatre milles, le chemin est affreux, pratiqué dans les rochers jusques à la veuë de Retimo : ce chemin est pavé pour ainsi dire, de la plante nommée [b] *Ixia*, par Théophraste, & *Chamæleon blanc*, par ses interprétes aussi bien que par Dioscoride : je l'ai rangée sous le genre de *Cnicus*, à cause de la structure de sa fleur & de son fruit. Columna en a donné une excellente figure : celle du *Carduus pinea Theophrasti* de Prosper Alpin, la représente lors qu'elle est en graine, & que ses feuilles sont passées, ou rôties pour mieux dire, par la chaleur du soleil. Theophraste remarque que cette plante donne de la gomme en Créte : les habitans la mâchent tout comme le mastic de Scio, non seulement pour cracher ; mais pour adoucir l'haleine : cette plante est fort commune dans les Isles de l'Archipel, en Gréce, en Italie, en Portugal.

a *Ἄλμυρος*, salsus.

b *Ἰξία*, *Theoph. Hist. Plant. lib. 9. c. 1.* *Χαμαιλέων λευκός.* *Diosc. lib. 3. cap. 10.*

Cnicus Carlinæ folio, acaulos, gummifer, aculeatus, flore purpureo Corol. Inst. Rei Herb. 33. *Columnæ part. 1. Prosp. Alp. Exot. 124.*

Retimo. [a] Retimo est la troisiéme place du pays : les Turcs la prirent en 1647. & depuis ce temps elle est gouvernée par un Pacha, soûmis au vice-roy de Candie. Retimo s'étend sur le port, & nous parut plus gaye & plus riante que la Canée, quoiqu'elle soit plus petite & enceinte de murailles plus propres à fermer un parc, qu'à deffendre une place de guerre. La citadelle n'a été faite que pour garder le port : elle est sur un écueil escarpé, avancé dans la mer, & seroit très forte si elle n'étoit dominée par une roche plate, qui est sur le chemin d'Almyron. Cette citadelle commande un fort que l'on avoit construit à l'autre extremité de la ville, pour la sûreté du port : ce fort est apresent ruiné & le port tout-à-fait négligé. Les vaisseaux de guerre venoient autrefois mouiller dans la darse au dessous de la citadelle ; aujourd'hui les barques & les marsilianes peuvent à peine s'y retirer.

1572. Pendant que les Turcs assiégeoient Famagouste, dans l'Isle de Chypre, Ali Bassa Capitan Pacha voulut tenter une irruption en Candie [b] : on avoit si bien pourveu à toutes les places, qu'il n'y eût que Retimo de saccagée par Ulus-Ali général des vaisseaux de Barbarie.

La campagne de Retimo n'est que rochers du côté du couchant : elle est fort belle sur la route de Candie. On ne voit tout le long de la marine que jardins que l'on arrose par le moyen de grands puits à bascule : on y mange des cerises plus précoces que dans le reste de l'Isle : tous les fruits y sont de meilleur goust : la soye, la laine, le miel,

a Ῥίθυμνα. *Ptol. Geogr. lib.* 3. *cap* 17. Rithymna. *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

b *Leuncl. Suppl. Annal.*


Tom. I. pag. 43
RETIMO.

la cire, le ladanum, les huiles & les autres denrées en sont plus recherchées : les eaux de cette ville sortent à gros bouillons du fond d'un puits dans une vallée étroite, à un quart de lieuë de la ville, tirant vers le midi : la décharge de cette belle source est conduite à Retimo ; mais on en laisse perdre plus de la moitié. On a bâti sur le chemin qui conduit à la vallée, une assez belle Mosquée, dans la cour de laquelle un Turc a fondé une [a] hôtelerie, pour loger & pour nourrir gratuitement les voyageurs qui arrivent après qu'on a fermé les portes de la ville, ou qui ont dessein de partir avant qu'on les ouvre. Cette maison est bien entretenuë : on y cultive une belle espéce de [b] Pied de Veau, que la plusspart des auteurs ont prise pour la *Colocasia* des anciens : les gens du pays en mangent la racine en potage.

La Malvoisie de Retimo étoit estimée dans le temps que les Vénitiens possédoient cette Isle : [c] Bélon asseure qu'on faisoit bouillir cette liqueur dans de grandes chaudiéres, le long de la marine: on en fait si peu présentement, qu'il ne nous fut pas possible d'en gouster, quoique nous fussions logez chez le Viceconsul de France le Docteur Patelaro, chez qui nous fimes bonne chere. C'est un beau vieillard, de beaucoup d'esprit, & charmant par cette éloquence gréque, qui triomphe dans la conversation. Il étoit fort jeune lorsque les Turcs se rendirent les maîtres de la Canée : sa mere fut emmenée à Constantinople, & présentée comme une belle esclave au Sultan Ibrahim, qui en fit

[a] Caravan-Sarai, Καρβαζάρης, *maison pour loger les Caravanes.*

[b] Arum maximum, Ægyptiacum, quod vulgò Colocasia C. B. Pin. 193.

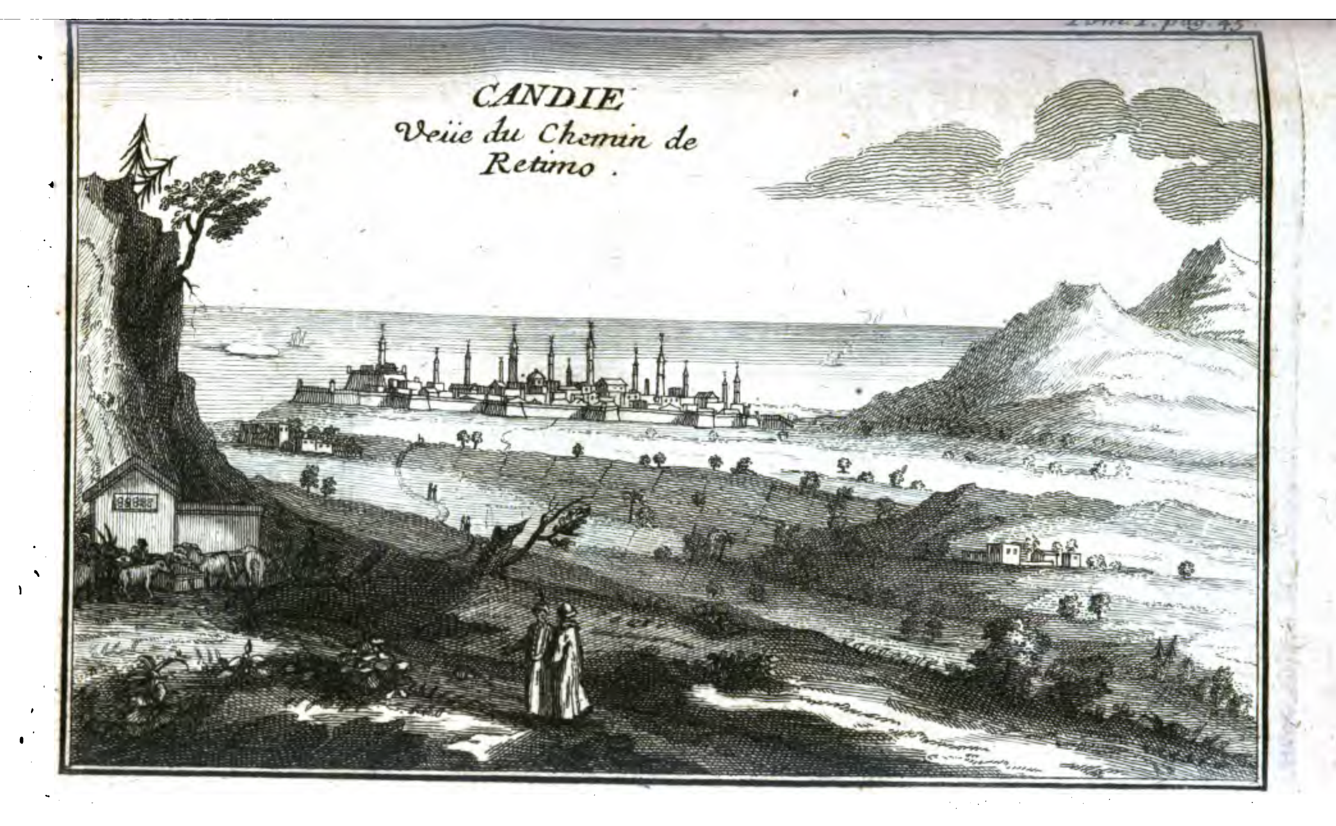
[c] *Observ. lib. 1. cap. 19.*

présent au grand Visir : ce Visir en eût un enfant, qui fut tué au dernier siége de Vienne où il étoit officier général.

Le Viceconsul est du rite grec. Il fut élevé à la maniére du pays ; mais comme il montroit plus de génie que les enfans de son âge n'en ont ordinairement, ses parens l'envoyérent étudier en droit, & prendre ses degrez à Padouë. Étant de retour en Candie, il partit pour Constantinople dans le dessein de voir sa mere, qui étoit devenuë fort riche, & il se fit connoître à elle par une verruë placée à côté de l'oreille vers la fossete : cette verruë qu'il ne manqua pas de nous montrer, est chargée d'une tache noirâtre, dont la figure approche en quelque maniere de celle d'un croissant. La mere se ressouvint de cette marque, & voulut lui persuader par là, qu'il étoit destiné à être Musulman : on le sollicita puissamment ; on lui fit même accepter des terres assez considerables en Valachie ; mais tout cela ne fut pas capable de le gagner ; il remit ses terres peu de jours après, & protesta qu'il vouloit mourir dans la religion de ses peres : il méne une vie assez douce, sous la protection de la France.

Les hayes qui régnent le long de la marine, en sortant de Retimo, ne sont plantées que de cette espéce [a] d'Arroche, que les anciens ont connuë sous le nom d'*Halimus*. Solin a crû qu'elle étoit particuliére à l'Isle de Créte : j'en ai veu pourtant beaucoup en Espagne, dans l'Andalousie & dans le Royaume de Grenade.

[a] Atriplex latifolia, sive Halimus fruticosus Mor. Hist. Oxon. part. 2. 607.
Α῎λιμος *Diosc. lib.* 1. *cap.* 120. Herba Α῎λιμος dicitur. Ea admorsa diurnam famem prohibet. Proinde & hæc Cretica est. *Solin. Polyhist. cap.* 11.


CANDIE
Veüe du Chemin de
Retimo.

Le 26. Mai, nous dinâmes ſous un beau Platane, auprès d'une ſource, à dix mille de Retimo, ſur le chemin de Candie : cette eau qui ſort du creux d'un rocher pourroit faire tourner pluſieurs moulins. Nous obſervâmes d'aſſez belles plantes aux environs, & ſur tout une eſpéce de [a] *Phlomis*, aſſez ſinguliére, que nous n'avons pas vûë dans les autres Iſles de l'Archipel. On coucha ce jour là à Daphnédes, gros village dont l'avenuë eſt une eſpéce d'échelle taillée dans les rochers, où les chevaux ne ſçauroient monter ſans riſque:nos guides nous piquérent d'honneur, & commencérent à les faire eſcalader avec une hardieſſe étonnante : nous franchîmes le pas comme les autres. On nous mena chez le Papas, qui étoit le premier du village : nous nous y délaſſâmes agréablement. Les collines des environs ſont d'une verdure charmante: les Oliviers, & les Vignes y font de beaux points de vûë, parmi de petits bois de Meuriers & de Figuiers.

Le 27. Mai, nous ne fimes que 17. milles, & nous ſéjournâmes à Damaſta, autre village, dont la campagne nous parut propre pour la recherche des plantes ; mais nos peines ne répondirent pas à nos ſouhaits. Le lendemain 28. après avoir paſſé par des pays bien rudes & bien ſecs, nous allâmes coucher à Candie à dix-huit milles de Damaſta. J'ai l'honneur, Monſeigneur, de vous envoyer le profil de cette fameuſe place, telle qu'on la découvre en arrivant par le chemin de Retimo.

Candie eſt la carcaſſe d'une grande ville, bien peuplée du temps des Vénitiens, marchande, riche & tres-forte : aujourd'hui ce ne ſeroit qu'un CANDIE.

[a] Phlomis Cretica, fruticoſa, folio ſubrotundo, flore luteo Corol. Inſt. Rei Herb. 10.

désert, si ce n'étoit le quartier du [a] marché, où les meilleurs habitans se sont retirez ; tout le reste n'est que masures, depuis le dernier siége, l'un des plus considerables qu'on ait fait de nos jours.[b] Mr Chardin assûre que dans le mémoire présenté au Divan par le grand Thrésorier de l'Empire, touchant les dépenses extraordinaires faites en Candie pendant les trois derniéres années du siége, il étoit fait mention de sept cens mille écus, emploÿez en récompenses données aux deserteurs qui s'étoient fait Turcs ; aux soldats qui s'étoient distinguez, & à ceux qui avoient apporté des têtes de chrêtiens qu'on avoit payées à un [c] sequin piéce. Ce mémoire marquoit qu'on avoit tiré cent mille coups de canon contre la place ; qu'il y étoit mort sept Pachas, quatre-vingts officiers tant colonels que capitaines, dix mille quatre cens janissaires, sans compter les autres milices.

Le port de Candie n'est bon que pour des barques : les vaisseaux se tiennent à l'abri de l'Isle de Dia, située presque vis-à-vis de la ville au nord-est, & que les Francs appellent mal à propos [d] *Standia*. Il est aisé de faire voir que les Sarrasins ont bâti Candie sur les ruines de l'ancienne ville d'Héraclée. [e] Strabon nous en fournit une preuve démonstrative, en décrivant l'Isle de [f] Théra, laquelle, dit-il, répond à l'Isle de Dia, & cette Isle, suivant le même auteur, se trouve vis-à-vis d'Héraclée port de mer des Cnossiens.

La ville de Candie est sans contredit la Candace des Sarrasins. Scylitzes remarque que dans la

a Bazar.

b *Voyages de Chardin.*

c *Monnoye d'or, de la valeur de deux écus & demi.*

d Εἰς τὴν Δίαν.

e *Rerum Geogr. lib.* 10.

f Sant-Erini, ou Santorin.

langue de ces peuples [a] *Chandax* signifie un retranchement : & certainement ce fut là que, par l'avis d'un moine Grec, les Sarrasins se retranchérent du temps de l'Empereur Michel le Begue. Il paroît plus naturel de faire venir le nom de Candie, de *Chandax*, que de *Candida*, nom que [b] Morosini a donné à cette place. Pinet dans sa traduction de Pline, n'a pas eu raison de prendre Mirabeau pour Héraclée. Suivant [c] Strabon, Héraclée étoit vis-à-vis de Dia ; & suivant Ptolemée, près du cap Salomon. Il faut s'en tenir à la décision de Strabon, beaucoup mieux informé de la situation des villes que Ptolemée.

Ceux qui croyent que Candie est l'ancienne ville de *Matium*, rétablie par les Sarrasins, ne s'éloignent peut-être pas trop de la vérité, supposé que dans le dénombrement que [d] Pline a fait des Isles qui sont sur la côte de Créte, on doive lire, comme il y a beaucoup d'apparence, *Dia* au lieu de *Via* ou de *Cia*, qui se trouvent dans les éditions de Daléchamp & de Gronovius. Cela étant Héraclée & *Matium*, ne seroient peut-être que la même ville qui auroit eu ces deux noms en differens temps. Il est à remarquer que Strabon & Ptolemée n'ont pas fait mention de *Matium*, & Pline rapporte ces deux noms tout de suite : peut-être qu'il faut lire *Matium Heraclea* sans virgule, comme qui diroit *Matium* appellée autrefois Héraclée : il se peut faire aussi que *Matium* & Héraclée ayent été deux villes differentes assez près l'une de l'autre, & qui par conséquent répondoient toutes les deux à l'Isle de Dia : car cette Isle qui est au nord-est de Candie, pouvoit faire un trian-

[a] *Χάνδαξ. Scylitz. pag.509.*
[b] *Hist. Venet. lib.12.*
[c] Ἡράκλειον.
[d] *Hist. nat. lib.4. cap.12.*

gle équilateral avec les deux villes en queſtion; de telle ſorte que Strabon & Pline auroient eu raiſon de déſigner leur poſition par celle de *Dia*. Comme Strabon dit poſitivement qu'Héraclée étoit le port de mer des Cnoſſiens, les plus puiſſans peuples de Créte, il n'y a pas de doute que Candie, ſeul port de mer conſidérable dans tous ces quartiers, n'ait été bâtie ſur les ruines d'Héraclée. Suivant cette conjecture, la ville de *Matium* devoit être plus orientale.

Quoique la ville de Candie ſoit négligée aujourd'hui, ſes murailles ne laiſſent pas d'être bonnes & bien terraſſées : c'eſt encore l'ouvrage des Vénitiens : à peine les Turcs ont-ils reparé les bréches du dernier ſiége. On compte dans cette ville environ 800. Grecs payans capitation : leur Archevêque eſt le métropolitain de tout le royaume. On fait monter le nombre des Juifs, juſques à mille. Pour les Arméniens, ils n'y ont qu'une Egliſe, & ne ſont guéres plus de deux cens. Il n'y a que trois ou quatre familles de François, un Viceconſul, & deux Capucins, qui ont acquis une aſſez jolie maiſon, auprès de la mer : tous les autres habitans de la ville ſont Turcs, enrollez dans les troupes ſuivantes. Ce dénombrement ſervira pour donner une idée de celles qui ſont dans les places de guerre parmi les Turcs.

Janiſſaires de la Porte, appellez *Capicoulou* 1000. en 10. compagnies de 100. hommes chacune.

*Yamach Capicoulou*, ou ſoldats détachez de pluſieurs compagnies, 1500. hommes diſpenſez de la garde ordinaire.

*Yerli-couli*, ou Janiſſaires du pays, 2500. en 28. compagnies.

*Spahis*,

*Spahis*, ou cavalerie du pays, 1400. hommes partagez en deux regimens de 9. compagnies chacun.

*Azaps*; autre cavalerie du pays, en deux regimens de 700. hommes chacun.

*Disdarli*, milice du Lieutenant du château, un regiment de 400. hommes en 16. compagnies.

*Toptchis* & *Gebegis*, c'est à dire, canonniers & autres, servans dans l'Artillerie, deux regimens de 500. hommes chacun, armez d'un sabre, d'une demi-pique, & d'une cotte de mailles.

*Soucoulelis*, c'est-à-dire, troupes destinées pour la garde du grand & du petit fort de la mer, 400. hommes, 350. pour le grand, & 50. pour le petit.

Pour les autres forts de la ville, 1000. hommes.

Voilà l'état des troupes qui devoient être en Candie; suivant le mémoire que leur Trésorier communiqua à nôtre Viceconsul. Il y a beaucoup d'apparence que tous ces corps n'étoient pas complets dans le temps que les Vénitiens assiegérent la Canée, puisqu'on ne pût lever dans toute l'Isle qu'environ 4000. hommes pour la secourir: & cependant on ne laissa que les invalides en Candie & à Retimo.

Les environs de la ville de Candie, sont de grandes & fertiles plaines, enrichies de toute sorte de grains. Il est deffendu de laisser sortir le froment de l'Isle, sans la permission du [a] Viceroy. En 1700. c'étoit Haly Pacha, ce ministre voluptueux, qui ne fut grand Visir que pendant neuf mois dans la derniere guerre: son ingenuité lui sauva la vie. Quand Mahomet IV. lui reprocha qu'il étoit trop bon, le Visir en convint, & pria sa Hautesse de le décharger de ce grand fardeau, ce qui fut fait aussi-tost,

[a] Beglierbey.

Quelques années après il fut nommé Viceroy de Candie, où il se trouva fort incommodé de la maladie que l'on ne peut guerir sans le secours du Mercure. Comme les Grecs ne connoissent pas ce remede, il pria nôtre Ambassadeur M^r le Marquis de Ferriol, qui relacha en Candie sur sa route de Constantinople, de lui donner quelque habile homme pour le traiter. M^r l'Ambassadeur lui conseilla de se servir d'un chirurgien Irlandois, qu'il avoit sur son bord, & qui avoit long-temps servi dans les troupes de France. Ce chirurgien, après avoir examiné la maladie du Viceroy, lui donna le flux de bouche fort à propos : mais dans le fort de la salivation, ce Seigneur se croyant en danger de mort, fit assembler son conseil pour sçavoir ce qu'il falloit faire de cet homme, & le condamna le premier à 200. coups de bâton : le conseil plus sage que lui, fut d'avis qu'on laissât faire le chirurgien, puisqu'il avoit commencé. En effet, l'inflammation de la gorge & des parties voisines se passa, & le malade fut entiérement guéri. A son exemple, les plus gros Seigneurs de l'Isle voulurent se faire traiter à leur tour : à peine l'Irlandois pouvoit-il suffire à graisser les Musulmans. Dans le temps que nous étions en Candie, le Viceroy s'occupoit à faire bâtir une mosquée : il avoit fait venir de tous les villages des environs, des Grecs avec les outils necessaires : on leur donnoit souvent plus de coups de bâtons que de morceaux de pain : il est vray que pour les consoler, dans leur plus grand travail, on leur faisoit boire quelques verres de vin, que les officiers du Viceroy envoyoient chercher sans façon chez le Viceconsul, & chez les marchands François.

La pluspart des Pachas sont avares, & comme

ils achétent leurs gouvernemens à Constantinople, où tout est à l'enchére, ils se dédommagent sur tout ce qui se présente. Celui de la Canée ayant receû à son entrée, parmi les présens que la nation lui fit, une veste d'une belle étoffe de soye or & argent, il en fit demander encore une pareille, & témoigna qu'il étoit surpris que les François qui passent pour des gens fort polis, eussent mis le desordre dans sa famille ; que le consul devoit être informé qu'il avoit deux femmes : qu'il devoit avoir prévû qu'ayant donné cette veste à l'une, l'autre n'auroit pas manqué de trouver mauvais qu'on l'eût oubliée ; il réitera sa demande cinq ou six fois : le consul répondit qu'on ne trouvoit pas de ces étoffes dans le pays, qu'il falloit attendre qu'il en vint de France : enfin il en fut si importuné, qu'une seconde veste fut délivrée au Pacha, par déliberation de la nation. Chez les Turcs, il ne faut pas se mettre sur le pied de faire des présens, ou bien il faut continuer : les Musulmans regardent le premier présent comme un contrat pour l'avenir: les plus grands Seigneurs demandent hardiment, & ne se piquent pas de générosité.

Nous nous trouvâmes dans la ville de Candie, la veille du petit Baïram, c'est-à-dire, la veille du jour que la Caravane des pélerins arrive à la Meque. Le commandant des Janissaires se promena par toute la ville en cavalcade avec les capitaines des compagnies & les officiers subalternes : on égorgeoit des moutons & des agneaux à la porte des principales maisons : les paysans portoient dans les ruës de ces animaux en vie, dans l'attitude où l'on peint ordinairement le bon pasteur : on barbouille la tête de ces agneaux avec du rouge,

du jaune ou du bleu ; & l'on en fait de
dans les familles : cette réjouiſſance d
jours. Le 30. Mai, jour de la Pentecô
premier jour du Baïram, nous allâmes ch
cha, où par ſon ordre on avoit exposé
matin au ſortir de la moſquée, cinquan
tons ou agneaux, dont quelques-uns éto
tous entiers, ou mis par quartiers ; l
boüillis, ou en ragoût ; les poules n'y ma
pas non plus que le ris. Nous eûmes le
voir la canaille Turque ſe battre à qui
les premiers les mains ſur cette viande
manger ou pour l'emporter. Le Viceroy
une jalouſie, à rire de bon cœur : vingt
cinq joueurs d'inſtrumens, tambours, tro
muſettes, tymbales à la Provençale, ſer
augmenter ce déſordre ; & tous ces joue
rent enſemble chez les premiers de la vi
mander leurs étreines. M[r] Valentin vicec
France, chez qui nous étions logez, leur
ner vingt écus ; la veille de la fête il avoit
ſenter au viceroy du caffé, du ſucre, & d
tures. Il n'y a pas juſques aux porteurs d
ne ſe mêlent de la fête : ils vont chez le
paux de la ville, vuider leurs outres ſur les
pour témoigner leurs reſpects, ou plûtôt
traper quelques [a] parats. Tout le mond
jouit dans les maiſons : on y danſe ; on y f
ne chere ; on y récite des vers ; quelques
proménent dans les ruës avec des inſtrume
autres font des parties ſur l'eau. Enfin cett
ſi grave, & qui paroît toûjours dans la
aſſiéte, devient toute dérangée, & com
dans ces ſortes de fêtes : trop heureuſe qu
loit pas plus ſouvent.

[a] *Monnoye valant dix-huit deniers.*

Je vous avoue, Monſeigneur, que toutes ces réjouiſſances nous ennuyoient fort ; mais nos voituriers n'auroient oſé marcher pendant les trois jours du Baïram. Cependant nous n'avions encore rien veû de bien extraordinaire en Candie touchant les plantes, & nous nous flations de trouver quelque choſe de ſingulier du côté de la mer du Sud. Nous partîmes donc le dernier jour de Mai pour Girapetra, & nous allâmes coucher à dix-huit milles de Candie, à Trapſano, gros village où il y a une grande fabrique de marmites de terre, de pots & de groſſes [a] cruches à huile. Nous voulumes voir en paſſant la vallée & la rade de Mirabeau : c'eſt pourquoi dès le lendemain nous prîmes la route de ces grandes montagnes, qui ſont ſur la côte du nord, & nous allâmes coucher à Plati, autre village à dix milles de Trapſano, après avoir traverſé des collines horribles, d'où nous voyions la neige qui pendant toute l'année couvre les ſommets de ces montagnes. C'eſt le voiſinage de cette neige qui rend ſi plat le vin de Plati : le raiſin n'y meurit preſque jamais, & le vin qu'on nous préſenta nous parut du vin de Brie. Néanmoins nous y trouvâmes beaucoup de plantes. La plaine de [b] Plati payoit autrefois aux Vénitiens quarante mille [c] meſures de blé, pour la dixme : aujourd'hui faute d'habitans le pays eſt fort négligé : les Turcs ne s'en embarraſſent guéres ; outre la capitation, ils exigent la moitié du blé que chaque habitant y recueille.

Après avoir traverſé quelques montagnes affreuſes, nous entrâmes le 2. Juin dans la vallée de Mirabeau, enfermée entre d'autres montagnes fort

[a] Iarros.

[b] *Ou de la* Siti.

[c] *Chacune du poids de 45. livres.*

agréables, disposée en maniere d'amphiteatre, d'où elle s'étend jusqu'à la mer. Tout ce quartier qui est assez peuplé & bien cultivé, abonde en huile & en toutes sortes de grains. On coucha ce jour là à Commeriaco, village à 15. milles de Plati : ce fut chez des moines, à la belle étoile, au milieu de la cour : ils avoient transporté tous les meubles de la maison dans l'Eglise, pour élever les vers à soye dans les cellules & dans les dortoirs. Le 3. Juin nous arrivâmes à Critza, à trois heures après midi. Ce village est sur la hauteur d'une plaine très fertile, au pied d'une roche escarpée, couverte de belles plantes. On découvre de ce lieu, la rade de Mirabeau, laquelle ne laisse pas d'être fort exposée, quoiqu'elle semble être à l'abri de grandes montagnes. Le Cadi de Critza nous fit prier d'aller chez lui, pour lui tâter le pous ; c'est la mode chez les Turcs, qui se portent le mieux ; il étoit logé dans un beau parc, dont presque toutes les allées sont en terrasse, plantées d'Orangers, de Grenadiers, de Cyprés & de Myrtes ; le potager est plein de Pommiers, de Poiriers, d'Abricotiers, entretenus à la Turque, c'est à dire abandonnez à leur sort comme s'ils étoient dans une forêt ; la maison tombe en ruine faute d'en avoir reparé les couverts : elle appartenoit à une famille des Cornaro de Venise, comme il paroît par quelques restes d'inscriptions.

Le 4. Juin, nous descendîmes à la rade de Mirabeau, à la veuë des grandes montagnes de la Sitié, que les anciens ont connuës sous le nom de [a] Dicté, éloignées de 12. milles & demi du cap de Salomon. Au reste l'Isle est fort étranglée entre la rade de Mirabeau & Girapetra. Nous arrivâmes

[a] Ἡ Δίκτη ὄρος ἐν τῇ Κρήτῃ. *Strab. Rerum geog. lib.* 10.

en cette ville en moins de deux heures, & c'est cet étranglement, qui fait la presqu'Isle où étoit la ville de Præsos, capitale des Eteocretes, qu'Homere appelle des hommes d'un grand courage: ils avoient élevé un temple à Jupiter Dictéen; mais cette ville fut détruite par les habitans de Girapetra qu'on appelloit Hierapytna.

[a] Hierapytna étoit une bonne place dans le temps que Metellus entreprit la conquête de Créte. Aristion après avoir battu Lucius Bassus, s'y retira & la mit en état de faire une vigoureuse résistance. [b] Octavius qui venoit d'être maltraité par Metellus s'y rendit aussi, pour conferer avec Aristion: étant averti que ce général venoit pour les assiéger en personne, ils abandonnérent le château & s'embarquérent.

A présent Girapetra est une petite ville deffenduë par un fort quarré, bâti sur une [c] plage assez courbe, tout à fait exposée, d'où l'on découvre les écueils appellez les [d] isles aux ânes. Les ruines de l'ancienne ville consistent en quelques quartiers de murailles fort épaisses, & en plusieurs morceaux de colomnes répandus dans les champs. Gruter rapporte quelques inscriptions d'Hierapytna, & l'on voit des [e] médailles de Caligula, au revers desquelles est une Aigle apuyée sur la foudre, comme si elle y étoit perchée, l'arbre qui est à côté de l'Aigle, paroît un Palmier: ces mé-

[a] ΙΕΡΑΠΥΤΝΑ. Hierapytna, *ou* Hierapetra. Girapetra.

[b] *Diod. Sic. Bibliot. hist. lib* 36.

[c] Εν κόλπῳ δὲ ἐστιν ἡ πόλις. *Strab. Rer. Geog. lib.* 10.

[d] Γαιδαρονήσοι Chrysa & Gaudos. *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

[e] *Legende*,
ΕΠΙ ΦΛΑΟΥΙΟΥ
ΙΕΡΑΠΥΘΝΙΩΝ.
ΕΠΙ ΑΥΓΟΥΡ.
ΙΕΡΑΠΥΘΝΙΩΝ.

dailles me font souvenir qu'il n'y a aucuns Palmiers autour de Girapetra, & l'on en cultive très peu dans l'Isle ; les dattes que l'on y mange viennent d'Afrique. Mr Spanheim parle d'une autre [a] médaille de la même ville, dont le génie est représenté par une tête de femme couronnée de tours : au revers c'est encore un Palmier,& une Aigle. A l'égard de ces prétendus Palmiers, ils sont représentez si grossiérement qu'on pourroit bien les prendre pour des Pins. Je sçai bien que Theophraste asseure qu'il y avoit plusieurs sortes de Palmiers en Créte ; mais cet auteur qui n'avoit pas voyagé, n'avance presque rien que sur le rapport d'autrui. Il faut remarquer aussi, que la médaille dont nous parlons a une bordure de deux branches d'oliviers : cet arbre est très commun autour de Girapetra : peut-être a-t-on voulu le représenter de même que le Pin, comme les arbres les plus fréquens des environs de la ville ; le Pin sur les montagnes, & l'Olivier dans les campagnes où on l'arrose avec soin. Nos François y viennent charger des huiles, des fromages, & de la cire.

Il semble que Strabon, pour déterminer la largeur de l'Isthme de la presqu'Isle de la Sitié, a opposé la ville de *Minoa* à celle d'*Hierapytna*, entre lesquelles il place *Lictium*. Cela étant, *Minoa* ne pouvoit pas être éloignée des ruines du château de Mirabeau ; & la distance que nous avons [b] remarquée, répond à celle de Strabon qui fait cet Isthme large d'environ sept milles & demi.

[a] *Legende.* ΙΕΡΑΠΥΘΝΙΩΝ ΙΜΕΡΑΙΟΣ.

[b] 60. stades. *Rerum Geogr. lib.* 10.

Le 5. Juin, nous allâmes visiter les grandes montagnes, que l'on voit au Nord-ouest de Girapetra : ce sont des suites du Mont Ida [a] Strabon nous apprend que la ville d'Hierapytna avoit pris son nom d'une montagne appellée Pytna, laquelle selon toute apparence, est la montagne de Males ; avant ce temps là cette ville se nommoit *Cyrba*, comme dit Estienne le Geographe, puis *Pytna* ; ensuite *Camirus* ; enfin *Hierapytna*, Ptolemée l'appelle [b] *Hierapetra*, dont on a fait Girapetra.

Le même jour nous allâmes coucher à Calamasca, village à sept milles de Girapetra. Le 6. Juin nous passâmes par Anatoli, & nous nous retirâmes à Males, à près de huit milles de Calamasca : on monte toûjours dans ces montagnes, sans perdre de vûë la mer du Sud. Le 7. Juin nous avançâmes autant que nous pûmes, & nous passâmes la nuit dans une solitude affreuse, auprès d'une fontaine, où nous soupâmes à la clarté d'une douzaine de gros Chênes verts, & d'autant de [c] Kermes ausquels nos Grecs mirent le feu : ces flambeaux nous éclairérent toute la nuit, & la chaleur qu'ils excitérent dans l'air nous fit plaisir. On n'avança ce jour là que jusques aux premiéres neiges, qui n'étoient pourtant qu'au pied d'autres montagnes beaucoup plus hautes, sur lesquelles nous nous promenâmes le lendemain. Quoique ces montagnes soient très froides, les Chênes verts y sont d'une grande beauté, & les Kermes y viennent aussi hauts que nos Chênes

[a] Τῆς ἢ Ἴδης λόφος Πύτνα, ἀφ' ἧς Ἱεράπυτνα ἡ πόλις. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

[b] Ἱερὰ Πέτρα. *Ptol. Geog. lib.* 3. *cap.* 17.

[c] Ilex aculeata, cocciglandifera C. B. Pin. 425. *Arbre sur lequel on amasse le vermillon ou la graine d'écarlate.*

ordinaires : on y voit de beaux [a] Erables à feuille découpée en trois pointes. Rien n'est plus surprenant qu'une espéce de [b] Prunier, dont tous ces rochers sont tapissez, pour ainsi dire, & qui fleurit à mesure que la neige se fond : ses tiges n'ont qu'environ demi pied de hauteur ; les branches en sont fort toufues, chargées de fleurs couleur de chair ; ses fruits ne sont gueres plus gros qu'une groseille blanche.

Les Chévres sauvages dont [c] Solin a fait mention, & dont [d] Belon a donné la figure, courent sur ces montagnes par troupeaux ; les Grecs les appellent *Agrimia*, nom qu'ils donnent à toutes les bêtes fauves. Nous fûmes surpris de trouver des Oliviers dans ces quartiers, & même assez près de la neige, où ils viennent naturellement, & la plûpart sont semblables à ceux que l'on cultive : on distingue les Oliviers sauvages, non seulement par le fruit, mais aussi par la feuille, laquelle est plus ronde & plus rude. Si Hercule [e] le Crétois eût été informé que les Oliviers naissoient en Créte, il se fût épargné la peine d'aller les chercher chez les [f] Hyberboréens, pour en faire venir en Grece. [g] Diodore de Sicile remarque avec raison, que Minerve tira des bois, les Oliviers domestiques, pour les faire planter dans les vergers ; il y en a des montagnes couvertes sur le chemin de Smyrne à Ephése.

[a] Acer Asphendannos Bellon. Obs. lib. 1. cap. 17. Acer Cretica P. Alp. Exot. 9.

[b] Prunus Cretica, montana, minima, humi fusa, flore suaverubente Corol. Inst. rei herb.

[c] Ager Creticus sylvestrium caprarum copiosus est. *Solin. Polyhist. cap.* 11.

[d] *Observ. lib.* 1. *cap.* 13.

[e] *Ou l'*Idéen, *& le* Curete.

[f] *Pausan. Descript. Græc. in Eliacis prior.*

[g] *Biblioth. hist. lib.* 5.

Après avoir bien couru dans la neige, & ramassé les plantes qui se présentoient, nous descendîmes à Males, & nous nous retirâmes à Girapetra le 9. Juin : le 10. nous prîmes le chemin le plus court pour aller à Candie, où nous séjournâmes le 13. on coucha le 14. à Damasta ; le 15. à Daphnedés ; le 16. sur la plage d'Almyron, moitié dans l'eau, parmi les joncs : le 17. à la Canée, où nous étant déchargez de tous nos embarras, nous visitâmes de nouveau les environs de cette ville & le cap Mélier, pour observer quelques plantes, qui ne faisoient que de naître au commencement du mois passé.

Le 28. Juin, nous partîmes de la Canée, dans le dessein d'aller voir le Mont Ida, le Labyrinthe & les ruines de Gortyne. Nôtre premier gîte fut à Almyron, & le second à Retimo. Le 30. nous allâmes coucher au couvent d'Arcadi, à 12. milles de Retimo. Il semble que ce couvent, qui est le plus beau & le plus riche de tous les monastéres de l'Isle, ait retenu le nom de l'ancienne ville d'Arcadia, dont [a] Seneque, Pline & Estienne le Géographe ont fait mention ; mais il est étonnant que Seneque & Pline aient osé citer Théophraste sur un fait incroyable, sçavoir qu'après la destruction de cette ville, toutes les fontaines des environs tarirent, & qu'elles ne recommencérent à couler que lorsqu'elle fut rétablie. Du temps des Chrétiens, [b] Arcadia fut honorée du troisiéme Evêché de l'Isle : il n'y reste plus qu'un grand couvent situé dans une plaine en maniere de plateforme, sur la hauteur d'une montagne, au pied du Mont Ida : on aborde à cette plateforme par une

ARCADI.

[a] *Quæstion. natural. lib. 3. cap. 11. Plin. hist. nat. lib. 31. cap. 4.*
[b] *Novell. Imp. Leon.*

agréable vallée, partagée en vergers, vignes, & terres labourables, couvertes dans les lieux incultes de Chênes verts, de Kermes, d'Erables, de Phillyrea, de Myrtes, de Lentiſques, Terebintes, Piſtachiers, Lauriers francs, Cyprez, Storax. Les eaux y coulent de toutes parts. On y reconnoît encore l'ancienne Créte, dont [a] Strabon a fait la peinture.

La maiſon d'Arcadi eſt grande & bien bâtie: l'Egliſe a deux nefs, enrichies de tableaux gothiques; n'eſt-il pas bien ſurprenant que les Grecs, dont les peres ont ſi bien imité la nature, ayent enfin donné dans le goût des Goths, qui la copioient ſi mal? c'eſt apparemment parce que les belles choſes demandent trop de ſoin. On compte près de 100. [b] religieux dans ce monaſtére, & 200. à la campagne, occupez à cultiver leurs [c] fermes. Le [d] ſuperieur de la maiſon, homme d'eſprit & très bien fait, nous recent de fort bonne grace: ceux qui rempliſſent ces ſortes de places étants pour l'ordinaire gens graves & d'un air vénérable, on n'oſe pas leur préſenter de l'argent pour la dépenſe qu'on a faite chez eux; on laiſſe couler quelques [e] ſequins dans le baſſin du pain benit, que l'on préſente à la fin de la meſſe.

La cave eſt un des plus beaux endroits du monaſtére: il n'y a pas moins de 200. piéces de vin, dont le meilleur eſt marqué au nom du Superieur, & perſonne n'oſeroit y toucher ſans ſon ordre. Pour bénir cette cave, tous les ans après les vendanges, il récite l'oraiſon ſuivante imprimée, dans

[a] Ἐστὶ δὲ ὀρεινὴ καὶ δασεῖα ἡ νῆσος. ἔχει δὲ αὐλῶνας εὐκάρπους. *Rerum geog. lib.* 10.

[b] Caloyers.

[c] Μιτόχι. Ferme.

[d] Ηγούμενος. Chef.

[e] *Monnoye d'or valant deux écus & demi.*

le rituel grec : en voici la traduction : *Seigneur Dieu qui aimez les hommes, jettez les yeux sur ce vin & sur ceux qui le boiront ; benissez nos muis, comme vous benîtes le puits de Jacob, la piscine de Siloé, & la moisson de vos Saints Apôtres. Seigneur, qui voulûtes bien vous trouver aux noces de Cana, où par le changement de l'eau en vin vous manifestâtes vôtre gloire en vos disciples, envoyez présentement vôtre saint Esprit sur ce vin, & benissez-le en vôtre nom. Ainsi soit-il.*

Les terres du monastére s'étendent jusques à la marine du côté de Retimo, & vont jusques au sommet du Mont Ida du côté du midi. On nous asseura que les religieux avoient recueilli cette année plus de 400. mesures d'huile, quoiqu'ils eussent laissé perdre la moitié de leurs fruits, faute de gens pour les cueillir. Au dessous d'Arcadi, tirant vers la mer, est le couvent d'Arseni que l'on dit être assez beau ; nous n'eûmes pas le temps d'y aller.

Le 1. Juillet, nous prîmes la route du Mont [a] Ida, accompagnez de deux religieux, que le Superieur d'Arcadi nous donna pour nous conduire dans des deserts inconnus à nos guides ; ces moines nous escortérent jusques à une fontaine à huit milles du couvent, & à dix milles du sommet du Mont Ida. Les chevaux ne sauroient monter au delà de cette source, auprès de laquelle loge un autre religieux chargé du soin du haras: tout ce pays est pelé & couvert de pierres. Nous laissâmes donc nos chevaux à la fontaine, & nos guides se chargérent de provisions pour trois jours.

Ἡ ΙΔΗ ΟΡΟΣ. Ida Mons. Le Mont Ida.

[a] Ψιλορειτι *en grec vulgaire, comme qui diroit*, Montagne élevée. ὑψηλὸν ὄρος.

Ἐν μέσῳ τῆς νήσου τὸ Ἰδαῖον ὄρος ὑψηλότατον. *Strab. Rerum geog. lib.* 10.

Les deux moines s'étant retirez, nous restâmes avec le gardien du haras, qui nous conduisit à une bergerie à six milles de la fontaine : on fut obligé de s'y atrêter ; quelque triste & desagréable que fust ce gîte, c'étoit un reposoir nécessaire pour nôtre dessein, à cause d'un puits qui est unique dans ces quartiers ; & de ce puits jusques au sommet de la montagne, on compte encore quatre milles : nous y montâmes avec beaucoup de peine le 3. Juillet.

Cette grande montagne qui occupe presque le milieu de l'Isle, n'a rien de beau que son nom si fameux dans l'histoire ancienne. Ce célébre mont Ida, ne montre qu'un gros vilain dos d'âne tout pelé : on n'y voit ni païsage, ni solitude agréable, ni fontaine, ni ruisseau ; à peine s'y trouve-t-il un méchant puits, dont il faut tirer l'eau à force de bras, pour empêcher les moutons & les chevaux de mourir de soif : on n'y nourrit que des haridelles, quelques moutons & de méchantes chévres que la faim oblige à broûter jusques à la [a] Tragacantha, si hérissée de piquants, que les Grecs l'ont appellée Epine de bouc. N'en déplaise à [b] Denis Periegete, & à l'Archevêque de Thessalonique son commentateur, les loüanges qu'ils ont données à cette montagne, paroissent outrées, ou au moins ne sont plus de saison. Ceux qui ont avancé que les hauteurs du mont Ida étoient toutes [c] chauves, & que les plantes n'y pouvoient pas vivre parmi la neige & les glaces, ont eu bien plus

[a] Τραγάκανθα Hirci Spina.

[b] *Orbis descript. vers.* 581. *Eustath. in versum eundem.*

[c] Φαλάκρας ἄκρας τῆς Ἴδης, *&c. Stephan. Bysant.*

Ἡ δὲ ἄμπελος φύεται ἐν τῆς Ἴδης περὶ τὰς Φαλάκρας καλουμένας. *Theoph. Hist. plant. lib.* 3. *cap.* 17. *Plin. Hist. nat. lib.* 14. *cap.* 3.

de raison. Theophraste y marque une espéce de vigne, & Pline n'a fait qu'en traduire la description. Nous l'y cherchâmes inutilement ; néanmoins il ne faut pas douter que ces auteurs n'ayent parlé du mont Ida de Créte ; car on ne voit ni neiges ni glaçons sur celui de Phrygie. De quelque côté que nôtre vûë se portât, d'une hauteur à l'autre, il ne se présentoit que des fondriéres & des âbîmes remplis de neige, depuis le regne de Jupiter premier du nom.

Du sommet du mont Ida, qui est l'endroit de l'Isle le plus élevé, on voit la mer au sud & au nord ; mais pourquoi se fatiguer si cruellement pour la voir de si loin : cependant c'est pour cette raison que dans la premiére antiquité, la montagne reçût le nom d'Ida. Suivant [a] Helladius on désignoit par ce mot toutes les montagnes d'où l'on découvroit beaucoup de païs ; & suivant [b] Suidas on appelloit *Ide*, toutes les forêts dont la vûë étoit agréable. Pour nous qui ne pensions pas dans ce temps-là à tous ces traits d'érudition, chagrins de ne trouver que des cailloux, & peu de plantes extraordinaires, n'ayant presque plus la force de mettre une jambe devant l'autre, pour n'avoir rien à nous reprocher, nous redoublâmes tous nos efforts, pour aller jusques au dernier sommet, malgré la fureur des vents qui nous repoussoient ; & nous étans mis à l'abri d'une roche perpendiculaire, nous nous avisâmes de faire du sorbet. Celui que les Turcs boivent ordinairement, n'est qu'une infusion de raisins secs, dans laquelle ils jettent une poignée de neige : cette boisson ne vaut pas la ptysane de l'Hôtel-Dieu de Paris. Nous

[a] *Cité dans la Biblioth. de Photius.*

[b] Ἰδεῖν, videre.

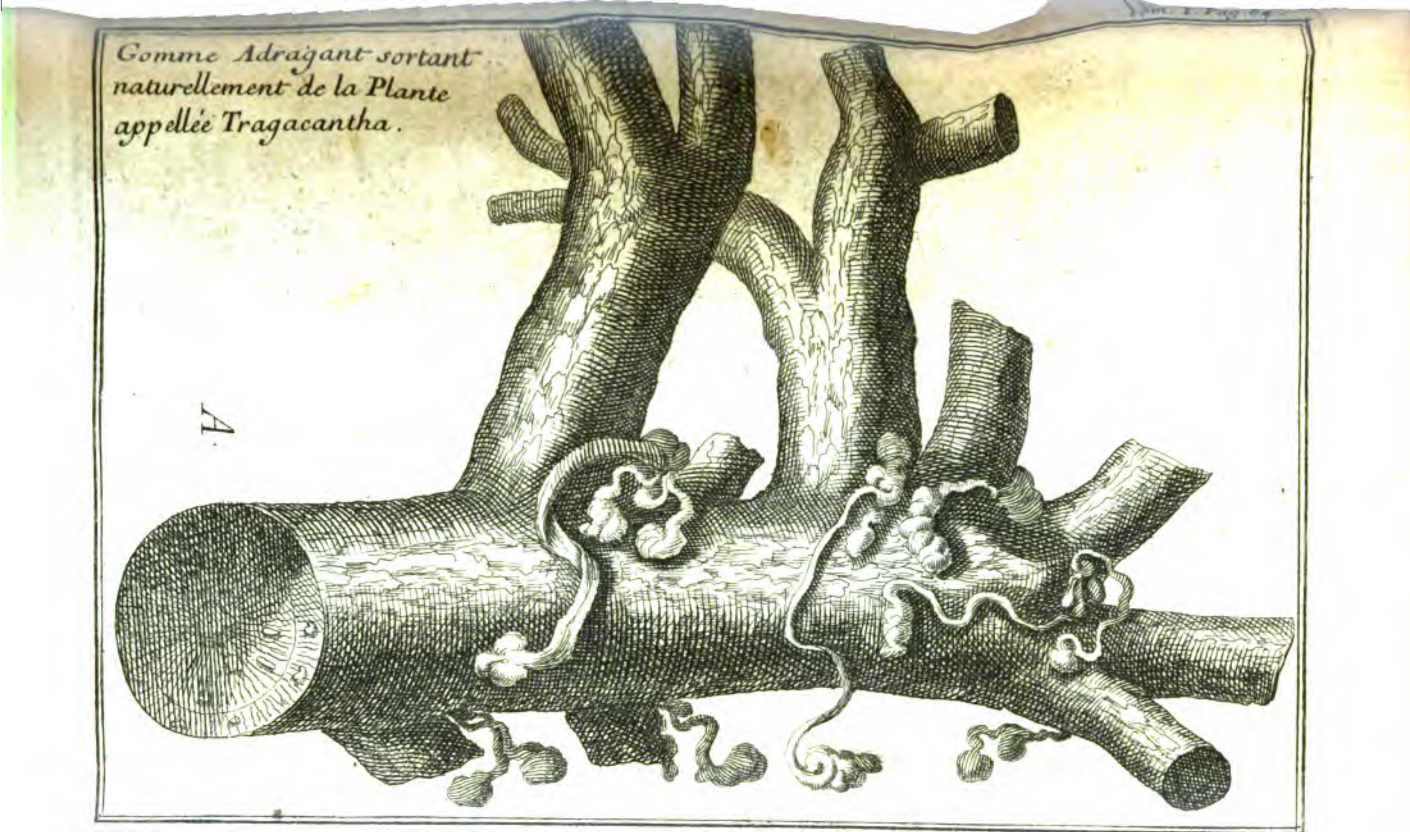
remplîmes donc nos taſſes d'une belle neige cryſtalliſée à gros grains, & la diſpoſâmes par couches avec du ſucre, ſur lequel on verſoit enſuite d'excellent vin : tout cela ſe fondoit promptement en ſecouant les taſſes. Nous eûmes l'honneur de boire à la ſanté du Roy, & de faire des vœux pour la conſervation de Sa Majeſté ; après quoi nous grimpâmes avec plus de courage juſques à la pointe de ce rocher, quelque eſcarpé qu'il fût. Où n'iroit-on pas avec de ſi bon vin, ſous les ordres d'un ſi grand Prince ? Ce vin étoit de la couleur du vin d'Alicant, preſque ſans liqueur, moileux, velouté, parfumé d'un eſprit pénétrant : le Superieur d'Arcadi nous en avoit fait préſent, ou plûtoſt nous l'avions troqué avec quelques pilules polychreſtes, & quelques priſes de tartre émétique, qui n'avoit pas été d'un petit ſecours à quelques-uns de ſes religieux. L'émétique convient aux Grecs, en pluſieurs maladies : la plûpart, & ſur tout les moines, qui ne ſont pas les corps les plus mal bâtis du pays, ont la poitrine large & le ventre d'une grande capacité, lequel obéit facilement aux moindres ſecouſſes de l'antimoine.

A l'égard des plantes, il n'y a rien ſur le mont Ida, que l'on ne trouve plus commodément ſur les montagnes de la Canée, où la fraîcheur, la verdure, les ruiſſeaux invitent à herboriſer. Nous eumes pourtant le plaiſir d'obſerver à nôtre aiſe [a] la gomme Adragant ſur le mont Ida. Je ne ſçaurois comprendre pourquoi [b] Belon a ſoûtenu avec tant d'opiniâtreté, qu'on n'en trouvoit point en Candie : il n'avoit apparemment pas lû le premier chapitre du neuviéme livre de l'Hiſtoire des plan-

[a] *Drogue qui ſert aux Apoticaires & aux Peintres en miniatures.*

[b] *Obſerv. lib. 1. cap. 17.*

tes




Gomme Adragant sortant naturellement de la Plante appellée Tragacantha.

tes de Théophraste : les collines pelées des environs de la bergerie, produisent beaucoup de [a] Tragacantha, & l'espéce en est très belle. Belon & Prosper Alpin l'ont sans doute connuë, quoiqu'il ne soit guéres possible sur leurs descriptions, de la distinguer des autres espéces dont ils ont parlé. Elle donne naturellement de la gomme Adragant sur la fin de Juin, & dans les mois suivants : dans ce temps-là, le suc nourricier de cette plante, épaissi par la chaleur, fait créver la plûpart des vaisseaux où il est renfermé : non seulement il s'amasse dans le cœur des tiges & des branches, mais dans l'interstice des fibres, lesquelles sont disposées en rayon, comme il paroît en la tige *A* : ce suc se coagule en filets, de même que dans les porositez de l'écorce ; & ces filets passant au travers de cette partie, sortent peu à peu, à mesure qu'ils sont poussez par le nouveau suc que les racines fournissent : cette matiére exposée à l'air s'endurcit & forme ou des grumeaux ou des lames tortuës, semblables à des vermisseaux plus ou moins longs, suivant la matiére qui se présente : il semble même que la contraction des fibres de cette plante, contribuë à l'expression de la gomme Adragant : ces fibres déliées comme de la filasse, découvertes & foulées par les pieds des bergers & des chevaux, se racourcissent par la chaleur, & facilitent la sortie du suc extravasé.

Ce ne fut pas sans quelque surprise, que nous reconnûmes qu'une plante, que Prosper Alpin n'a pas fait difficulté de ranger sous les espéces de *Tragacantha*, devoit être placée parmi celles de

[a] Tragacantha Cretica, incana, flore parvo, lineis purpureis striato. Corol Inst. rei herb. 29.

[a] *Limonium*. Qui se seroit imaginé qu'il y eût eu dans le monde une plante de ce dernier genre, à feuilles de Geniévre ? A propos de Geniévre, celui que produit le mont Ida, ne s'éleve qu'à deux ou trois pieds : ses branches étenduës sur les côtez, forment un arbrisseau semblable au Geniévre des Alpes, & l'on ne distingue ces deux plantes que par leurs fruits ; celui de Candie est aussi gros & aussi rouge que celui du Geniévre à bayes rouges, si commun en Provence & en Languedoc : d'ailleurs, le bois sec du Geniévre de Candie a la même couleur & la même odeur que cette espéce de Cedre d'Amerique, dont on fait à Paris les bordures des Estampes.

Il fallut revenir à la Bergerie faute de meilleur gîte. Le lendemain 14. Juillet, nous dînâmes à la fontaine où nous avions laissé nos chevaux ; & tirant vers le sud-ouest, nous descendîmes par des précipices horribles, tournez presque en limaçon jusques au pied du mont Ida, dont la veuë étoit toûjours plus affreuse : ensuite le contraste nous ravit tout d'un coup. On entra dans une grande vallée, entre le mont Ida & le mont Kentro, toute plantée d'Oliviers, d'Orangers, de Grenadiers, de Meuriers, de Cyprés, de Noyers, de Myrtes, de Lauriers, & de toutes sortes d'arbres fruitiers ; les villages y sont fréquens, & les eaux admirables : le mont Ida est un grand alembic, qui fournit de l'eau à tout le voisinage, c'est à dire à près d'un tiers de l'Isle :

[a] Limonium Creticum Juniperi folio. Corol. Inst. rei herb. 25. Echinus, idest Tragacantha altera P. Alp. Exot. 56. Juniperus Cretica, ligno odoratissimo. Κέδρος Græcorum recentiorum Corol. Inst. rei herb. 41.

là vallée dont nous parlons, se perd insensiblement dans la plus belle & la plus fertile [a] plaine de Candie ; cette plaine s'étend jusques à Girapetra.

Nous nous retirâmes à nôtre ordinaire, dans un monastére : celui-ci se nomme [b] Asomatos, c'est à dire le monastére des Anges ; le Superieur qui parloit Italien, nous logea le mieux qu'il pût, & comme il apprit que nous cherchions des plantes, il nous fit voir quelques pieds de *Colocasia* le long des ruisseaux de son monastére. Nous fûmes ravis d'y trouver un religieux qui s'en alloit à la Canée : il voulut bien se charger d'un paquet de lettres pour nôtre Consul qui devoit faire partir une barque pour Marseille. Je profitai avec plaisir de cette occasion pour avoir l'honneur de vous rendre compte de nos recherches, & pour vous assûrer que je suis avec un profond respect, &c.

[a] La Messaria, *ou* Masseria.

[b] Ἀσώματος, sans corps, *ou* le Monastére des Anges.



## LETTRE II.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

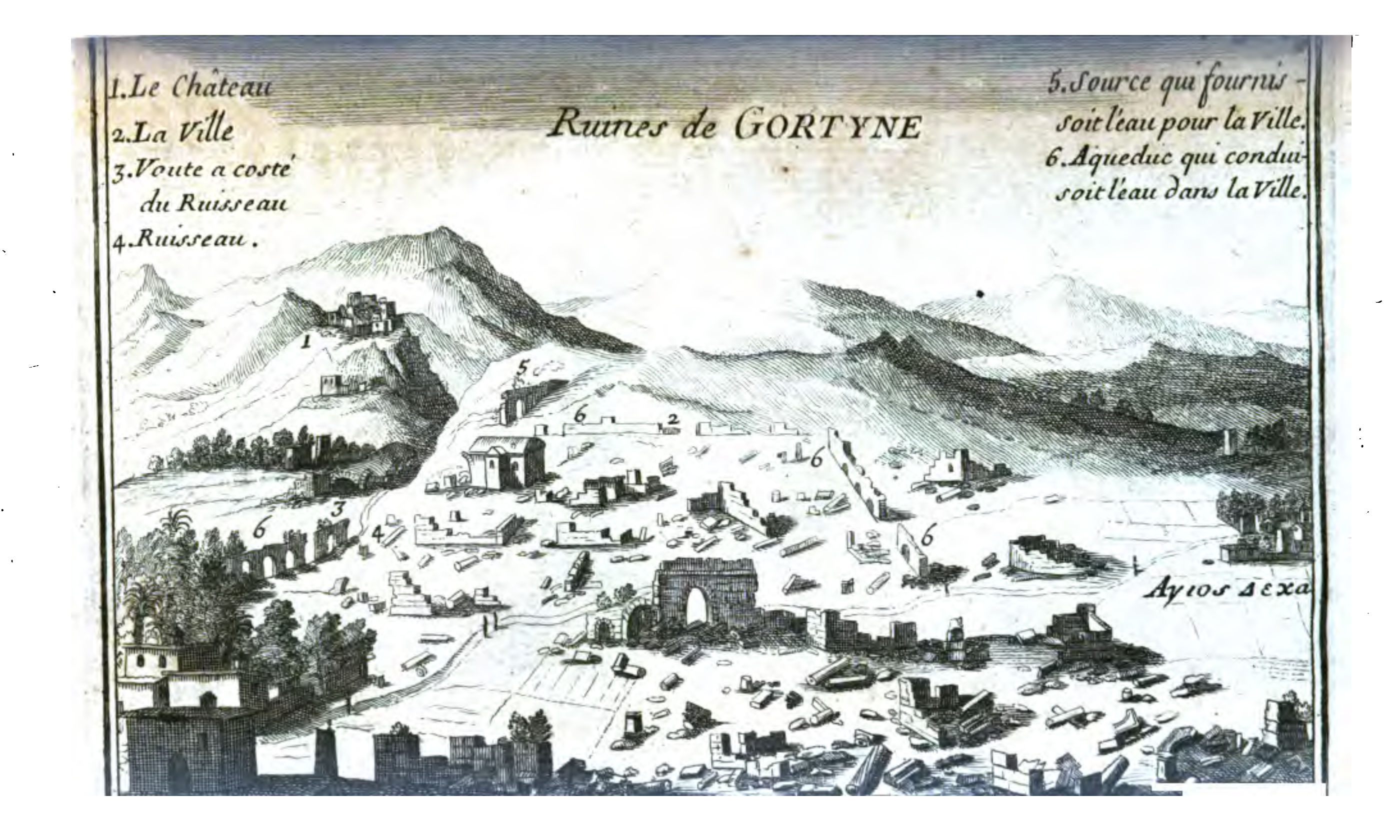
CONTINUATION de la Description de Candie.

Comme nos recherches ne se bornoient pas à la seule histoire naturelle, nous partîmes d'Asomatos le 5. Juillet, pour aller voir les ruines de Gortyne, à 24. milles de ce couvent. On passa par Apodoulo, village à 6. milles de là; & cotoyant toûjours le mont Ida, au travers des montagnes seches, où il ne croît que de la Pimprenelle épineuse, nous allâmes coucher fort près de la mer du Sud, à la [a] Trinité, autre village, à six milles & demi d'Apodoulo. Le 6. Juillet nous passâmes par Novi-Castelli, hameau à près de dix milles, où nous arrivâmes de fort bonne heure. Les ruines de Gortyne n'en sont qu'à deux milles.

GORTYNE.

L'origine de [b] Gortyne est aussi obscure, que celle de la plûpart des anciennes villes. Que nous importe qu'elle ait eû pour fondateur [c] Gortyn, fils de Rhadamante, ou [d] Taurus, celui-là même qui enleva Europe sur les côtes de Phénicie; Il est certain qu'après la décadence de Cnosse, que les Romains affectérent d'abaisser, [e] Gortyne de-

a Ἄγια Τριάδα.
b Γορτύνα. *Strab. & Ptol.*
c *Descript. Græc. in Arcad.*
d *Cedren. Compend. Hist.*
e *Strab. Rerum geog. lib.* 10.


Ruines de GORTYNE
1. Le Château
2. La Ville
3. Voute a costé du Ruisseau
4. Ruisseau.
5. Source qui fournis-soit l'eau pour la Ville.
6. Aqueduc qui condui-soit l'eau dans la Ville.
1
2
3
4
5
6
6
6
6
Αγιος Δεκα

vint la plus puissante ville de Créte : elle avoit même partagé l'empire de cette Isle, avant que les Romains s'en fussent emparez. Annibal s'y crut en sûreté contre ces mêmes Romains, après la défaite d'Antiochus : [a] les grandes richesses que ce fameux Africain y porta, lui suscitérent bien des ennemis ; mais il se mit à couvert de leurs insultes, en feignant de mettre ses trésors en dépôt dans le temple de Diane, où il fit porter quelques vases remplis de plomb. Quelques temps après il répassa en Asie, avec son or caché dans les statuës des divinitez qu'il véneroit.

[b] Les ruines de Gortyne ne sont qu'à six milles du mont Ida, au pied des collines, à l'entrée de la plaine de la Messaria, laquelle est proprement le grenier de l'Isle. Ces ruines montrent bien quelle a été la magnificence de l'ancienne ville, mais on ne sçauroit les regarder sans quelque peine: on laboure, on séme, on fait paître des moutons parmi les débris d'une prodigieuse quantité de marbre, de jaspe, & de granit, travaillez avec beaucoup de soin : au lieu de ces grands hommes qui avoient fait élever de si beaux édifices, on ne voit que de pauvres bergers, qui n'ont pas l'esprit de prendre les liévres qui leur passent entre les jambes, ni de tuer les perdrix qui se trouvent sous leurs pieds. La principale chose que l'on découvre dans ces ruines, est le reste d'une des portes de la ville ; quoiqu'on en ait détaché les plus belles pierres, il paroît encore qu'elle étoit d'un beau cintre ; les murailles qui tiennent à cette porte, sont peut-être des restes de celles que [c] Ptolemée

[a] *Justin. Hist. lib. 32. cap. 4.*

[b] Κεῖται δ' ἐν πεδίῳ καὶ ἡ Γορτυνίων πόλις. *Strab. Rerum geog. lib. 10.*

[c] *Strab. ibid.*

Philopator Roy d'Egypte, avoit fait élever ; sa maçonnerie en est fort épaisse, & revêtuë de briques. Suivant les apparences, ce quartier étoit un des plus beaux de la ville ; nous y découvrîmes deux colonnes de granit, de dix-huit pieds de long: on voit encore assez près de là, plusieurs piedestaux, espacez également deux à deux sur la même ligne, pour soutenir les colonnes du frontispice de quelque temple, on ne découvre de tous côtez que chapiteaux & architraves : peut-être que ce sont des débris de ce temple de Diane, dont on vient de parler, ou de celui de [a] Jupiter, à qui Menelaus sacrifia après qu'il eût appris l'enlévement de sa femme Helène, comme le rapporte Ptolemée Ephestion, dont Photius nous a conservé quelques extraits. Pour le temple d'Apollon, dont Estienne le Géographe fait mention, il étoit au milieu de la [b] ville, & par conséquent éloigné de l'endroit que nous décrivons : parmi les colonnes de ces ruines, il y en a d'une grande beauté, cilindriques, & canelées en spire, les plus grosses n'ont que deux pieds quatre pouces de diamétre : il est vrai que les Turcs en ont emporté les plus belles, & même il y a un [c] village à deux portées de mousquet de ces masures, dont les portes des jardins sont à deux colonnes antiques ; au travers desquelles on met une claye de bois pour les fermer.

Ce lieu s'appelloit Alone : il fut nommé le village des dix Saints, depuis que dix illustres Chrétiens natifs de l'Isle, y eurent souffert le martyre durant la persécution de l'Empereur Déce. [d] Ils se

[a] *Jupiter Hecatombée dans Photius Bibliot. lib. 5.*

[b] *Dans le Pythium.*

[c] *Ἅγιοι Δέκα.* Village des dix Saints.

[d] *Surius.*

nommoient Théodule, Saturnin, Eupore, Gelaſe, Eunicien, Zetique, Cléomene, Agathope, Baſilide, Evariſte. La Chapelle de ce village eſt encore toute remplie de colonnes antiques ; mais on n'y voit plus le tombeau des martyrs, dont parle le [a] Continuateur de Conſtantin Porphyrogenete. Ces martyrs ſont repréſentez dans le tableau principal, en deux rangs, dans la même attitude & ſur la même ligne, droits & roides comme des pieux. Les Grecs en font la fête le 23. Décembre, & les Latins les ont ſuivis.

On trouve dans les ruines de Gortyne, des colonnes de jaſpe rouge & blanc, ſemblable au jaſpe de Coſne en Languedoc : nous en vîmes d'autre tout à fait ſemblable au Campan, que l'on a employé à Verſailles : à l'égard des figures, il en reſte peu ; les Vénitiens en ont enlevé les plus belles. La ſtatuë qui eſt ſur la fontaine de Candie, auprès de la moſquée au delà du [b] marché, a été tirée de ces ruines ; la draperie en eſt belle, mais la figure eſt ſans tête, les Turcs ne ſçauroient ſouffrir ſans horreur la repréſentation des têtes des choſes animées, ſi ce n'eſt ſur la monnoye, dont ils ſont amoureux plus que gens du monde. En fouillant dans un champ, nous découvrîmes la moitié d'une figure de marbre bien drapée : la jambe étoit articulée avec ſcience, & le bout du pied étoit fort beau.

A l'extremité de la ville, entre le ſeptentrion & le couchant, tout près d'un ruiſſeau qui ſans doute eſt le [c] fleuve Léthé, lequel au rapport de

[a] *Lib.* 2.

[b] Bazar.

[c] Διαῤῥεῖ δὲ αὐτὴν ὅλην ὁ Ληθαῖος ποταμός. *Strab. rerum geog. lib.* 10. Gortynam amnis Lethæus præterfluit, quo Europam Tauri dorſo Gortynii ferunt vectitatam. *Solin. Polyhiſt. cap.* 11.

Strabon & de Solin, se répandoit dans les ruës de Gortyne, se voyent d'assez beaux restes d'une ancienne Eglise, dans le quartier appellé *Metropolis*. Quoique cette Eglise soit de bonne architecture, il y a pourtant sur la gauche, un morceau de peinture à moitié effacée; mais tout à fait dans le goût gothique : c'étoit apparemment la représentation de quelque histoire de la Vierge : on y lit encore en gros caractére [a] M͞P. Θ͞Υ. Nous ne sçûmes déchifrer une grande inscription gréque, qui est dans le presbytere: elle est trop haute & trop maltraitée. Nous crûmes pourtant y entrevoir le nom de [b] Cyrille, ce qui paroît assez probable : car on fait mention de deux Cyrilles Evêques de Gortyne, dont l'un fut martyrisé au commencement du troisiéme siécle sous l'Empereur Déce, & l'autre par les Sarrasins dans le neuviéme siécle sous Michel le Begue. Nous demandâmes des nouvelles de ces saints Evêques à des Papas du quartier; mais ils n'en connoissent aucun. Il y en eut un d'entre eux qui nous dît que Tite à qui saint Paul a écrit une Epitre, étoit neveu d'un Evêque de Gortyne; en quoi il se trompoit fort. [c] Tite que saint Paul appelle son fils bien aimé, fut lui-même le premier Evêque de Créte, & suivant toutes les apparences, son siége étoit à Gortyne : c'étoit alors la premiere ville du pays, & dans la suite elle fut toujours honorée du premier Evêché de l'Isle.

Auprès des ruines de l'Eglise Métropolitaine, nous en vîmes d'autres qui nous parurent les restes de quelque monastére : les bergers y ont

[a] Mater Dei.

[b] ΚΥΡΙΛΛΟΣ.

[c] Πρὸς Τίτον τῆς Κρητῶν ἐκκλησίας πρῶτον Ἐπίσκοπον χειροτονηθέντα, &c. *Epist. Pauli ad Titum.*

bâti de miserables retraites, avec de grosses piéces de marbre antique, parmi lesquelles se trouve un chapiteau orné de deux rosettes, & d'une croix de saint Jean de Jerusalem. Sans doute que la ville n'a été détruite qu'après l'établissement des Chevaliers Hospitaliers, qui sont à présent à Malte. Leur institution commença en 1099. par Girard Tenque du Martigues en Provence. Tout proche de ces ruines, sur le bord du ruisseau, sont les restes d'un aqueduc dont la voute a 6. ou 7. pieds de haut : il y a une belle cave à côté, voutée par bandes, & qui semble avoir servi de reservoir pour fournir à un autre aqueduc, qui est sur le chemin du village des dix Saints ; le canal de cet aqueduc n'avoit guéres plus d'un pied de large.

[a] Théophraste, [b] Varron, [c] & Pline, parlent d'un Platane qui se voyoit à Gortyne, & qui ne perdoit ses feuilles qu'à mesure que les nouvelles poussoient : peut-être en trouveroit-on encore quelqu'un de cette espéce, parmi ceux qui naissent en grand nombre le long du ruisseau Léthé qu'Europe remonta jusques à Gortyne, sur le dos d'un [d] Taureau. Ce Platane toûjours vert, parut autrefois si singulier aux Grecs, [e] qu'ils publiérent que les premiéres amours de Jupiter & d'Europe, s'étoient passées sous ces feuillages. Cette avanture quoique fabuleuse, donna apparemment occasion aux habitans de Gortyne de frapper une belle [f] médaille, qui est dans le cabinet du Roy : on y voit d'un côté Europe assez triste, assise sur un

[a] *Hist. Plant. lib.* 1. *cap.* 15.

[b] *De Re Rustic. lib.*

[c] *Hist. nat. lib.* 12. *cap.* 1.

[d] *Solin. Polyhist. ibid.*

[e] Μυθολογοῦσι δ' ὡς ἐπὶ ταύτῃ ἐμίγη τῇ Εὐρώπῃ ὁ Ζεὺς. *Theoph. ibid.*

[f] *Legende,* ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ.

arbre moitié Platane & moitié Palmier, au pied duquel est une Aigle à qui elle tourne le dos : la même Princesse est representée de l'autre côté, assise sur un Taureau entouré d'une bordure de feuilles de Laurier. [a] Antoine Augustin Archevêque de Tarragone, parle d'un semblable type. Pline dit que l'on tâcha de multiplier dans l'Isle l'espéce de ce Platane : mais qu'elle dégénera, c'est à dire que les nouveaux pieds perdirent leurs feuilles en hiver, de même que les communs.

Il nous reste encore des médailles de Gortyne, frappées aux têtes de Germanicus, de Caligula, de Trajan, d'Adrien ; dont [b] la plus belle se voit dans le cabinet du Roy : elle marque qu'on s'assembloit à Gortyne pour y celebrer les jeux, en l'honneur d'Adrien.

Outre les inscriptions de Gortyne rapportées par Gruter, que Honorio Belli auteur de quelques lettres adressées à Clusius, sur les plantes de Créte, avoit communiquées à Pigafeta, nous en copiâmes deux, qui étoient échapées aux recherches de Belli.

[a] *Dialog.* 1. [b] *Legende.*

ΚΟΙΝΟΝ ΚΡΗΤΩΝ ΓΟΡΤΥΣ.

ΠΕΤΡΟΝΙΟΝ ΠΡΟΒΟΝ
ΤΟΝ ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΝ
ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ ΚΑΙ
ΑΠΟΥΠΑΡΧΩΝ ΠΡΑΙΤΩΡΙΩΝ
Γ ΔΟΓΜΑΤΙ ΤΗΣ ΛΑΜΠΡΑΣ
ΓΟΡΤΥΝΙΩΝ ΒΟΥΛΗΣ
ΟΙΚΟΥΜΕΝΙΟΣ ΔΟΣΙΘΕΟΣ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΤΟΣ
Ο ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΣ ΥΠΑΤΙ
ΚΟΣ ΑΝΕΣΤΗΣΕΝ

*Par decret de l'Illustre Senat de Gortyne, Oecumenius Dositheus Asclepiodotus consulaire très illustre, a érigé ce monument à l'Illustrissime Proconsul & Préfet du Prétoire Petronius Probus.*

En voici une qui n'est pas si ancienne.

✝ΕΠΙ ΘΕΟΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΑΓΙΩ ΑΡΧΙΕΠΙΣΚ
ΚΑΠΙΛΙΟΥ ΤΟΥ ΠΕΡΙΒΛ ΑΝΘΥΠΑΤΟ Υ
ΕΥΤΥΧΩΣ ΑΝΕΝΕΩΘΗ ΚΟΥ... Ο ΤΟΙΧΟΣ
Υ ΦΛ ΑΠΠΙΩΝΟΣ ΤΟΥ ΛΑΜΠΡ ΙΝΔ Β✝

Le R. P. Dom [a] Bernard de Montfaucon, d'une érudition profonde, & d'une capacité généralement reconnuë, en a trouvé le véritable sens,

[a] De la Congregation de S. Maur. *Palæogr. Græc. lib.* 2. *p.* 175.

*Επὶ Θεωδόρου τοῦ ἁγιωτάτου ἀρχιεπισκόπου καὶ Α. Πιλίου τῦ περιβλέπτου ἀνθυπάτου εὐτυχῶς ἀνενεώθη Κου . . . ὁ τοῖχος ὑπάτου Φλαβίου Αππίωνος τῦ λαμπροτάτου ἰνλουςρίου Β.*

*Cette muraille a été heureuſement rétablie, ſous le très ſaint Archevêque Theodore, & ſous l'Illuſtre Proconſul A. Pilius, en la ſeconde année du conſulat de l'Illuſtriſſime Fl. Appion.*

La pluſpart des autres inſcriptions que l'on y rencontre dans les champs, ſont caſſées, ou ſi uſées qu'on ne ſçauroit les déchifrer. Comme la ſaiſon s'avançoit, & que le temps le plus favorable de l'année pour la recherche des plantes étoit venu, nous fûmes obligez de quitter Gortyne, ſans pouvoir examiner ſes anciens ports. [a] Suivant Strabon, le principal étoit à Lebéne, à 90. ſtades de la ville, tirant droit au ſud, ce qui eſt exactement vrai : car on ne compte que 13. milles des ruines de Gortyne à la mer, & 25. milles des mêmes ruines à Candie. L'autre port de Gortyne étoit à *Metallum*, à 16. milles de la ville, & plus occidental que Lebéne, puiſque les Lebéniens étoient voiſins des Praiſiens, peuples au delà de Girapetra, & par conſequent au ſud-eſt de Gortyne. Strabon a ſi bien marqué la ſituation de la pluſpart des villes de Créte, qu'il ſeroit fort aiſé de les découvrir : cependant nos géographes les ont très-mal placées.

LABYRINTHE de Candie.

Le 1. Juillet, après avoir fait faire des flambeaux de cire chez [b] l'archiprêtre du village des dix ſaints, nous en partîmes pour aller voir le labyrinthe. Ce lieu ſi célébre eſt un conduit ſouterrain en maniére de ruë, lequel par mille détours pris en tous ſens, comme par hazard & ſans

[a] *Rerum Geogr. lib.* 10. [b] Protopapas.

aucune régularité, parcourt tout l'interieur d'une colline au pied du mont Ida du côté du midi, à trois milles des ruines de Gortyne.

On entre dans ce labyrinthe par une ouverture naturelle, large de ſept ou huit pas, ſi baſſe qu'à peine un homme de médiocre taille pourroit y paſſer ſans ſe courber : le bas de l'entrée eſt fort inégal : le haut aſſez plat, terminé par pluſieurs lits de pierre poſez horizontalement les uns ſur les autres. Une eſpéce de caverne fort ruſtique, & dont la pente eſt douce, ſe préſente d'abord, & ne marque rien de ſingulier ; mais à meſure que l'on avance, ce lieu paroît tout à fait ſurprenant. Ce ne ſont que détours, dont la principale allée qui eſt moins embarraſſante que les autres, conduit par un chemin d'environ mille deux cens pas, juſques au fond du labyrinthe, a deux grandes & belles ſales, où les étrangers ſe repoſent avec plaiſir. Quoique cette allée ſe fourche à ſon extrémité, ce n'eſt pourtant pas là l'endroit dangereux du labyrinthe : c'eſt plûtoſt à ſon entrée, à près de 30. pas de la caverne à main gauche. Si l'on s'engage dans quelque autre ruë, après avoir fait bien du chemin, on s'égare dans une infinité de recoins & de culs de ſac, d'où l'on ne ſçauroit ſe tirer ſans riſquer de ſe perdre. Nos guides ſuivirent donc cette principale allée, ſans nous détourner à droite ni à gauche ; nous y fimes 1160 pas bien comptez : elle eſt haute de ſept ou huit pieds, lambriſſée d'une couche de rochers, horizontale & toute plate comme le ſont la pluſpart des lits de pierre de ces quartiers là. Il s'y trouve pourtant quelques endroits où il faut un peu baiſſer la tête; on rencontre même vers le milieu de la route, un paſſage ſi étroit, qu'on eſt obligé de marcher à

quatre pates. La grande allée est ordinairement assez large pour laisser passer deux ou trois personnes de front : le pavé en est uni : il ne faut ni beaucoup monter ni beaucoup descendre : les murailles sont taillées à plomb, ou faites avec des pierres qui embarrassoient les chemins, & que l'on a rangées avec une propreté affectée ; mais il se présente tant de ruës de tous côtez, que l'on ne sçauroit s'en tirer sans beaucoup de précautions.

Comme nous avions grande envie d'en revenir, nôtre premier soin fut de poster un de nos gardes à l'entrée de la caverne, avec ordre d'aller querir du monde au village prochain, pour venir nous dégager, supposé que nous ne fussions pas de retour avant la nuit : 2. chacun de nous portoit à la main un gros flambeau allumé : 3. dans tous les détours difficiles à retrouver, nous attachions sur la droite des papiers numerotez : 4. un de nos Grecs laissoit à gauche de petits fagots d'épines, & un autre répandoit sur le chemin de la paille, dont il avoit un sac plein sous le bras. De cette maniere nous arrivâmes sans peine au fond du labyrinthe, où la grande allée se fourche & se termine par deux sales, d'environ quatre toises de largeur presque rondes, taillées dans le roc. On y voit plusieurs écritures faites avec du charbon : par exemple, *P. Francesco Maria Pesaro Capucino. Frater Tadeus Nicolaus*, & tout contre 1539. Plus loin 1444. Ailleurs on lit *Qui fù el strenuo Signor Zan de Como cap*[no] *de la Fanteria* 1526. On trouve plusieurs autres marques dans l'allée, entre autres celle, qui est en marge, laquelle nous parut de la façon de quelque Jesuite, nous observâmes les dattes suivantes 1495. 1516. 1560. 1579.

$ IM

1699. Nous écrivîmes aussi 1700. en trois endroits differens, avec de la pierre noire. Parmi ces écritures, il y en a quelques-unes tout à fait admirables; qui confirment le [a] systéme que j'ai proposé il y a quelques années sur la végétation des pierres: celles du labyrinthe croissent & augmentent sensiblement, sans qu'on puisse soupçonner qu'aucune matiére étrangere leur vienne de dehors; ceux qui ont gravé leurs noms sur les murailles de ce lieu qui sont de roche vive, ne s'imaginoient pas sans doute que les traits de leur ciseau dûssent se remplir insensiblement, & devenir relevez dans la suite du temps, d'une espéce de broderie, haute d'environ une ligne en quelques endroits, & de près de trois lignes en quelques autres; de sorte que ces caractéres, de creux qu'ils étoient, sont presentement rehaussez en bas-rélief; la matiére en est blanche, quoique la pierre d'où elle sort soit grisâtre. Je regarde ce bas-rélief comme une espéce de calus formé par le suc nourricier de la pierre, extravasé peu à peu dans les endroits creusez en gravant, tout de même qu'il se forme des calus aux extrémitez des fibres des os cassez.

Avec les précautions que nous avions prises, il nous fut très facile de sortir du fond de ce labyrinthe: mais après en avoir bien examiné la structure, nous tombâmes tous d'acord, qu'il n'y avoit aucune apparence que ce fût une ancienne carriére, dont on eût tiré les pierres pour bâtir les villes de Gortyne & de Cnosse, comme [b] Belon & quelques autres modernes l'ont crû: quelle vraisemblance y a-t-il qu'on ait été chercher des pier-

[a] *Hist. de l'Acad. royale des Sciences, année* 1702.

[b] *Observ. liv.* 1. *chap.* 6.

res dans le fond d'une allée, de plus de mille pas de profondeur, entrecoupée d'une infinité d'autres allées où l'on court risque de se perdre à tous momens ? comment faire passer ces pierres dans l'endroit où il faut marcher à quatre pates, lequel a plus de cent pas de long ? d'ailleurs la montagne est si rude & si escarpée qu'on a beaucoup de peine à y monter à cheval.

Nous cherchâmes inutilement les orniéres des charretes dont parle Belon ; quand même elles s'y verroient encore, ne falloit-il pas vuider les conduits que l'on agrandissoit ? il est bon aussi de remarquer que la pierre du labyrinthe n'est ni belle, ni dure ; mais blanc sale & semblable à celle des montagnes au pied desquelles Gortyne est bâtie. Pour la ville de Cnosse, elle étoit éloignée de ce labyrinthe vers la côte du nord de [a] Créte, à 3125. pas de Gortyne, au delà des montagnes tirant vers la Candie, près de quelque méchant [b] ruisseau, sur le bord duquel on célébra les nôces de Jupiter & de Junon. Belon pouvoit mieux que personne déterminer la situation de Cnosse, lui qui se vante d'avoir vû le tombeau de [c] Jupiter, tel que les anciens l'ont décrit : il est sûr que ce tombeau devoit être dans la ville de Cnosse, & suivant la route que tient Belon pour aller de Candie au mont Ida, Cnosse se devoit trouver sur son chemin.

Il y a donc beaucoup plus d'apparence que le labyrinthe est un conduit naturel, que des personnes curieuses ont autrefois pris plaisir à rendre

a *Strab. Rer. Geog. lib.* 10.

b Καίρατος. *Strab. ibid.* Θήρην. *Diod. Sic. Biblioth. hist. lib.* 5.

c *Observ. liv.* 1. *chap.* 17. Sepulchrum ejus est in Creta, in oppido Cnosso. *Lactant. lib.* 1. *c* 11.

praticable,

praticable ; en faisant aggrandir la plusspart des endroits trop reserrez. Pour en exhausser le plancher, on ne fit que détacher quelques lits de pierre, posez horizontalement dans toute l'épaisseur de la montagne : on tailla les murailles à plomb dans certains endroits, & pour débarrasser les chemins, on prit le soin d'en ranger les pierres avec propreté ; peut-être qu'on ne toucha pas à l'endroit où il faut marcher à quatre pates, pour faire connoître à la posterité, comment le reste étoit fait naturellement ; car au delà de cet endroit l'allée est aussi belle qu'en deçà : quelle peine n'eut-on pas pour vuider les pierres qui se trouvérent en delà ? il fallut les casser menu pour les faire passer par cette espéce de boyau. Les anciens Crétois, peuples d'une grande politesse & fort attachez aux beaux arts, affectérent de perfectionner ce que la nature n'avoit fait qu'ébaucher. Sans doute que des bergers ayant découvert ces conduits souterrains, donnérent lieu à de plus grands hommes d'en faire ce merveilleux labyrinthe, pour servir d'asile à plusieurs familles dans les guerres civiles, ou sous les regnes des tyrans ; quoiqu'il ne serve aujourd'hui de retraite qu'à des chauve-souris. Ce lieu est extrémement sec, & l'on n'y voit ni égoûts ni congelations ni cave goutiére ; on nous assûra même que dans les collines près du labyrinthe, il y avoit deux ou trois autres conduits naturels, fort profonds, dont on pourroit faire de semblables merveilles, si on le jugeoit à propos. On trouve dans l'Isle beaucoup de cavernes & la plûpart des rochers, sur tout ceux du mont Ida, sont percez à jour par des trous à y fourrer la tête : on y voit plusieurs abîmes profonds & perpendiculaires : pourquoi n'y auroit-il

pas des conduits souterrains horizontaux ? sur tout dans les lieux où les bancs de pierre sont assis horizontalement les uns sur les autres.

Je ne doute pas que ceux qui creusérent en France [a] l'Amphithéatre de Douvai proche le pont de Cé, n'y aient été invitez par quelque caverne ouverte en dessus, à la maniére de nos puits ; la beauté, ou peut-être la bizarrerie du lieu, les engagea à l'aggrandir, & à lui donner la forme d'un amphithéatre dont tous les dehors sont couverts de terre, excepté l'entrée. Cet ouvrage n'est pas moins admirable en son genre, que le labyrinthe de Candie ; il ne faut pas croire que ce labyrinthe que l'on vient de décrire, soit celui dont les anciens ont parlé. [b] Diodore de Sicile & [c] Pline assûrent qu'il n'en restoit aucun vestige de leur temps, & on l'avoit fait sur le modéle du labyrinthe d'Egypte, l'un des plus fameux édifices du monde, embelli à son entrée d'un très grand nombre de colonnes, & cent fois plus grand que celui de Créte. Il paroît d'ailleurs par les médailles antiques, que celui ci étoit dans la ville de Cnosse. Il semble que le labyrinthe qui subsiste encore en Candie, ait été connu par les auteurs suivans. [d] Cedren dit que Thesée étant passé en Créte, à la sollicitation des Sénateurs de Gortyne, Minotaure qui se vit abandonné & prêt à être livré, alla se cacher dans une des cavernes d'un lieu appellé le labyrinthe. L'auteur du grand Dictionnaire [e] Grec, rapporte que le labyrinthe de Créte, n'étoit

[a] *Lipsius de Amphith.*

[b] *Biblioth. Hist. lib. 1.*

[c] *Hist. nat. lib. 36. cap. 13. Pausan. Descript. Græc. in Attic. Plutarch. in Theseo.*

[d] *Compend. Hist.*

[e] Λαβύρινθος· ἐν τῇ Κρήτῃ νήσῳ ἐστὶν ὄρος οὗ τὸ σπήλαιον. *Etymol. magn.*

qu'une montagne percée de cavernes, & l'Evêque de Candie [a] George Alexandre, cité par Volaterran; le décrit non seulement comme une montagne creuse, mais creusée par main d'homme, & que l'on ne sçauroit parcourir sans un guide habile, éclairé par des flambeaux, si l'on ne veut s'exposer à s'égarer dans une infinité de détours.

Le 7. Juillet, nous couchâmes à Novi-Castelli chez le Signor Gieronimo, où nous avions dîné en allant à Gortyne. On conserve chez lui un marbre d'un goût admirable : c'est une tête de Bélier, ornée de festons, laquelle a été tirée des ruines de cette fameuse ville.

Le 8. Juillet, nous fimes 24. milles, pour nous retirer au monastére d'Asomatos, & le lendemain nous allâmes à la montagne de [b] Kentro, sur le recit qu'on nous fit, qu'il en couloit cent & une fontaines; ne seroit-ce pas la montagne que Théophraste appelle Kedrios, & qu'il place [c] fort près du mont Ida. En effet, cette montagne n'est qu'à quatre milles du monastére d'Asomatos, séparée du mont Ida par la vallée dont nous avons parlé, laquelle va se perdre dans la plaine de la Masseria ou Messaria, comme prononcent les Grecs : Kentro est une montagne pelée & séche en apparence, quoiqu'il en sorte plusieurs belles sources, qui viennent se rendre à un gros village appellé Brices, c'est à dire les fontaines; nous y couchâmes, & nous courumes tout le lendemain 10. du mois, fort contents de nos découvertes. Nous repassâmes à Asomatos, pour prendre nôtre bagage, & nous allâmes coucher à six milles

[a] *Geograph. liv. 9.*
[b] Κεντρο.
[c] Κεδριος. *Theophr. Hist. Plant. lib. 3. cap. 5.*

de là, dans le couvent d'Arcadi. [a] L'Arbousier de Gréce, plante que nous avions cherchée inutilement jusques alors, nous fit un vrai plaisir : elle croît entre ces deux monastéres, dans les fentes d'un rocher sur le grand chemin ; c'est là un des meilleurs endroits de l'Isle pour herboriser.

J'ai oublié de dire que nous avions logé à Brices, chez un vieux Papas, fort zélé pour son rite, & d'une ignorance pitoyable. Il voulut nous persuader en mauvais langage Italien, qu'il y avoit une ancienne prophétie écrite sur les murailles du labyrinthe, laquelle marquoit que le Czar de Moscovie devoit bien-tôt se rendre maître de l'Empire Othoman, & délivrer les Grecs de l'esclavage des Turcs ; qu'il se souvenoit encore que du temps du siége de Candie, un Grec avoit assûré le Visir Cuperli, qu'il prendroit la place suivant une autre prophétie de ce même labyrinthe : ces bonnes gens prennent pour des prophéties les caractéres dont les étrangers barbouillent les murailles de ce lieu.

Etant de retour à Retimo, on nous avertit que c'étoit la saison de la recolte du [b] *Ladanum*, & que si nous souhaitions de la voir faire, nous pouvions aller à Melidoni, assez beau village, le long de la marine à 22. milles de Retimo : nous couchâmes dans ce village le 22. Juillet chez un Papas, pour lequel le Docteur Patelaro nous avoit donné des lettres de recommandation. Ce Papas nous promit de nous faire voir toutes les raretez du pays, & sur tout une inscription, qui est à l'entrée d'une caverne auprès de ce village. Le

[a] Arbutus folio non serrato C. B. Pin. 460. Adrachne Theophrasti Clus. Hist. 48.

[b] *Drogue qui sert aux Apoticaires & aux Parfumeurs.*

lendemain nous fumes bien mortifiez par le procédé d'un [a] Turc, qui exigeoit la [b] dixme dans ce quartier, & que nous n'avions pas osé prier à souper, parce que nous n'avions que du cochon à manger : ce Turc ayant appris nôtre dessein, vint chez le Papas, & lui deffendit de nous mener dans la caverne, disant que nous étions des espions ; que nous faisions des remarques sur tout ; qu'on l'avoit averti que nous dessinious même jusques aux plantes, & qu'il ne souffriroit pas que nous allassions consulter ces vieux marbres remplis de prophéties, qui regardoient le grand Seigneur. J'eus beau lui faire dire que nous étions medecins ; que nous ne cherchions qu'à faire plaisir aux gens du pays, en leur distribuant gratuitement des remedes ; que si nous dessinions les plantes, c'étoit pour nôtre propre instruction, & que cela ne pouvoit nuire à personne. Il n'eut aucun égard à nos raisons, & menaça de la bastonade le Papas & tous les autres Grecs du village. Nôtre [c] interpréte lui représenta fort inutilement que nous étions des François que la curiosité avoit attirez à Melidoni, pour voir amasser le *Ladanum*, & que nous étions bien aises de voir par occasion les autres raretez du pays. Sur cela je pris un de nos voituriers par la main, pour nous faire conduire à la caverne en question, espérant de trouver dans cette inscription le nom de quelque ancienne ville, sur les ruines de laquelle on avoit bâti Melidoni ; cette agréable vision nous char-

[a] Soubachi, *ou* Vaivode, *Commis, Subdelegué.*

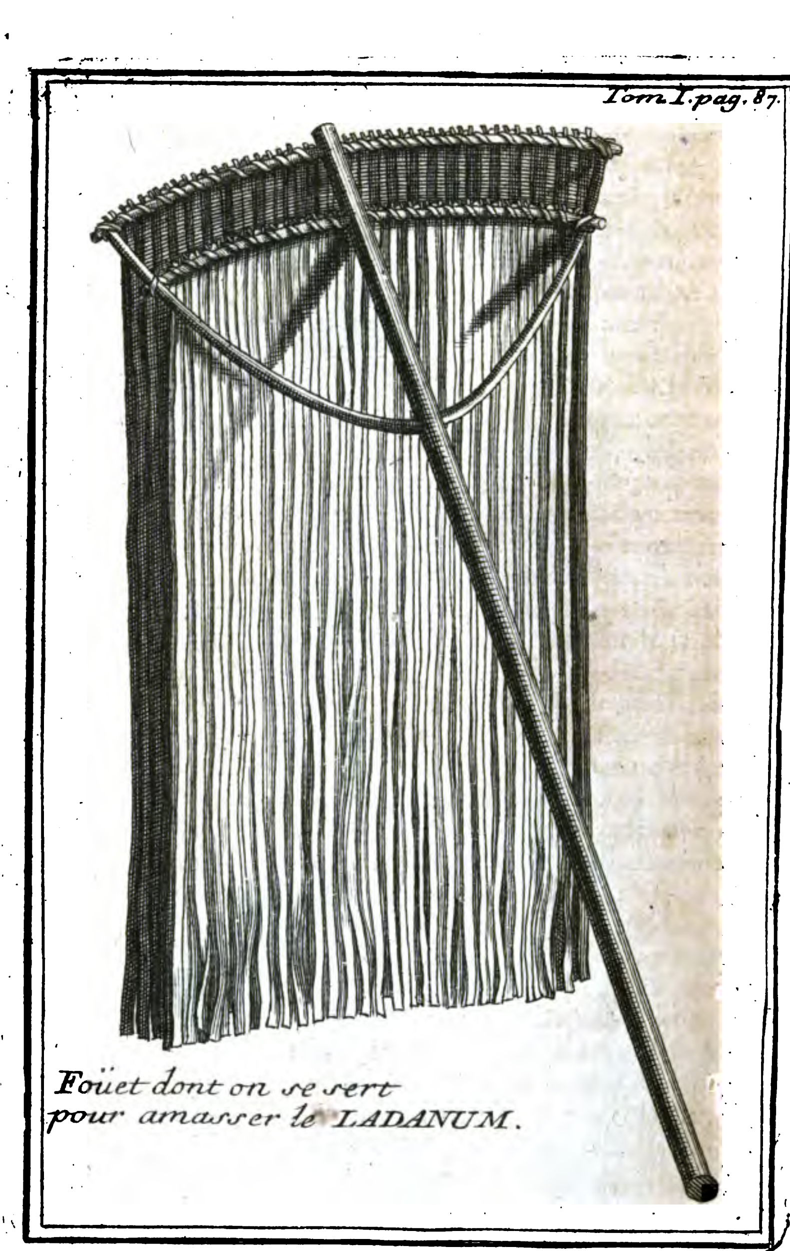
[b] Décarie *en langue Franque*, Décime, Dixme, *ἡ Δεκάτη, αἱ Δέκαται*, Tributum decimæ partis.

[c] Δραγούμανος, ἢ Δραγώμανος, καὶ Ταργούμανος. Drogman, Drogueman, Dragoman, Trucheman.

moit ; mais le voiturier ne jugea pas à propos de marcher, non plus que les gens du pays, qui trembloient comme des criminels. Le Turc ne faisoit qu'en rire : il me fit dire que véritablement nous ne dépendions pas de lui ; mais qu'il étoit le maître des Grecs, & qu'assûrément il se feroit obéir : que si nous voulions acheter du *Ladanum*, il en feroit porter du plus beau, sans que nous prissions la peine d'aller sur les lieux ; après quoi il réitera ses deffenses, & sur tout il insista qu'on se gardât bien de nous apprendre la maniére dont on préparoit cette drogue. Voyant la dureté de cet homme, nous entrâmes dans la maison du Papas pour faire charger nôtre bagage & nous retirer. Je m'avisai de demander qu'on nous vendît au moins, [a] l'instrument avec lequel on amassoit le *Ladanum*. C'est une espéce de fouet à long manche, & à double rang de courroyes, tel que la figure le représente : ces pauvres Grecs étoient si épouvantez des menaces du Vaivode, qu'ils n'osérent pas le vendre sans sa permission : nous eumes beau leur dire qu'ils n'avoient qu'à nous l'apporter en cachette, & passer par la porte du jardin ; ils ne voulurent jamais y consentir : en vain allérent-ils prier l'officier, il accompagna de menaces son refus obstiné.

On vint dans ce temps-là, nous prier d'aller voir un Papas, qui s'étoit cassé une jambe depuis quelques jours : nous lui dîmes ce qu'il falloit faire pour guérir & nous allâmes sur le champ rejoindre nos gens. L'autre Papas qui conduisoit toute cette intrigue, nous vint annoncer d'un air

[a] Εργαστήει καὶ Εργαστήελον, Instrument : *quoique ordinairement ces mots signifient* une Boutique, *ou* une Prison.




Foüet dont on se sert
pour amasser le LADANUM.

gai, qu'il avoit trouvé le moyen de nous faire vendre deux fouets, ſans que le Turc qui étoit préſent s'y oppoſât : qu'ordinairement ces inſtruments valoient deux écus piéce ; que pour nous qui lui avions été recommandez par le Docteur Patelaro, nous n'en payerions qu'un écu & demi. Je lui donnai trois écus en preſence du Turc, qui fumoit toûjours d'un grand ſang froid. A l'égard de la caverne, le Papas nous dit qu'il n'étoit pas poſſible d'y aller, parceque l'officier s'imaginoit qu'il y avoit des prophéties touchant le bien de l'empire ; que pour ce qui étoit du *Ladanum*, il nous conduiroit lui même par des chemins détournez ſans que le Turc s'en apperçût. Dans la croyance où j'étois que ce prêtre agiſſoit de bonne foy, je le fis aſſûrer que nous ne manquerions pas de reconnoître ſes peines : nous montâmes donc à cheval pour le ſuivre ; mais à peine eumesnous fait un quart de lieue, que le Turc vint après nous hurlant comme un démon, menaçant le Papas de la baſtonade, & ſur tout de faire ſçavoir inceſſamment à [a] l'Aga du quartier qu'il favoriſoit des eſpions. Nôtre Papas monté ſur une belle mule, lui répondit en brave, qu'il pouvoit écrire tout ce qu'il jugeroit à propos. Nous pourſuivîmes nôtre chemin, fort attentifs à chercher des plantes : quelque temps après, ce maître fripon à barbe rouſſe & longue, nous fit répréſenter par nos voituriers, que pour l'amour de nous, il s'expoſoit non ſeulement à l'infamie de la baſtonade : mais encore à perdre tout ſon bien. Je répondis qu'il valoit mieux reculer, & que nous ſerions fâchez qu'on le maltraitât à nôtre occaſion. Après quelques raiſonnemens fort ennuyants, il fut con-

[a] Commandant.

clu qu'on lui donneroit trois écus, un pour lui & deux pour appaiser le Vaivode. Ce procedé nous fit soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec le Turc, & qu'ils étoient convenus de nous excroquer cette somme : c'est en quoi les Grecs sont dangereux ; ils n'ont pas tout à fait oublié ces anciennes maniéres de l'Isle que Plutarque appelle le [a] Crétisme. La fourberie de celui-ci fut grossiére : il eût été mieux payé, & nous l'aurions crû honnête homme, s'il fût allé sur le champ présenter les deux écus au Turc, pour l'empêcher d'écrire à l'Aga.

Enfin tirant du côté de la mer, nous nous trouvâmes sur des collines seches & sabloneuses, couvertes de ces petits [b] arbrisseaux qui fournissent le *Ladanum*. C'étoit dans la plus grande chaleur du jour, & il ne faisoit pas de vent : cette disposition du temps est nécessaire pour amasser le *Ladanum*. Sept ou huit paysans en chemise & en caleçon, rouloient leurs fouets sur ces plantes : à force de les secouer & de les frotter sur les feuilles de cet arbuste, leurs courroyes se chargeoient d'une espéce de glu odoriferante, attachée sur les feuilles ; c'est une partie du suc nourricier de la plante, lequel transude au travers de la tissure de ces feuilles comme une sueur grasse, dont les gouttes sont luisantes, & aussi claires que la Terebentine.

Lorsque les fouets sont bien chargez de cette graisse on en ratisse les courroyes avec un couteau, & l'on met en pains ce que l'on en détache: c'est ce que nous recevons sous le nom de *Ladanum*. Un homme qui travaille avec application,

[a] Κρητισμὸς· καὶ κρητίζειν. Κρητίζειν πρὸς Κρῆτας *Suid. Plutarch. in Paulo Æmil.* [b] Κίσσαρος.

en amasse par jour environ [a] trois livres deux onces & même davantage, lesquelles se vendent un écu sur le lieu : cette recolte n'est rude que parce qu'il faut la faire dans la plus grande chaleur du jour & dans le calme : cela n'empêche pas qu'il n'y ait des ordures dans le *Ladanum* le plus pur, parce que les vents des jours précedens ont jetté de la poussiére sur ces arbrisseaux. Pour augmenter le poids de cette drogue, ils la pétrissent avec un sablon noirâtre & très fin, qui se trouve sur les lieux, comme si la nature avoit voulu leur apprendre à sophistiquer cette marchandise : il est difficile de connoître la tromperie, lorsqu'on a bien mêlé le sablon avec le *Ladanum*; il le faut mâcher long-temps pour découvrir s'il craque sous la dent, ou le filtrer après l'avoir dissous, afin de séparer ce qu'on y a ajoûté.

[b] L'Arbrisseau qui produit le *Ladanum* est fort touffu, & s'éleve à deux ou trois pieds. Sa fleur qui est d'un pouce & demi de diametre, a cinq feuilles couleur de rose, chifonées, assez rondes, quoique étroites à leur naissance, marquées d'un onglet jaune & bien souvent déchirées sur les bords : de leur centre sort une touffe d'étamines jaunes, chargées d'un petit sommet feuille morte : elles environnent un pistile long de deux lignes, terminé par un filet arrondi à son extrémité. Le calice est à cinq feuilles, longues de sept ou huit lignes, ovales, vénées, veluës sur les bords, pointuës & le plus souvent recourbées en bas ; la fleur étant passée, ce pistile devient un fruit ou

[a] Une Oque.

[b] Cistus Ladanifera, Cretica, flore purpureo. Corol. Inst. rei herb. 19. Cistus è qua Ladanum in Creta colligitur. Bell. Observ. cap. 7. lib. 1. Ladanum Creticum P. Alp. Exot. 88.

coque longue d'environ cinq lignes, presque ovale, dure, obtuse, brune, couverte d'un duvet soyeux, envelopée de feuilles du calice, partagée dans sa longueur en cinq loges remplies de graines rousses, anguleuses, de près d'une ligne de diametre. La racine de cet arbrisseau est ligneuse, divisée en grosses fibres longues de huit ou neuf pouces & cheveluës; le bois en est blanc, l'écorce rougeâtre en dedans, brune en dehors, & gersée de même que celle de la tige: cette tige dès sa naissance est divisée en branches grosses comme le petit doit, dures, brunes, grisâtres, subdivisées en rameaux rouge-brun, dont les petits jets qui sont vert-pale, velus, ont les feuilles opposées deux à deux, oblongues, vert-brun, ondées sur les bords, épaisses, vénées, chagrinées, larges de huit ou neuf lignes, sur un pouce ou quinze lignes de longueur, émoussées à la pointe, soutenuës par un pédicule long de trois ou quatre lignes sur une ligne de largeur; celles qui sont vers les fleurs sont presque rondes, & leur pédicule a deux lignes de large. Toute la plante est un peu stiptique, & d'un goût d'herbe: elle se porte bien à Paris dans le Jardin Royal, & ressemble assez à cette espéce de Ciste qui dégénere de la graine du [a] Ciste à feuilles de Germandrée. Cette derniere espéce se distingue par les nerfs qui traversent la longueur de ses feuilles.

Du temps de Dioscoride & même plus [b] anciennement, on n'amassoit pas seulement le *Ladanum* avec des fouets, on détachoit avec soin celui qui s'étoit pris à la barbe & aux cuisses des

[a] Cistus mas, folio Chamædrys C. B Pin. 464.

[b] *Herod. lib. 3. cap.* 112. *à quo* Λήδανον *&* Λάδανον *Arabum.* Λῆδον. *Diosc. lib.* 1. *cap.* 128.

chevres, lorſqu'elles broutoient le Ciſte. Le même auteur a fort bien marqué cette plante, ſous le nom de Lédon.

Voilà, Monſeigneur, ce que nous obſervâmes autour de Melidoni : cependant la caverne & l'inſcription nous tenoient toûjours au cœur : je m'étois mis en tête que l'ancien nom de ce village y devoit être mentionné, néanmoins il s'agiſſoit de toute autre choſe. J'ai découvert au milieu de Paris ce que je n'avois pû voir en Candie, en feuilletant le recueil des inſcriptions de [a] Gruter, celle de la caverne de Melidoni s'eſt préſentée dans le temps que j'y penſois le moins : elle fait mention d'un certain [b] *Artemis* ou *Sallonius*, qui offre un ſacrifice à Mercure à l'occaſion de la mort de ſa femme. Comme ce fait particulier n'eſt d'aucune conſéquence, il ſeroit inutile de rapporter ici l'inſcription, qui eſt en douze vers ; on y trouve pourtant un fait de géographie, ſçavoir que le mont [c] Tallée où Mercure faiſoit ſa réſidence, & qui avoit fait donner un ſurnom à Jupiter, n'étoit pas loin de Melidoni : on avoit en Créte beaucoup de vénération pour ces divinitez : Jupiter eſt ſouvent nommé Crétois & Idéen ſur des médailles, & Mercure étoit appellé dans cette Iſle, le Dieu bienfaiſant, & le diſtributeur des biens.

Le 13. Juillet, nous couchâmes à Peribolia, petit village à un mille de Retimo où l'on ne voit que des jardins, dont les Concombres ſont admirables, & juſtement [d] *Periboli* en grec vulgaire ſi-

[a] *Pag. mlxviij.*

[b] ΑΡΤΕΜΙΣ Η ΣΑΛΛΟΝΙΟΣ

[c] Οὔρεσι Ταλλαιοῖσιν ἱδρυμέναι Μαιάδες Ἑρμῆ, &c Ταλλαῖος ὁ Ζεὺς ἐν Κρήτη. *Hesych.* Εἶδος ὀνομάτων. Ἑρμῆ παρὰ Γορτυνίοις, παρὰ τὸ ἐάων εἶναι δοτῆρα. *Etymol magn. edit. Sylburg. pag.* 317.

[d] Περιβόλι.

gnifie un jardin. Le 14. Juillet nous restâmes à Néocorio, autre village à dix milles d'Almyron, & à deux milles de Stilo, au pied de grandes montagnes, qui se joignent à celles de la Sphachie : tous ces quartiers produisent une très belle espéce de [a] Sauge.

C'est un arbrisseau fort touffu, haut d'environ deux ou trois pieds ; le tronc en est tortu, dur, cassant, épais de deux pouces, roussâtre, couvert d'une écorce grise, gersée;divisé en plusieurs branches grosses comme le petit doigt, subdivisé en rameaux dont les jets sont quarrez, opposez deux à deux, blanchâtres, cotoneux, garnis de feuilles opposées aussi par paires, longues de deux pouces & demi, quelquefois davantage, sur un pouce ou quinze lignes de largeur, chagrinées, blanchâtres, frisées, vénées fort proprement, roides, dures, pointillées par dessous, soutenuës par un pédicule long de sept ou huit lignes, cotoneux & silloné. Les fleurs naissent en maniére d'épi, long d'un pied, rangées par étages assez serrez : chaque fleur est longue d'un pouce ou de quinze lignes : c'est un tuyau blanchâtre, gros de 4. ou 5. lignes, évazé en deux lévres, dont la supérieure est creusée en cuilleron, velu, bleuastre plus ou moins foncé, longue de huit ou dix lignes. L'inférieure est un peu plus longue, découpée en trois parties, dont les deux laterales bordent l'ouverture de la gorge, qui est entre les deux lévres ; la partie moyenne s'arrondit & se rabat en maniére de collet, échancrée, bleu lavé, frisée, marbrée, panachée de blanc vers le milieu. Les étamines sont blanchâtres, divisées à peu près comme l'os hyoide :

[a] Salvia Cretica, frutescens, pomifera, foliis longioribus, incanis & crispis. Corol. Inst. rei herb. 10.



*Salvia Cretica, frutescens, pomifera, foliis longioribus, incanis et crispis. Coroll. Inst. Rei herbar. 10.*



le pistile qui se courbe & se fourche dans la lévre supérieure est garni de quatre embryons dans sa partie inférieure, lesquels deviennent autant de graines ovales, noirâtres, longues d'une ligne. Le calice est un tuyau long de demi pouce, vert-pâle, mêlé de purpurin, découpé irréguliérement en cinq pointes, évazé en maniére de cloche.

Cette espéce de Sauge a une odeur qui participe de la Sauge ordinaire, & de la Lavande. Les jets de cette plante piquez par des insectes, s'élevent en tumeurs dures, charnuës, de huit ou neuf lignes de diametre, presque sphériques, gris cendré, cotoneuses, d'un goût agréable, garnies assez souvent de quelques feuilles en maniere de fraise: leur chair est dure & transparente quelquefois comme de la gelée. Ces tumeurs se forment par le suc nourricier, extravasé à l'occasion des vaisseaux déchirez par la piqueure. On trouve aussi de pareilles tumeurs sur la [a] Sauge ordinaire de Candie: on les porte au marché, où on les vend sous le nom de Pommes de Sauge.

Le 15. Juillet, après avoir cottoyé ces montagnes, nous nous rendîmes à un autre [b] village de même nom, à trois milles de la Canée, & continuant nôtre route vers les hauteurs couvertes de neige, nous y trouvâmes plus de plantes rares que nous n'avions fait dans le reste de l'Isle, quelques peines & quelques soins que nous eussions pris. Nous fumes obligez de revenir le 18. à la Canée pour nous décharger de tous nos trésors, & pour faire secher nos plantes dans de nouveaux papiers: après quoi nous ne pûmes nous empêcher de retourner dans un pays si avantageux pour les dé-

[a] Salvia Cretica, pomifera Clus. Hist. 343.

[b] Peribolia, *ou* Mesorghiani

couvertes ; mais lorſque nous fumes arrivez vers les ſommets, où nous eſperions de voir des choſes encore plus ſingulières, le brouillar & la neige nous obligérent d'abandonner nôtre deſſein. Nous en partîmes le 22. Juillet pour aller voir le cap des Grabuſes.

Le 23. nous paſſâmes tout le long de la marine, à la vûë de l'Iſle de Sant-Odero ou de ſaint Théodore, connuë autrefois ſous le nom de [a] Leuce. On coucha ce jour là à Placatona : le 24. Juillet on paſſa par Chiſamo petite ville ſur le bord de la mer, à 30. milles de la Canée, & l'on s'arrêta à un méchant [b] village à deux milles au dela de Chiſamo & à huit milles du cap des Grabuſes. Chiſamo eſt l'ancienne ville de [c] *Ciſamum*, dont Strabon, Pline & Ptolemée ont fait mention. On y établit dans la ſuite le [d] douziéme évêché de l'Iſle.

Le 25. Juillet, nous parcourumes la montagne des Grabuſes, & nous deſcendîmes par un pays horrible, à la pointe du cap, & à la vûë du fort des Grabuſes, bâti ſur un méchant écueil, accompagné de deux autres petites Iſles déſertes. On ne ſçauroit prendre ce fort que par famine, & pour empêcher qu'on ne le ravitaillât, il faudroit tenir la mer toute l'année, ce que le vent du nord ne permettroit pas pendant l'hyver. Les Turcs ont eu cette place à bon marché, le commandant Vénitien la leur vendit il y a quelques années, pour un barril de ſequins : on ne le connoît à Conſtantinople que ſous le nom du Capitaine Grabuſe : ce fort étoit une des trois places que la Republique poſſédoit autour de l'Iſle ; il ne lui

a *Plin. hiſt.nat. lib.4.cap.12.*
b Neocorio-Meſſoia.
c *Plin. Hiſt.nat.lib.4.cap.12.* Κίσαμος. *Strab. Rerum geog. lib.* 10.
d *Novell. Imp. Leon.*

reſte plus que la Sude & Spina longa. Il y a beaucoup d'apparence que les Iſles des Grabuſes, ſont les Iſles de [a] *Corice* & de *Myle*, puiſqu'elles ſont oppoſées à la Morée, appellée le Péloponneſe ou l'Iſle de Pelops, laquelle n'a changé de nom que par la grande quantité de Meuriers que l'on y a plantez.

On ne ſçauroit douter que le cap des Grabuſes, ne ſoit le cap [b] *Cimaros* de Strabon. Suivant cet auteur, l'Iſle de Créte eſt diviſée au couchant en deux caps, l'un méridional appellé [c] front de Belier, l'autre ſeptentrionnal nommé *Cimaros*. Ainſi ce nom ne peut convenir qu'au cap des Grabuſes ou au cap Spada; mais outre que le cap Spada n'eſt pas à l'extrémité de l'Iſle, ni oppoſé au cap du front de Belier; il eſt certain que le cap Spada eſt le cap [d] Dictynnée de Strabon, ſitué ſur le mont Tityre, c'eſt à dire, ſur les montagnes de la Canée où étoit le temple de Diane Dictynne.

Triſtan & Seguin ont fait graver une belle [e] médaille de Trajan; au revers eſt une femme aſſiſe ſur une montagne: peut-être qu'on a voulu repréſenter Diane ſur le mont Tityre ou ſur le mont [f] Dictynnée, que je prens pour le cap Spada. Tout le monde ſait que Diane fut honnorée en Créte ſous le nom de Dictynne ou de [g] Brito-

[a] Coricæ & Mylæ. *Plin. Hiſt. nat. lib. 4. cap. 12.*

[b] Ἀκρωτήριον Κίμαρος. *Strab. Rerum geog. lib. 10.*

[c] Ἀκρωτήριον Κριοῦ μέτωπον. *Strab. ibid.*

[d] Ἀκρωτήριον Δικτυνναῖον. *Strab. ibid.*

[e] *Legende.*

ΔΙΚΤΥΝΝΑ.

[f] Mons Dictynnæus. *Plin. lib. 4. cap. 12.*

[g] Βριτόμαρτις ἐν Κρήτῃ ἡ Ἄρτεμις. *Hesych.*

Βριτὸ *vel* Βριτὺ apud Crerenſes dulcis, μάρτις virgo; unde βριτόμαρτις dulcis virgo. *Vide Solin. c. 11.*

Δίκτυννα ἀπὸ δίκτυον. rete.

martis, à l'occasion d'une Nymphe de ce nom qu'elle aimoit tendrement, & que l'on nomma Dictynne, parce qu'elle s'avisa la premiére de faire tendre des toiles pour prendre les bêtes fauves : il vaut mieux s'en tenir à ce qu'en dit [a] Diodore de Sicile, qu'à toutes les fables qu'on a publiées sur Dictynne.

Le 26. Juillet, nous allâmes aux ruines de [b] Paleocastro, ou Château vieux, selon le grec vulgaire. Les gens du pays ignorent son ancien nom: il est pourtant à croire que c'étoit la ville [c] d'Aptere, puisque Strabon avance que Chisamo en étoit l'arsenal & le port : en effet Chisamo est un port de mer, sur une grande rade formée par les cornes du cap des Grabuses & du cap Spada ; or les ruines de Paleocastro sont à la vûë de ce port, sur une roche escarpée & fortifiée par la nature : c'est au pied de cette roche, entre la ville & la mer, qu'est ce fameux [d] champ où les Sirénes vaincuës par les Muses dans un célébre deffi de musique, perdirent leurs aîles, si nous en croyons quelques anciens [e] auteurs. On prétend même que la ville prit son nom de cette fable : car Aptére signifie sans aîles : néanmoins l'étymologie qu'en donne [f] Eusebe de Cesarée, est plus vraisemblable ; il prétend que ce fut Aptéras Roy de Créte qui lui donna son nom après l'avoir faite bâtir.

Il n'y a pas beaucoup d'anciens marbres dans

[a] *Bibliot. Hist. lib. 5.*

[b] Παλαιόκαστρον.

[c] Ἄπτερα. *Strab. Rer. geog. lib.* 10. *Stephan.* Apteron. *Plin. Hist. nat. lib. 4. cap.* 12.

[d] Μουσεῖον πλησίον τῆς πόλεως καὶ τῆς θαλάττης. *Stephan.*

[e] *Steph. Etymol. magn. Suidas.*

[f] Κρήτης ἐβασίλευσεν Ἀπτέρας καὶ τὴν πόλιν ἔκτισεν. *Euseb. Chron. Græc. & Lat.*

les ruines d'Aptére ; quoiqu'elles ſoient de grande étenduë. On y voit une aſſez belle frize, qui ſert de linteau à la porte d'une chapelle pratiquée dans un rocher ; & l'on doit remarquer en paſſant, que c'eſt un des quartiers de l'Iſle, où il y a le plus de grotes & de cavernes. Attenant la roche à l'un des coins d'une des anciennes portes de la ville, on lit ſur une longue pierre IMP. CAESAR. en parfaitement beaux caractéres. Nous ne pûmes pas trouver le reſte de l'inſcription pour apprendre quel étoit ce prince. Sur un autre bout de pierre, qui ſert de linteau à la porte d'une maſure, on lit ces caractéres. IVII. COS. III. Tout cela marque que la ville a été conſidérable dans ſon temps, & il n'y auroit aucun doute que Paleocaſtro ne fût le reſte de l'ancienne ville d'Aptére, n'étoit que Strabon ne la place qu'à dix milles de la Canée ; mais il n'y a rien de bien certain touchant les meſures des anciens, ou peut-être que cet endroit de Strabon eſt corrompu.

[a] Bérecynthe, fameuſe montagne chez les anciens, eſt ſans doute dans le voiſinage d'Aptére : comme ce nom s'eſt perdu il eſt mal aiſé, pour ne pas dire impoſſible, de la diſtinguer parmi celles qui ſont aux environs de cette ville. Il y auroit pourtant plaiſir de ſçavoir où eſt Bérecynthe, puiſqu'on n'oubliera jamais le nom d'une montagne où les Dactyles Idéens trouvérent l'uſage du feu, du fer, & du cuivre. [b] On verra dans les éclairciſſemens que nous donnerons ſur l'ancienne Créte, qui étoient ces Dactyles Idéens, & ce qu'il en faut croire. Meurſius a fait une excellente

[a] Βερέκυνθος ὄρος.

[b] *Diod. Sic. Bibliot. Hiſt. lib. 5.*

remarque sur l'endroit de [a] Diodore de Sicile, où il est parlé d'Aptére.

Le 27. Juillet, nous allâmes au couvent de Cougna, tout à l'entrée du cap Spada, à la vûë de la Canée; nous avions dessein de visiter ce cap avec attention, mais il fallut partir sur le champ, parce que le consul de la Canée nous fit avertir par un exprès, qu'un patron de barque de Provence devoit mettre à la voile pour Négrepont, & qu'il l'avoit engagé de nous débarquer à Milo. L'occasion nous parut favorable pour aller dans l'Archipel : cependant le vent cessa le lendemain, & la bonace nous donna tout le temps de faire nos balots à la Canée, & de mettre par écrit les réflexions que j'avois faites à loisir dans cette Isle : j'y en ay joint quelques autres depuis ce temps-là.

[b] L'Isle de Candie est éloignée de Marseille d'environ 1600. milles & de 600. de Constantinople. On compte 400. milles de Candie à Damiette en Egypte, 300. à Chypre, 100. à Milo & 40. à Cerigo. Jamais situation ne fut plus favorable que celle de Candie pour établir un grand empire, comme [c] Aristote l'a remarqué: au milieu des eaux, elle est à portée de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique.

La longueur de Candie se doit prendre du cap des [d] Grabuses au [e] cap Salomon; on compte de l'un à l'autre 250. milles, & un homme à cheval peut aisément faire ce chemin en dix jours. Stra-

[a] *Il faut lire*, ἐν τῇ Απτεραίων χώρᾳ, *au lieu de* Αντισαπτεραίων. *Diod. Sic. ibid.*

[b] Creta Jovis magni medio jacet insula ponto. *Virg. Æneid. lib.* 3. *v.* 104.

[c] *Arist. de Republ. lib.* 2. *cap.* 10.

[d] Ἀκρωτήριον Χίμαρος. *Strab. Rerum geogr. lib.* 10.

[e] Ἀκρωτήριον Σαμώνιον. *ejusdem.*

bon donnoit 287. milles & demi de longueur à cette Isle. [a] Pline 270. parce qu'ils comptoient du [b] cap saint Jean que quelques-uns appellent encore *cabo Crio*, au cap Salomon : à ce compte il faut mettre une journée de plus : suivant la supputation de [c] Scylax, elle a 312. milles & demi de long. Quant à la largeur de Candie, elle n'est que d'environ 55. milles comme [d] Pline le marque ; de sorte qu'on peut la traverser en deux jours vers le milieu de l'Isle où elle est plus large qu'ailleurs. Strabon & Scylax ont eu raison de dire qu'elle étoit étroite, longue, étenduë du levant au couchant : aussi Estienne le Géographe assûre-t-il qu'on l'appelloit l'Isle longue.

[e] Bélon n'a pas bien connu le tour de l'Isle de Candie, il le détermine à 1520. milles, quoiqu'il ne soit que de 600. comme en convient Mr de [f] Breves. Les gens du pays sont de même sentiment; & cette mesure répond à celles de Strabon & de Pline; le [g] premier lui donne 625. milles de circonférence, & [h] l'autre 590. Il est surprenant que les mesures des anciens se trouvent quelquefois si conformes à celles des Grecs d'aujourd'hui : il semble que ces derniers les ayent conservées par tradition : car ils n'ont pas des mesures certaines, & ne se servent que de pas communs ; c'est à dire des enjambées d'environ deux pieds & demi chacune. On verra quelquefois aussi dans la suite de cette relation, que le compte des anciens étoit bien éloigné de celui des modernes.

[a] *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*

[b] Ἀκρωτήριον κριοῦ μέτωπον. *Strab. ibid.*

[c] *Peripl.*

[d] *Ibid.*

[e] *Observ. lib. 1. cap. 5.*

[f] *Relation des voyages, &c. à Paris 1628.*

[g] 500. stades.

[h] *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*





Les habitans de Candie, Turcs ou Grecs, sont naturellement de belle taille, vigoureux, robustes; ils aiment fort à tirer de l'arc, de tout temps ils se sont distinguez dans cet exercice, & [a] Pausanias assûre qu'il étoit comme attaché à leur nation, préférablement à tous les autres peuples de Grece [b] aussi ne voit-on que carquois représentez sur les plus anciennes médailles de l'Isle. [c] Ephore nous a conservé une loy par laquelle Minos ordonnoit qu'on montrât aux enfans à tirer de l'arc: les archers de Créte commandez par Stratocles furent d'un grand secours dans [d] la retraite des dix milles; il n'y a qu'à lire [e] Arrien pour voir de quelle utilité ils furent à Alexandre: il y a apparence qu'ils employoient pour leurs fléches cette petite espéce de [f] Roseau dure, menuë & piquante, qui naît dans les sables de l'Isle, le long de la marine. Théophraste & Pline en ont parlé; Prosper Alpin en a donné une assez méchante figure.

Les Crétois se servoient aussi fort utilement de la fronde: aujourd'hui on n'en connoît plus l'usage. Tite Live n'a pas oublié les avantages qu'Eumenés & le Consul Manlius tirérent des archers & des frondeurs de cette Isle; l'un à cette fameuse journée où Antiochus fut vaincu par Scipion, l'autre à la bataille du mont Olympe, où les Gau-

[a] Επιχώριον ὂν τοξεύειν *Descript. Græc. in Attic.*

[b] Goltz. Græc.

[c] *Strab. Rerum Geog. lib.* 10.

[d] *Xenophon. lib.* 4.

[e] *De expedit. Alex.*

[f] Arundo graminea, aculeata. Prosp. Alp. Exot. 104.

Nec Gortyniaco calamus levis exit ab arcu. *Ovid. Met. lib.* 7.

Et calami spicula Gnossii. *Horat. Od.* 13. *lib.* 1.

*Theoph. Hist. plant. lib* 4. *c.* 13.

*Hist. nat. lib.* 16. *cap.* 36.

*T. Liv. Hist. l.* 37. *cap.* 41. *&* *lib.* 38. *cap.* 21.

*Athen. Deipn. lib.* 14. *&c.*

lois furent defaits. Appien remarque qu'il y avoit des frondeurs Crétois à Pharſale dans l'armée de Pompée. A l'égard des autres exercices du corps, la dance, la chaſſe, la courſe, le manége, ils y excelloient. Pour leurs mœurs, quelque ſoin qu'aient pris leurs légiſlateurs de les former, elles ont été blamées en pluſieurs choſes. [a] Polybe aſſûre que de tous les hommes, il n'y avoit que les Crétois, qui ne trouvaſſent aucun gain ſordide. [b] Saint Paul n'en a pas fait le panegirique, non plus que [c] Conſtantin Porphyrogenete. Suidas & [d] Callimaque les traitent de menteurs & d'impoſteurs : les ſales amours de ces peuples ne ſont que trop connuës, par ce que [e] Strabon, [f] Servius & [g] Athenée nous en apprennent.

Ils ſont plus honnêtes gens aujourd'hui : on ne voit dans cette Iſle ni gueux, ni filoux, ni mendians, ni aſſaſſins, ni voleurs de grand chemin. Les portes des maiſons ne ſe ferment qu'avec des tringles de bois fort légéres, qui ſervent de verroux. Quand un Turc vole, ce qui arrive rarement, on l'étrangle dans la priſon, pour l'honneur de la nation : on le met dans un ſac plein de pierres & l'on va le jetter dans la mer : ſi c'eſt un Grec, il eſt condamné à la baſtonade ou pendu au premier arbre. La plûpart des Turcs de l'Iſle ſont [h] renegats ou fils de renegats ; les renegats ſont ordinairement moins honnêtes que les vrais Turcs.

[a] *Lib. 6.*

[b] Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί. *Ad Titum.*

[c] Καππαδοκία, Κρήτη, Κιλικία, τρία Κάππα κάκιστα. *Conſt. Porphyr.*

[d] Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται. *Callimach. hymn. in Jovem. verſ. 8.*

[e] *Rer. Geog. lib. 10.*

[f] *Servius Æneid. lib.* 10. *verſ. 325.*

[g] *Deipn. lib. 13. & alibi.*

[h] Bourma.

Un bon Turc ne dit mot quand il voit des Chrétiens manger du cochon & boire du vin : les renegats qui en mangent & qui en boivent en cachette, les grondent & les insultent. Il faut avoüer que ces malheureux vendent leur ame à bon marché : ils ne gagnent à changer de religion qu'une veste, & le privilége d'être exempts de la capitation, laquelle n'est pourtant que d'environ cinq écus par an.

Les païsans Grecs ne portent sur la tête qu'une calote rouge, semblable à celle de nos enfans de cœur ; à la campagne, pour se garentir du soleil, ils n'ont d'autre secours que celui d'un mouchoir qu'ils mettent sur leur calote, & qu'ils relévent par un des coins avec leur bâton pour en faire une espéce de parasol. Les Turcs usent de la même commodité. Les Grecs sont vétus à la légere ; ils n'ont que des caleçons bleus de toile de coton, fort larges & qui tombent sur les pieds; mais le fond de ces caleçons descend beaucoup plus bas qu'il ne faut, & les fait paroître fort ridicules. On ne voit personne qui ne soit bien chaussé dans cette Isle, au lieu que les païsans d'Europe ont la plûpart les pieds à demi nuds. Dans les villes, les Grecs se servent d'escarpins de marroquin rouge fort propres & fort légers : [a] à la campagne ils portent des botines de même étoffe, qui durent des années entiéres & sont aussi bien chaussez que l'étoient les anciens Crétois du temps [b] d'Hippocrate. Ce fameux médecin en parle comme d'une chaussure fort commode, & [c] Galien son commentateur assûre qu'elle montoit à mi-jambe,

[a] Villanos, *campagnards.* Βιλλάνος, *Rusticus.*

[b] *Hipp. lib. de artic.*

[c] *Galenus Comment. 4. in lib. prædict. Hippocr.*


Turc.
Grec.


Tom. I. pag. 103.
Candiotes.

qu'elle étoit d'une bonne peau, percée en plusieurs endroits, pour laisser passer des courroyes qui la serroient & l'empêchoient de tomber.

A l'égard des dames, nous en avons vû d'assez jolies à Girapetra : ailleurs elles sont laides ; leur habit ne marque point la taille, qui est pourtant ce qu'elles ont de plus beau. Cet habit est très simple : c'est une jupe de drap rouge, tirant sur le grisdelin, fort plissée, suspenduë sur les épaules par deux gros cordons, & qui leur laisse le sein tout découvert. Les dames de l'Archipel portent des caleçons : les Candiotes n'ont que la chemise sous leur jupe ; leur coiffure est de la même simplicité : elles couvrent leur tête d'un voile blanc, qui tombe d'assez bonne grace sur leurs épaules : dailleurs ces dames sont fort mal propres. On voit fort peu de Turques dans les ruës, encore ont-elles le visage couvert, & sont toutes enveloppées dans une veste de drap. Les Juives paroissent assez ragoutantes. Les Négresses sont les plus laides femmes de l'Isle.

Il n'y a pas de gens au monde plus familiers que les Grecs ; par tout où nous passions, ils venoient se mêler parmi nous, femmes, filles, garçons, vieillards ; on examinoit nos habits, nôtre linge, nos chapeaux ; tout le village s'assembloit, partie autour de nous, partie sur les terrasses. Ce n'étoit pas pour nous insulter, ce sont de fort bons humains ; mais comme nous prenions souvent la traverse pour aller chercher nos plantes dans des montagnes où l'on n'a jamais vû d'étrangers, la curiosité les portoit à nous venir voir. Après avoir bien consideré nôtre équipage, on commençoit à rire : eux de nos maniéres & de nos habits, & nous de leur sotise. Tout cela se passoit dans les ruës,

tandis que nos guides étoient occupez à nous chercher un gîte : le gîte trouvé nous commencions à marcher , escortez de la moitié du vilage : ordinairement on faisoit une station devant la porte de la maison , pour attendre qu'on eût dissipé la fumée , & qu'on eût chassé les mouches , les cousins , les punaises , les puces , & les fourmis.

On profitoit de ce temps-là pour les consultations : les malades étoient portez au milieu de la ruë , de même que du temps d'Hippocrate. Nous nous servions souvent des premiéres plantes qui se présentoient, & lorsque le besoin le demandoit, nous leur faisions présent de quelque vomitif pour emporter le levain des maladies les plus fâcheuses : le plus souvent c'étoit à des Grecs. On ménageoit beaucoup les Musulmans, sur tout dans les lieux par où nous prévoyions d'être obligez de repasser. Qui sçait s'il ne leur auroit pas pris envie de nous donner la bastonade , si nos remedes les eussent trop fatiguez ? l'exemple du Pacha de Candie nous avoit frappé , & nous n'aurions pû en ce cas là recommencer nos travaux de six semaines. Sur les terres des Turcs on applique fort gravement les coups de bâton sous la plante des pieds; ils les comptent avec les grains de leurs chapelets , & sans s'informer de quelle faculté l'on est, ils vous régalent encore souvent de quelques coups de bâton sur les épaules.

Quoique nous eussions laissé nôtre air grave à Paris , on ne laissoit pas de nous fatiguer à tous momens : on couroit après nous en foule , en criant , [a] *Médecins , donnez-nous quelques plantes pour guérir nos maux.* Si nous restions sur

[a] Ιατροὶ χόρτα.

les grands chemins pour en décrire ou pour en dessiner quelqu'une, on nous amenoit aussi-tôt des enfans ou des vieillards malades : nous leur donnions des remédes & des avis avec plaisir ; ce qui nous faisoit perdre bien du temps : mais outre la consolation que nous avions de faire du bien, nous profitions de ces occasions pour apprendre les noms vulgaires des plantes qui se presentoient. Je regardois le cerveau de ces pauvres Grecs, comme autant d'inscriptions vivantes, lesquelles servent à nous conserver les noms citez par Théophraste & par Dioscoride ; quoique sujettes à diverses altérations, elles dureront sans doute plus long-temps que les marbres les plus durs, parce qu'elles se renouvellent tous les jours, au lieu que les marbres s'effacent ou se détruisent. Ainsi ces sortes d'inscriptions conserveront dans les siécles à venir, les noms de plusieurs plantes connuës de ces habiles Grecs, qui vivoient dans des temps plus sçavans & plus heureux; nous avons apris de cette maniére plus de 500. de ces noms vulgaires, qui par leur rapport avec les noms anciens, décident souvent des plantes les plus familiéres aux premiers Botanistes.

C'étoit principalement aux Papas & aux Caloyers que nous nous adressions pour cela : nous les regardions comme descendans en ligne droite de ces sages Curetes, qui renfermoient dans leur tête toute la science de leur temps : ceux-ci pourtant sont de francs ignorans, qui sçavent un peu mieux se mettre à leur aise que leurs voisins; aussi possédent-ils le plus beau & le meilleur bien de l'Isle. S'il y a un bon fond, une plaine fertile, de beaux Oliviers, des Vignes bien cultivées, il ne faut pas demander à qui elles appartiennent, on trouve

bien-tôt le monaſtére : s'il n'y a pas de monaſtére, le Papas ne loge pas loin de là. Toutes les belles fermes dépendent des couvens ; c'eſt peut-être ce qui a ruiné le pays, car les moines ne ſont guéres propres à ſoutenir un état. Il eſt vrai que ces moines Grecs ſont de bonnes gens ; ils ne s'occupent qu'à labourer la terre, & ne ſe mêlent pas de medecine : ces réligieux font très maigre chére ; le gibier du pays ſeroit inutile, s'il ne s'y trouvoit d'autres perſonnes pour en faire uſage.

Les bourgeois de Candie ſe traitent fort bien : [a] on nourrit dans l'Iſle beaucoup de volaille, de pigeons, de bœufs, de moutons, & de cochons. On y voit quantité de tourterelles, de perdrix rouges, de bécaſſes, de becfigues, de liévres, point de lapins. La viande de boucherie y eſt très bonne, hormis durant l'hyver : faute de pâturage, on eſt obligé dans cette ſaiſon de faire paître les troupeaux, le long de la mer parmi les joncs, où ils deviennent ſi maigres, que leur chair n'eſt que de la filaſſe. Les Grecs ne s'en embarraſſent guéres : ils ſe ragoûtent avec des racines ; & c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe, qui dit que les Grecs s'engraiſſent où les ânes meurent de faim : cela eſt vrai à la lettre, les ânes ne mangent que les feuilles des plantes, & les Grecs emportent juſques à la racine. Nous admirions quelquefois leur genre de vie : nos matelots paſſoient les journées entiéres à ne manger que de mauvais biſcuit, & de ces mouſſes ſalées, qui croiſſent ſur des rochers couverts de l'eau de la mer.

Quoiqu'il n'y ait pas dans cette Iſle la moitié

[a] Quidquid in Creta naſcitur, infinitò præſtat cæteris ejuſdem generis alibi genitis. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 25. *cap.* 8.

du monde qu'il faudroit pour la cultiver, elle produit néanmoins plus de grains que ses habitans n'en consomment. Non seulement elle abonde en vins ; mais elle fournit aux étrangers, des huiles, de la laine, de la soye, du miel, de la cire, des fromages, du Ladanum. On y cultive peu de Coton & de Sesame : le Froment y est excellent, sur tout aux environs de Candie & dans la plaine de la Messaria : mais on n'y sçait pas faire le pain : c'est une pâte molasse, écrasée, & si peu cuite qu'elle s'attache aux dents. Les François y font de très bon pain, bien cuit & bien levé, dont les Turcs sont friands.

Les vins de Candie sont excellens, rouges, blancs & clairets. [a] Il n'est pas surprenant que l'on voye des médailles des plus anciennes frappées au nom des Crétois, sur le revers desquelles on ait représenté des couronnes de [b] Lierre entremêlées de grappes de raisin : les vins de ce climat ont autant de verdeur qu'il en faut pour corriger leur liqueur : cette liqueur bien loin d'être fade, est accompagnée de ce baume délicieux qui fait mépriser tout autre vin à ceux qui ont bien goûté les vins de Candie. Jupiter ne beuvoit pas d'autre nectar, lorsqu'il regnoit dans cette Isle. Quoique ces vins soient pleins de feu, [c] Galien ne laissoit pas d'y en trouver d'assez temperez pour en permettre l'usage à ceux qui avoient la fiévre.

Les Turcs ne sçauroient s'empêcher de boire de si bon vin, au moins pendant la nuit, & lorsqu'ils s'en mêlent, c'est à fond de cuve. Les Grecs en boivent jour & nuit sans eau, & à petits coups,

[a] *Goltz. Græc.*

[b] Larga vitis mira soli indulgentia. *Solin. cap.* 11.

[c] *Comment.* 3. *in lib. Hippoc. de victus ratione in morb. acut.*

trop heureux d'enſevelir de temps en temps dans cette boiſſon le ſouvenir de leur miſére. Quand on verſe de l'eau ſur ces vins, le verre paroît tout rempli de nuages, traverſez de filets ondoyans & comme crépez, formez par la grande quantité d'huile ethérée, qui domine dans cette liqueur. Il ſeroit aiſé d'en tirer d'excellent eſprit de vin : cependant [a] l'eau de vie que l'on boit en Candie, de même que par tout le Levant, eſt déteſtable : pour faire cette liqueur, on met de l'eau ſur le marc des raiſins, que l'on charge après 15. ou 20. jours de digeſtion, avec des pierres plates fort lourdes, afin de l'exprimer : on diſtile cette piquete à moitié, & l'on jette le reſte : pour mieux faire, il faudroit jetter le tout ; car leur eau de vie n'a point de force & ne ſent que le brûlé ; elle eſt rouſſâtre, & ſe corrompt facilement.

La laine de Candie non plus que celle de Grece, ne peut ſervir qu'à des étoffes groſſiéres, à des liziéres, ou à des matelas. La ſoye de cette Iſle ſeroit parfaitement belle ſi on avoit l'adreſſe de la façonner. Le miel en eſt excellent, & ſent le Thym dont tout le terroir eſt couvert : ſon odeur n'accommode pas tout le monde, il eſt doré & plus liquide que celui de Narbonne. La cire & le Ladanum de cette Iſle ne ſont pas à mépriſer. On eſtime les fromages des montagnes de la Sphachie. [b] Athenée aſſûre qu'on faiſoit en Créte des fromages minces & larges pour brûler dans les ſacrifices ; apparemment qu'ils étoient excellens, puiſqu'on n'employoit rien que de bon dans ces cérémonies. Quoique la Candie ſoit un riche pays, cependant les meilleures terres de l'Iſle ne ſont guéres bien cultivées, & même les deux tiers de

[a] *Paxì, Raki.* [b] *Deipn. lib.* 14.

ce Royaume ne sont que montagnes séches, pelées, désagréables, escarpées, taillées à plomb & plus propres pour des chévres que pour des hommes.

On respire un fort bon air en Candie : il n'y a que le [a] vent de terre à craindre : on a pensé deux ou trois fois abandonner la Canée où ce vent est tout à fait suffocant. On a remarqué plus haut, que souvent il étouffoit les gens en pleine campagne : nous eumes grand peur de pareil accident en venant du cap Mélier à la Canée. A l'égard des eaux, on n'en sçauroit trouver de plus belles ni de meilleures. Tout bien consideré l'on peut dire que cette [b] Isle est placée sous un beau ciel : aussi l'appelloit-on autrefois l'Isle heureuse : il n'y a pas jusques aux pierres qui n'en soient estimables.

La plûpart des villages y sont bâtis de marbre blanc, mais il est tout brut & ne paroît pas plus que nôtre moilon : on n'employe le marbre que parce qu'il est plus commun que les autres pierres, par la même raison que le fer est plus rare en Amerique que l'or & l'argent. Que diroient les Dipænes, les Dédales, les Scyllis, les Ctésiphons, les Métagénes, s'ils voyoient blanchir le marbre avec de la chaux ? Excepté Dédale, [c] tous ces habiles sculpteurs & architectes étoient Crétois, & les deux derniers avoient bâti le temple de Diane à Ephése : ces grands hommes n'employoient pas la boüe au lieu de mortier, comme les Grecs d'aujourd'hui, qui ne font que délayer la terre avec

[a] Vent du Sud.

[b] Macaros. *Plin. Hist. nat. lib.4. cap.* 12. Nonnulli etiam à temperie cœli, Μακάρων νῆσον appellatam prodiderunt. *Solin. Polyhist. cap.* 11.

[c] *Plin. Hist. nat. lib.36. cap.* 4. *& lib. 7. cap.37. Vitruv. Archit. lib.3. cap.1.*

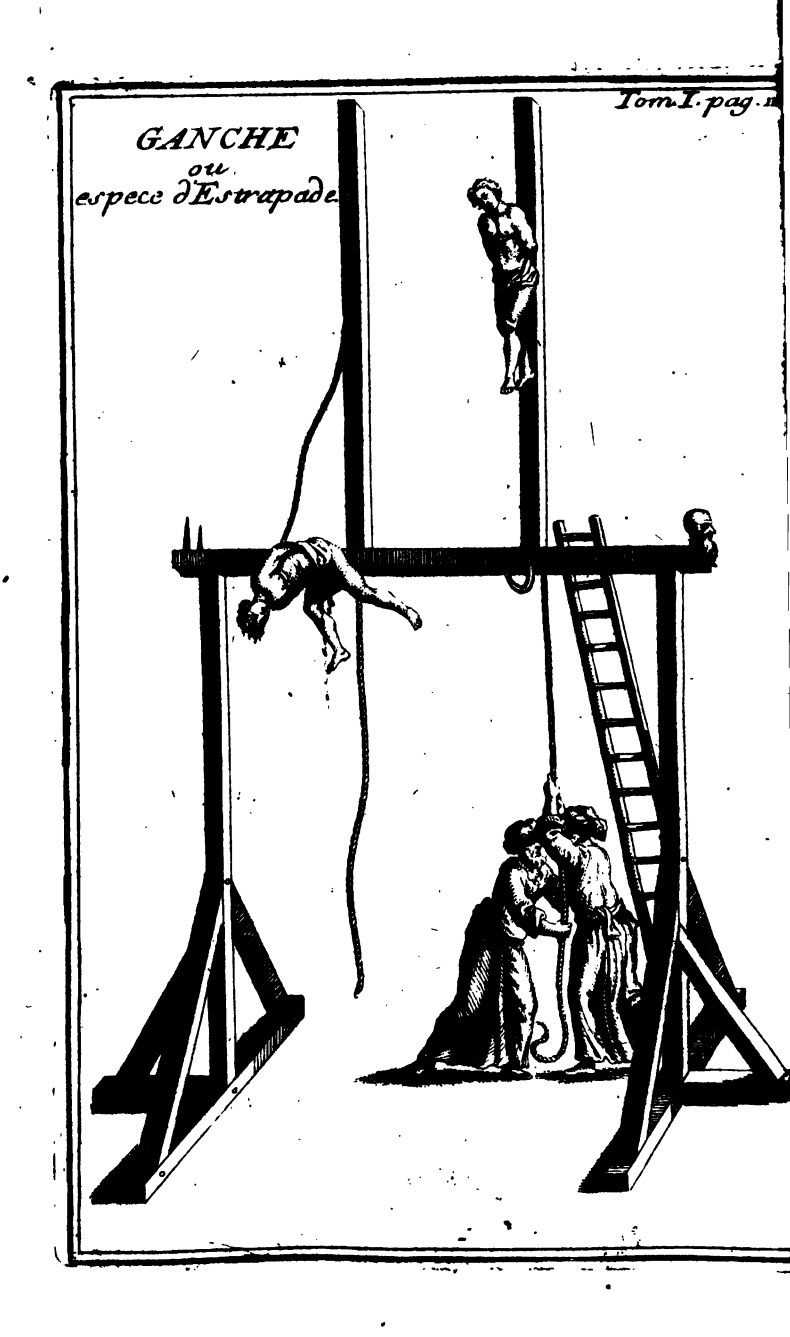
de l'eau, ſans y mêler ni chaux ni ſable. Dans les villages, les maiſons n'ont qu'un ſeul étage partagé en deux ou trois piéces éclairées chacune par une ouverture où l'on a engagé une cruche de grez d'un pied & demi de diamétre, ouverte par les deux fonds, & maçonnée dans le couvert : ce couvert eſt en terraſſe, & conſiſte en une couche de terre épaiſſe de demi pied, étenduë ſur des fagots ſoutenus, chez les plus aiſez, par des ſabliéres couvertes de planches. Nos Auvergnats & nos Limouſins, trouveroient bien à s'occuper dans ce pays-là.

Pendant la paix, on vit fort doucement dans cette Iſle : durant la guerre, toute la campagne eſt déſolée par les Cains : on appelle de ce nom là les Grecs revoltez & retirez chez les Vénitiens, à la Sude, ou à Spina longa. Ces Cains, ou faux freres, brûlent, ſaccagent, violent & commettent toutes ſortes de cruautez : ils s'attachent ſur tout à faire des priſonniers Turcs, qu'ils rançonnent le plus qu'ils peuvent. Si un Cain eſt pris, il n'y a point de quartier pour lui : on l'empalle, ou on le met au [a] Ganche. Dans la derniére guerre, il y en eut un, qui pour éviter le dernier ſupplice, offrit [b] deux mille écus : le Pacha ne laiſſa pas que de le faire empaler avec ſon argent au col.

Pour empaller un malheureux, on le fait coucher ventre à terre, après lui avoir lié les mains derriére le dos : on lui endoſſe le bas d'un âne, ſur lequel s'aſſoyent deux valets du bourreau, afin de le bien aſſujetir, tandis qu'un autre lui cogne le viſage contre terre avec les deux mains qu'il lui appuye fortement ſur le col : un quatriéme officier

[a] *Eſpece d'eſtrapade.*

[b] Quatre bourſes. *La bourſe eſt de 500. écus.*


Tom. I. pag. n
GANCHE
ou
espece d'Estrapade.

lui fend le derriére de la culotte avec des ciſeaux, & lui enfonce un pal dans le fondement ; ce pal eſt une broche de bois, qu'il fait avancer avec les mains autant qu'il peut : après cela un autre eſtaffier chaſſe cette broche avec un maillet juſques à ce qu'elle ſorte par la poitrine : enfin on plante le pal tout droit, & ſi ces malheureux vivent encore quelque temps, les Turcs les plus zélez pour l'état s'approchent d'eux pour leur chanter poüille, bien loin de les exhorter à ſe faire [a] Muſulmans. Les Turcs ſont ſi perſuadez, qu'un homme qui a fait un grand crime eſt indigne d'être Muſulman ; que lors qu'un Muſulman eſt condamné à mourir perſonne ne l'aſſiſte, parce qu'ils croyent que ſon crime l'a rendu *Jaour*, c'eſt à dire infidéle & Chrétien.

Le Ganche eſt une eſpéce d'eſtrapade, dreſſée ordinairement à la porte des villes : le bourreau éleve les condamnez par le moyen d'une poulie; & lâchant enſuite la corde, il les laiſſe tomber ſur des crochets de fer, où ces malheureux demeurent acrochez tantôt par la poitrine, tantôt par les aiſſelles, ou par quelque autre partie de leur corps : on les laiſſe mourir en cet état : quelques-uns vivent encore deux ou trois jours : il y en a qui demandent à fumer tandis que leurs camarades crient comme des enragez. On dit qu'un Pacha paſſant devant une de ces potences en Candie, jetta les yeux ſur un de ces miſérables, qui lui dît d'un ton railleur : Seigneur, puiſque tu es ſi charitable ſuivant ta loy fais moi tirer un coup de mouſquet pour finir cette tragédie.

Quoique la vie des Candiots ſoit aſſez molle, ils ne laiſſent pas de monter ſouvent à cheval &

[a] Fidéles.

de chasser ; ils ne sçavent ce que c'est que de chasser à pied : les Seigneurs du pays ont ordinairement des chevaux de Barbarie parfaitement beaux, & qui durent bien plus long-temps en ce pays-là qu'en France, où le serein & le foin les rendent poussifs & fluxionaires. Les chevaux de l'Isle sont des bidets pleins de feu, dont l'encoulûre est assez belle & la queuë fort longue ; la plûpart ont si peu de boyau que la selle ne sçauroit leur tenir sur le dos : ils sont entiers & se cramponent si adroitement dans les rochers, qu'ils grimpent d'une vitesse admirable dans les lieux les plus escarpez : on n'a qu'à les prendre d'une main par le crin, & tenir la bride de l'autre ; dans les descentes les plus horribles, qui sont assez fréquentes dans cette Isle, ils ont le pas ferme & assûré, mais il faut les laisser faire, & marcher sur leur bonne foy : ils ne s'abbatent jamais quand on s'abandonne à leur conduite, non plus que lorsqu'ils portent des fardeaux beaucoup plus lourds que le corps d'un homme ; ordinairement ils ne tombent que lorsque le cavalier ne leur lâche pas assez la bride, car alors ayant la tête trop élevée, ils ne sçauroient porter leur vûë en bas pour placer sûrement leur pieds. Lorsque je me trouvois sur le bord de quelque précipice, bien loin de vouloir régler le mouvement de mon cheval, je fermois les yeux pour ne pas voir le danger, ou bien je mettois pied à terre avec mes amis pour herboriser.

Nous profitions toûjours de quelque nouvelle plante, & ces sortes de plantes ne s'appellent rares, que parceque ceux qui s'appliquent à la Botanique vont rarement se fatiguer dans des lieux si rudes ; il est plus naturel de se promener dans

un bois, & les prémiers hommes ne se sont servis des plantes qu'on appelle usuelles, que par la facilité qu'ils avoient de les trouver sous leur main: il est mal aisé de rendre raison pourquoi celles qui naissent dans les fentes des rochers sont si différentes de celles qui poussent dans le beau pays; on n'est guéres plus habile quand on a recours à la différence du suc nourricier que ces lieux leur fournissent; car cette différence de nourriture ne nous dédommage pas de nôtre ignorance : c'est tomber d'une difficulté dans une autre, & c'est là le défaut ordinaire des Physiciens.

Pour revenir aux chevaux de Candie, les dames Turques ou Gréques, qui ne sçauroient se servir d'autre voiture, à cause de la difficulté des chemins, ne descendent jamais, & l'on n'entend pas dire qu'il leur arrive d'accidents fâcheux par la chûte de leurs chevaux: ces petits chevaux sont merveilleux pour courre le liévre; cette chasse & la chasse à l'oiseau, sont celles que les Turcs aiment le plus; il est vrai que leurs oiseaux sont excellens & bien dressez : on en faisoit une espéce de commerce du temps que l'Isle appartenoit aux Vénitiens; on en porte encore quelques-uns en Allemagne par la voye de Venize; la plûpart sont destinez pour Constantinople, de même que ceux qu'on éleve dans quelques autres Isles de l'Archipel.

Tous les chiens de Candie sont des lévriers bâtards, malfaits, fort élancez, & qui paroissent tous de même race : leur poil est assez vilain, & par leur air il semble qu'ils tiennent quelque chose du loup & du renard. Ils n'ont rien perdu de leur ancienne sagacité, & naturellement ils sont tous grands preneurs de lié-

vres & de petits cochons : lorſque ces chiens ſe rencontrent entre eux, ils ne fuyent pas, mais ils s'arrêtent tout court, & commencent à gronder en ſe montrant les dents, qui ne ſont pas les plus laides parties de leurs corps; après quoi ils ſe ſéparent de ſang froid : on ne voit pas d'autre eſpéce de chiens dans ce pays ; il ſemble qu'elle s'y ſoit conſervée depuis la belle Gréce: il n'eſt parlé chez les anciens que des chiens de Créte, & de Lacedemone, quoique inferieurs à nos lévriers, leſquels ſont fort communs en Aſie & aux environs de Conſtantinople, où ils trouvent bien à exercer leurs talens dans les plaines de Thrace & d'Anatolie.

Nous avions à nôtre ſervice un de ces chiens de Candie, qui pourvoyoit quelquefois à nos beſoins dans les endroits les plus éloignez des villages: Arab, c'étoit le nom de nôtre lévrier, avoit une ſi grande averſion pour toutes les perſonnes coiffées avec des turbans ou des bonnets, qu'il s'étoit lui même retiré dans un des coins du veſtibule de la maiſon de nôtre conſul, où il attendoit tranquillement qu'on lui donnât à manger, ſans oſer entrer dans la cuiſine : dès que quelqu'un ſe préſentoit en chapeau, il venoit lui faire mille careſſes : nous prîmes amitié pour cet automate quand nous ſçûmes les avantages qu'on en pouvoit retirer, & parce qu'il s'attacha plus à nous qu'aux autres François : à la campagne on n'avoit qu'à lui faire le ſignal ; c'eſt à dire frapper des mains & l'appeller trois ou quatre fois par ſon nom : il partoit d'abord pour aller à la chaſſe, & ne revenoit jamais ſans nous rapporter quelque liévre ou quelque cochon. Du temps de l'ancienne Créte les cochons n'é-

toient pas exposez à ces sortes d'insultes, on les regardoit comme des animaux sacrez ; suivant un fragment d'Agatocles le Babylonien que [a] Athénée nous a conservé : cette vénération pour les cochons n'étoit fondée pourtant que sur une fable, laquelle assuroit que non seulement Jupiter étoit né sur le mont Dicté, mais qu'il y avoit été allaité par une truye : Arab & ses amis auroient fait mauvaise chére dans ce temps là ; il nous suivit jusques à la marine, lorsque nous allâmes nous y embarquer, mais il n'entroit jamais dans aucun bâtiment, & il les fuyoit avec autant de précaution que les turbans, comme s'il avoit voulu rester dans l'Isle, pour y chasser & fournir des liévres ou des cochons aux autres François qui y demeurent. J'ay l'honneur d'être, avec un profond respect, &c.

[a] *Deipn. lib. 9.*



## LETTRE III.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

ETAT PRÉSENT de l'Eglise Gréque. Comme j'aurai l'honneur dans la suite de vous parler souvent des Patriarches, des Papas, des Caloyers, & des autres Ministres de l'Eglise Gréque, je crois que pour éviter les repetitions, il vaut mieux vous entretenir dans cette lettre de tout ce que j'ai appris de l'état présent de cette Eglise.

Elle est tombée dans un desordre si affreux de-
En 1453. puis la prise de Constantinople par Mahomet II. que pour peu qu'on ait de zéle pour la réligion, on ne sçauroit la considerer sans verser des larmes : cependant quelque désir que les Turcs ayent montré d'humilier les Grecs, ils ne leur ont jamais deffendu ni l'exercice, ni l'étude de leur réligion ; au contraire le Sultan, dont on vient de parler, pour leur marquer qu'il n'y vouloit faire aucun changement, honnora le premier Patriarche que l'on élût sous son regne, des mêmes présens que les Empereurs Grecs avoient accoutumé de faire dans ces occasions. Ces présens consistoient en mille écus argent comptant, un bâton pastoral d'argent, une robbe de camelot, & un cheval blanc.

Ce n'est donc qu'à l'ignorance de ceux qui gouvernent l'Eglise Gréque qu'il faut attribuer sa décadence, & cette ignorance est la suite des miséres de l'esclavage. Les plus habiles d'entre les Grecs, après la perte de la capitale de leur Empire, se retirérent en divers endroits de la Chrétienté; ils emportérent avec eux toutes les sciences de leurs pays, & par consequent toutes les vertus. Ceux qui restérent dans l'Empire Othoman, & sur tout ceux qui leur succedérent, negligérent tellement le Grec litteral, qu'ils furent hors d'état de puiser dans les véritables sources du Christianisme, & se rendirent incapables & indignes d'expliquer l'Evangile. Ce desordre subsiste encore aujourd'hui parmi les Grecs : à peine sçavent-ils lire ce qu'ils n'entendent pas : c'est même un grand mérite parmi les gens d'Eglise de sçavoir lire, & vous serez surpris, Monseigneur, d'apprendre qu'à peine y a-t-il sur les terres des Turcs une douzaine de personnes habiles dans la connoissance du Grec litteral.

Les Grecs se flattent que le grand Duc de Moscovie les tirera quelque jour de la misére où ils sont, & qu'il détruira l'Empire des Turcs : mais outre qu'il n'y a point d'apparence à ce changement, ils ne deviendroient pas plus habiles en changeant de maître. Les Moscovites eux-mêmes ne sont instruits que par les moines de [a] Monte Santo; qui ne méritent pas le nom de Théologiens.

Que peut-on penser d'une Eglise, dont le chef au lieu d'être désigné par le Saint Esprit, est très souvent nommé par le Grand Seigneur ou par son premier Vizir, qui ont en horreur le nom Chré-

[a] Ὄρος Ἄθως, aujourd'hui Ἅγιον Ὄρος.

tien ? Il n'y a rien de plus triste que de considérer que les Grecs eux-mêmes sont les auteurs d'une telle abomination. Les Turcs n'ont jamais exigé qu'une somme d'argent pour délivrer les Patentes du nouveau [a] Patriarche : les Grecs ont commencé les premiers à mettre le Patriarchat à l'enchére, sans attendre la mort du Prélat qui en étoit pourvû. Cette dignité se vend aujourd'hui soixante mille écus. On a beau dire encore une fois que cette somme n'est donnée que pour obtenir la confirmation d'une élection canonique : un Patriarche bien souvent en détrône un autre, & il y en a qui après avoir été dépossedez une ou deux fois remontent encore sur leur chaire. Crusius assûre que Simeon de Trébisonde fut le premier qui dépossed̀a Marc le Patriarche en donnant mille sequins à Mahomet II.

On ne prétend pas que toutes les promotions des Patriarches soient simoniaques : au contraire on est très persuadé qu'il y a de saints personnages dans l'Eglise Gréque qui ne voudroient pas achetter cette dignité à quelque prix que ce fût, & qui après leur élection faite canoniquement par les Evêques, ne donnent au Vizir la somme ordinaire que dans la vûë d'obtenir leurs provisions, de même que font nos Prélats par rapport à leurs bulles. On ne sçauroit trouver à redire à cette conduite : mais les Grecs ne sçauroient aussi disconvenir que plusieurs de leurs religieux n'ayent quelquefois, à force d'argent, détrôné leur Patriarche tout plein de vie & de santé, & qu'ils n'ayent enchéri par dessus le marché qu'il avoit fait ; n'est-ce pas là achetter le patriarchat, & peut-on se dispenser d'appeller simonie une telle

[a] ὁ Πατριάρχης.

pratique ? Quand l'ambition aveugle donc un Caloyer jusques à vouloir achetter sa mission de satan, il fait sa cabale avec quelques Evêques de ses amis, qui ne perdent rien apparemment à cette promotion : on ne manque pas de pressentir le grand Vizir, le marché est bien-tôt conclu, & l'aspirant quoique pauvre ne manque pas de trouver de riches marchands, qui dans la vûë d'un profit considérable & assûré font toutes les avances necessaires. Si le grand Vizir n'est pas à Constantinople, l'affaire se traite avec le [a] Gouverneur de la Ville. On expédie les provisions sitôt que l'argent est compté, & le nouveau Patriarche, accompagné des Evêques de sa faction, sans s'embarrasser de ce qu'en dira l'ancien Patriarche, ni le reste du clergé, s'en vient recevoir le Caftan chez le Vizir ou chez le Gouverneur : ce Caftan est une veste de brocatelle ou de quelque autre étoffe, dont le Grand Seigneur fait présent aux Ambassadeurs & aux personnes revêtuës nouvellement d'une dignité considérable.

Les Evêques de la suite du Patriarche reçoivent aussi chacun leur veste, & s'en vont comme en triomphe à l'Eglise patriarchale dans le quartier de Balat, précedez par un [b] Garde de la Porte, par deux [c] Exempts des Gardes du Grand Seigneur, par un des Secretaires ou du Grand Vizir ou du Gouverneur de la Ville, & par une troupe de Janissaires : les Evêques & les Caloyers forment l'arriére-garde de sa marche. Dès qu'ils sont arrivez à la porte de l'Eglise, ont fait la lecture des provisions du Patriarche, par lesquelles le Sultan commande à tous les Grecs de son em-

[a] Caimacan.

[b] Capigi.

[c] Tzaus. *On prononce* Chiaoux.

pire de reconnoître un tel pour Chef de leur Eglise, de lui fournir les sommes necessaires pour soutenir sa dignité & pour payer ses dettes ; tout cela sous peine de la bastonade, de confiscation des biens, & d'interdiction des Eglises. Ne sont-ce pas là de belles marques de mission ! Aprés la lecture des Patentes du Patriarche, on ouvre la porte de l'Eglise, & le Secretaire du Grand Vizir ayant placé le Patriarche sur son siége, se retire avec les autres Turcs, qui emportent chacun une somme d'argent.

Il n'y a pas lieu de douter que le nouveau Patriarche ne profite du temps ; la tyrannie succéde à la simonie : il commence par faire signifier l'ordre du Sultan à tous les Archevêques & Evêques de son clergé. Non seulement ce nouveau chef est traité de [a] *vôtre Sainteté* ; mais de *vôtre toute Sainteté*. Il est toûjours vêtu en simple Caloyer, & on lui baise la main ou son chapelet en le portant de la bouche au front. Sa plus grande application est à examiner le revenu de chaque Prélat ; il les taxe & leur enjoint très-expressément par une seconde lettre d'envoyer la somme reglée, autrement les prélatures sont au plus offrant : les Prélats accoûtumez à ce commerce n'épargnent pas leurs suffragans : ceux-ci tourmentent les Papas ; les Papas rançonnent les parroissiens, & ne jettent pas une goutte d'eau bénite, pour ainsi dire, qui ne soit payée par avance.

Si dans la suite le Patriarche a besoin d'argent, il en met l'exaction à l'enchére parmi les Turcs ; celui qui en donne le plus s'en va dans la Gréce sommer les Prélats. Ordinairement sur vingt mille écus à quoi le Clergé est taxé, le Turc en tire

[a] *Παναγιότητα σοῦ καὶ Παναγιώτατος.*



Evésque Grec donnant la Bénédiction.

vingt-deux mille, & profite des deux mille écus pour sa peine, outre qu'il est défrayé dans tous les diocéses. En vertu de la convention qu'il a faite avec le Patriarche, il casse & interdit des fonctions ecclesiastiques, les Prélats qui refusent de payer leur taxe; s'ils n'ont pas d'argent comptant, ils en empruntent des Juifs à gros interêts sur la caution de leurs diocésains: telle est aujourd'hui cette Eglise si florissante autrefois, & si glorieuse d'avoir eu pour pasteurs les Athanases, les Basiles, les Chrysostomes.

La Hiérarchie de l'Eglise Gréque est composée de quelques autres Patriarches, qui reconnoissent pour chef celui de Constantinople: ces Patriarches sont celui de Jerusalem, qui prend soin des Eglises de la Palestine, & des confins de l'Arabie: celui d'Antioche qui réside à Damas, a pour partage les Eglises de Syrie, de Mésopotamie, & de Caramanie; celui d'Alexandrie demeure au Caire, & gouverne les Eglises d'Afrique & d'Arabie. Toutes les autres Eglises Gréques de l'Empire Othoman dépendent immédiatement du Patriarche de Constantinople: les Archevêques ont leur rang après le Patriarche; & après ceux-ci viennent les Evêques; ensuite les [a] Protopapas, puis les [b] Papas, & enfin les Caloyers. Quand on saluë un Archevêque ou un Evêque, on lui baise la main, & on l'appelle [c] *vôtre toute prêtrise*, ou [d] *vôtre beatitude*; on traite les prêtres de [e] *vôtre sainteté*.

Les [f] Caloyers sont des religieux de l'Ordre de Saint Basile; il n'y a point de bigarrure dans leurs

[a] Archiprêtres.
[b] Curez.
[c] Πανιερότης σοῦ καὶ.
[d] Μακαριότης σοῦ.
[e] Ἁγιότης σοῦ.
[f] Καλογέρος, bon vieillard.

habits: ce corps fournit tous les Prélats de l'Eglise gréque ; les [a] Papas ne sont proprement que des Prêtres séculiers, & ne peuvent parvenir qu'à être Curez [b] Archiprêtres. Le premier ordre que l'on confére à ceux qui se destinent à l'Eglise, est celui de [c] Lecteur, dont l'office est de lire l'Ecriture sainte au peuple les jours de grandes Fêtes ; ces Lecteurs deviennent [d] Chantres, puis [e] Soudiacres & chantent l'Epître à la Messe ; ensuite ils sont faits [f] Diacres & chantent l'Evangile : le dernier ordre est la [g] Prêtrise. Pour ce qui est de la Cléricature, ils ne la comptent pas proprement parmi les ordres ; on appelle Clercs toutes les personnes qui sont du corps du Clergé ; il y a des endroits où l'on donne ce nom à [h] ceux qui annoncent les Antiennes aux Chantres, pour leur marquer ce qu'ils doivent dire : le prémier enfant qui se présente le peut faire ; car ils sont presque tous instruits à cela. Le Soudiacre prend soin des ornemens & des vases sacrez : c'est lui qui dispose le pain à consacrer & qui le met sur la table de Proposition ; il reçoit les offrandes, habille le Prêtre, [i] lui donne à laver & à essuyer les mains : le Diacre porte l'étole & tient [k] l'éventail pour chasser les mouches qui sont sur l'Autel.

Il est permis aux Prêtres de se marier une fois en leur vie, pourveu qu'ils s'engagent dans les liens du mariage, avant que d'être sacrez : il faut pour cela qu'ils déclarent en confession à un Papas, qu'ils sont vierges & qu'ils veulent épou-

a Πάπας, ou Παπᾶς.
b Πρωτοπαπᾶς.
c Ἀναγνώστης.
d Ψάλτης.
e Ὑποδιάκονος.
f Διάκονος.
g Ἱερωσύνη.
h Κανονάρχης καὶ Κανονάρχος.
i Τὸ Μανδύλιον, essuye main.
k Τὸ Ῥιπίδιον, éventail.

ser une vierge ; s'ils s'accusent d'avoir connu des femmes, ils ne sauroient se faire Prêtres, si ce n'est qu'ils corrompent leur Confesseur par argent. Après donc que le Confesseur a reçû la déposition du Diacre, il certifie à l'Evêque qu'un tel est vierge, & qu'il a dessein d'épouser une vierge : on le marie, & ensuite on lui confére l'ordre de Prêtrise ; mais il ne sauroit passer à de secondes noces : c'est pour cela qu'on lui choisit pour épouse [a] la plus belle fille du village & dont le teint promet une longue vie. A l'égard de la viande, les Papas ne sont obligez de s'en abstenir que deux jours par semaine, comme les séculiers. La Biblioteque de ces Prêtres est ordinairement fort petite ; comme leurs bréviaires & les autres livres de priéres sont chers, par la necessité où ils se trouvent de les tirer de Venise ; ils se dispensent de reciter l'Office, quoiqu'il soit en Grec vulgaire : pour la Messe, ils ne la disent pas tous les jours, parce qu'il ne leur est pas permis de coucher avec leurs femmes la veille des jours qu'ils doivent célébrer.

On distingue les Papas des Caloyers par une [b] bande blanche, haute d'environ un pouce appliquée au bas des bonnets des Papas : il y a bien des endroits même où les Papas & les Caloyers portent [c] une piéce de drap noir, attachée au dedans du [d] bonnet & qui leur pend sur le dos, cela leur donne un petit air de Prélat : tous leurs bonnets sont du même modéle & faits à Monte Santo, plats par dessus, noirs, & à deux oreilles ; leur [e] habit est noir ou brun foncé, c'est une es-

[a] Παπαδία.

[b] Περιστέρα.

[c] Παραμάνδυα.

[d] Καμιλαύχιον καὶ Καμηλαύχιον, καὶ περικεφαλαία.

[e] Μανδύα καὶ τὸ Μανδύον.

péce de soutane toute simple, sur laquelle on met une ceinture de même couleur.

Les Caloyers font vœu d'obéïssance, de chasteté & d'abstinence ; ils ne disent pas la Messe, s'ils veulent se tenir dans leur régle : s'ils se font Prêtres, ils deviennent [a] Moines sacrez, & ne célébrent qu'aux plus grandes Fêtes ; c'est pourquoi dans tous les couvents il y a des Papas entretenus pour déservir l'Eglise : ainsi les Moines sacrez ne différent précisément des Caloyers que par la prêtrise.

Ceux qui veulent se faire Caloyers, s'adressent à un Moine sacré, pour en recevoir l'habit, & cette cérémonie coute environ une douzaine d'écus. Avant la décadence de l'Eglise Gréque, le [b] Supérieur d'un couvent examinoit le postulant avec soin, & pour éprouver sa vocation, il l'obligeoit de rester trois ans dans le Monastére; après ce terme, s'il perséveroit dans son dessein, le Supérieur le menoit dans l'Eglise, & lui tenoit le discours suivant : Nous voici, mon frére, en présence de l'Ange du Seigneur, devant qui il ne faut pas mentir : N'est-ce pas pour éviter le châtiment de quelque faute que vous voulez vous retirer dans cette maison ? Ne seroit-ce pas quelque chagrin domestique, quelque dépit amoureux, quelque affaire criminelle qui vous ameneroit parmi nous ? Non, mon pere, répondoit ordinairement le postulant ; ce n'est que pour vaquer à mon salut que, je veux quitter le monde & ses vanitez : alors le Supérieur lui donnoit l'habit, & après quelques priéres, il lui coupoit une tresse de cheveux qu'il attachoit avec un mor-

[a] Ιερομονάχος καὶ Αββαδοπρεσβύτερος.

[b] Ηγούμενος.

ceau de cire contre la muraille près de l'Autel.

Il n'y a plus de discipline à présent parmi les Grecs ; on reçoit les Réligieux fort jeunes, & sur tout dans les couvents, où l'on en voit qui n'ont que dix ou douze ans : ce sont le plus souvent des fils de Papas, à qui l'on montre à lire & à écrire ; d'ailleurs ils sont employez aux offices les plus vils, & cela leur tient lieu de noviciat : dans les couvents les plus réguliers, le noviciat se prolonge encore deux ans, après la prise d'habit : ces couvents sont ceux de Monte Santo, de Saint Luc proche Thébes, d'Arcadi en Candie, de Néamoni à Scio, de Mavromolo sur le Bosphore, des Monastéres des Isles des Princes, &c. La vermine incommode fort ces pauvres novices ; nous leur aprîmes l'usage de [a] l'herbe aux poux, pour la faire mourir : le Seigneur y a bien pourvû, la plante est commune dans tout le pays.

Les Caloyers & les autres Ecclesiastiques sont mal propres, leurs cheveux & leur barbe sont tout à fait négligez ; car la plûpart gagnent leur vie à la sueur de leur corps, & s'appliquent à toutes sortes d'ouvrages, sur tout à labourer la terre & à cultiver la vigne : les fréres laics sont les plus mal tournez & ressemblent à nos fréres donnez : je ne sçai pas comment ont les appelle chez les Gres ; ce sont de bons paysans, qui après la mort de leurs femmes, font donnation de leurs biens au couvent où ils passent le reste de leur vie à travailler à la terre : tous ces Moines ne vivent que de quelques poissons, de légumes, d'olives, de figues séches: leur réfectoire ne vaut guéres mieux que celui de la Trappe, si l'on en excepte le vin ;

[a] Delphinium Platani folio, Staphisagria dictum Inst. rei herb. 428.

& le plus méchant vin de Gréce vaut incomparablement mieux que le meilleur cidre du Perche. Les étrangers mangent de la viande chez les Caloyers ; mais il faut l'y porter ; on y trouve ordinairement des olives vertes & salées tout à fait ragoutantes : les olives noires y sont aussi communes & d'un meilleur goût ; on les met par couches avec du sel dans de grandes cruches, où elles se conservent sans eau pendant plus d'une année : j'ai essaié d'en faire préparer en Provence de cette maniére, mais cela n'a pas réüssi.

Toutes les portions sont égales dans les Monastéres Grecs ; le Supérieur n'est pas mieux nourri que le dernier de la maison, il en est de même pour ce qui regarde les autres besoins de la vie : quand le [a] Superieur sort de charge, il n'est dépoüillé que de son authorité ; lorsqu'il est en charge, il n'oseroit en abuser, sur tout par rapport aux châtimens & aux pénitences que mériteroient les fautes de ses Réligieux ; la moindre sévérité leur feroit quelquefois prendre le turban, au lieu du bonnet de Monte Santo. Les pénitences sont donc volontaires dans les cloîtres ; on n'y connoît guéres la soumission & l'humilité : ces vertus ne sont pratiquées que par les cuisiniers ; car ils viennent se prosterner à la porte du refectoire, pour y recevoir la benediction des Réligieux qui en sortent.

Comme il y a trois états de perfection dans la vie monastique chez les Grecs, on distingue aussi les Réligieux par trois sortes d'habits ; [b] les novices n'ont qu'une simple [c] tunique du plus grossier de tous les draps ; les profés ont une [d] tuni-

[a] Προηγούμενος. Exsuperieur.
[b] Αρχάριοι.
[c] Ρᾶσος καὶ Ρᾶσον.
[d] Μανδύας, Μανδύον, Χιτὼν, Σχῆμα.

que plus ample & plus propre : on appelle [a] Religieux du petit habit les plus fervens, pour les distinguer de ceux qui vont le train ordinaire : enfin on donne [b] la cuculle & le [c] scapulaire aux plus [d] parfaits, que l'on ne fait pas difficulté de comparer aux Anges : on les enterre avec ces ornemens, car pendant leur vie, ils ne les portent que durant sept jours.

Il y a des endroits dans la Gréce, où les Caloyers sont distinguez en Anacorétes & Ascétiques ou Hermites : les Anacorétes vivent trois ou quatre ensemble dans une maison dépendante du couvent, duquel ils la loüent à vie : ils ont leur chapelle, & s'appliquent après leurs priéres à cultiver des légumes, la vigne, des oliviers, des figuiers, & d'autres arbres, qui leur fournissent des fruits pour leur année : ces Moines ne différent des conventuels, que parce qu'ils se communiquent moins avec le monde, & qu'ils sont en petit nombre dans leur retraite.

La vie des Ascétiques ou Hermites, est la plus dure de toutes, ce sont des Caloyers reclus, qui se retirent volontairement dans les rochers les plus affreux : ils ne mangent qu'une fois le jour, excepté les jours des Fêtes : à peine leur nourriture suffit-elle pour les empêcher de mourir : les Pacomes & les Macaires n'ont pas vêcu plus austérement : je ne crois pas que sans une vocation bien particuliére, il soit permis à des hommes de mettre leur vie à une telle épreuve ; Dieu veut sans doute que nous la conservions autant que cela dépend de nous, & ces bonnes gens se font mourir à plaisir ; d'un autre côté, ces grandes au-

[a] Μικρόσχημοι.
[b] Κουκούλιον.
[c] Ἀνάλαβος.
[d] Μεγαλόσχημοι.

ftéritez, jointes à une retraite perpetuelle, leur font bien fouvent tourner la cervelle. La plûpart des Afcétiques donnent dans des réveries pitoyables, & bien éloignées de la véritable connoiffance de nos devoirs; peu à peu leur cervelle devient un moule à vifions : au refte ces pauvres Hermites ne mandient point; les Moines leur fourniffent de temps en temps un peu de bifcuit, lequel joint à quelques herbes champêtres, fait tout le foûtien de leur vie.

Il s'en faut bien que [a] les Réligieufes Gréques ne vivent fi aûftérement; la plûpart font des Magdelaines mitigées, qui fur le retour font vœu de ménager des vertus qu'elles ont fort négligées dans leur jeuneffe : elles fe retirent enfin dans des monaftéres, pour y mener une vie un peu moins fcandaleufe, fous les yeux d'une [b] Supérieure qui n'eft pas trop févére.

A l'égard des Moines Grecs, ils s'adonnent moins à la contemplation que les Afcétiques; ces Moines fe levent tous les jours à une heure & demie après minuit, pour prier enfemble : la nuit du Samedi au Dimanche, c'eft à une heure précife : [c] les nuits des veilles de l'Afcenfion, de la Pentecôte, de Saint Jean Baptifte, de Saint Pierre & de Saint Paul, de la Transfiguration du Sauveur, des Fêtes de la Vierge, fe paffent toutes en priéres : [d] ordinairement après l'Office de minuit, les Moines fe retirent dans leurs cellules &

[a] Καλογρία, Καλόγραια μονάστρια, Καληγρια, Bonne vieille.
Καλογρίαι, Καλογέραι μονάστριαι. Ἀδελφαί.

[b] Ἡγουμένισσα.

[c] Τὸ Μεσονύκτιον καὶ Μεσονυκτικόν. L'office de Matines.

[d] Τὸ Ὁλονύκτιον καὶ Ὁλονυκτικὸν καὶ πολυέλαιον. Priéres qui durent toute la nuit.

revienment

reviennent à l'Eglise sur les cinq heures pour dire Matines, [a] Laudes & Prime que l'on commence au lever du Soleil ; après cela chacun va à son ouvrage : ceux qui restent dans le couvent, reviennent encore à l'Eglise pour dire Tierce & Sexte, & pour assister à la Messe. Au sortir de la Messe, on va dîner au refectoire, où l'on fait la lecture de même que dans nos communautez ; on retourne à l'ouvrage après le dîné : à quatre heures on chante Vêpres : on soupe à six : on dit Complies après le soupé : à huit heures les Moines se couchent.

Outre les jeûnes d'Eglise, les Caloyers en ont trois particuliers ; le premier est institué en l'honneur de Saint Dimitre : ce jeûne commence le 1. Octobre, & ne finit que le 26. du même mois, [b] jour de la Fête de Saint Dimitre martyrisé à Thessalonique : le second jeûne n'est que de quatorze jours, savoir depuis le 1. Septembre, jusques à la Fête de l'Invention de la Croix : le dernier est le jeûne de Saint Michel, il commence le 1. Novembre & finit le 8. qui chez les Grecs est le jour de la Fête de [d] Saint Michel, de Saint Gabriel, & de toute la milice celeste. Il y a des Caloyers qui observent les jeûnes de Saint Athanase & de Saint Nicolas Evêque de Myre ; le premier commence le 7. Janvier, & ne finit qu'au 18. du même mois : enfin de tous les Chrétiens, les Grecs sont les plus grands jeûneurs après les Armeniens.

[a] Ὄρθος.

[b] Ἑορτὴ τοῦ μεγαλομάρτυρος Δημητρίου.

[c] Ἡ Ὕψωσις καὶ Εὕρεσις τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιοῦ ξύλου τοῦ σταυροῦ.

[d] Τῶν Ταξιαρχῶν καὶ τῶν Ἀρχαγγέλων Μιχαὴλ, καὶ Γαβριὴλ, καὶ τῶν λοιπῶν.

Les seculiers mêmes observent quatre Carêmes; le [a] premier dure deux mois, & finit à Pâques; c'est pourquoi ils l'appellent le grand Carême, ou le Carême de Pâques: dans la premiére [b] semaine de ce Carême, il est permis de manger du fromage, du lait, des poissons, & des œufs: tout cela leur est deffendu pendant les semaines suivantes, ils s'en tiennent aux coquillages, & aux poissons qu'ils croyent n'avoir point de sang, comme sont le Polype & les espéces de Séches; ils mangent aussi des œufs salez de certains poissons, & sur tout ceux du [c] Mullet & de [d] l'Esturgeon: on prépare les premiers sur les côtes [e] d'Ephése, & de [f] Milet & les autres sur celles de la mer noire. Les coquillages les plus en usage en Gréce sont la [g] Nacre rouge, les [h] Huitres ordinaires, qui sont tout à fait délicieuses, & incomparablement meilleures que les [i] Huitres rouges, dont tout le monde ne s'accommode pas. Les Grecs mangent aussi des [k] yeux de boucs, des moules, des limaçons & des hérissons de mer. Les Caloyers pendant le Carême ne vivent presque que de racines: les gens du monde, outre les poissons dont on vient de parler, usent de légumes, de miel, & boivent du vin; cette liqueur leur étoit interdite, aussi bien que l'huile, comme le remarque [l] Saint Jean Chrysostome. On mange du poisson le

[a] Μεγάλη καὶ ἁγία τεσσαρακοστή.

[b] Τυρινὴ καὶ τυροφάγος, *de* τυρὴ, *qui signifie* un fromage.

[c] Ὠὰ τάριχα τοῦ Κεφάλου, Boutargue, *ou* Poutargue, Κέφαλος, Mugil, Mullet, Muge.

[d] Χαβιάρι, Caviart.

[e] Aiasalouc.

[f] Palatia.

[g] Πίννα ψάρι.

[h] Ὀστρίδι ψάρι.

[i] Γαιδουροπόδα.

[k] Πεταλίδες, Λέπας.

[l] *Homil. 2. in Gen. & Hom. 6. ad Popul. Antioch.*

jour des Rameaux, & le 25. Mars jour de [a] l'Annonciation, pourveu que ce jour là ne tombe pas dans la Semaine sainte.

Le Jeudi saint les Evêques les plus zélez lavent les pieds à douze Papas;[b] la ceremonie étoit autrefois accompagnée d'une petite exhortation : ils s'en dispensent aujourd'hui. Le Vendredy saint, pour célébrer la memoire du saint Sepulchre, deux Papas portent sur leurs épaules en procession pendant la nuit, la représentation d'un tombeau, dans lequel Jesus-Christ crucifié est peint sur une planche : le jour de Pâques, on porte ce tombeau hors de l'Eglise, & le Prêtre commence à chanter, [c] *Jesus-Christ est ressuscité, il a vaincu la mort & donné la vie à ceux qui étoient dans le tombeau* : on rapporte dans l'Eglise cette représentation du saint Sepulchre ; on l'encense ; on continuë l'Office ; à tous momens le Prêtre & les assistans répétent, *Jesus-Christ est ressuscité* ; ensuite celui qui officie fait trois fois le signe de la Croix, il baise l'Evangile & l'image de Jesus-Christ : enfin on tourne la planche de l'autre côté, où Jesus-Christ est representé sortant du Sepulchre : le Prêtre le baise en redoublant, *Jesus-Christ est ressuscité*, & les assistans en font de même, en s'embrassant & en se reconciliant : on tire même plusieurs coups de pistolet, qui souvent mettent le feu à la barbe & aux cheveux des Papas : à ce nouveau bruit tout le monde crie, Jesus-Christ est ressuscité : cette réjoüissance spirituelle dure non-seulement pendant la semaine de Pâques, mais jusques à la Pentecôte. [d] Dans les ruës, au lieu de la formule ordinaire de se saluer,

[a] Ὁ Εὐαγγελισμὸς τ. παρθένου.
[b] Ὁ θεῖος καὶ ἱερὸς νιπτήρ.
[c] Χριστὸς ἀνέστη.
[d] Πολυχρονεῖς.

qui est *je vous souhaite longues années de vie*; ou dit simplement, *Jesus-Christ est ressuscité*.

[a] Le second Carême est celui de Noël, & dure quarante jours; on mange dans ce temps-là du poisson, excepté le mercredi & le vendredi; quelques-uns s'en abstiennent aussi le lundi.

[b] Le troisiéme Carême porte le nom des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul : il commence la premiére semaine de la Pentecôte, & finit le jour de Saint Pierre; ainsi il est plus ou moins long, suivant que la Pâque est plus ou moins avancée. Durant ce Carême il est permis de manger du poisson, mais point de laitage : il est même deffendu de manger de la viande, si la Fête des Apôtres se trouve un jour maigre.

[c] Le dernier Carême commence le premier jour du mois d'Aoust, & finit à la Fête de l'Assomption; c'est pour cela qu'il s'appelle *le Carême de la Vierge* : l'usage du poisson en est interdit, si ce n'est le sixiéme du même mois, jour de la [d] Transfiguration du Sauveur; les autres jours on s'en tient aux coquillages & aux legumes : pendant tous ces Carêmes les Moines ne vivent aussi que de legumes, de fruits secs, & ne boivent que de l'eau.

[d] Le reste de l'année les Grecs font maigre le mercredi & le vendredi; le mercredi, disent-ils, parceque ce jour-là Judas prit de l'argent des Juifs pour trahir le Seigneur; le vendredi, parce qu'il fut crucifié à pareil jour. Si la Fête de Noël

[a] Τὸ Σαρανταήμερον καὶ τεσσαρακονταήμερος καὶ τεσσαρακονθήμερον, la quarantaine.

[b] Τεσσαρακοστὴ τῶν ἁγίων Ἀποστόλων Πέτρου καὶ Παύλου.

[c] Τεσσαρακοστὴ τῆς Θεομήτορος καὶ ἁγίας παρθένου.

[d] Μεταμόρφωσις τοῦ Σωτῆρος.

[e] Ξηροφαγία καὶ ὑδροποσία.

tombe sur un mercredi ou sur un vendredi, les séculiers font gras & les Moines sont dispensez du jeûne. Les Grecs sont fort scandalisez que l'on jeûne le samedi dans l'Eglise Latine, fondez sur un passage mal entendu de [a] S. Ignace le martyr, qui dit que ceux qui jeûnent le samedi, crucifient de nouveau le Seigneur.

Les gens du monde mangent de la viande depuis Noël jusques au quatriéme Janvier : le 5. Janvier veille des Rois, [b] ils jeûnent, parce qu'ils croyent que Jesus-Christ a été baptizé le 6. de ce mois ; c'est pour cette raison que les Evêques ou leurs grands Vicaires font ce jour là sur le soir [c] l'eau benite pour toute l'année ; on la boit & on en asperge les maisons, si elle ne suffit pas, on en fait de [d] nouvelle : lors qu'elle manque, chacun en porte un [e] pot chez soi ; mais on n'y met point de sel, & ils trouvent fort à redire que nous en mettions dans la nôtre : les Papas vont répandre leur eau benite chez tous les particuliers. Le jour de l'Epiphanie on fait aussi de [f] l'eau benite le matin à la Messe ; elle sert à donner à boire aux penitens à qui on a rétranché la communion, à benir les Eglises prophanées, à exorciser les possedez. Ce jour là on bénit les fontaines, les puits, & même la mer : cette benediction est solemnelle & lucrative pour les ministres, qui pour frapper l'imagination des peuples jettent dans toutes ces eaux de petites croix de bois avant que d'aller dire la Messe. Nous la vîmes faire à Mycone par un

[a] Χριστοκτόνος ἐστι. *Ign. Epist. v. ad Philippenses.*

[b] *Ce jeûne s'appelle*, Παραμονή.

[c] Τὸ μεγάλον Ἁγίασμα ἤγουν μέγας Ἁγιασμός.

[d] Ὁ μικρὸς Ἁγιασμός.

[e] Ἁγιασματερὸν, Bénitier.

[f] Τὸ Ἁγίασμα τῶν Φώτων, *l'Epiphanie s'appelle*, Φῶτα.

Evêque délegué de celui de l'Isle de Tine ; il marcha à la procession en habits pontificaux, avec son grand [a] voile sur la tête, & son [b] bâton pastoral.

Les Grecs jeûnent encore le 14. Decembre en l'honneur de l'Invention de la Croix : ils jeûnent aussi la veille de saint Jean Baptiste, & durant ces jeûnes ils s'abstiennent de poisson & ne vivent presque que de legumes, de même que le Lundi de la Pentecôte : ce jour là est destiné pour prier sur le soir en commun le Seigneur d'envoyer son Saint Esprit sur les fidéles : ils se dedommagent de ce dernier jeûne, le mercredi & le vendredi suivant ; car ils reviennent au gras en réjoüissance de la descente du Saint Esprit : en un mot la devotion des Grecs ne consiste presque qu'à observer les jeûnes reguliérement.

Je vous avoüe, Monseigneur, que j'aurois été un fort mauvais Grec, sur tout si les voyageurs n'avoient pas été dispensez de la loy du jeûne, & certainement ils ne le sont pas en ce pays là : les enfans, les vieillards, les femmes grosses, les malades, n'en sont pas exempts ; ils s'embarrassent beaucoup moins de la pratique des vertus chrétiennes ; il est vrai que c'est moins leur faute que celle de leurs Pasteurs, qui quoi qu'en plus grand nombre que dans les autres pays de la Chrétienté, ne remplissent pas les devoirs de leur ministére : on voit en Gréce dix ou douze Moines ou Papas contre un séculier.

C'est sans doute la grande quantité de ces gens d'Eglise qui a tant fait multiplier les Chapelles en Gréce : on en bâtit tous les jours de nouvelles,

[a] Απανό Καμήλαυχου καὶ Καμηλαύχιον.

[b] Δικανίκιον.


Papas en Robbe fourrée.
Evêque qui benit les Eaux.

quoi qu'il faille en achetter la permission du [a] Cadi : il est même deffendu de rélever celles qui sont tombées ou brûlées qu'après avoir payé les droits de cet officier. Chaque Papas croit être en droit de posséder une Chapelle, de même qu'il a celui d'épouser une femme. La plûpart de ces Prêtres ne sont pas bien aises de célébrer dans l'Eglise d'un autre, & c'est peut-être la seule chose où ils se montrent scrupuleux; une pareille célébration leur paroît une espéce d'adultére spirituel; peut-être aussi que cette multiplicité de Chapelles est une suite de l'ancienne coûtume qu'on avoit en Gréce d'élever de petits temples aux faux dieux: il est certain que les Grecs ont retenu bien des pratiques du paganisme, entre autres celle de faire danser leurs Saints au son des fifres & des tymbales : on le pratique de même en Provence aux jours de bonnes Fêtes.

Comme les anciens Grecs avoient fourni des dieux & des déesses à toute la terre, suivant la remarque de saint [b] Augustin, il falloit bien par honneur qu'ils leur élevassent des temples chez eux ; ces temples étoient petits, magnifiques, ornez de colonnes, d'architraves, de frontons, dont le travail étoit encore bien plus estimable que le marbre:ce marbre sortoit si beau des mains des Phidias, des Scopas, des Praxitéles, qu'il devint l'objet de l'adoration des peuples: éblouïs par la majesté de leurs dieux de pierre ou de bronze, ils n'en pouvoient le plus souvent soûtenir l'éclat. On a vû des villes entiéres dans leurs folles préventions, s'imaginer de voir changer le visage de leurs idoles ; c'est ainsi que parle [c] Pline des

[a] *Καδῆς ou Καδῆς*, Juge.

[b] *Lib. 3. de Civit. Dei.*

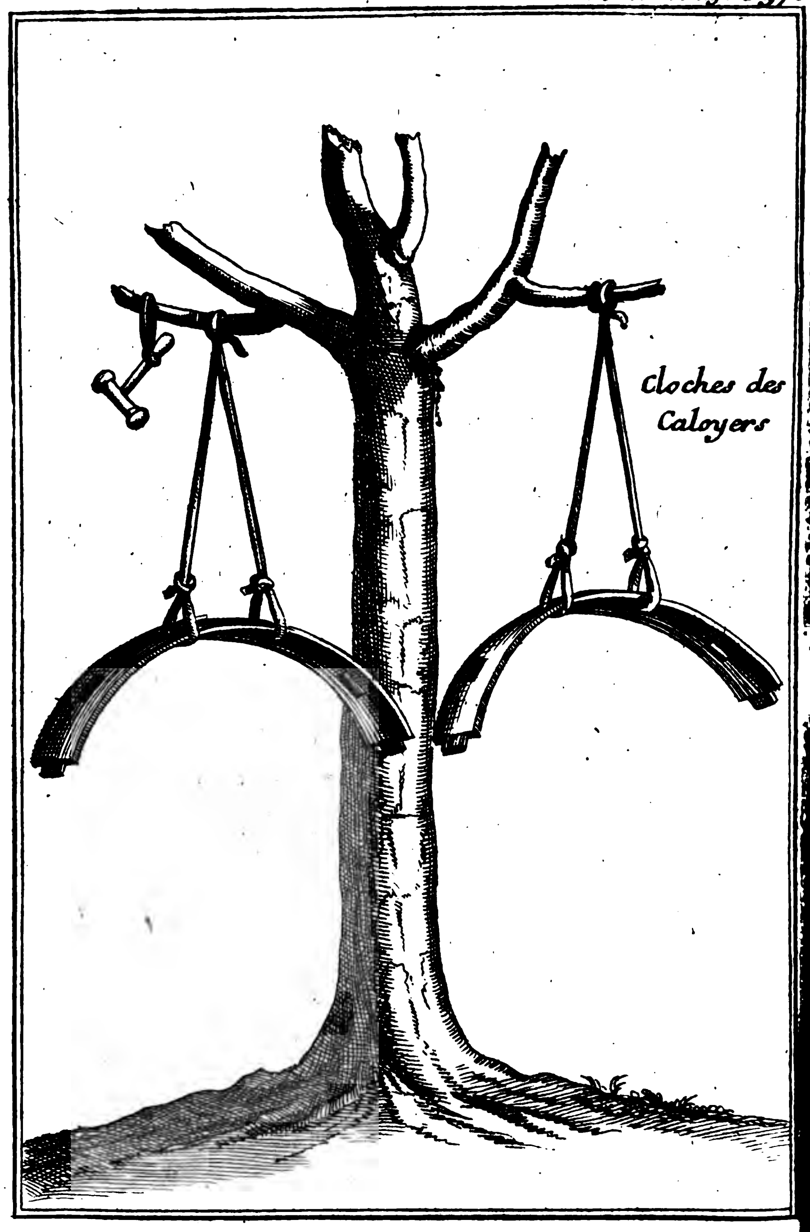
[c] *Hist. nat. lib. 3. cap. 5.*

ſtatuës de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à Ephéſe : on découvre encore la ſituation de pluſieurs de ces temples par des morceaux de colonnes diſperſez au milieu des champs. Les Grecs ont été fort heureux de ſubſtituer des Egliſes à ces anciens édifices.

Ces Egliſes ſont preſentement fort mal bâties & fort pauvres ; mais on y adore Jeſus-Chriſt, au lieu des fauſſes divinitez, qui ont fait pendant ſi long-temps l'objet du culte de leurs ancêtres. Excepté ſainte Sophie de Conſtantinople, on n'a guéres vû parmi eux de grandes Egliſes, pas même dans le temps le plus floriſſant de leur Empire. Quelques anciennes Egliſes, qui ſubſiſtent aujourd'hui, ont deux nefs, couvertes en dos d'âne ou en berceau ; & le clocher, qui eſt fort inutile puiſqu'il eſt dégarni de cloches, eſt placé au milieu des deux toits ſur le frontiſpice : tous ces bâtimens ſont preſque ſur le même modéle, la plûpart en croix gréque, c'eſt à dire quarrée ; les Grecs ont conſervé l'ancien uſage des dômes, qu'ils n'executent pas mal:le chœur de leurs Egliſe regarde toûjours le levant ; & lorſqu'ils prient, ils ſe tournent auſſi de ce côté là : leur priére ordinaire, après les ſignes de croix réiterez, eſt de répéter ſouvent, [a] *Seigneur ayez pitié de nous, Jeſus-Chriſt pardonnez-nous.*

On eſt trop attentif dans l'Egliſe Gréque aux loix de la nature, pour ne pas interdire en certains temps aux femmes l'entrée des Egliſes ; on les oblige de reſter à la porte ; & comme ſi leur ſoufle étoit empoiſonné, il ne leur eſt pas permis dans cet état de communier, ni de baiſer les images : on n'eſt pas ſi ſcrupuleux dans les monaſtéres

[a] Κύριε ἐλέησον, Κύριε Ἰησοῦ Χριστὲ ἐλέησον με τὸν ἁμαρτωλόν.


Cloches des
Caloyers

où l'on entretient des femmes pour blanchir les Moines. Les images de leurs Eglises sont toutes plattes, & l'on n'y voit aucune sculpture, si ce n'est quelque cizeleure légére. Dans les grandes Eglises, il y a des [a] sacristains, des [b] portiers, des [c] marguilliers : autrefois il y avoit une [d] chaire destinée pour le prédicateur ; on n'en voit guére aujourd'hui, parceque la mode de prêcher s'est abolie ; si quelque Papas s'en mêle, il s'en aquite très mal, & ce n'est que dans la vûë de gagner les deux écus que l'on donne pour le sermon, qui ne les vaut pas : il est honteux d'entendre ces Prêtres distiller, pour ainsi dire, pendant demi heure une vingtaine de paroles fort mal arrangées, où le plus souvent le Curé n'entend rien, non plus que les parroissiens.

Les monastéres sont bâtis d'une maniére uniforme : l'Eglise est toûjours au milieu de la cour, ensorte que les cellules sont autour de ce bâtiment : ces gens-là ne varient pas dans leur goût comme nous, ce qui n'est pas toûjours loüable, puisque le changement peut être avantageux pour perfectionner les arts : on voit bien par les anciens clochers des monastéres, que les Grecs ne se sont jamais servis que de petites cloches : depuis que les Turcs leur en ont deffendu l'usage, ils suspendent par des cordes à des branches d'arbres des lames de fer, semblables à ces bandes dont les roües des charettes sont revêtuës, courbes, épaisses d'environ demi pouce sur trois ou quatre pouces de largeur, percées de quelques trous dans leur longueur ; on carrillonne sur ces lames

[a] Σκευοφύλαξ.

[b] Τυρῶρος.

[c] Λαμπαδάριος ϗ Κανδηλάπτης.

[d] Ἄμβω, Ἄμβωνι ϗ Ἄμβωνιας.

avec de petits marteaux de fer, pour avertir les Caloyers de venir à l'Eglise. Ils ont une autre sorte de carrillon, qu'ils tâchent de faire accorder avec celui de ces lames de fer : on tient d'une main une [a] latte de bois, large d'environ quatre ou cinq pouces, sur laquelle on bat avec un maillet de bois ; jugez de la symphonie : celle qu'ils font à table les jours de réjoüissance n'est guéres plus agréable ; ils font tinter une tasse de cuivre en frappant dessus de temps en temps avec le manche d'un couteau, tandis que les Moines chantent du nez comme nos Capucins.

Pour ce qui est de l'exterieur de la réligion, il faut convenir qu'il est encore assez reglé chez les Grecs : leurs cérémonies sont belles, & c'est tout; ne leur demandez pas raison de leur foy, car ils sont très mal instruits. Il ne faut pas non plus chercher chez eux ces anciennes Eglises si réguliéres, que leurs historiens ont décrites, & qui etoient divisées en trois parties, sçavoir le vestibule ou l'avant nef, la nef, & le sanctuaire : il ne reste plus aujourd'hui que ces deux derniéres parties. [b] Le vestibule étoit la premiére piéce qu'on trouvoit en entrant dans l'Eglise : c'étoit proprement un retranchement séparé par une muraille ou cloison de la hauteur d'un homme. Ce lieu étoit destiné pour le [c] Baptistaire, pour ceux qui étoient condamnez à faire pénitence, pour les [d] Catechuménes, & pour les [e] Energuménes. On avoit pratiqué deux de ces vestibules à l'entrée de l'Eglise de sainte Sophie de Constantinople.

[a] Τὸ Σήμαντρον καὶ Σημαντήριον.

[b] Νάρθηξ καὶ Πρόναος.

[c] Βαπτιστήριον.

[d] Κατηχούμενος, qui se fait instruire : Κατηχέω, disco.

[e] Ενεργούμενος, possedé, Ενεργέω, ago.

De cette avant nef, on entroit dans [a] la nef, par trois portes, dont la principale s'appelloit la [b] porte Royale : la nef est encore à present la plus grande partie des Eglises Gréques : on s'y tient debout ou assis dans des chaises adossées contre le mur, de maniére qu'il semble que l'on soit debout. [c] Le siége du Patriarche est tout au haut dans les Eglises patriarchales : ceux des autres Metropolitains sont au dessous : les lecteurs, les chantres, les petits clercs se mettent vis-à-vis ; & le [d] pulpitre sur lequel on lit l'écriture, y est aussi. La nef est séparée du sanctuaire, par une [e] cloison peinte & dorée, élevée du bas jusques au haut : elle a trois portes, on appelle celle du milieu la [f] porte sainte, laquelle ne s'ouvre que pendant les offices solemnels, & à la Messe lorsque le Diacre sort pour aller lire l'Evangile ; ou quand le Prêtre porte les espéces pour aller consacrer ; ou enfin lorsqu'il vient s'y placer pour donner la communion.

[g] Le sanctuaire est la partie de l'Eglise la plus élevée, terminée dans le fond par un [h] demi-cintre. On y célébre les Saints mystéres, c'est pourquoi il n'y entre que les Ministres du Seigneur, le Patriarche, les Archevêques, les Evêques, les Prêtres & les Diacres ; les Empereurs Grecs n'y avoient point de place, & se mettoient dans la nef. On dresse trois autels dans le sanctuaire : [i] la sainte table est au milieu, & l'on y met la croix

[a] Ναὸς.
[b] Πύλη ὡραῖα καὶ βασιλική.
[c] Θρόνος.
[d] Αναλογεῖον.
[e] Εἰκονοστάσιον.
[f] Πύλη ἁγία.
[g] Θυσιαστήριον καὶ Ἱλαστήριον καὶ ἅγιον Βῆμα. καὶ ἅγια ἁγίων.
[h] Αψὶς καὶ Κόγχη.
[i] Αγία, ἱερὰ, θεία καὶ μυστικὴ τράπεζα.

& le livre des Evangiles. Cet autel étoit autrefois couvert par une espéce de [a] dais ou pavillon : [b] l'autel à main gauche en entrant dans le Sanctuaire n'est pas si grand que la sainte table : on y repose le pain que l'on doit consacrer. [c] Le troisiéme autel est à droite destiné pour les vases sacrez, les livres & les habits sacerdotaux : les Diacres & les Soudiacres se tiennent près de cet autel, qui est de la même grandeur & forme que celui où l'on met le pain à consacrer.

Le Prêtre qui est sur le point de dire la Messe, commence par faire trois [d] signes de croix, en l'honneur de la sainte Trinité : il porte d'abord sa main au front, puis à l'épaule droite, ensuite à la gauche ; & finit par une profonde inclination, à chaque signe de croix.

Il se revêt d'abord d'une espéce [e] d'aube de brocard de soye, ou de quelque autre étoffe assez riche ; car les Grecs n'épargnent rien pour avoir de beaux ornemens : 2. il met une [f] étole : 3. une [g] ceinture large & applatie en ruban : 4. [h] des bouts de manche de brocard assez semblables à nos amadis ; mais plus longs : 5. [i] une piéce de brocard quarrée, large d'environ sept ou huit pouces, attachée par un des coins à sa ceinture du côté droit : 6. [k] une chape de brocard, ouverte seulement par en haut, & que le Prêtre retrous-

a Κιβώριον.

b Προθέσις.

c Τράπεζα Σκευοφυλακίου καὶ Διακονικόν.

d Σταυρώματα καὶ Προσκυνήματα.

e Στιχαρὴ de Στῆθι, poitrine : *l'aube s'appelle aussi*, στιχάριον.

f Πετραχήλι καὶ Επιτραχήλιον.

g Περιζώνια.

h Υπομανίκια καὶ Επιμανίκια.

i Υπογονάτιο καὶ Τὸ Υπογονάτιον.

k Τὸ Φελώνιον, Φαινόλιον, Φαινώλιον, Φενέλιον, Φαιλώνης.

Papas Grec en habits
Sacerdotaux.

se sur ses bras : on applique sur cette chape avec une épingle entre les deux épaules, un petit [a] quarré de brocard large de trois doits, posé en lozange. Toutes ces piéces sont assez bien représentées dans nôtre planche, excepté le quarré de brocard, qui au lieu de tomber sur la cuisse droite, se trouve sur la gauche, parce qu'on a calqué sur le dessein où cette piéce étoit à droite. Les pauvres Papas font tous ces ornemens de toile.

Le Prêtre étant habillé, travaille à la préparation du pain & du vin auprès du petit autel qui est à gauche, au lieu duquel dans les chapelles ordinaires on se sert d'un trou pratiqué dans la muraille : il en tire le pain destiné pour le sacrifice. [b] Ce pain est de pâte de froment levée, & sur laquelle on a imprimé avec un [c] moule de bois, avant que de le mettre au four, le caractéres suivants, qui signifient [d] *Jesus-Christ est vainqueur* : s'il ne se trouve pas de pain marqué, le Papas trace ces mêmes caractéres sur un pain ordinaire avec la pointe d'un couteau : ensuite il coupe en quarré la piéce de croute sur laquelle ils se trouvent. Il doit pour cela se servir d'un couteau qui ait la figure d'une [e] lance, pour représenter celle dont on perça le côté du Seigneur.

| | |
|---|---|
| $\overline{IC}$ | $\overline{X}$ |
| NI | K |

Ce morceau étant mis dans le bassin, il verse le vin & l'eau dans le calice : il enleve ensuite un morceau de la croute du même pain, qu'il taille en triangle long d'environ un pouce, & beaucoup plus petit que la grande piéce des caractéres. Il

[a] Πάλο.
[b] Προσφορὰ.
[c] Σφραγίδα.
[d] Ιησοῦς Χριστος Νικᾶ.
[e] Αγία Λόγχη.

offre alors le ſacrifice au Seigneur au nom de la Vierge.

Il prend avec la pointe de ſon couteau une parcelle de croûte, groſſe comme une lentille, pour ſaint Jean Baptiſte, dont il prononce le nom, & fait de même en enlevant les parcelles ſuivantes; c'eſt à dire, qu'à l'occaſion de chaque parcelle, il prononce les noms accoûtumez.

Une autre parcelle pour les Prophétes Moyſe, Aaron, Helie, Eliſée, David.

Il fait la même choſe pour ſaint Pierre, pour ſaint Paul, & pour les autres Apôtres.

Pour les ſaints Peres & Docteurs, ſaint Baſile, ſaint Gregoire, ſaint Jean Chryſoſtome, ſaint Athanaſe, ſaint Cyrille, ſaint Nicolas Evêque de Myre.

Pour les premiers martyrs, ſaint Eſtienne, ſaint George, ſaint Dimitre, ſaint Theodore.

Pour les Hermites, ſaint Antoine, ſaint Euthyme, ſaint Saba, ſaint Onuphre, ſaint Arſene, ſaint Athanaſe du mont Athos.

Pour ſaint Coſme, ſaint Damien, ſaint Pantaleon, ſaint Hermolaus.

Pour ſaint Joachim, ſainte Anne, & pour le ſaint en l'honneur duquel on fait dire la Meſſe.

Pour la perſonne qui fait dire la Meſſe.

Pour les Patriarches & pour les Princes Chrêtiens.

Il enleve de la même croûte autant de parcelles qu'il recommande de perſonnes à Dieu.

Il en fait de même en recommandant les morts.

Enfin il met une croix [a] d'argent ou d'étain ſur [b] le baſſin où ſont toutes les parties du pain à conſacrer : cette croix empêche que [c] le voile

[a] Ὁ Ἀστερίσκος. [b] Ὁ Ἅγιος Δίσκος. [c] Τὸ [illegible]λυμμα.

dont il le couvre, ne porte sur ces parcelles. Après avoir posé le bassin au pied du calice où sont le vin & l'eau, il les laisse sur ce petit autel & s'en va au grand pour commencer la Messe ; mais il vient prendre le bassin & le calice dans le temps de la consecration ; alors il les porte sur le grand autel, passant par la petite porte qui est à gauche, & rentre dans le sanctuaire par celle du milieu. Par une ignorance inexcusable, les Grecs adorent dans ce passage le pain & le vin, qui ne sont pas encore consacrez ; au lieu que dans le temps de la consecration, ils éteignent les cierges, & ne pensent plus à ce saint Mystére. C'est peut-être la suite d'une hérésie de Marc d'Ephése, qui enseignoit que la consécration se faisoit par les priéres du Prêtre, & non pas en vertu des paroles sacramentelles. Quoiqu'il en soit, ce pauvre peuple mal instruit témoigne beaucoup plus de dévotion & de respect avant qu'après la consécration. Le Prêtre ayant remis le calice & le bassin sur le grand autel, [a] rompt en croix le plus gros morceau de croûte, & met les quatre parties dans le [b] calice avec toutes les parcelles, il y verse un peu d'eau chaude, en disant les paroles sacramentelles : s'il n'y a pas de communians, le Papas consomme tout ce qui est dans le bassin & dans le calice ; s'il y a des communians, il leur en donne une cuillerée [c] *approchez-vous*, dit le Prêtre, en se présentant à la porte du sanctuaire : *approchez-vous avec la crainte de Dieu, la foy, & la charité.*

[d] Ceux qui doivent communier, s'y préparent par des [e] signes de croix réiterez coup sur coup,

[a] Ἀρτοκλασία, fractio panis.
[b] Θερμὸν καὶ ζέον.
[c] Μετὰ φόβου Θεοῦ πίστεως καὶ ἀγάπης προσέλθετε.
[d] Ἡ Εὐχαριστία.
[e] Σταυρώματα.

& accompagnez de profondes inclinations. [a] L'adoration & la [b] penitence chez les Grecs différent en ce que dans l'adoration, ils ne font que des inclinations de la moitié du corps, entrecoupées par plusieurs signes de croix; au lieu que dans la penitence, outre les inclinations & les signes de croix, ils se mettent à genoux & baisent la terre. Pour faire le signe de croix réguliérement, ils joignent les trois premiers doigts de la main droite, pour marquer qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes. Ils portent cette main au front, ensuite à l'épaule droite, puis à la gauche, en prononçant ces paroles; [c] *Dieu saint, Dieu saint & fort, Dieu saint & immortel, ayez pitié de nous.*

Le Papas met le Rituel sur la tête du [d] communiant, & dit les priéres pour le pardon des pechez; tandis que le communiant dit tout bas: *Je crois Seigneur, & je confesse que tu es veritablement le Fils du Dieu vivant, qui est venu au monde pour sauver les pecheurs, dont je suis le plus grand.* Le Papas qui lui donne avec une [e] cuillier le pain & le vin consacrez, prononce ces paroles. *Un tel ....* en l'appellant par son nom de baptême, *serviteur de Dieu, reçois le précieux & le très saint Corps & Sang de nôtre Seigneur Jesus-Christ, pour la remission de tes pechez & pour la vie éternelle.*

L'ancienne maniére de communier des Grecs, étoit un peu différente de celle d'aujourd'hui: le pénitent s'étant avancé à la porte du sanctuaire, se prosternoit & adoroit Dieu, ayant la face tour-

[a] Προσκυνήματα.

[b] Μετάνοια.

[c] Ἅγιος ὁ θεός, Ἅγιος ἰσχυρός, Ἅγιος ἀθάνατος, ἐλέησον ἡμᾶς; *cette priére s'appelle* τὸ τρισάγιον.

[d] LA COMMUNION.

[e] Λαβίς, Λαβίδα καὶ Κουλίαρα.

née

née vers l'orient : après quoi se tournant vers le couchant, il adressoit ces paroles aux assistans : *Pardonnons-nous mes freres : nous avons peché par nos actions & par nos paroles :* les assistans répondoient, *Dieu nous pardonnera, mes freres.* Il faisoit la même cérémonie du côté du midi & du nord. Ensuite s'approchant du Prêtre, il disoit ces belles paroles : *Seigneur, je ne vous donnerai pas le baiser de Judas ; mais je confesserai vôtre foi à l'exemple du bon larron : Souvenez-vous Seigneur, de vôtre serviteur, lors que vous viendrez dans vôtre Royaume.* Le Prêtre le communioit, en disant : *Le serviteur de Dieu reçoit la communion ; Au nom du Pere, du Fils, & du saint Esprit, pour la remission de ses pechez. Ainsi soit-il.*

On ne porte pas avec assez de respect le saint Sacrement aux malades ; les espéces consacrées sont dans une [a] boëte de bois, que l'on tient dans un sac de toile suspendu dans le Sanctuaire des grandes Eglises, où il y a une lampe qui brûle jour & nuit : ce sac est derriére la porte des Eglises ordinaires ; le Prêtre le prend sous le bras & s'en va seul chez le malade.

Ce qui reste du pain d'où le Prêtre a tiré les parcelles pour consacrer, est coupé en petits morceaux, & distribué aux fidéles, sous le nom de [b] pain benit. Celui ou celle qui pétrit le pain destiné pour consacrer, doit être pur, c'est à dire qu'il ne faut pas qu'il ait connu sa femme, ni la femme son mari, la veille du jour que le pain doit être fait. Voilà ce qui regarde la Messe & la communion des Grecs.

[a] Μαργαριτη, και το Αρτοφοριον.

[b] Αντιδωρον quasi δωρον θειον τι.

A l'égard de la [a] confession, elle se pratiquoit chez eux d'une maniére édifiante, avant la décadence de leur Eglise. Le Prêtre commençoit par cet avis si salutaire : *Voici l'Ange du Seigneur qui est à nos côtez, pour entendre de vôtre propre bouche la confession de vos pechez : gardez-vous bien d'en cacher aucun par honte ni par aucun autre motif.* Après la déclaration de ses pechez, il l'exhortoit encore une fois à ne rien celer, à faire des actes de contrition : il lui imposoit une pénitence, & lui donnoit l'absolution en ces termes : *Par le pouvoir que Jesus-Christ a donné à ses Apôtres, lors qu'il leur dit, Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans les cieux : par ce même pouvoir que les Apôtres ont communiqué aux Evêques, & que j'ai reçû de celui qui m'a donné la prêtrise, tu es absous de tes pechez, par le Pere, par le Fils, & par le Saint Esprit, Ainsi soit-il : Tu recevras parmi les justes l'heritage qui est dû à tes œuvres.*

Aujourd'hui ces malheureux Papas qui font l'office de [b] Confesseurs, ne sçavent pas seulement la forme de l'absolution : si un pénitent s'accuse d'avoir volé, ils demandent d'abord si c'est à un homme du pays, ou à un franc ; si le pénitent répond que c'est à un franc ; il n'y a point de peché, dit le Papas, pourveu que nous partagions le butin. La confession chez les Grecs modernes, n'est proprement que l'exaction de la taxe que les Prêtres ont imposée volontairement sur chaque peché, eu égard aux facultez des personnes qui s'en accusent. Les Moines de Monte Santo courent toute la Gréce, & même la Moscovie durant l'Avent & le Carême, pour vendre

[a] LA CONFESSION. Ἡ Μετάνοια.
[b] Πνευματικὸς Πατὴρ.

leur [a] huile ; car les Curez ne se mêlent guéres de confesser : ces Moines donc vont dans les maisons entendre les confessions, & donnent l'Extrême-onction aux personnes qui se portent parfaitement bien ; ils oignent l'épine du dos du pénitent pour chaque peché qu'il déclare, bien entendu qu'ils ne perdent ni leur huile, ni leur peine ; la moindre onction est d'un écu : celle qui se fait pour le peché de la chair est la plus chére, & comme ce peché est le plus commun, jugez de la maltote : ceux qui appliquent cette onction le plus réguliérement se servent d'huile sacrée, & prononcent à chaque fois les paroles du Pseaume 123. [b] *Le filet a été brisé, & nous avons été délivrez.*

Pour continuer à décrire la pratique des autres Sacremens chez les Grecs, vous me permettrez Monseigneur, de vous faire souvenir que le [c] Baptême se fait par immersion parmi eux ; on la réitére trois fois, en plongeant à chaque fois dans l'eau tout le corps de l'enfant, que le Curé tient par dessous les bras : à la prémiére immersion il prononce en sa langue des paroles qui signifient : *Un tel ..... serviteur de Dieu est baptisé Au nom du Pere, maintenant, pour toujours, & dans les siécles des siécles.* A la seconde immersion il dit, *Un tel ...... serviteur de Dieu est baptisé Au nom du Fils*, &c. à la troisiéme c'est *Au nom du Saint*

[a] *Ἔλαιον ἅγιον*, quo fideles ad depellendos morbos utebantur. *Vide Vitam S. Pachom. num.* 30. *& vitam S. Eutych. n.* 47. *On l'appelloit aussi* Ἔλαιον τοῦ ἁγίου σταυροῦ, *parce qu'en la benissant on y jettoit un morceau de la vraye croix.*

[b] Ἡ παγὶς συνετρίβη, καὶ ἡμεῖς ἐρρύσθημεν. *Laqueus contritus est, & nos liberati sumus, &c.*

[c] LE BAPTESME. Τὸ Βάπτισμα. Ἁγιαστήριον, Baptistere.

*Esprit.* Le [a] Parrain répond à chaque fois, *Ainsi soit-il.* Les parens ne presentent ordinairement l'enfant que huit jours après sa naissance ; le jour du Baptême, ils prennent le soin de faire chauffer de l'eau, & d'y jetter quelques fleurs de bonne odeur : après que le Papas l'a souflée & benie, en y versant de l'huile sacrée, dont on oint si fort le corps de l'enfant, qu'elle ne donne presque aucune prise à l'eau, on jette dans un [b] creux qui est sous l'Autel, celle qui a servi à cette cérémonia. Les Grecs sont si persuadez que l'effusion de l'eau qui se fait sur la tête des enfans parmi nous, ne suffit pas pour le Baptême, qu'ils font souvent rebaptiser les Latins qui passent dans leur rite.

Après avoir baptisé les enfans, & recité quelques priéres, on leur donne [c] la Confirmation : *Voicy le sceau du don du saint Esprit*, dit le Curé, en lui appliquant le saint Crême sur le front, sur les yeux, aux narines, à la bouche, aux oreilles, à la poitrine, aux mains & aux pieds : on leur donne ensuite la communion, quoiqu'ils rejettent souvent la moitié du pain & du vin consacrez, qu'on leur met dans la bouche. Sept jours après le Baptême, on porte les enfans à l'Eglise pour y faire l'ablution ; le Curé recitant les oraisons marquées dans le Ritüel, non seulement lave la chemise de l'enfant, mais avec une éponge neuve ou un [d] linge propre, il décrasse ce petit corps, & le renvoye, en lui disant, *Te voilà baptizé, éclairé de la lumiere celeste, muni du Sacrement de Confirmation, sanctifié & lavé. Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit.*

a Ἀνάδοχος.
b Τὸ θαλασσίδιον.
c LA CONFIRMATION. Τὸ Μύρον τοῦ χρίσματος.
d Τὸ Σάβανον.


Tom. I. Pag. 149.
Diacre et Soudiacre Grecs.

Les Grecs conférent plus souvent [a] l'Extrémeonction aux personnes en santé qu'aux malades, comme nous venons de dire; ordinairement ils ne graissent que le front, les joües, le menton & les mains du malade avec de l'huile commune qui n'a pas été bénie; ensuite ils barboüillent avec la même liqueur toutes les chambres de la maison, en recitant des oraisons, & tracent avec la même huile de grandes croix sur les murailles & sur les portes, tandis qu'on chante le [b] Pseaume 90.

On ne donne pas chez eux la [c] prêtrise aux Diacres sur la sainteté de leur vie, ni sur les marques d'une certaine capacité; on s'en rapporte entiérement à la voix publique, moins sûre bien souvent que la recherche exacte de la vie & des mœurs & que l'examen de la doctrine des personnes qui se présentent. On ne consulte plus les anciens canons pour l'âge & pour l'interstice qu'il faut garder entre les Ordres; l'Evêque les confére en trois ou quatre jours tout de suite: en un mot tout Diacre est reçû Prêtre, même à 15. ans, pourveu qu'il ait de l'argent & point d'ennemi déclaré. L'Evêque demande tout haut dans l'Eglise aux assistans, s'ils jugent le Diacre présent digne de la prêtrise: [d] s'ils crient tous, qu'il en est digne, comme cela arrive presque toûjours, on procede à son sacre; s'il se trouve au contraire un seul opposant, le voilà diffamé pour cette fois; il faut qu'il appaise son ennemi par argent ou par des soumissions: on le reçoit d'ordinaire à une seconde ou à une troisiéme présentation: on en

[a] L'EXTREME-ONCTION. Τὸ Εὐχέλαιον.

[b] Ὁ κατοικῶν ἐν βοηθείᾳ τοῦ ὑψίστου. *Qui habitat in adjutorio Altissimi, &c.*

[c] Ἡ Ἱερωσύνη.

[d] Ἄξιος. Ἄξιος.

voit quelques-uns pourtant qui ſe conſomment en frais & n'y parviennent jamais. Les Grecs ſont fort vindicatifs, & la haine des familles ne ſe rachette pas toûjours chez eux par argent ; ils ne ſe pardonnent pas même entre parens.

Les cérémonies du [a] Mariage nous amuſérent agréablement un jour à Mycone ; nous accompagnâmes les parties à l'Egliſe avec leur parrain & leur marraine ; il leur eſt même permis d'en choiſir trois ou quatre, & cela ſe pratique principalement lorſque la mariée eſt l'aînée de la maiſon : je n'ai ſçû apprendre par quelle raiſon elle eſt la plus avantagée de la famille : car un pere qui a dix mille écus, par exemple, en donne cinq mille à ſa fille aînée, le reſte eſt partagé entre ſes autres enfans, y en eût-il une douzaine.

Après que le Papas eut reçû la compagnie à la porte de l'Egliſe, il exigea le conſentement des parties,& mît ſur leur tête à chacun une [b] couronne de branches de vigne, garnie de rubans & de dentelles ; il prît enſuite deux anneaux qui étoient ſur l'autel & les mit à leurs doigts ; ſçavoir l'anneau d'or au doigt du garçon, l'anneau d'argent au doigt de la fille, diſant, *Un tel ..... ſerviteur de Dieu épouſe une telle ..... Au nom du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit, preſentement & toûjours, & dans les ſiécles des ſiécles. Ainſi ſoit-il.* Il changea plus de trente fois les anneaux des doigts des uns aux autres ; mettant celui de l'épouſe au doigt de l'époux, il diſoit, *Une telle ..... ſervante de Dieu épouſe un tel ..... &c.* enfin il changea encore pluſieurs fois ces anneaux, & laiſſa l'anneau d'or à l'époux, & la bague d'argent à l'épouſe. Juſques-là nous n'avions pas à nous plain-

[a] LE MARIAGE. Ὁ Γάμος. [b] Τὸ Στεφανώμα.

dre ; mais il nous parut fort extraordinaire que le parrain & la marraine s'amusassent aussi long-temps qu'avoit fait le Papas au même changement d'anneaux ; jugez de la longueur de cette cérémonie quand il y a quatre parrains & autant de marraines : celui & celle qui étoient en fonction ce jour-là, relevoient les couronnes à trois ou quatre pouces au dessus de la tête de l'époux & de l'épouse, & firent tous ensemble trois tours en rond, pendant lesquels, les assistans, parens, amis, voisins leur donnoient fort incivilement des coups de poing & quelques coups de pied, suivant je ne sçai quelle ridicule coûtume du pays ; il n'y eut que nous qui les épargnâmes, & l'on attribua cela à nôtre impolitesse. Après cette espéce de balet, le Papas coupa de petits morceaux de pain, qu'il mît dans une écuelle avec du vin ; il en mangea le premier, & en donna une cuillerée au marié, & une autre à la mariée ; le parrain, la marraine & les assistans en tâtérent aussi : nous aurions commis une grande incivilité, si nous en avions refusé. Ainsi finirent les épousailles ; on ne dît point de Messe, parce que cette cérémonie se fit sur le soir. Le même jour les parens, les amis & les voisins envoyérent des moutons, des veaux, du gibier, & du vin ; on fit bonne chére pendant deux mois : cela se pratique aussi après les enterremens, & c'est ce qu'il y a de plus réjoüissant parmi les Grecs ; car ces enterremens se font d'une maniére fort lugubre ; nous en fûmes surpris un jour dans l'Isle de Milo : voici comment la chose se passa.

La femme d'un des principaux de la ville, devant le logis duquel nous demeurions, expira deux jours après nôtre arrivée. A peine eût-elle

rendu l'ame que nous entendîmes des cris extraordinaires, qui nous obligérent à demander ce que c'étoit : on nous assûra que suivant l'ancienne coûtume de Gréce, les [a] pleureuses faisoient leur devoir auprès de la défunte ; il est vrai que ces femmes gagnent bien leur argent, & Horace a eu raison de dire, que cès sortes de gens se tourmentoient plus que les personnes qui pleuroient naturellement. Ces pleureuses à gage, hurlent & frappent leurs poitrines jusques à s'enfoncer les côtes, tandis que quelques-unes de leur troupe chantent des [b] élegies à la loüange du mort ou de la morte : car ces sortes de chansons servent pour les deux sexes, & pour toute sorte de morts, de quelque âge & de quelque qualité qu'ils soient. Pendant cette espéce de charivari, elles apostrophoient de temps en temps la Dame qui venoit de mourir : la scéne nous parut singuliére : *Te voilà bienheureuse*, disoient-elles ; *tu peux présentement te marier avec un tel* ...... & ce tel .... étoit un ancien ami, que la chronique scandaleuse avoit mis sur le compte de la morte : *Nous te recommandons nos parens*, disoit l'une : *Nos baisemains à mon compere tel* ..... disoit l'autre, & mille pauvretez semblables : après cela on reve-

[a] Μοιρολογίστραι καὶ Μοιρολόγοι Μοῖρα, Fatum. Præficæ dicuntur mulieres ad lamentandum mortuum conductæ, quæ dant cæteris plangendi modum. *Festus*. Ut qui conducti plorant in funere dicunt & faciunt prope plura dolentibus ex animo. *Horat. de arte poet.*

[b] Nænia est carmen quod in funere laudandi gratia, cantatur ad tibiam. *Festus*. Similiter & synodali edicto excommunicati sunt lectores qui in eisdem ( funeribus ) musicas & querulas nugationes edunt, & pro Epitaphio Epithalamium celebrant. *Balsamon in canon.* 106. *Conc. Carth.*

noit aux pleurs ; ces pleurs sont des torrens de larmes, accompagnez de sanglots, qui semblent partir du fond du cœur : on se déchire la poitrine ; on s'arrache les cheveux ; on veut mourir avec la morte.

Le convoy commença par deux jeunes paysans, qui portoient chacun une croix de bois, suivis par un Papas révêtu d'une chape blanche, escorté de quelques Papas en étoles de differentes couleurs, mal peignez & mal chaussez ; on portoit ensuite le corps de la Dame à découvert, parée à la Gréque, de ses habits de nôces, le mari suivoit la biére, soutenu par deux personnes de consideration, qui tâchoient par bonnes raisons de l'empêcher d'expirer : on disoit pourtant tout bas, que la défunte n'étoit morte que de chagrin : une de ses filles assez grande & bien faite, ses sœurs & quelques parentes marchoient à leur tour, échevelées & appuyées sur les bras de leurs amies : quand la voix leur manquoit ou qu'elles ne sçavoient plus que dire, elles tiroient avec violence les tresses de leurs cheveux, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; comme la nature ne sçauroit se démentir long-temps, on distingue bien dans ces occasions, celles qui agissent de bonne foy, d'avec celles qui se contrefont : s'il y a un bel habit dans la ville, il paroit ce jour là : [a] les amies & les parentes sont bien aises de se montrer, & ravies d'être vûës avec leurs beaux atours ; au lieu que parmi nous tout le monde se met en noir ; mais tout cela ne les empêche pas de gémir. Il faut avoüer que les Grecs & les Gréques ont le cœur bien tendre ; lorsqu'il y a un mort dans un quar-

[a] Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsæ. *Ovid. lib. 1. de arte amand.*

tier, amis, ennemis, parens, voisins, grands & petits, tout le monde se pique de verser des larmes, & l'on figureroit mal, si l'on ne faisoit au moins semblant d'en répandre.

Le jour de l'enterrement on ne dit point de Messe des morts ; le lendemain on commence d'en faire dire quarante à chaque parroisse, à sept sols par Messe. Lorsqu'on fut arrivé à l'Eglise, les Papas dirent tout haut l'Office des morts, tandis qu'un petit clerc recitoit des Pseaumes de David au pied de la biére, l'Office étant fini, on distribua à des pauvres à la porte de l'Eglise douze pains & autant de bouteilles de vin ; on donna dix gazettes ou sols de Venise à chaque Papas, un écu & demi à l'Evêque qui avoit accompagné le corps ; [a] le grand Vicaire, [b] le Thrésorier, [c] l'Archiviste, ce sont tous Papas qui occupent les premiéres dignitez du Clergé après l'Evêque, reçûrent le double de ce qu'on avoit donné à ce prélat. Après cette distribution, un des Papas mit sur l'estomac de la morte un morceau de pot cassé, sur lequel on avoit gravé avec la pointe d'un couteau une croix & les caractéres ordinaires [d] I N B I, ensuite l'on fit les adieux à la morte ; les parens, & sur tout le mari la baiserent à la bouche ; c'est un devoir indispensable, fût-elle morte de la peste ; les amis l'embrassérent ; les voisins la saluérent, mais on ne jetta point d'eau benite après l'enterrement : on conduisit le mari jusques à sa maison : au départ du convoy, les pleureuses recommencerent leur exercice, & sur le soir les parens envoyérent de quoi souper au mari, & allé-

[a] Οἰκονόμος.
[b] Σακελλάριος.
[c] Καρτοφύλαξ.
[d] Jesus de Nazareth, Roy des Juifs.

rent le consoler en faisant la débauche avec lui.

Neuf jours après on envoya le [a] Colyva à l'Eglise, c'est ainsi qu'ils appellent un grand bassin de froment boüilli en grain, garni d'amandes pelées, de raisins secs, de Grenades, de [b] Sesame, & bordé de Basilic ou de quelques autres plantes odoriferantes : le milieu du bassin s'éleve en pain de sucre, surmonté d'un bouquet de fleurs artificielles que l'on fait venir de Venise, & l'on range en croix de Malte sur les bords du bassin quelques morceaux de sucre ou de confitures séches : voilà ce que les Grecs appellent l'offrande du [c] Colyva, établie parmi eux, pour faire souvenir les fidéles de la resurrection des morts, suivant ces paroles de Jesus-Christ en saint [d] Jean : *En verité, en verité, je vous le dis, si la grain de froment ne meurt après qu'on l'a jetté en terre, il demeure seul; mais quand il est mort, il produit beaucoup de fruit.* [e] L'origine de ces sortes de cérémonies, ne laisse pas de faire plaisir, & ceux qui les ont instituées étoient remplis de l'Ecriture sainte ; on n'ajoûte les confitures & les autres fruits, que pour rendre le froment boüilli moins désagreable : le fossoyeur porte sur sa tête le bassin du Colyva, précedé d'une personne qui tient deux gros flambeaux de bois doré, garnis par étages de rubans fort larges, bordez d'une dentelle de fil de demi-pied de hauteur : ce fossoyeur est suivi

[a] Κόλυβα, *apud Suid.* frumentum coctum, Σῖτος ἑψητός.

[b] Digitalis Orientalis Sesamum dicta. Inst. rei herb. 165. *La graine de cette plante donne un bon goût au pain & on la mange par tout le Levant.*

[c] Κολύβων προσφορά.

[d] *Joan.* 12. *v.* 24.

[e] *Pour l'institution du Colyva, voyez Nicephore Callist. Hist. Eccles. lib.* 10. *cap.* 12.

de trois perſonnes, l'une porte deux grandes bouteilles de vin, l'autre deux paniers de fruits, la troiſiéme un tapis de Turquie que l'on étend ſur le tombeau du mort pour y ſervir le Colyva & la colation.

Le Papas dit l'Office des morts pendant que l'on porte cette offrande à l'Egliſe; il prend enſuite ſa bonne part du regale: on donne à boire aux honnêtes gens & les reſtes ſont diſtribuez aux pauvres. Quand l'offrande part du logis, les pleureuſes recommencent tout comme au jour de l'enterrement; les parens, les amis, les voiſins, font les mêmes grimaces: pour tant de larmes, on ne donne à chaque pleureuſe que cinq pains, quatre pots de vin, la motié d'un fromage, un quartier de mouton, & quinze ſols en argent. Les parens ſont condamnez par la coûtume des lieux à pleurer fort ſouvent ſur le tombeau; pour mieux témoigner leur douleur ils ne changent pas d'habits dans ce temps-là, les maris ne ſe font pas razer, les veuves ſe laiſſent manger aux poux: il y a des Iſles où l'on pleure continuellement dans les maiſons; les maris & les veuves n'entrent pas dans l'Egliſe, & ne frequentent pas les Sacremens pendant qu'ils ſont en deüil: quelquefois les Evêques & les Papas ſont obligez de les y contraindre ſur la menace de l'excommunication, que les Grecs apprehendent plus que le feu: à l'égard des cérémonies dont on vient de parler, elles varient ſuivant les lieux: voici celles que nous avons vûës pratiquer à Mycone, où nous paſſâmes un hyver.

Dès qu'une perſonne a rendu l'ame, on ſonne comme l'on fait dans ce pays-ci pour une Meſſe baſſe: les parens, les amis, les pleureuſes font leurs complaintes autour du corps que l'on porte à

l'Eglise peu de temps après, le plus souvent même on n'attend pas qu'il soit froid : on s'en débarrasse sans s'informer s'il est mort d'une maladie de langueur, ou si on l'a cru mort, quoiqu'il fût encore en vie, comme cela est arrivé à quelques apoplectiques, qui n'ont pas laissé d'en revenir. Le convoy s'arrête au milieu de la principale place : on y pleure fort amérement, au moins en apparence : les Papas disent l'office des morts autour du corps : après quoy on le porte à l'Eglise, où il est inhumé dès que l'on a recité quelques oraisons accompagnées de pleurs, de gémissemens, de sanglots feints ou véritables.

Le lendemain on sonne encore les cloches : on sert un Colyva dans la maison, sur un tapis étendu par terre : les parens & les amis se rangent à l'entour : on pleure pendant deux heures, tandis que l'on dit la Messe des morts à l'Eglise. Le soir on y porte un autre Colyva avec une bouteille de vin : les parens & les enfans du mort qui sont mariez, en envoyent autant. Les plats sont distribuez aux Papas, qui recitent l'office : chacun mange & boit comme il l'entend, à condition que l'on pleurera de temps en temps par bienséance.

Le troisiéme jour au matin on envoye d'autres Colyvas, & comme l'on ne dit qu'une Messe par jour dans chaque Eglise, les Papas prennent leurs plats, & s'en vont célébrer dans leurs chapelles. Les autres jours jusques au neuf, on dit seulement des Messes : le neuviéme jour on fait la même cérémonie que le troisiéme.

Le quarantiéme jour après le decès, à la fin du troisiéme mois, du sixiéme, du neuviéme, & au bout de l'an, on répéte la même chose que le troisiéme jour ; bien entendu que l'on ne manque

pas d'y pleurer. Tous les ans les héritiers font porter le Colyva à l'Eglise, le jour du decès de leur pere & de leur mere : c'est pour cette fois que la cérémonie se fait sans lamentation.

Tous les Dimanches de la premiére année du decès & quelquefois même de la seconde, on donne à un pauvre un grand gâteau, du vin, de la viande, & du poisson : le jour de Noël on fait la même charité, de maniére qu'on ne voit passer dans les ruës que des quartiers de mouton, des bécasses, & des bouteilles de vin. Les Papas en distribuent aux pauvres autant qu'il leur plaît, & font bonne chere du reste : car toutes ces offrandes vont de l'Eglise chez eux. Ainsi ces Ministres Ecclesiastiques ont plus de bien qu'ils n'en sçauroient consommer, & d'ailleurs indépendamment du casuel de l'Eglise, on les accable d'autres présens. Les héritiers pendant la premiére année donnent soir & matin aux pauvres, la portion de viande, de pain, de vin & de fruit, que le mort auroit mangée s'il eût vécu.

Nous vîmes une scene bien différente & bien tragique dans la même Isle à l'occasion [a] d'un de ces morts que l'on croit revenir après leur enterrement. Celui dont on va donner l'histoire, étoit un païsan de Mycone naturellement chagrin & quereleux ; c'est une circonstance à remarquer par rapport à pareils sujets : il fut tué à la campagne, on ne sçait par qui, ni comment. Deux jours

[a] Vroucolacas. Βρουκόλακκος, καὶ Βρουκόλακας, καὶ Βουρκολάκας. Βρουκόλακκας, Spectre composé d'un corps mort & d'un démon. *Il y en a qui croyent que Βρουκόλακκος signifie une* charogne. Βρούκος *&* Βοῦρκος, *c'est* ce limon si puant *qui croupit au fond des vieux fossez, car* Λάκκος *signifie* un fossé.

après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyoit la nuit ſe promener à grands pas, qu'il venoit dans les maiſons renverſer les meubles, éteindre les lampes, embraſſer les gens par derriére, & faire mille petits tours d'eſpiégle. On ne fit qu'en rire d'abord; mais l'affaire devint ſerieuſe lorſque les plus honnêtes gens commencérent à ſe plaindre : les Papas même convenoient du fait, & ſans doute qu'ils avoient leurs raiſons. On ne manqua pas de faire dire des Meſſes : cependant le païſan continuoit ſa petite vie, ſans ſe corriger. Après pluſieurs aſſemblées des principaux de la ville, des Prêtres & des Réligieux, on conclut qu'il falloit ſuivant je ne ſçai quel ancien cérémonial, attendre les neuf jours après l'enterrement.

Le dixiéme jour on dit une Meſſe dans la chapelle où étoit le corps, afin de chaſſer le démon, que l'on croyoit s'y être renfermé. Ce corps fut déterré après la Meſſe, & l'on ſe mit en devoir de lui arracher le cœur. Le boucher de la ville aſſez vieux & fort mal adroit, commença par ouvrir le ventre au lieu de la poitrine : il foüilla longtemps dans les entrailles, ſans y trouver ce qu'il cherchoit : enfin quelqu'un l'avertit qu'il falloit percer le diafragme. Le cœur fut arraché avec l'admiration de tous les aſſiſtans. Le cadavre cependant puoit ſi fort, qu'on fut obligé de brûler de l'encens; mais la fumée confonduë avec les exhalaiſons de cette charogne, ne fit qu'en augmenter la puanteur, & commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens. Leur imagination frappée du ſpectacle, ſe remplit de viſions. On s'aviſa de dire qu'il ſortoit une fumée épaiſſe de ce corps : nous n'oſions pas dire que c'étoit celle de

l'encens. On ne crioit que *Vroucolacas* dans la chapelle & dans la place qui est au devant : c'est le nom qu'on donne à ces prétendus revenants. Le bruit se répandoit dans les ruës comme par mugissemens, & ce nom sembloit être fait pour ébranler la voute de la chapelle. Plusieurs des assistans assuroient que le sang de ce malheureux étoit bien vermeil : le boucher juroit que le corps étoit encore tout chaud ; d'où l'on concluoit que le mort avoit grand tort de n'être pas bien mort, ou pour mieux dire de s'être laissé ranimer par le diable ; c'est là précisément l'idée qu'ils ont d'un *Vroucolacas*. On faisoit alors retentir ce nom d'une maniére étonnante. Il entra dans ce temps-là une foule de gens, qui protestérent tout haut qu'ils, s'étoient bien apperçûs que ce corps n'étoit pas devenu roide, lorsqu'on le porta de la campagne à l'Eglise pour l'enterrer, & que par conséquent c'étoit un vrai *Vroucolacas* : c'étoit là le refrain.

Je ne doute pas qu'on n'eût soutenu qu'il ne puoit pas, si nous n'eussions été presens, tant ces pauvres gens étoient étourdis du coup, & infatuez du retour des morts. Pour nous qui nous étions placez auprès du cadavre pour faire nos observations plus exactement, nous faillimes à créver de la grande puanteur qui en sortoit. Quand on nous demanda ce que nous croyions de ce mort, nous repondîmes que nous le croyions très bien mort ; mais comme nous voulions guérir, ou au moins ne pas aigrir leur imagination blessée, nous leur representâmes qu'il n'étoit pas surprenant que le boucher se fût apperçû de quelque chaleur en foüillant dans des entrailles qui se pourrissoient ; qu'il n'étoit pas extraordinaire

qu'il

qu'il en fût forti quelques vapeurs, puifqu'il en fort d'un fumier que l'on remuë; que pour ce prétendu fang vermeil, il paroiffoit encore fur les mains du boucher, que ce n'étoit qu'une bourbe fort puante.

Après tous ces raifonnemens, on fut d'avis d'aller à la marine, brûler le cœur du mort, qui malgré cette execution fut moins docile, & fit plus de bruit qu'auparavant: on l'accufa de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, & même les terraffes; de brifer les fenêtres; de déchirer les habits; de vuider les cruches & les bouteilles. C'étoit un mort bien alteré: je crois qu'il n'épargna que la maifon du Conful chez qui nous logions. Cependant je n'ai rien vû de fi pitoyable que l'état où étoit cette Isle: tout le monde avoit l'imagination renverfée: les gens du meilleur efprit paroiffoient frappez comme les autres: c'étoit une véritable maladie du cerveau, auffi dangereufe que la manie & que la rage. On voyoit des familles entiéres abandonner leurs maifons, & venir des extremitez de la ville porter leurs grabats à la place, pour y paffer la nuit. Chacun fe plaignoit de quelque nouvelle infulte: ce n'étoit que gemiffemens à l'entrée de la nuit; les plus fenfez fe retiroient à la campagne.

Dans une prévention fi générale, nous prîmes le parti de ne rien dire. Non feulement on nous auroit traitez de ridicules, mais d'infidéles. Comment faire revenir tout un peuple? Ceux qui croyoient dans leur ame que nous doutions de la verité du fait, venoient à nous comme pour nous reprocher nôtre incredulité, & prétendoient prouver qu'il y avoit des *Vroucolacas*, par quelques

authoritez tirées du [a] Bouclier de la foy du P. Richard, miſſionnaire Jéſuite. Il étoit Latin, diſoient-ils, & par conſequent vous devez le croire. Nous n'aurions rien avancé de nier la conſequence : on nous donnoit tous les matins la comedie, par un fidéle récit des nouvelles folies qu'avoit fait cet oiſeau de nuit : on l'accuſoit même d'avoir commis les pechez les plus abominables.

Les Citoyens les plus zélez pour le bien public croyoient qu'on avoit manqué au point le plus eſſentiel de la cérémonie. Il ne falloit ſelon eux célebrer la Meſſe qu'après avoir arraché le cœur de ce malheureux ; ils prétendoient qu'avec cette précaution, on n'auroit pas manqué de ſurprendre le diable, & que ſans doute il n'auroit eu garde d'y revenir, au lieu qu'ayant commencé par la Meſſe, il avoit eu, diſoient-ils, tout le temps de s'enfuïr & d'y revenir enſuite à ſon aiſe.

Après tous ces raiſonnemens, on ſe trouva dans le même embarras que le premier jour ; on s'aſſemble ſoir & matin, on raiſonne, on fait des proceſſions pendant trois jours & trois nuits, on oblige les Papas de jeûner, on les voyoit courir dans les maiſons le goupillon à la main, jetter de l'eau benite & en laver les portes ; ils en rempliſſoient même la bouche de ce pauvre *Vroucolacas*.

Nous dîmes ſi ſouvent aux Adminiſtrateurs de la ville, que dans un pareil cas on ne manqueroit pas en Chrêtienté de faire le guet la nuit, pour obſerver ce qui ſe paſſeroit dans la ville ; qu'enfin on arrêta quelques vagabonds, qui aſſûrement avoient part à tous ces déſordres : apparemment ce n'en étoient pas les principaux auteurs, ou bien on les rélâcha trop-tôt ; car deux jours après, pour

[a] Τάργα τῆς Ρωμαϊκῆς πίστεως. [b] Επιτρόποι.

se dédommager du jeûne qu'ils avoient fait en prison, ils recommencerent à vuider les cruches de vin de ceux qui étoient assez sots pour abandonner leurs maisons dans la nuit : on fut donc obligé d'en revenir aux priéres.

Un jour comme on recitoit certaines oraisons, après avoir planté je ne sçai combien d'épées nuës sur la fosse de ce cadavre, que l'on déterroit trois ou quatre fois par jour, suivant le caprice du premier venu ; un Albanois qui par occasion se trouva à Mycone, s'avisa de dire d'un ton de docteur, qu'il étoit fort ridicule en pareil cas de se servir des épées des Chrétiens. Ne voyez-vous pas pauvres aveugles, disoit-il, que la garde de ces épées faisant une croix avec la poignée, empêche le diable de sortir de ce corps ? que ne vous servez-vous plûtôt des sabres des Turcs ? L'avis de cet habile homme ne servit de rien : le *Vroucolacas* ne parut pas plus traitable, & tout le monde étoit dans une étrange consternation : on ne sçavoit à quel Saint se voüer, lorsque tout d'une voix, comme si l'on s'étoit donné le mot, on se mit à crier par toute la ville, que s'étoit trop attendre, qu'il falloit brûler le *Vroucolacas* tout entier : qu'après cela ils défioient le diable de revenir s'y nicher ; qu'il valloit mieux recourir à cette extrémité, que laisser deserter l'Isle. En effet il y avoit déja des familles entiéres qui plioient bagage, dans le dessein de se retirer à Syra ou à Tine. On porta donc le *Vroucolacas* par ordre des Administrateurs à la pointe de l'Isle de Saint George, où l'on avoit préparé un grand bucher avec du goudron, de peur que le bois quelque sec qu'il fût, ne brûlât pas assez vîte par lui-même : les restes de ce malheureux cadavre y furent jettez & consumez dans

peu de temps : c'étoit le premier jour de Janvier 1701. Nous vîmes ce feu en revenant de Delos ; on pouvoit bien l'appeller un vrai feu de joye, puisqu'on n'entendit plus de plaintes contre le *Vroucolacas* ; on se contenta de dire que le diable avoit été bien attrapé cette fois-là, & l'on fit quelques chansons pour le tourner en ridicule.

Dans tout l'Archipel on est persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rite grec., dont le diable ranime les cadavres : les habitans de l'Isle de [a] Santorin apprehendent fort ces sortes de loup-garous : ceux de Mycone, après que leurs visions furent dissipées, craignoient également les poursuites des Turcs & celles de l'Evêque de Tine. Aucun Papas ne voulut se trouver à Saint George, quand on brûla ce corps, de peur que l'Evêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer & brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la premiére visite, ils ne manquérent pas de faire payer à la communauté de Mycone, le sang de ce pauvre diable, qui devint en toute maniére l'abomination & l'horreur de son pays. Après cela ne faut-il pas avouer que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas grands Grecs, & qu'il n'y a chez eux qu'ignorance & superstition ?

Quelque bon esprit qu'ils ayent, ils manquent d'instruction, & ne sçavent que ce qu'ils ont appris par la tradition bonne ou mauvaise ; ainsi il n'est pas surprenant qu'ils soient encore dans leur ancienne héresie touchant le Saint Esprit qui ne procede pas du Fils, suivant la plûpart de leurs docteurs ; mais qui est-ce qui s'embarrasse chez eux des disputes de Theologie, si ce n'est quelques Moines de Monte Santo ? la plûpart des Pa-

[a] Sant-Erini.

pas, dont nous voulions ſçavoir les ſentimens ſur cette matiére ne ſçavoient pas l'état de la queſtion. Ils ſont beaucoup mieux inſtruits ſur l'Euchariſtie, & répondoient hardiment & comme en colére, croyans qu'on ſoupçonnoit leur foy, [a] *Il y eſt corporellement*, quand on leur demandoit de quelle maniére ils croyent que Jeſus-Chriſt eſt dans la ſainte Hoſtie.

A l'égard du Purgatoire, ils ne ſçavent à quoi s'en tenir; la plûpart s'imaginent que perſonne ne ſera jugé qu'à la fin du monde: & quoi qu'ils ne déterminent pas le lieu où ſont détenuës les ames des morts juſques au jour de la reſurrection; ils ne laiſſent pas de prier pour les trépaſſez, dans l'eſperance que la miſericorde de Dieu ſera fléchie par leurs priéres: il y en a même quelques-uns parmi eux, qui croyent que les peines d'enfer ne ſeront pas éternelles; mais comme ils ſont très mauvais Géographes, ils ſont auſſi embarraſſez à placer l'enfer que le purgatoire.

Nos Miſſionnaires trouvent de grandes difficultez à ramener les Grecs à leur véritable croyance, ſur tout dans les villes éloignées des côtes où les charitez du Roy ne ſçauroient parvenir aiſément. Il s'en faut peu que leur devotion envers les Saints, & principalement envers la Sainte Vierge ne dégenere en idolâtrie; on fait brûler avec grand ſoin une lampe devant ſon image tous les ſamedis; ils l'implorent inceſſamment, & la remercient des bons ſuccès de leurs affaires; leur parole eſt aſſûrée lorſqu'ils la donnent en baiſant ou en touchant l'Image; mais auſſi ils la grondent quelquefois, & l'apoſtrophent dans leurs malheurs: tout cela ſe racommode bien-tôt, ils reviennent aux baiſers,

[a] Σωματικῶς.

ils la nomment, [a] *La Toute Sainte*, & lui laissent en mourant quelques vignes ou quelques champs: la plûpart des Chapelles lui sont dédiées, les Papas n'y perdent rien ; ils sont héritiers nez pour ainsi dire de tous les biens de la Vierge.

[b] Quoique les Chapelles gréques ne soient pas propres, on ne laisse pas d'y faire l'Office réguliérement tous les Dimanches & Fêtes ; cet office est fort long & dure plus de cinq ou six heures. Après les priéres ordinaires on lit quelques endroits de l'Ecriture sainte, & même la vie des Saints en grec vulgaire; on nous assura qu'il y avoit bien des faits apocryphes dans ces sortes d'histoires: on s'appuye pendant tout ce temps-là sur des [c] béquilles dont toutes les Eglises sont bien fournies ; il ne seroit pas possible de se tenir si long-temps sur ses pieds sans ce secours. L'office commence de grand matin, selon la coutume des premiers Chrêtiens, & d'ailleurs les Grecs prient plus tranquillement pendant le sommeil des Turcs: on s'assemble donc à l'Eglise dès les deux heures après minuit ; on y porte à manger & à boire.

Les Fêtes de campagne sont fort celebres parmi eux, la veille de ces jours se passe en danses, chants, & festins : la mousqueterie fait grand bruit dans les Isles de l'Archipel ; celui qui fait le plus de fracas, passe pour le plus brave : le jour de la Fête est destiné pour les mêmes divertissemens, pourveu que l'on paye quelque chose aux Officiers Turcs pour avoir la liberté de se réjoüir ; ils s'en mêlent eux-mêmes, sur tout pendant la nuit, de peur d'ê-

[a] Παναγία.

[b] Συναξαριον Βιοὶ ἁγίων. *Venet.* 1621. Θ σαυρὸς, Damasceni Thessalonicensis. *Venet.* 1618. Ο' Νεὸς Θησαυρὸς. *Venet.* 1621.

[c] Δεκανίκι.

tre censurez : les plus jolies femmes des Isles ne manquent pas de s'y trouver, & l'on ne pense à rien moins qu'au Saint que l'on doit fêter : au lieu de l'invoquer, on mange des crêpes & des [a] beignets à l'huile ; quelquefois au lieu de fêve, on y mêle un [b] parat, & celui à qui il tombe en partage est le roy de la fête ; Dieu sçait si l'on y boit, & si l'on y dit de bons mots : leur maniére de danser est assez singuliére & ne varie guéres : ceux qui dansent se tiennent ordinairement par le bout d'un mouchoir ; le garçon fait mille bonds, tandis que la fille ne se remuë presque pas : les plus celebres de ces fêtes sont celles de [c] saint Michel, de saint André, de saint Nicolas, de saint George, des quarante Martyrs. Autrefois on y recitoit le panegyrique du Saint dont on celebroit la memoire; cela ne se pratique plus dans les Isles de l'Archipel: celui qui fait la dépense de la fête donne seulement à manger à quelques pauvres, & c'est une imitation des [d] banquets des premiers Chrétiens, ausquels saint [e] Pierre, saint [f] Paul, & saint [g] Jude trouvoient beaucoup à redire. Que n'auroient-ils pas dit ces saints Apôtres contre certaines friponneries des Curez ? [h] Le jour des Rois par exemple, & aux fêtes de Pâques, sous prétexte de donner gratuitement de petites bougies aux enfans, ils vendent bien cher les cierges qu'ils distribuent aux grandes personnes, semblables à ces charlatans, qui ne font pas payer leurs visites aux malades ; mais qui s'en recompensent bien sur leurs

[a] Τηγανισμός.
[b] *Petite monnoye d'argent.*
[c] Πανηγύρεις, Fête publique.
[d] Ἀγάπη, Ἀγάπαι, Festins qui se faisoient dans les Eglises, pour entretenir la charité.
[c] *Epist. 2. 2. v. 13.*
[f] *Epist. 1. ad Corinth. 11. v. 21. 22.*
[g] *Epist. v. 12.*
[h] Πολυκηρίον.

remedes. Dans la plûpart des villages le premier Dimanche de Carême, chaque famille porte un [a] pain à quatre cornes marquées de même que le milieu du pain, au nom de Jesus-Christ; le Papas le benit & distribuë les cornes à quatre personnes de la famille, maîtres ou valets; le milieu est pour quelque cinquiéme qui s'y trouve par hazard, & ces cinq personnes font au Curé la somme de 12, ou 15. sols, sur l'assurance qu'il leur donne que ce pain a plus de vertu que le pain benit ordinaire: enfin les Curez reçoivent les parroissiens les plus zélez à la porte de l'Eglise avec un verre d'eau de vie à la main, bien assurez que ce verre leur attirera une cruche de vin, & quelque piéce de gibier. Il se commettoit bien de ces sortes d'abus parmi nous avant l'établissement des Seminaires; il faut regarder ces saintes maisons comme autant de pepiniéres où se forment les vrays Pasteurs & les saints Prêtres; mais on n'oseroit esperer que l'on employe de long-temps un remede si salutaire dans l'Eglise Gréque. Les couvents de Monte Santo, quelques reguliers qu'ils paroissent, fournissent les fourbes les plus dangereux, bien loin d'élever des hommes Apostoliques capables de rétablir la discipline Ecclesiastique. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c,

a Ψομισφεράκιδες.



# LETTRE IV.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION des Isles de l'Argentiére, de Milo, de Siphanto, & de Serpho.

Il est si dangereux de passer de Candie aux Isles de l'Archipel sur des bâtimens du pays, que nous n'osâmes pas l'entreprendre; le trajet est de cent milles, & ces bâtimens sont des [a] bateaux de douze ou quinze pieds de long, qu'un vent de Nord un peu violent renverse sans peine; d'ailleurs il n'y a point de reposoir en chemin, & c'est un grand malheur en fait de voyages de mer de ne sçavoir où rélâcher quand on est menacé d'une tempête: nous prîmes donc le parti d'attendre une barque Françoise; heureusement il s'en trouva à la Canée une de celles à qui vous deffendez d'aller courir d'une Isle à l'autre pour busquer fortune: je promis au patron que je me garderois bien de vous le dénoncer: il nous passa sur son bord à l'Argentiére le premier jour du mois d'Aoust.

Cette Isle que les Grecs appellent [b] Chimoli, prit le nom de l'Argentiére dans le temps que l'on

[a] *Καΐκη*, Caique.

[b] ΚΙΜΩΛΟΣ. *Strab. rerum Geog. lib.* 10. Κίμωλι, *en grec. vulg.* Cimolus. *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12: Argentaria Italor. *L'Argentiére.*

y découvrit des mines d'argent ; on y voit encore les restes des ateliers & des fourneaux où l'on travailloit à ce métail ; mais on n'oseroit aujourd'hui reprendre ces sortes de travaux sans la permission des Turcs ; & les Turcs sous prétexte que les habitans de l'Isle en retireroient de gros profits, ne manqueroient pas de les accabler d'imposts. Les gens du pays croyent que les principales mines sont du côté qui regarde Poloni, petit port de l'Isle de Milo : ces Isles ne sont éloignées que d'un mille de cap en cap, comme parlent les Geographes, mais le trajet est bien du double : Le Port de l'Argentiére est petit, & n'a pas assez de fond pour les gros bâtimens ; ils restent à la rade du [a] Sud-est à l'abri de l'Isle Polino, connuë des Francs sous le nom de l'Isle brûlée.

Pline assure que [b] Cimole se nommoit autrefois l'Isle aux Viperes; il faut que la race en soit éteinte, car on nous assura qu'on n'y en voyoit plus. Pinet traducteur de Pline, & quelques autres Géographes modernes ont crû que c'étoit l'Isle de Sicandro : pour moi je crois que Sicandro est une Isle imaginaire ; nous n'avons sçû la trouver dans l'Archipel, ni même en apprendre aucune nouvelle.

Il n'y a qu'un méchant village dans l'Argentiére, & l'Isle qui est fort séche & rélevée de montagnes stériles, n'a que dix-huit milles de tour. On n'y séme de l'orge & du coton qu'aux environ du village : on y boit du vin de Milo & de l'eau de citerne, car il n'y a point de fontaine en tout le pays, mais seulement quelques méchants puits : la vigne n'y fournit des raisins que pour manger :

[a] Siroc.

[b] Cimolus quæ Echinusa. *Plin. ibid.*

les Vénitiens en ont coupé tous les oliviers dans les guerres qu'ils ont eûës avec les Turcs : enfin cette Isle est devenuë tout à fait pauvre depuis que le Roy ne souffre plus de Corsaires François au Levant. L'Argentiére étoit leur rendez-vous, & ils y dépensoient en debauches horribles ce qu'ils venoient de piller sur les Turcs ; les Dames en profitoient ; elles ne sont ni des plus cruelles, ni des plus mal faites : c'est l'écüeil le plus dangereux de l'Archipel, mais il faut être bien mal habile pour y échoüer.

Tout le commerce de cette Isle, roule donc sur cette espéce de galanterie sans délicatesse, qui ne convient qu'à des matelots ; les femmes n'y travaillent qu'à des bas de coton & à faire l'amour: ces bas ne sont pas trop propres quoiqu'on en fournisse les Isles voisines: les hommes s'adonnent à la mer, & deviennent assez bons pilotes. Pour de la réligion, ils en ont très peu, de même que dans la plûpart des Isles de l'Archipel où l'on ne trouve que des ignorans, fort mauvais Chrétiens par consequent, & si j'ose le dire, scelerats. Les habitans de l'Argentiére sont presque tous du rite grec, & joüissent encore dans leurs Chapelles d'une vintaine de petites cloches, ce qui n'est pas un petit privilege sur les terres des Turcs. Les Latins sont en petit nombre dans cette Isle, & ne valent pas mieux que les Grecs. L'Eglise Latine est desservie par un Vicaire de l'Evêque de Milo, de laquelle l'Argentiére est comme le fauxbourg. La Justice y est administrée par un Juge ambulant qui est le seul Musulman du pays : ordinairement il n'a ni valet, ni servante, & il n'oseroit parler haut, de peur que les habitans ne le fissent enlever par quelque Corsaire de Malte.

Il n'est pas fait mention de l'Argentiére dans l'Histoire ancienne : cette Isle a toûjours suivi la destinée de Milo. [a] Dans le renversement de l'Empire des Grecs par les Latins, Marc Sanudo noble Vénitien la joignit au Duché de Naxie, avec quelques autres Isles voisines ; elle se trouva envelopée ensuite dans la conquête de l'Archipel par Barberousse.

Quelque miserable que soit l'Argentiére aujourd'hui, les Turcs en retirent mille écus pour la [b] capitation & pour la [c] taille réelle, laquelle consiste en la cinquiéme partie de toutes les denrées : outre ces droits, les habitans donnent encore trois ou quatre cens écus aux officiers du Capitan Pacha, qui viennent y exiger la capitation & la taille.

Il n'y a que deux choses en cette Isle qui regardent l'Histoire naturelle ; la terre Cimolée, & les plantes : à l'égard des mines d'argent, il n'y faut plus penser.

[d] La terre Cimolée dont les Anciens faisoient tant de cas, & qui portoit le nom de cette Isle, est une craye blanche, assez pesante & sans goût, remplie de petit sablon qui se fait sentir sous la dent ; cette craye est friable, mais elle ne s'échauffe ni ne boüillonne point quand on l'arrose avec de l'eau ; elle se fond seulement & devient assez gluante : sa solution qui est grisâtre, n'altere point la teinture du Tournesol, & ne se remuë

[a] *Hist. des Ducs de l'Archip.*

[b] Κεφαλαίον, Carath.

[c] Decatie, αἱ Δεκάται, Decimæ.

[d] Ἡ γῆ Κιμωλία. *Strab. Rerum geog. lib.* 10. Cretæ plura genera ; ex iis Cimoliæ duo ad medicos pertinentia, candidum, & ad purpurissum inclinans. *Plin. Hist. nat. lib.* 35. *cap.* 17.

point avec l'huile de Tartre ; l'esprit de sel répandu sur la terre Cimolée fermente à froid, de même que toutes les matiéres pierreuses : ainsi je suis persuadé que cette espéce de craye ne différe de celle qui se trouve autour de Paris, qu'en ce qu'elle est plus grasse & plus savonneuse ; c'est par cette raison qu'elle décrasse & qu'elle blanchit le linge : ce blanchissage est assez sale, mais il épargne le savon. Je crois que toute sorte de craye blanchiroit aussi bien ; la seule précaution qu'il y auroit à apporter à celle de l'Argentiére seroit d'en separer le gravier & les petits cailloux qui percent le linge. Enfin ces Insulaires ne font pas d'autre lessive, & cet usage est fort ancien chez eux, puisque [a] Pline assûre qu'ils s'en servoient pour blanchir les étoffes.

A l'égard des vertus de la terre Cimolée par rapport à la medecine, les anciens l'employoient pour resoudre les tumeurs : on feroit mieux aujourd'hui de lui substituer la craye blanche ou la terre à potier, que celle des couteliers. [b] Ovide, parlant de Cimole, a eu raison de dire que ses champs étoient remplis de craye : il y a des quartiers de cette Isle qui en sont tous blancs : nous n'y découvrîmes rien qui tirât sur le rouge : peut-être que l'autre espéce de Cimolée dont Pline a fait mention est plus profonde ?

Pour ce qui est des plantes, elles étoient toutes brûlées lorsque nous arrivâmes à l'Argentiére; il en est de même sur la fin de Juillet dans les autres Isles ; les plantes annuelles y sont passées, on ne les connoît plus que par leurs squelets ou par

[a] *Ibid.*

[b] Cretosaque rura Cimoli. *Metamor. lib.* 7.

leurs graines répanduës sur la terre, qui levent aux premiéres pluyes d'automne.

Comme nous étions embarrassez de nôtre bagage & que nous n'avions pas beaucoup de confiance aux gens du pays, nous passâmes à l'Isle de Milo en moins d'une demi heure, le 2. du mois d'Août, sur le bateau de trajet qui va & vient tous les jours d'une Isle à l'autre, [a] Strabon place le Milo à 24. milles du cap Skilli de la Morée, & presque à pareille distance du cap Spada de Candie. On compte ordinairement cent milles entre ces deux Isles. Le Milo est une belle Isle presque [b] ronde, d'environ 60. milles de tour, bien cultivée, & son port qui est un des meilleurs & des plus grands de la Mediterranée, sert de retraite à tous les bâtimens qui vont en Levant ou qui en reviennent : car elle est située à l'entrée de l'Archipel que les Anciens connoissoient sous le nom de la mer Egée.

Cette Isle quoique petite, fut très [c] considerable dans le temps que la Gréce étoit florissante. Le Milo, comme dit [d] Thucydide, joüissoit d'une entiére liberté, 700. ans avant la fameuse guerre du Peloponnese, qu'il a décrite avec tant d'exactitude : non seulement cette guerre interessa la Gréce ; mais toutes les Isles voisines, & les principales villes des côtes d'Asie. Dans ce tumulte, les [e] Miliotes, puissamment sollicitez par les Athéniens, s'obstinérent à vouloir garder la neutralité, peut-être parce qu'ils descendoient des

[a] ΜΗΛΟΣ. *Strab. rer. Geog. lib.* 10. Melos. *Plin. hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12. Milo, *ou* Le Milo.

[b] Hæc insularum omnium rotundissima. *Plin. ibid.*

[c] ἡ Μῆλος ἀξιολογωτέρα τούτων. *Strab. ibid.*

[d] *Lib.* 5.

[e] *Thucyd. lib.* 2.


l'Isle Bruslée.
Serfo.
Sifanto.
Sikino.
L'Argentier
Policandro.
Potani
Castro.
MILO.
Antimilo.
Proto thalassa.
Salines.
St. Helie

Lacédemoniens selon [a] Thucydide & [b] Conon : quoique Estienne le Geographe ait fait de Milo une colonie de Pheniciens; [c] Nicias général Athenien vint à Milo avec une flote de 60. vaisseaux & de deux mille hommes de débarquement, qui ravagérent tout le pays; [d] neanmoins il fut obligé d'abandonner le siége de la ville que [e] Syncelle fait aussi ancienne que Minos fils d'Europe. Quelques années aprés les Atheniens y firent une autre descente avec trois mille hommes, commandez par [f] Cléomedes & Tisias : ces Généraux aprés une longue & ennuyeuse conference qu'ils eurent avec les chefs de l'Isle, bloquérent la ville; mais les Miliotes renversérent leurs travaux. Enfin Philocrates ayant amené un nouveau secours d'Athénes, ils se rendirent à discretion, & ce fut alors que se fit ce grand massacre dont parle Strabon, Diodore de Sicile & Thucydide. Les Athéniens par le conseil [g] d'Alcibiades firent mourir tous les habitans de Milo, excepté les femmes & les enfans [h] que l'on mena en esclavage dans l'Attique. On fit passer cinq cens personnes du même pays pour fonder une colonie dans l'Isle : cependant [i] Lysandre Général des Lacedemoniens ayant obligé Athénes même à se rendre à discretion à son tour, le reste des Miliotes fut renvoyé dans l'Isle, & la colonie des Athéniens rappellée.

Le Milo eut dans la suite le même sort que les autres Isles de l'Archipel, c'est à dire qu'il tomba sous la domination des Romains, & ensuite sous

[a] *Lib* 5.
[b] *Narrat.* 36.
[c] *Thucyd. lib.* 3.
[d] *Diod. Sicul. Biblioth. Hist. lib.* 12.
[e] *Georg. Syncell. Annal.*
[f] *Thucyd. lib.* 5.
[g] *Plutarch. in Alcibiad.*
[h] *Thucyd. ibid.*
[i] *Plutarch. in Lysand.*

celle des Empereurs Grecs. [a] Marc Sanudo, premier Duc de l'Archipel, joignit cette Isle au Duché de Naxie, sous l'empire de Henri de Flandres,
1207. frere de l'Empereur Baudouin. [b] Le Milo fut démembré de ce Duché, par Jean Sanudo sixiéme Duc de l'Archipel, qui ceda cette Isle au Prince Marc son frere, & celui-ci la donna pour dot à sa fille Florence, laquelle épousa François Crispo. Ce Crispo qui descendoit des anciens Empereurs Grecs, trouva le secret de réünir le Milo au Duché de Naxie, en faisant assassiner dans cette Isle, Nicolas Carcerio qui en étoit le neuviéme Duc. Par cet attentat Crispo devint le dixiéme Souverain du Duché de l'Archipel. Barberousse Capitan Pacha soumit à Solyman II. le Milo & la plûpart des Isles de ce Duché.

On a vû de nos jours un Miliote nommé Capsi s'ériger en petit Roy de Milo; il ne manquoit ni de courage ni de talens pour gouverner; mais il fut assez mal-avisé pour quitter son thrône & rendre visite sans ses gardes à un Turc Capitaine de vaisseau, qui lui avoit fait des propositions avantageuses de la part du grand Vizir que ce nouveau Souverain ne laissoit pas d'inquiéter; dès que Capsi fut sur le bord du Turc on mît à la voile, & ce malheureux Miliote, qui n'avoit regné que trois ans, fut pendu à Constantinople à la porte de la [c] prison des esclaves, moins prudent que ces anciens habitans de Milo dont parle [d] Plutarque, lesquels ayant planté une colonie à Cryassa ville de Carie, firent cacher des poignards dans le sein de leurs femmes, & s'en servirent fort à propos pour couper la gorge aux habitans de la ville, qui

[a] *Sanut. lib.1. part.4. cap.7.*
[b] *Hist. des Ducs de l'Archip.*
[c] Il Bagno.
[d] *De virtutibus mulierum.*

les avoient invitez à un festin, dans le dessein de les faire mourir.

Nous debarquâmes dans un quartier de l'Isle appellé Poloni, peut-être à cause de quelque ancien temple d'Apollon ; il fallut rester jusques à midi auprès d'une chapelle abandonnée pour attendre des chevaux, car on compte cinq milles de Poloni à la ville, laquelle porte le même nom que l'Isle suivant l'ancienne coûtume de Gréce marquée par [a] Galien. Après avoir fait plus de la moitié du chemin dans des collines & des campagnes incultes, seches, stériles, on entre dans une plaine fort agréable, laquelle s'étend jusques à la ville, & ne se termine qu'à la grande rade. La ville de Milo qui contient près de cinq mille hommes est assez bien bâtie ; mais elle est d'une saleté insuportable : quand on y bâtit une maison, on commence par l'appartement des cochons qui est au dessous d'une arcade au rez de chaussée ou un peu plus bas & qui donne toûjours sur la ruë ; en un mot c'est là le cloaque de toute la maison : les ordures qui s'y amassent, jointes aux vapeurs des marais salans qui sont sur le bord de la mer, aux exhalaisons des mineraux dont l'Isle est infectée, à la disette de bonnes eaux, empoisonnent l'air de Milo & y causent des maladies dangereuses : les maisons de cette ville valent bien mieux que celles de Candie ; celles de Milo sont à deux étages en terrasse, de bonne maçonnerie & d'une pierre assez singuliére, approchante de la pierre ponce, mais dure, noirâtre, legére, qui resiste aux impressions de l'air, & qui est très propre pour aiguiser toutes sortes de ferremens : il

[a] *De simpl. medicam. facult. lib. 9. §. 11.*

n'y a pas d'apparence que [a] Théophraste & Pline ayent voulu parler de cette espéce de pierre, lorsqu'ils ont dit que les meilleures pierres ponces se trouvoient dans cette Isle ; car les anciens s'en servoient pour adoucir la peau & la rendre plus doüillette : il est certain que les pierres ponces ordinaires sont beaucoup plus propres à cet usage, mais il ne nous a pas paru que celles de Milo fussent d'une tissure plus fine que celles qui sont sur les bords de toutes les Isles de Gréce ; elles viennent toutes de la même carriére, comme nous verrons dans la suite : les terrasses de Milo sont de même fabrique que celles des autres villes de l'Archipel, c'est une couche de terre assez bien batuë, qui se fend & laisse échaper l'eau de toutes parts aux premiéres pluyes ; mais elle s'affermit à mesure qu'elle s'imbibe d'eau & ses crévasses ne se bouchent que peu à peu.

Les Capucins François sont assez bien logez dans cette Isle à l'entrée de la ville à droite en venant du port;il y a quelques années que leur couvent fut démoli par les Turcs, qui se plaignoient qu'on y receloit les vols des Corsaires : la maison a été relevée & la nouvelle Eglise est fort jolie pour le pays : le Roy a donné mille écus pour cet édifice ; les Marchands François, les Capitaines de vaisseaux, les Corsaires même ont contribué selon leurs facultez, car les Capucins sont pauvres par tout.En Levant ils employent leur superflu à nourrir les pauvres familles Chrétiennes, & n'oublient rien pour soulager ou pour délivrer les esclaves. De deux Peres qui sont dans le couvent de Milo, l'un fait l'école Gréque, & l'autre l'Italienne : ils conservent dans leur jardin une figure antique

[a] *De lapidib. Hist. nat. lib.36. cap.21.* An Alcyonium durum Imper. cujus textura ad pumicem accedit ?


Femmes de
MILO.

ſans tête & fort mal traitée ; on croit que c'étoit la figure de Pandore, les reſtes en ſont beaux : il me parut plûtôt que c'étoit une ſtatuë de [a] Diane à plusieurs mammelles, dont on voit la repreſentation ſur quelques médailles de Domitien, de Trajan, de Sabine, de Marc Aurele, de Commode, de Mamée, d'Otacille, d'Etruſcille, de Gallien.

Les Miliotes ſont bons matelots : par l'uſage & la connoiſſance des terres de l'Archipel, ils ſervent de pilotes à la plûpart des vaiſſeaux étrangers. Cette Iſle abondoit en toutes ſortes de biens dans le temps que les Corſaires François tenoient la mer en Levant : on y parle encore des grandes actions de M[rs] de Beneville Temericourt, du Chevalier d'Hocquincour, d'Hugues Cruvelier, du Chevalier d'Entrechaut, de M[rs] Pouſſel, l'Orange, Lauthier, & autres qui amenoient leurs priſes en cette Iſle, comme à la grande foire de l'Archipel ; les marchandiſes s'y donnoient à bon marché ; les bourgeois les revendoient à profit, & les équipages des vaiſſeaux y conſommoient les denrées du pays.

Les Dames y trouvoient auſſi leurs avantages, elles ne ſont pas moins coquettes que celles de l'Argentiére : toutes ces Dames ſe fardent avec la poudre d'une [b] plante marine, dont elles frottent leurs joües pour les rendre vermeilles, mais cette couleur ſe paſſe bien-tôt, & l'uſage de cette poudre gâte le teint & détruit la ſurpeau : les Dames de ces deux Iſles ſont vêtuës de la même maniére ; il n'eſt point d'étranger qui ne trouve leur habit extraordinaire & tout à fait déſavantageux au beau ſexe, il leur gâte la taille & fait paroître les

[a] ΑΡΤΕΜΙΣ ΠΟΛΥΜΑΣΤΟΣ, Diane à pluſieurs mammelles.

[b] Alcyonium durum Imper.

plus jolies personnes avec des jambes monstrueuses : ainsi ces Dames quelques agrémens qu'elles ayent, ne sont bonnes qu'à être representées sur des écrans ou sur des éventails.

Il n'y a que des Grecs dans le Milo, excepté le [a] Juge qui est Turc : le [b] Vaivode est ordinairement un Grec, qui non-seulement éxige la taille réelle, mais qui a droit de châtier & de faire donner la bastonade, comme l'Aga des Janissaires dans les villes de Turquie. En 1700. la taille fut jusques à cinq milles écus, & l'on paya à Mezomorto Capitan Pacha pareille somme pour la capitation. On fait tous les ans trois Consuls à Milo; ils s'appellent [c] *Epitropi*; & ceux qui sortent de charge *Primati* ou *Vechiardi*, c'est-à-dire anciens consuls : ceux qui sont en charge ont l'administration des rentes de la ville, lesquelles se prennent sur la Douane, sur les Salines & sur les Pierres de moulin: tout cela ne s'afferme que mille écus par an : on paye à la Douane trois pour cent pour toutes sortes de marchandises : les moulins à bras que l'on fait dans cette Isle, sont fort propres & la pierre en est excellente : on les porte à Constantinople, en Egypte, dans la Morée, à Zante, à Cephalonie, & même à Ancone. [d] *Mylos* en grec litteral & vulgaire signifie un moulin ; on prétend que l'Isle en a pris le nom à cause du grand commerce qu'on y fait des moulins à bras, mais il y a beaucoup plus d'apparence qu'elle a conservé son ancien nom de *Melos* dont on a fait *Milo*, & que Festus dérive d'un Capitaine Phénicien appellé Melos.

Pour ce qui est du sel, on ne le vend pas dans

[a] Cadi.

[b] Celui qui exige la taille.

[c] Επίτροποι, Administrateur. Intendant.

[d] Μύλος.

cette Isle, car la [a] mesure ordinaire qui pese [b] soixante six livres poid de France, s'y donne pour sept sols : les salines sont à deux milles de la ville tout au fond de la rade : pendant l'hyver l'eau de la mer en remplit les reservoirs, & le sel s'y crystalise dans les grandes chaleurs.

Les Consuls nomment des gens dans tous les quartiers de la ville pour exiger la capitation, laquelle se paye à raison de cinq écus par tête ; ils remettent ensuite cet argent à l'ordre du Capitan Pacha : les Turcs font toûjours quelque nouvelle avanie pour rançonner ces pauvres Grecs : par exemple dans le temps que nous y étions, ils ne voulurent prendre les sequins qu'à deux écus, au lieu qu'ils valent sept livres dix sols : une autre année ils exigent en payement les marchandises du pays sur lesquelles il y a beaucoup à gagner, comme la soye & le coton filé ; d'ailleurs il faut leur faire des presens, si l'on veut éviter la chaine ou les coups de bâton: les Turcs sont plus insolens que jamais dans les Isles, depuis la retraite des Corsaires François, ainsi les Grecs ne sçavent que souhaiter ; les Corsaires tenoient les Turcs en raison, & mangeoient le profit de leurs prises dans le pays ; mais aussi ces Corsaires étoient quelquefois des hostes incommodes, avec lesquels il n'étoit pas trop aisé de vivre.

On plaide en premiére instance devant les Consuls & les Primatis:on appelle de leur jugement au Cadi si l'on veut ; mais les Consuls qui assistent au jugement du Cadi, le menacent de le renvoyer s'il ne fait bonne justice, & le renvoyent en effet, s'il continuë ; c'est au grand Cadi de Scio d'en envoyer un autre ; le nouveau Cadi est traité pen-

a Κίλο.

b 220. oques.

dant trois jours par les Officiers de la ville, qui lui aſſignent un logement, dont il paye le loyer. Il a dix pour cent des effets conteſtez dans le procez; quelquefois il prend de l'argent d'une partie & de l'or de l'autre; il juge en faveur de la plus groſſe ſomme : ſi c'eſt un honnête homme, comme cela ſe rencontre aſſez ſouvent, il condamne à payer ſur le champ en argent ou en marchandiſes; ſi le débiteur n'a aucuns effets, tout eſt perdu, à moins qu'il ne demande du temps pour ſatisfaire : s'il nie la dette, il eſt cru ſur ſon ſerment, & l'on ne peut plus le pourſuivre : on fait venir un Papas devant lequel le Juge le fait jurer ſur l'Evangile ou bien ſur l'Alcoran, s'il n'eſt pas d'humeur d'attendre que le Papas ſoit arrivé.

Il y a deux Evêques dans cette Iſle, l'un Grec, & l'autre Latin; le Latin n'a qu'un Prêtre avec lui pour tout clergé, quoiqu'il ſoit Evêque de Milo, de l'Argentiére, & de Siphanto, où il ne tient que de ſimples Vicaires : le ſiége étoit vacant en 1700. & l'on croyoit que le Pape n'y tiendroit qu'un Vicaire Apoſtolique, parceque l'Egliſe de Milo n'a qu'environ cent cinquante écus de rente; elle en avoit cinq cens autrefois, mais le Grand Seigneur après la guerre de Candie, ayant fait reconnoître les Iſles, & examiner les titres de ceux qui les poſſedoient, l'Evêque Latin de Milo, qui ſous le bon plaiſir des Vénitiens, joüiſſoit de l'Iſle brûlée, ſe trouva ſans titre; ainſi cette Iſle, qui eſt tout près de l'Argentiére fut miſe à l'enchére & venduë cinq cens écus : le dernier Evêque mourut ſi pauvre, qu'il avoit engagé le calice, la mitre, & tous les ornemens de ſon Egliſe : il ſeroit mort de miſére ſans une penſion que le Roy lui avoit accordée, & ſans les charitez que Sa Ma-

esté fait distribuer aux Latins qui sont au Levant: l'Eglise Episcopale est sous le titre de saint Cosme & de saint Damien ; c'étoit autrefois une Chapelle Gréque, qui fut venduë aux Latins ; le logement de l'Evêque qui est tout vis-à-vis, est assez joli : cet Evêque n'a rien à démêler pour ses revenus avec l'Evêque Grec, quoique Mr Thevenot assûre le contraire : peut-être que le sujet de leurs contestations a cessé.

L'Evêque Grec est riche : nous ne le vîmes pas ; il étoit allé à Constantinople pour se faire confirmer par le Patriarche qui en avoit nommé un nouveau, dans le dessein de rançonner l'ancien.

La principale Eglise de Milo est Nôtre-Dame du Port. Παναγια Πορτιανή.

Les autres sont Saint Noirmantin solitaire du mont Sinai. Les Grecs appellent ce Saint Καραλώζος, comme qui diroit un Saint que l'on invoque pour la lépre, Καρά *signifie* noir, & λώζος lépre.

Le Grand Saint George. Ἅγιος Γεώργιος μεγάλος.

Saint George l'Hermite. Ἅγιος Γεώργιος μονονασκιότης.

L'Annonciade auprès de la Place. Εὐαγγελίστρια.

Saint Antoine proche le Château. Ἅγιος Αντώνιος.

Saint Dimitre dans le même quartier. Ἅγιος Δημητριος.

Saint Michel Archange. Ἅγιος Ταξίαρχης.

Saint Jean Baptiste. Ἅγιος Ιωάννης Πρόδρομος.

Le grand Saint Nicolas. Ἅγιος Νικολάος μεγάλος.

Le petit Saint Nicolas. Ἅγιος Νικολάος μικρός.

Le Saint Esprit. Ἅγιον Πνεῦμα.

Saint Athanase. Ἅγιος Ἀθανάσιος.

Saint Spiridion. Ἅγιος Σπυρίδων.

Nôtre-Dame. Παναγία Κυρία.

Les quarante Saints. Ἅγιοι Σαράντα.

Saint Polycarpe. Ἅγιος Πολύκαρπος.
Saint Eleuthere. Ἅγιος Ελεύθερος.

Ces Eglises sont autant de Paroisses, & chacune a son Papas, après l'Evêque, [a] l'Econome est la premiére dignité du clergé, & marche à la droite de ce Prélat, il est comme son Substitut, ou son grand Vicaire : le [b] Thrésorier marche à la gauche : [c] l'Archiviste suit immediatement après : l'Evêque dispose de toutes ces charges, & d'ailleurs il a trente Prêtres qui lui sont soumis.

Outre les Chapelles, qui sont en grand nombre dans cette Isle, on y compte treize Monastéres : sçavoir,

Nôtre-Dame du Château. Παναγία Καςριανή, à deux milles de la ville, du côté du Levant.

Sainte Helene du côté du nord à un mille de la ville, Ἁγία Ελένη.

Nôtre-Dame de la voile, sur une colline au Levant, à un mille & demi de la ville, Παναγία Ἁρμῆρον.

Saint Michel Archange, lequel dépend du couvent du même nom, qui est dans l'Isle de Serpho, Ἅγιος Ταξιαρχης.

Le Monastére de Christ, dépendant du couvent de Saint Jean de Patino ou Patmos, Ὁ Χειςός.

Sainte Saba, qui appartient au Patriarche de Jerusalem, Ἁγία Σάβα.

Saint Jean de Fer, situé au dessous de la montagne de Saint Helie, Ἅγιος Σιδέρο. Ιωάννης.

Nôtre-Dame du Mont, du côté du Levant, à quatre mille de la ville, Παναγία Βουνάδι.

L'admirable Nôtre-Dame à quatre milles aussi, Παναγία Θεοφανή.

[a] Οἰκονόμος. [c] Καρτοφύλαξ.

[b] Σακκελλάριος.

Nôtre-Dame du Jardin, Παναγια Κήπε.

Saint Helie auprès de Castro, sur une colline opposée à la grande montagne de Saint Helie, au sommet de laquelle est une solitude où il n'y a qu'un seul Caloyer, Ἅγιος Ἠλίας.

Saint George le Chauve, sur une colline auprès de Saint Helie à la vûë du Port, Ἅγιος Γεώργιος Καπούλης.

Sainte Marine, couvent au dessous de Saint Helie, Ἁγία Μαρίνη.

C'est le plus beau de tous les monastéres de l'Isle : on y boit de très bon vin, qui ne cede en rien à celui de Candie. Il y a plus d'oliviers dans ce quartier là que dans tout le reste de Milo. La source qui arrose les Jardins de ce couvent est belle, & coule vers le fond d'un grand puits : les Orangers & les Cedres y seroient parfaitement beaux si l'on avoit l'industrie de les cultiver : les environs de la maison sont agréables, couverts de Lentisques & d'Arbousiers, qui sont rares ailleurs, car on ne brûle que des brossailles dans cette Isle, & la charge d'une bourrique s'y vend quinze ou vingt sols.

Par rapport à l'Histoire naturelle, il faut regarder le Milo comme une roche presque toute creuse, spongieuse pour ainsi dire, & pénétrée de l'eau de la mer. Les mines de fer qui s'y trouvent & qui ont fait donner le nom au quartier de [a] saint Jean de fer, y entretiennent des feux perpetuels ; les experiences suivantes semblent démontrer que ce métail est la principale matiere des feux souterrains. Ce principe étant bien établi, l'on aura moins de peine à expliquer la production des mineraux dont cette Isle est remplie.

[a] Σιδηροιωάννης.

Il eſt certain que la limaille de fer s'échauffe conſiderablement ſi on la mouille avec de l'eau commune : cette chaleur eſt bien plus forte ſi l'on ſe ſert de l'eau marine, & ſi l'on méle du ſoufre en poudre avec la limaille de fer on voit brûler ce mélange quelque temps après l'avoir humecté. Il eſt donc vrai-ſemblable que les feux qui ſe font ſentir continuellement dans cette Iſle, ne viennent que de la matiére ferrugineuſe, & du ſoufre que l'on y découvre preſque partout, & ces matiéres s'échauffent avec l'eau marine dont elles ſont abrevées. Quand on fait le tour de l'Iſle en bateau, on découvre les embouchures de pluſieurs canaux ſouterrains, par où l'eau de la mer s'engoufre, & par le moyen deſquels le ſel marin eſt porté juſques dans les moindres cavitez de cette roche ſpongieuſe.

Il y a beaucoup d'apparence que ce ſel y ſoufre à peu près la même torture que celui que l'on met dans nos cornues : c'eſt à dire, que le feu qui échauffe continuellement les entrailles de cette Iſle, fait ſéparer de ce ſel un eſprit acide, ſemblable à celui que nous tirons du ſel marin avec le feu ordinaire. Il faut raporter à cet acide la production de l'alun & du ſoufre, qui ſont les mineraux les plus communs qui ſe trouvent à Milo : car cette liqueur penetrant inſenſiblement les rochers les plus durs, les diſſout, s'incorpore avec eux, & ſe convertit en alun. On n'en ſçauroit preſque douter, puiſqu'en verſant de l'eſprit de ſel ſur les pierres ordinaires ou ſur de la craye, on produit des concretions alumineuſes ; le même eſprit acide, mêlé avec le bitume qui coule dans les veines de la terre y forme du ſoufre. Tout le monde convient que le ſoufre n'eſt autre choſe

qu'une matiére grasse fixée par un esprit acide : le soufre que l'on fait artificiellement & l'analyse du soufre commun, ne permettent pas de douter de cette verité. Non seulement l'eau de la mer est salée, mais elle est amere & grasse ; car tout bien consideré, que deviendroit cette grande quantité d'huile qu'y déposent les poissons qui s'y pourrissent continuellement ? Il n'est pas surprenant que dans les grandes tempêtes on la voye quelque fois s'enflammer. Peut-être que cette graisse est en partie la matiére du bitume dont se fait le soufre commun, & c'est peut-être là raison pourquoi ce soufre se trouve ordinairement dans les lieux qui ne sont pas éloignez de la mer, où les tremblemens de terre ne sont que trop fréquens. Tels sont les fameux Volcans qui vomissent des flammes : la Vesuve, Stromboli, le mont Ethna, les montagnes d'Irlande, le Fayal, le Pic de Teneriffe. Il y a dans ces Isles & sur les côtes de la terre ferme de l'Amerique, des feux qui brûlent depuis le commencement du monde.

Pour revenir à l'Isle de Milo, il est constant que l'on y trouve abondamment tous les materiaux nécessaires pour la production de l'alun & du soufre. Pour du nitre il n'y en a point quoiqu'en disent les habitans qui le confondent avec l'alun. Le soufre de Milo est parfaitement beau & a un petit œil verdâtre & luisant, qui le faisoit préferer par les anciens à celui d'Italie : [a] on trouve ce soufre en cette Isle par gros morceaux en creusant la terre, & par grosses veines dans les carriéres d'où l'on tire les meules de moulin. [b] Si

[a] Sed nobilissimum in Melo insula. *Plin. Hist.nat. lib.* 35. *cap.* 15.

[b] Γεννᾶται δὲ πλεῖστον ἐν Μήλῳ καὶ Λιπάρᾳ. *Diosc. lib.* 5. *cap.* 124.

les autres Isles ne renferment pas de ces sortes de mineraux, c'est que leur structure interieure n'est pas favorable à l'introduction de l'eau de la mer, dans les creux des rochers, & que d'ailleurs elles manquent de matiére ferrugineuse.

Le Milo est donc comme un laboratoire naturel où continuellement il se prépare de l'esprit de sel, de l'alun, du soufre par le moyen de l'eau de la mer, du fer, des roches, & par la structure singuliére de l'interieur de cette Isle, qui est telle qu'elle laisse filtrer en plusieurs endroits la partie saline & la partie grasse de l'eau marine : ces parties sont mises en mouvement par la violence des brasiers, que le fer & le soufre y excitent jour & nuit ; & l'ouvrage de ces brasiers qui est la production de l'esprit de sel, y forme le soufre & l'alun. Il est bon de remarquer que ce rocher spongieux & caverneux, qui sert de fondement à Milo est comme une espéce de poile qui en échauffe doucement la terre & lui fait produire les meilleurs vins, les meilleures figues & les mélons les plus délicieux de l'Archipel ; la séve de cette terre est admirable & travaille toûjours, les champs ne s'y reposent jamais. La premiére année on y seme du froment, la seconde de l'orge, & la troisiéme on y cultive le coton, les legumes & les melons, tout y vient pêle mêle ; la campagne est chargée de toute sorte de biens : les terres sont comme autant de jardins séparez les uns des autres par des murailles de pierre seche, c'est à dire, sans mortier, ni torchis. [a] Pendant la guerre on y seme peu de coton, parceque les armées s'y fournissent de grains, de haricots, & d'autres legumes : durant la paix on n'y recüeille pas assez de blé pour nourrir les

[a] Xylon sive Gossypium herbaceum, J. Baub. I. 343.

habitans : mais on y ſeme beaucoup de coton qui ſe vend bien plus cher que le blé ; le coton en coque, c'eſt à dire, envelopé de ſon fruit, vaut [a] un ſequin le quintal, & juſques à dix ou douze francs lorſqu'il eſt en rame, c'eſt à dire épluché & ſans coque.

De la ville à la rade, dans l'étenduë de deux milles de terrain on ne voit que jardins & campagnes fertiles en froment, orge, coton, ſeſame, haricots, melons, citroüilles, coloquinte ; ces campagnes ſont terminées par les ſalines & les ſalines aboutiſſent à la rade, dont les hauteurs ſont couvertes de beaux vignobles, d'oliviers & de figuiers.

La rade de Milo peut contenir aiſément une grande armée navale : [b] ſon entrée regarde le Nord-oüeſt, & les vaiſſeaux y ſont à couvert de toute ſorte de vents, du côté de [c] *Prothotalaſſa* où eſt le bon mouillage. Les deux petits écueils qui ſont à l'entrée de la rade, s'appellent [d] *Acraries*, c'eſt à dire éminences : Antimilo eſt une Iſle deſerte qui s'éleve en pain de ſucre, entre le Ponant & le Nord-oueſt, les Grecs l'appellent Remomilo, & les Francs lui ont conſervé le nom d'Antimilo. Praſoniſi eſt une autre Iſle près du port de ſaint Jean de fer, derriére la montagne de S. Helie, à gauche de la rade, en venant de la ville. Il y a encore bien de petits écueils autour de Milo ; mais ils ne ſont pas aſſez conſiderables pour en faire une recherche exacte.

Dans le printemps, le Milo de méme que les autres Iſles de l'Archipel, eſt un tapis admirable, parſemé d'Anemones de toutes ſortes de couleurs :

[a] 7 *liv.* 10. *ſ.* 140. *liv. peſant.*

[b] Miſtral.

[c] Πρωτοθάλασσα.

[d] Ακράεμς.

elles ſont ſimples, cependant c'eſt de leurs graines que viennent les plus belles eſpéces qui ſe voyent dans nos parterres. Parmi les plantes rares qui naiſſent dans cette Iſle, la [a] Pimprenelle épineuſe fut celle qui nous fit le plus de plaiſir : nous l'avions déja vûë en Candie, mais je ne pouvois pas m'imaginer que cette plante que nous n'élevons qu'avec beaucoup de ſoin dans nos jardins, dût être la plus commune de l'Archipel : c'eſt un ſous-arbriſſeau que l'on appelle en Grec vulgaire. [b] *Stœbida*, lequel outre la reſſemblance du nom, répond aſſez bien par rapport aux vertus, à la Stœbé de Dioſcoride. La Pimprenelle épineuſe eſt d'un uſage merveilleux dans cette Iſle, pour y multiplier les pâturages, & transformer pour ainſi dire, les landes en prairies. Dans le mois d'Aouſt, lorſque le vent du nord ſoufle, on allume un pied de cette plante ſeche ; dans un inſtant le vent porte le feu dans tout un quartier, juſques au pied des montagnes. Aux premiéres pluyes d'Automne, ces terres brûlées pouſſent d'excellentes herbes, leſquelles viennent bien plûtôt qu'en France, parce qu'il ne gêle jamais dans cette Iſle : la neige y tombe rarement ; lorſqu'il en tombe, elle ſe fond dans un quart d'heure : le froid n'y eſt point nuiſible aux oliviers comme en Provence & en Languedoc, où la tiſſure de l'écorce de ces arbres eſt déchirée par la dilatation de l'eau qui ſe gêle dans les pores de leurs fibres. Cette heureuſe temperature & la bonté des pâturages, contribuent beaucoup à l'excellence des beſtiaux qu'on y nourrit. On y voit de beaux troupeaux de chevres, dont le lait ſert à faire de très bons fromages. [c] Clément

[a] Pimpinella ſpinoſa ſeu ſempervirens Mor.umb.57.

[b] Στοιβή. *Dioſc. lib.4.cap.12.*

[c] *Pædagog. lib.2. cap.1.*

d'Alexandrie & [a] Julius Pollux dans le dénombrement qu'ils ont fait des meilleures choſes que l'on peut manger en Gréce, n'ont pas oublié les chevreaux de Milo.

Le vin eſt une des meilleures marchandiſes de cette Iſle ; voici comment on le fait par tout l'Archipel : chaque particulier a dans ſa vigne un [b] reſervoir de la grandeur qu'il juge à propos, quarré, bien maçonné, révêtu de ciment ; mais tout découvert. On foule les raiſins dans ce reſervoir après les y avoir laiſſé ſécher pendant deux ou trois jours, & à meſure que le mouſt coule par un trou de communication, dans un baſſin qui eſt au bas du reſervoir, on remplit de ce mouſt des outres que l'on porte à la ville : on les vuide dans des futailles ou dans de grandes cruches de terre cuite, enterrées juſques à l'ouverture, dans leſquelles ce vin nouveau bout tout à ſon aiſe ſans marc ; on y jette trois ou quatre poignées de plâtre, ſuivant la grandeur des piéces, ſouvent on y ajoûte une quatriéme partie d'eau douce ou d'eau ſalée, ſuivant la commodité des lieux. Après que le vin a ſuffiſamment cuvé on bouche les vaiſſeaux avec du plâtre gaché. Le plâtre n'eſt pas rare dans l'Iſle du côté de Poloni : faute de bois, on l'y cuit avec des bouzes de vache.

On n'employe ni bois ni leſcive dans cette Iſle pour blanchir le linge : on le laiſſe tremper dans l'eau, puis on le ſavonne avec une terre blanche ou craye, qui ne differe en rien de la terre Cimolée de l'Argentiere. Peut-être qu'on y en trouve-

[a] Ἔριφοι ἐκ Μήλου. *Onomaſt. lib.6. cap.*10.

[b] Πατητήρια. Πάτος, *ſignifie* un preſſoir. Πάτωμα, un pavé : *ce reſervoir eſt pavé, & l'on y preſſe les raiſins, en les chargeant de grandes pierres plattes.*

roit de plus fine & de plus blanche, si on se donnoit la peine de creuser. [a] Dioscoride & Pline l'appellent la terre de Milo, parce que dans leur temps la meilleure se trouvoit dans cette Isle.

Les eaux de Milo ne sont pas fort bonnes à boire, sur tout dans les bas fonds, où elles sont infectées d'une odeur de soufre & d'œufs couvis. Il n'y a gueres que la fontaine de Castro qui soit excellente : cette source est chaude dans son bassin : mais elle devient tres froide deux heures après qu'elle est puisée, & l'on n'en sçauroit trouver de plus legere. Pendant la derniere guerre, le général Morosini envoyoit des galiotes en charger des barrils pour sa table. Castro est un village situé sur une montagne, à gauche en entrant dans la rade. Les Provençaux le nomment Sixfours, parce qu'il ressemble à un village de même nom qui n'est pas bien loin de Toulon. Le séjour que nous fimes pendant quelques jours dans cette Isle, nous donna lieu de faire les remarques suivantes.

[b] Les bains publics sont au pied d'une petite colline à la droite en descendant de la ville au port. Les Grecs appellent ces bains *Loutra*, & non pas *Staloutra*, comme prononcent les Francs; qui en cette occasion comme en beaucoup d'autres, corrompent l'expression dont se servent les Grecs pour dire allons aux bains. On entre d'abord dans une caverne dont l'entrée est en arc surbaissé : il faut se courber pour y passer, mais après avoir avancé environ 50. pas, on trouve deux chemins dont l'un est si étroit, qu'il faut s'y traîner à quatre pates : cependant on le préfere à

[a] Melinum candidum & ipsum est optimum in insula Melo. *Plin. Hist. nat. lib.* 35. *cap.* 6.

[b] *Λουτρά. Εἰς τὰ Λουτρά.* ad balnea.

l'autre

l'autre, parceque ce dernier, quoique plus spacieux, est fort raboteux. Tous les deux conduisent à une sale creusée par la nature : à côté de cette sale est un reservoir d'eau tiéde & salée, dans lequel on s'assied pour se baigner. Il fait si chaud dans ce lieu, que l'on y suë à grosses gouttes, & plus commodément que dans les bains artificiels, où la poitrine souffre ordinairement : ceux qui ne vont là que pour suer s'asseyent au fond de la sale dans un lieu un peu élevé. Cette étuve naturelle seroit bonne pour des personnes incommodées de paralysie, de rhumatisme ou d'autres fluxions indépendantes des maladies secrettes, qui ne cedent pas aux sueurs excitées par des remedes exterieurs: cependant l'étuve dont nous parlons n'est fréquenté que par de vieux débauchez qui ne peuvent guerir que par le mercure, & c'est ce qui décredite fort ces lieux. L'eau des bains n'altere en aucune maniere la teinture du Tournesol : ce n'est que de l'eau marine échauffée, laquelle blanchit & coagule l'huile de tartre, comme fait l'eau marine toute froide. Celle de ces bains s'écoule naturellement dans des marais salans, à quelques pas de là.

Au dessous de ces bains, sur le bord de la mer, tout près de [a] *Protothalassa*, sortent au travers du sable plusieurs boüillons d'eau si chaude qu'on n'y sçauroit tremper les doigts sans se bruler : comme je n'avois ni thermometre, ni autres instrumens pour en mesurer le degré de chaleur, je m'avisai de plonger une douzaine d'œufs dans cette eau pour voir si elle les durciroit dans l'espace de cinq ou six minutes, comme le fait l'eau commune, qui boût sur le feu ; mais nous remarquâ-

[a] Πρωτοθάλασσα.

mes avec une extrême surprise qu'après une demi heure à peine le moyeu de ces œufs paroissoit altéré: on en ouvrit d'autres une heure après, ils ne parurent que fort peu differens des premiers; enfin après deux heures de temps, il ne s'en trouva aucun qui fût veritablement cuit, comme le sont nos œufs mollets. On remarqua seulement que quelques autres que l'on avoit enterrez dans le sable, se trouvérent suffisamment cuits & propres à manger: cela fait voir qu'il y a autant de difference entre la chaleur de l'eau & celle du sable, qu'entre le bain marie & le feu de sable. Ce phénomene pourtant me parut surprenant; car je me souvenois encore d'avoir vû au Fort des bains en Roussillon, des soldats qui mangeoient des poules cuites dans ce grand & beau reservoir que les Romains avoient fait bâtir & voûter magnifiquement, pour y conserver une source d'eau bouillante, laquelle jallit sur le grand chemin. Toutes les sources d'eau bouillante que j'ai observées en differens pays, m'ont paru également chaudes, parceque je n'avois d'autre thermometre que ma main, & certainement je n'en ai trouvé aucune de celles que l'on appelle bouillantes où j'aye pû tremper les doigts sans me brûler. Toutes ces sources fument également: cependant on trouve entr'elles cette difference par rapport aux œufs, que dans les unes ils ne s'y cuisent pas dans l'espace de deux heures, & dans quelques autres ils se cuisent en quatre ou cinq minutes, comme nous l'observâmes quelque temps après dans celles de Prousa capitale de Bithynie au pied du mont Olympe en Asie. La boüe, ou la residence de toutes les eaux bouillantes m'a toûjours paru de couleur de rouille; ce qui me fait conjecturer que la matiére ferrugineuse y a beaucoup de part.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la vertu des eaux chaudes : je remarquerai seulement qu'un gentilhomme de Cephalonie, qui avoit une galle universelle, fort enracinée, & qui n'avoit pas cedé aux remedes ordinaires, fut gueri après s'être baigné pendant 25. jours dans les eaux de Milo. On les faisoit porter à la ville, par l'ordonnance du docteur Stai Candiot, homme d'esprit & bon medecin. Ce malade fut plus heureux que celui dont parle [a] Hippocrate, car de l'aveu de ce grand homme, celui-ci après avoir été gueri d'une demangeaison insupportable & d'une galle horrible, par l'usage des eaux de Milo, devint hydropique, & mourut. Voilà un titre bien authentique pour donner du crédit aux bains de cette Isle.

Le 15. Aoust nous allâmes voir la fontaine qui purge : elle est à six milles de la ville du côté du nord, entre saint Constantin & Castro. Cette source sort precisément sur le bord de la mer, dans un lieu escarpé, mais elle coule de niveau avec l'eau salée, & s'y mêle le plus souvent : il y en a un autre boüillon un peu plus haut, où la mer ne monte pas lorsqu'elle est calme. Ces sources sont presque tiédes & d'une douceur fade : elles coagulent pourtant l'huile de tartre, quoiqu'elles ne fassent rien sur les autres essays. Dans le mois de May, lorsque la mer est basse, les Grecs vont boire de cette eau pour se purger, ils en avalent des cruches entiéres, & même après avoir vuidé les grosses matiéres, ils continuent d'en boire jusques à ce qu'ils la rendent toute claire. Les voilà purgés pour toute l'année, comme les chiens qui mangent du Chiendent dans le printemps.

Après avoir visité les eaux minerales, nous allâ-

[a] Epid. *lib.* 5.

mes voir les mines d'alun, dont les principales sont à demi lieüe de la ville, du côté de sainte Venerande : on n'y travaille plus aujourd'hui & même les Consuls ont fait fermer l'ouverture des principales, de peur que les Turcs ne leur fissent de nouvelles avanies, sur le profit qu'ils pourroient faire du commerce de l'alun. On fit bien des façons pour nous y conduire : ce ne fut qu'après avoir exigé de nous quelque argent, comme cela se pratique en Levant pour les moindres bagatelles. On entre d'abord dans une caverne assez simple, d'où l'on passe par une espéce de boyau dans quelques chambres que l'on a creusées autrefois, à mesure que l'on en tiroit l'alun ; ce sont des voutes hautes seulement de quatre ou cinq pieds, sur neuf ou dix pieds de large, incrustées d'alun presque partout : cet alun vient en pierres plattes de l'épaisseur de huit ou neuf lignes, jusques à un pouce : à mesure qu'on en détache quelques-unes, on en trouve de nouvelles, & l'on voit manifestement que l'esprit de sel qui a penetré ces pierres, les a pour-ainsi dire fait exfolier suivant leurs veines. La solution de cet alun naturel & non préparé est aigrelette & stiptique : elle fermente & coagule l'huile de tartre comme l'alun purifié, duquel il ne différe que par une plus grande quantité de matiére pierreuse. L'alun de plume qui s'y trouve aussi, fait les mêmes changemens avec les essays : mais ni l'un ni l'autre ne laissent échaper aucune odeur urineuse, lorsqu'on y verse de l'huile de tartre : ce qui ne permet pas de soupçonner qu'il y ait aucun mêlange de sel ammoniac.

Cet alun de plume est une des plus belles choses qu'il y ait en Levant par rapport à l'histoire

naturelle. Aucun voyageur que je ſache ne l'a décrit. Il vient par gros paquets compoſez de filets déliez comme la ſoye la plus fine, argentez, luiſans, longs d'un pouce & demi, où de deux, de même goût & de même caractére que l'alun en pierre. Il ne faut pas confondre comme l'on fait ordinairement l'alun de plume avec l'amianthe ou pierre incombuſtible. Par tout où j'ai demandé de l'alun de plume en France, en Italie, en Hollande, en Angleterre ; on m'a toûjours préſenté une méchante eſpéce d'amianthe que l'on apporte des environs de Caryſto dans l'Iſle de Negrépont: il eſt ordinairement tout brizé, & de toutes les eſpéces d'amianthe, c'eſt aſſûrement la plus mépriſable ; mais il ne ſe fond ni dans l'eau ni dans le feu, non plus que l'amianthe de Smyrne, de Gene, & des Pyrenées ; en un mot l'amianthe eſt une matiére pierreuſe & inſipide qui s'amollit dans l'huile, & y aquiert aſſez de ſoupleſſe pour pouvoir être filée ſur du fil de coton : on en fait des bourſes & des mouchoirs que l'on blanchit au feu. L'alun de plume au contraire eſt un véritable ſel qui ne différe de l'alun ordinaire qu'en ce qu'il eſt partagé en petits filets : les pierres au travers deſquelles cet alun s'échape ſont très legéres & friables. Nous fimes plus de cent pas pour revenir de la derniére de ces voutes à la caverne, & nous fûmes contraints aſſez ſouvent de nous coucher ſur le ventre pour paſſer d'une voute à l'autre.

Les anciens ont connu toutes ces eſpéces d'alun. [a] Pline aſſûre qu'après celui d'Egypte, on faiſoit grand cas de celui de Melos, où l'on en trou-

[a] Concreti aluminis unum genus Schiſton appellant Græci in capillamenta quædam caneſcentia dehiſcens ; unde quidam trichitin potius appellavere. *Hiſt. nat. lib.* 35. *cap.* 15.

voit à ce qu'il dit de ſolide, de liquide & de chevelu, ou délié comme des cheveux : on ne ſçauroit mieux ce me ſemble dépeindre l'alun de plume, que par cette comparaiſon. Dioſcoride qui en avoit parlé de même avant lui, aſſûre que l'alun de Melos empêche les femmes de concevoir ; c'eſt peut-être une fauſſe obſervation. Cependant ces Auteurs que l'on traite ſouvent de faux hiſtoriens de la nature, ont bien mieux connu ces ſortes d'alun que pas un de nos modernes. [a] Suivant Diodore de Sicile, les anciens ne tiroient que peu d'alun de l'Iſle dont nous parlons, [b] & ils ne connoiſſoient que les mines de Lipara & de Melos.

A quatre milles de la ville, vers le ſud, tout au bord de la mer, dans un lieu fort eſcarpé, ſe voit une grotte d'environ quinze pas de profondeur où les eaux de la mer penetrent lorſqu'elle eſt agitée. Cette grotte qui a près de quinze ou vingt pieds de haut, eſt toute incruſtée d'alun ſublimé, auſſi blanc que la neige en quelques endroits, rouſſâtre en quelques autres, & doré comme les fleurs de ſel ammoniac calibées : cette couleur jaune vient ſans doute de quelque mêlange de fer ou d'ocre : ces incruſtations ne brûlent point dans le feu, & laiſſent une eſpéce de rouille après qu'elles ſont conſumées. Tous les rochers qui ſont autour de la caverne, ſont revetus de ſemblables concrétions : il y en a beaucoup qui ne ſont que du ſel marin ſublimé, auſſi doux que la fleur de farine ; on y voit des trous où l'alun paroit tout pur & comme friable, mais d'une chaleur exceſſive : ces concrétions fermentent à froid avec l'huile de tartre.

[a] Ἡ στυπτηρία τριχῖτις. *Dioſc. Lib. 5. cap. 123.*

[b] *Bibliotb. hiſt. lib. 5.*

Parmi ces concrétions on découvre deux sortes de fleurs très blanches, déliées comme des brins de Soye ; les unes sont alumineuses & aigrelettes: les autres sont tout à fait insipides & pierreuses. Les filets alumineux n'ont que trois ou quatre lignes de long, & sont attachez à des concrétions d'alun ; ainsi ils ne différent pas de l'alun de plume ; mais les filets pierreux sont plus longs, un peu fléxibles,& sortent de ces rochers. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la pierre que [a] Dioscoride a comparée à l'alun de plume, quoiqu'elle soit, comme il dit sans goût, & sans astriction : le même auteur la distingue de la pierre amianthe. Quoiqu'il en soit, il semble que cette concrétion soit une végétation de la roche même,car on trouve des paquets de ces filets qui ont perdu leur fléxibilité, qui se sont durcis, & qui sont devenus pierres, sans pourtant que la direction des filets se soit confonduë ou effacée ; cela pourroit donner de nouvelles lumiéres pour faire connoître la végétation des pierres, que j'ai proposée dans l'Histoire de l'Academie Royale des Sciences. La même direction des fibres paroît sensiblement dans toutes les espéces d'amianthe, & sur tout dans celui des Pyrenées, & dans celui de Smyrne. Ces pierres sont très dures pendant un certain temps, & rayées suivant leur longueur : ensuite elles se décomposent d'elles mêmes par je ne sçai quelle raison, & leurs filets se détachent les uns des autres par portions, comme s'ils avoient été collez ensemble, & qu'ils vinssent à se décoller. On remarque aussi très sensiblement la même direction dans la pierre d'où l'on tire ce beau plâtre d'Espagne : cette pierre est très commune en Provence.

[a] *Lib. 5. cap. 123.*





J'ai des morceaux de plâtre de Montmartre où il y a de semblables concrétions.

La fléxibilité de ces pierres de Milo, qui ne sont à proprement parler que des embrions pierreux, peut servir pour rendre raison d'une pierre merveilleuse que Mr Lauthier Secretaire du Roy, & fameux Avocat au Conseil, a conservée long temps dans son cabinet; cette pierre qui étoit fort dure, de la qualité du grez, quarrée, de près de deux pouces d'épaisseur & d'environ un pied de longueur, avoit une certaine fléxibilité qui la faisoit plier sensiblement quand on la tenoit par le milieu en équilibre sur la main.

A quelques pas de cette caverne, sur le bord de la mer est une autre grotte dont le fond & le bas sont remplis de soufre qui brûle sans cesse, en sorte qu'il n'est pas possible d'y entrer. Tous les environs fument continuellement, & jettent souvent des flâmes; on y voit du soufre tout pur & comme sublimé, lequel ne cesse de s'enflammer en certains endroits; il y en a d'autres d'où distille goutte à goutte une solution d'alun beaucoup plus acre que celle de l'alun ordinaire: cette solution est d'une stipticité presque corrosive, & fermente vivement avec l'huile de tartre. Suivant les apparences ce devroit être cette espéce d'alun que Pline a appellé alun liquide & qu'il désigne précisément dans l'Isle de Melos; néanmoins cette espéce d'alun n'étoit pas liquide, comme on peut le voir dans Dioscoride. Il semble que la liqueur qui coule de cette grotte ne soit qu'un esprit de sel qui tient en solution des parties terreuses & alumineuses: cela confirme la production naturelle & continuelle de l'esprit de sel, dans l'interieur de cette Isle. Ceux qui ont la galle vont suer dans cette

grotte : ils baſſinent legerement les endroits les plus mal-traitez de la peau avec cette liqueur d'alun : ils ſe lavent un quart d'heure après avec l'eau de la mer, & gueriſſent ordinairement, ſans faire d'autre remede.

On ne finiroit pas ſi l'on vouloit décrire toutes les différentes cavernes de cette Iſle. Il n'y a point de trou dans ces rochers, où l'on ne ſente une chaleur conſiderable dès qu'on y enfonce la tête. Du temps que les Corſaires regnoient dans l'Iſle, ils firent racommoder une ancienne étuve qui porte encore leur nom. On y fit bâtir des chambres aſſez commodes, où ils alloient ſuer pendant quelques jours ; cette étuve eſt une caverne naturelle, ſituée à côté de la montagne de ſaint Helie & échauffée par les vapeurs de quelque eau chaude, ſemblable à celle des bains. On ſent bien que ce n'eſt pas une exhalaiſon ſéche, car elle amollit la peau, & facilite par là le paſſage des matiéres de la tranſpiration : on pourroit en faire un grand uſage pour les rhumatiſmes & pour certaines paralyſies; mais comme ce lieu n'eſt fréquenté que par des perſonnes infectées de maux veneriens, la plûpart en ſortent plus malades que lorſqu'ils y ſont entrez, parce que la ſueur n'emporte que la plus ſubtile partie du virus, ce qui reſte de cette humeur devient ſi acre qu'il détruit la tiſſure des os.

Après avoir examiné la caverne d'où diſtille cette liqueur alumineuſe, on nous conduiſit à une chapelle dediée à [a] ſaint Cyriaque, près de laquelle il y a un terrein qui brûle inceſſamment, & dont les champs des environs fument toûjours. Il y en a d'auſſi jaunes que s'ils étoient couverts de fleurs de Sanve ou de Souci : c'eſt la fleur de

[a] Ἅγιος Κυριακός.

ſoufre qui donne cette couleur à la terre. La fontaine brûlante de Dauphiné, que l'on appelle avec plus de raiſon le terrein brûlant, eſt de même nature.

Quoique l'air de Milo ſoit aſſez mal ſain, & que les habitans y ſoient ſujets à des maladies dangereuſes, on ne laiſſe pas de s'y divertir ; on y fait bonne chere à peu de frais ; car les perdrix n'y valent que quatre ou cinq ſols la piéce ; les tourterelles, les cailles, les becfigues, les ramiers, les canards y ſont en abondance; on y mange de bonnes figues, de bons mélons, & d'excellens raiſins; les choux-raves n'y ſont pas mauvais : [a] on n'y manque pas de poiſſons délicats les jours maigres, d'hériſſons de mer, & de bonnes huitres ; mais celles qu'on appelle [b] huitres rouges, ſont coriaces & trop ſalées : les [c] yeux de bouc y ſont tout à fait délicieux, & plus gros qu'en Provence.

Dans le temps que nous étions dans cette Iſle, il y regnoit une maladie très fâcheuſe, & qui eſt aſſez commune en Levant, où elle emporte les enfans en deux fois 24. heures. C'eſt un charbon dans le fond de la gorge, accompagné d'une cruelle fiévre : cette maladie que l'on peut nommer la peſte des enfans, eſt épidemique, quoiqu'elle épargne les grandes perſonnes. La précaution la plus néceſſaire pour arrêter les progrès d'un ſi grand mal, eſt de faire vomir les enfans dès le moment qu'ils ſe plaignent du mal de gorge, ou que l'on s'apperçoit que leur tête commence à s'apeſantir : il faut réiterer ce remede ſuivant le beſoin, afin de vuider une eſpéce d'eau forte qui ſe décharge ſur la gorge. Il eſt neceſſaire de ſoutenir la circulation des liqueurs & les forces du malade,

a Braſſica Gongylodes C.B. Pin.

b Γαϊδαροπόδια.

c Πεταλίδες.

par des remedes ſpiritueux comme ſont la thériaque, l'eſprit volatile, aromatique, huileux, & ſemblables. La ſolution de ſtyrax liquide dans l'eau de vie, eſt excellente en gargariſme dans cette rencontre ; mais le cas eſt preſſant, & l'on ne ſe preſſe guére en Levant dans les maladies les plus aiguës. On n'y trouve ordinairement que des Chirurgiens très ignorans, François ou Italiens. Nous avons pourtant connu à Conſtantinople M^r Deſchiens, habile Chirurgien, élevé dans la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris. Parmi les Medecins M^r le Duc y tient le premier rang ; il eſt de Vire en Normandie, & exerce la medecine avec beaucoup de ſuccès & de réputation. Nous y connumes auſſi un excellent homme, qui a joint l'étude des Mathematiques & de la Phyſique à la bonne pratique de medecine ; c'eſt M^r Spoleti Profeſſeur de Padoüe, qui étoit auprès de M. Soranzo Baile de Veniſe.

Les Medecins ordinaires en Levant, ſont des Juifs ou des Candiots, vieux nourriſſons de Padoüe, qui n'oſeroient purger que les convaleſcens. Toute la ſcience des Orientaux en fait de maladies, conſiſte à ne point donner de boüillons gras, à ceux qui ont la fiévre, & à les réduire à une diéte outrée : c'eſt à dire que pendant les quinze ou ſeize premiers jours d'une fiévre continuë, quelque accident qui ſurvienne, on ne fait prendre aux malades que deux légéres panades par jour, ou deux priſes d'eau de ris, ſans oſer tenter autre choſe. Ces panades ne ſont pas faites avec du boüillon à la viande : on laiſſe tremper dans de l'eau chaude une certaine quantité de mie de pain, & l'on fait boüillir cette eau juſques à ce que la mie ſoit preſque fonduë : quelques-uns y ajoûtent un peu de ſucre ſur la fin : cette nourriture convient mieux à des Chartreux qu'à des gens du

monde qu'il faut faire ſaigner ou purger en certains temps, pour diſſiper des accidens, qui ſans cette précaution les feroient mourir : ainſi ces pauvres Grecs ne reviennent des moindres fiévres qu'avec la peau & les os, & ſont des années entiéres à ſe rétablir. Hippocrate le plus ſavant de tous les Medecins Grecs, condamne avec raiſon la diéte outrée, & ordonne la purgation dans les premiers jours lorſqu'elle eſt bien indiquée.

[a] Si la tête d'un malade ſe brouille & qu'il ſoit attaqué d'un tranſport au cerveau, on le traite de poſſedé : on congedie & les Medecins & les Chirurgiens. On fait venir des Papas qui après avoir loüé la ſage conduite des parens, commencent par reciter je ne ſçai combien d'oraiſons & répandent l'eau benite à grands flots dans le lit du malade & par toute la chambre ; enſuite ils tourmentent ſi fort le malade à force d'exorciſmes, qu'ils augmentent le délire, bien loin de l'appaiſer. On nous traita de viſionaires à Mycone, lorſque nous propoſâmes aux parens d'une dame de conſideration de la faire ſaigner au pied, pour tranquiliſer ſa tête. Les Papas nous vouloient chanter pouille. Que répondre à des gens qui n'entendent pas raiſon ? Ils ne ſe contentérent pas de lui rompre la tête pendant deux ou trois jours, ſous prétexte de faire ſortir le diable de ſon corps de gré ou de force ; on porta cette pauvre femme à l'Egliſe ; on la menaça de l'enterrer toute vive ſi elle ne déclaroit le nom du démon qui la poſſedoit ; ſi nous pouvons l'apprendre diſoient-ils, il ſera bien-tôt à nous. Ce nom cependant les embarraſſoit fort, car ils ne ſavoient comment l'apoſtropher. Les Papas ſuoient à groſſes gouttes & ſe

[a] Ἔχει δαιμόνιον.

relevoient d'heure en heure ; enfin la malade qui avoit une fiévre maligne des plus fâcheuses, mourut avec des mouvemens convulsifs, qui épouventérent tout le monde. Toute la physique des Papas se termina à faire sentir aux assistans la violence du combat qui se passoit entre le diable & la malade, laquelle pour ne s'être pas bien deffenduë suivant le jugement de ces docteurs, ne fut pas enterrée en terre sainte ; on la porta de l'Eglise à la campagne, au lieu qu'on porte les autres morts de la campagne à l'Eglise. Lorsqu'un malade échape d'une sçene si tragique, tout le monde crie au miracle, & les Papas passent pour des Thaumaturges.

Avant que de quitter le Milo, nous montâmes au haut de saint Helie, montagne la plus élevée du pays, pour avoir le plaisir de considerer les Isles voisines : c'est un des plus beaux coups d'œil qu'il y ait dans l'Archipel :[a] le jour étoit parfaitement beau, & nous laissa voir une infinité d'Isles voisines qui brillent dans la mer, pour me servir de l'expression d'Horace.

Descendant de cette montagne, nous nous embarquâmes pour l'Isle de Siphanto qui n'est qu'à 36. milles de Milo. Siphanto a retenu son ancien nom de Siphnos, qu'Estienne le Géographe fait venir d'un certain [b] *Siphnus* fils de *Sunion* ; car auparavant, cette Isle s'appelloit *Merope*, suivant le même auteur ; & *Merapia* & *Acis*, selon [c] Pline, qui ne lui donne que 28. milles de circuit, quoiqu'on en compte quarante. SIPHANTO.

L'Isle de Siphanto est sous un beau ciel : on le

[a] Interfusa nitentes vites æquora Cycladas. *Horat. lib.*1. *Od.* 12.

[b] ΣΙΦΝΟΣ.

[c] *Hist. nat. lib.*4. *cap.*12.

trouve encore plus charmant quand on arrive de Milo où l'air est infecté de vapeurs sulfureuses. On voit à Siphanto des vieillards de 120. ans : l'air, les eaux, les fruits, le gibier, la volaille, tout y est excellent ; les raisins y sont merveilleux, mais la terre qui les produit est trop forte, & les vins n'y sont pas délicats ; ainsi l'on y boit ceux de Milo & de Santorin. Quoique l'Isle de Siphanto soit couverte de marbre & de granit, elle est pourtant des plus fertiles & des mieux cultivées de l'Archipel : elle fournit assez de grains pour les habitants du pays qui sont aujourd'hui de très bonnes gens. Les mœurs de leurs ancêtres étoient fort décriées. Quand on reprochoit à quelqu'un qu'il vivoit à la Siphantine, qu'il étoit homme de parole comme un [a] Siphantin, c'étoit lui dire de grosses injures, comme nous l'apprennent Estienne le Géographe, Hesychius & Suidas.

Les habitans de Siphanto s'appliquent à faire valoir leurs huiles & leurs capres. La soye de l'Isle est très-belle, mais en petite quantité ; & les toiles de coton que l'on y fait sont assez recherchées ; ces toiles sont de deux sortes, la Scamite est toute unie ; la Dimite est croisée, beaucoup plus belle, plus forte & de plus grand débit. Ainsi l'on y consomme non seulement le coton du pays ; mais encore celui des Isles voisines. Le reste du négoce de Siphanto ne roule que sur les figues, les oignons, la cire, le miel, le sesame ; on y travaille à des chapeaux de paille, qui se vendent par tout l'Archipel sous le nom de castors de Siphanto. Cette Isle où l'on compte plus de cinq mille ames, fut taxée en 1700. à quatre mille écus pour la ca-

[a] Σιφνιάζειν. *Steph.* Σίφνιος ἀρράβων. *Hesych. & Suid.*

pitation & pour la taille réelle. Outre le [a] château, situé sur une roche au bord de la mer, & peut-être bâti sur les ruines de l'ancienne [b] *Apollonia*, il y a cinq villages, Artimone, Stavril, Catavati, Xambela, & Petali ; quatre couvents de Caloyers, Brici ou la Fontaine, Stomongoul, Saint Chrysostome, & Saint Hélie ; deux couvents de Religieuses, l'un d'environ 20. filles ; & l'autre de 40. dans un quartier appellé Camarea. Il y en vient quelquefois de l'Archipel pour y faire leurs vœux; mais ces bonnes [c] filles ne sont pas trop reguliéres. Pour ce qui est des chapelles, il y en 500. & 60. Papas qui ne disent la Messe qu'une fois l'année, le jour de la dédicace de leurs chapelles.

Les ports de l'Isle sont Fato, Vati, Kitriani, Kironisso, & celui du [d] Château. Fato a sans doute retenu le nom d'un ancien Phare, qui servoit à guider les vaisseaux. On voit dans Goltzius une [e] médaille, où d'un côté est representée une tour avec un homme placé tout au haut ; de l'autre côté c'est la tête de Jupiter selon Nonius ; pour moi je crois plûtôt que c'est celle de Neptune. Mr Foucault Conseiller d'Etat, dont le cabinet est le plus beau de France après celui du Roy, a une [f] médaille de cette Isle : le type est une tête de Gordien Pie, & le revers un Pallas en casque, qui lance un javelot. Les ports de Siphanto étoient assez frequentez il y a environ 50. ans : Basili riche marchand de l'Isle, enterré dans le monastére de Brici y attiroit par son industrie des vaisseaux de France & de Venise.

[a] *ou* le bourg.
[b] ΑΠΟΛΛΩΝΙΑ. *Steph.*
[c] Caloyeres *ou* Calogries.
[d] la Calanque.
[e] *Legende*, ΣΙΦΝΟΥ.
[f] *Legende*, CΙΦΝΙΩΝ.

Siphanto étoit autrefois celebre & riche par ses mines d'or & d'argent : à peine sçait-on aujourd'hui où elles se trouvent. Pour nous faire voir la plus fameuse, on nous mena sur le bord de la mer près de San Softi chapelle à demi ruinée ; mais nous ne vîmes que l'entrée de la mine, & l'on ne pût nous conduire plus avant, à cause des embarras & de l'obscurité du lieu. Sa situation pourtant nous fit souvenir de ce que [a] Pausanias en raconte ; sçavoir qu'Appollon s'étoit approprié la dixiéme partie de l'or & de l'argent qu'on tiroit des mines de Siphnos, & qu'elles furent détruites par l'inondation de la mer, laquelle vengea ce dieu du mépris que les habitans avoient eû pour lui, en refusant de payer cette espéce de tribu. [b] Herodote parle d'un autre malheur que les mines avoient attiré à cette Isle. Ceux parmi les Samiens qui avoient déclaré la guerre à Polycrate leur tyran, se voyant abandonnez par les Lacedemoniens, après la levée du siége de Samos, s'enfuirent à Siphnos, où ils demandérent à emprunter dix talents. Siphnos étoit alors la plus riche de toutes les Isles, & l'on regardoit comme un grand thrésor la dixiéme partie de l'or & de l'argent que l'on prenoit tous les ans sur le rapport des mines, pour envoyer au temple de Delphes. Cependant la proposition des Samiens fut rejettée ; mais ils ravagérent tout le pays, après avoir mis en fuite les habitans que l'on obligea de donner 100. talents de rançon pour retirer leurs prisonniers. On prétend que la Pythonisse avoit prédit ce malheur: consultée par ceux de Siphnos, pour sçavoir si leurs richesses se soûtiendroient long-temps, elle répondit, qu'ils se donnassent bien de garde d'une

[a] *Descript. Græc. Phocic.* [b] *Lib. 3.*

ambassade

ambassade rouge dans le temps que leur hôtel de ville & leur marché seroit tout blancs. Il semble que la prophétie s'accomplit à l'arrivée des Samiens, dont les vaisseaux étoient peints de rouge, suivant l'ancienne coûtume des insulaires chez qui le bol est fort commun, & l'hôtel de ville de Siphnos, de même que le marché, étoient révêtus de marbre blanc.

Outre les mines dont on vient de parler, le plomb y est fort commun : les pluyes en découvrent presque par tout. La mine est grisâtre lisse & rend du plomb qui approche de l'étaim. Lorsque les paysans veulent chasser, ils vont la prendre dans les champs & la fondent pour en faire de la grénaille. Ce plomb qui est comme une ceruse naturelle se vitrifie facilement, & c'est ce qui rend excellentes les marmites de l'Isle [a] Théophraste, [b] Pline, [c] Isidore assurent qu'on tailloit à Siphnos au ciseau des pots à feu d'une certaine pierre molle, lesquels devenoient noirs & très durs, après qu'on les avoit échaudez avec de l'huile bouillante : [d] on estimoit aussi les gobelets qui se fabriquoient dans cette Isle.

Il y a près de 50. ans qu'il vint des Juifs à Siphanto par ordre de la Porte, pour y examiner les mines de plomb ; mais les bourgeois de cette Isle craignant qu'on ne les contraignît d'y travailler, gagnérent le capitaine de la galiotte qui avoit amené ces Juifs, & que l'on avoit chargé de mine pour conduire à Thessalonique. Cet officier fit percer son bâtiment & se sauva dans sa chaloupe pendant qu'il couloit à fond. Quelques autres Juifs étant revenus à la charge n'en furent pas

[a] *Lib. de lapidib.*
[b] *Hist. nat. lib. 36. cap. 22.*
[c] *Orig. lib. 16. cap. 4.*
[d] Σίφνιον Ποτήριον. *Steph.*

meilleurs marchands. Les Siphantins pour s'en débarrasser tout de bon, donnérent une somme d'argent à un Corsaire Provençal qui étoit à Milo & qui perça à coups de canon une seconde galiotte chargée de Juifs & de mine, si bien que les Turcs & les Juifs abandonnérent cette entreprise.

Les Turcs n'osoient pas trop se montrer dans les Isles avant la retraite des Armateurs François, qui s'en alloient souvent les prendre par la barbe & les faire esclaves sur les sommets des montagnes. Les Grecs, qui favorisoient ces violences, venoient consoler les Musulmans & leur prêtoient de l'argent pour leur rançon. Nos armateurs travailloient quelquefois à la conservation du Christianisme avec plus de succès que les Missionnaires les plus zélez : en voici un bel exemple. Il y a quelques années que dix ou douze familles de Naxie embrassérent la loi de Mahomet : les Chrétiens du rite latin les firent enlever par des armateurs, qui les emmenerent à Malte. Personne depuis ne s'est avisé de se faire Mahometan à Naxie. Les plus fameux Corsaires de l'Archipel n'avoient rien d'odieux que le nom de corsaire. C'étoient des gens de qualité & d'une valeur distinguée qui suivoient la mode de ce temps-là. N'a-t-on pas vû M[rs] de Valbelle, de Gardane, de Colongue devenir Capitaines & Chefs d'Escadre des vaisseaux du Roy, après avoir fait la course contre les Infidéles: combien voit-on de Chevaliers ou de Commandeurs de Malte soûtenir en Levant le nom Chrétien sous le pavillon de la Religion ? ces Messieurs rendent bonne justice à ceux qui s'adressent à eux. Si un Grec insulte un Chrétien du rite latin, celui-ci n'a qu'à porter ses plaintes au premier Capitaine qui rélâche dans le port, le Grec est mandé, en-

levé s'il n'obéit pas, & bâtonné s'il a tort. Les Capitaines vuident les procez sans avocats ni procureurs. On porte les papiers à bord, & l'on est condamné à payer en argent ou en coups de bâton : tout cela se fait gratuitement de la part des Juges. S'il y a quelques épices, c'est un muid de vin ou quelque veau gras.

On a dit plus haut que l'Evêque de Milo étoit Evêque de Siphanto : il n'y tient qu'un Vicaire, & son Eglise est fort pauvre. L'Archevêque Grec est riche ; car il est Seigneur spirituel des Isles de Nansio, Policandro, Nio, Serpho, Mycone, Sikino, Stampalia & Amorgos.

Les Dames de Siphanto pour conserver leur tein à la campagne couvrent leur visage avec des bandes de[a] linge qu'elles roulent si adroitement qu'on ne voit que leur bouche, leur nez & le blanc de leurs yeux. Certainement elles n'ont pas l'air conquerant avec ce masque, & ressemblent plûtôt à des mumies ambulantes : aussi sont-elles plus soigneuses d'éviter les étrangers, que celles de Milo & de l'Argentiére n'ont d'empressement à les accüeillir.

Pour ce qui est des antiquitez de l'Isle, elles y sont fort mal-traitées. En allant du port au château proche d'un puits à gauche du chemin, se voit un tombeau antique, lequel sert d'auge pour faire boire les animaux : c'est une piéce de marbre d'un grand goût, longue de six pieds huit pouces, sur deux pieds huit pouces de large, & deux pieds quatre pouces de hauteur : ce tombeau est orné de feüilles d'Acanthe, de pommes de pin & d'autres fruits. Tout auprès de ce monument est une autre piéce de marbre enclavée dans le mur, & qui étoit

[a] Στομομανικὸν.

le reste de quelque autre tombeau.

Au pied d'une colline à quelques pas de-là, tout proche des ruines d'un ancien temple, qui pourroit bien avoir été celui du dieu Pan, anciennement adoré dans cette Isle, on voit encore un tombeau de marbre de huit pieds de long, sur trois pieds quatre pouces de haut, & deux pieds huit pouces de large ; mais les ornemens en sont mesquins & sentent le colifichet : ce sont des enfans qui tiennent des festons, d'où pend une grosse grappe de raisin. Le devant d'un semblable tombeau est encastré dans la façade d'une maison de la grande ruë du bourg : il y a une inscription sur ce dernier, mais tout en est effacé si ce n'est une partie du mot, ΒΑΣΙΛΕ.

Au Monastére de Brici tout près de la maison & d'une belle source qui passe par un puits, il y a un tombeau de marbre dont l'usage est bien different de celui auquel il étoit destiné, puisqu'il sert d'abrevoir : ce tombeau n'a que trois pieds huit pouces de longueur ; mais quoique les ornemens en soient détruits, le temps a épargné trois enfans sur le devant, qui marquent bien que tout le reste étoit d'une excellente main : ces enfans soûtiennent chacun le bout d'un feston.

Sur la porte de la ville par où l'on sort pour aller au port, sont enclavez les tronçons de deux figures de marbre d'une mediocre beauté, l'une est nuë & l'autre drapée. A un coin d'une espéce de tour quarrée, à gauche de la porte du château se voit un bas relief de marbre que l'on prend pour l'histoire de Tobie : je crois plûtôt que c'est le débris de quelque tombeau. On a maçonné dans le même mur le reste d'un lion, qui ne montre que la tête & la poitrine.

Le fond de la porte du château est à deux arcades, soûtenuës par un pilier de marbre octogone, sur lequel on lit en caractéres gothiques *MCCC LXV MI SLCE. Tandoly de Coronia*. Ce Seigneur, à ce que nous dirent les principaux de l'Isle, étoit de Bologne en Italie, pere d'Otuly de Corogna, lequel donna sa fille unique en mariage à Angelo Gozadini Seigneur de Siphanto & de Thermie. Siphanto avoit été demembré du [a] Duché de Naxie; car il est certain que Marc Sanudo en fit la conquête & la joignit à ce Duché sous Henry II. Empereur latin de Constantinople. Nous avons vû chez le Vicaire de l'Eglise latine, l'acte par lequel Otuly de Corogna établit en 1462. une rente en faveur de l'Eglise du château. La famille des Gozadini a possedé Siphanto jusques au temps que Barberousse s'en rendit le maître sous Soliman II. cette famille est presentement reduite à trois freres retenus dans leurs lits presque pendant toute l'année, l'un par la goutte, l'autre par un rhumatisme cruel, & le plus jeune par la paralysie. La femme de M^r Guion Consul de France à Siphanto est de cette noble famille: ce Consul, qui est savant & qui parle plusieurs langues, conserve le cachet d'Angelo Gozadini, par lequel il paroît qu'il étoit Seigneur de Siphanto & de Thermie. Il nous assûra que la fontaine publique qui est tout au fond de cette vallée qui conduit au port, étoit un ouvrage des plus anciens, & venoit d'une allée taillée dans le roc à plus d'un mille de profondeur.

Le voisinage de l'Isle de [b] Serpho nous fit naî- SERPHO

a *Hist. des Ducs de l'Archip.*

b *En grec vulgaire.* SERPHANTO, *&* SERPHINO *en Italien.* ΣΕΡΙΦΟΣ, *ancien nom de l'Isle.*

tre la curiosité d'y aller : elle n'est qu'à 12 milles de Siphanto, si l'on compte de cap en cap ; mais il faut bien compter le double du port du château de Siphanto d'où nous partîmes le 24. Août, jusqu'à celui de Serpho, [a] Pline ne donne que 12. milles de circuit à cette Isle : elle en a cependant plus de 36.

Les montagnes de Serpho sont si rudes & si escarpées, que les [b] Poëtes ont feint que Persée avoit changé en pierre jusques aux habitans du pays. On pêcha sur ces côtes, dit Strabon, s'il en faut croire la fable, une quaisse dans laquelle Acrisius avoit enfermé Persée & sa mere Danaé. Polydecte, qui regnoit dans cette Isle, voulut l'obliger à l'épouser, & comme ses sujets favorisoient son dessein, Persée, qui avoit apporté la tête de Meduze, les changea en pierre. Il y a beaucoup d'apparence que les mines de fer & d'aiman de cette Isle n'étoient pas connuës dans ce temps-là ; car on n'auroit pas manqué d'en attribuer la production au pouvoir de la Gorgone : cependant ces mines sont à fleurs de terre, & les pluyes les découvrent tous les jours. La mine de fer y est étoilée en plusieurs endroits, comme le regule d'Antimoine étoilé. Celles [c] d'aiman y sont fort abondantes ; mais pour en avoir de bons morceaux, il faudroit creuser profondement, ce qui est très difficile dans un pays, où parmi tant de fer, à peine trouve-t-on des outils propres à arracher les oignons, qu'ils cultivent parmi leurs rochers dans

[a] *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

[b] *Rerum geog. lib.* 10. *Apollod. Biblioth. lib.* 2. *cap.* 4.
Parcite luminibus Perseus ait ; oraque regis,
Ore Medusæo silicem sine sanguine fecit. *Ovid. Metamorph. lib.* 5.

[c] Ἡ Καλαμίτα.

de petits fonds humides : ces oignons ſont fort doux, au lieu que les oignons de Siphanto, qu'on n'arroſe pas, ſont auſſi acres que ceux de Provence ; mais quoiqu'en diſe Mr Spon, les oignons du Levant ne ſont pas meilleurs, que ceux de certains quartiers des environs de Paris. Enfin les habitans de Serpho ſont ſi glorieux d'avoir de ſi bons oignons, & ils les trouvent ſi délicieux, qu'ils ne s'aviſent pas de prendre les perdrix qui mangent la moitié de leurs grains & de leurs raiſins. Il n'y a dans cette Iſle qu'un bourg qui porte le même nom, & un méchant hameau appellé San Nicolo. [a] Le bourg eſt autour d'une roche affreuſe à trois mille du port, & ce port qui eſt d'une grande beauté, ne ſert de retraite qu'à des vaiſſeaux dévoyez dans une violente tempête, qui viennent s'y mettre à couvert de la fureur des vagues : car les habitans de l'Iſle ſont auſſi faineans & auſſi mépriſables que leurs ancêtres. Origéne voulant faire connoître à [b] Celſe, qu'il étoit ridicule de reprocher la naiſſance à Jeſus-Chriſt, lui dit : Quand même il ſeroit né dans l'Iſle de Seriphe ; quand il ſeroit né le dernier des Seriphiens, il faut convenir qu'il a fait plus de bruit dans le monde que les Themiſtocles, que les Platons, que les Pythagores, que les plus ſages des Grecs, que les plus grands de leurs Roys & de leurs Généraux.

Les habitans de Serpho ne payent que 800. écus de capitation & de taille réelle, auſſi ne récüeillent-ils qu'un peu d'orge & de vin. [c] Les meilleures terres appartiennent aux moines de Saint Michel Archange, dont le couvent eſt au nord près

[a] *Σέριφος νῆσος καὶ πόλις καὶ λιμήν. Scyl. Peripl.*

[b] *Contra Celſum. lib. 1.*

[c] Μοναστήριον τοῦ ἁγίου Μιχαὴλ ἀρχιστρατήγου.

de la mer, à la vûë de Thermie & de Serphopoula, méchant écüeil, où ces moines nourrissent des chévres & des cochons, sous la garde d'un Caloyer. Quoi qu'en grec vulgaire le mot *Poula*, signifie petit, il n'y a pourtant aucune apparence [a] qu'Ovide & [b] Juvenal ayent voulu parler de Serpho-poula sous le nom de *Parva Seriphus*; car cet écüeil, qui n'a pas un mille de tour, n'a jamais été habité. [c] Origéne & ces autheurs ont appellé Serpho une petite Isle, parceque effectivement cette Isle n'a que 36. milles de circuit. C'est là où Polydecte a regné, & où l'on voit encore ces effroyables rochers, qui ont donné lieu à la fable de Persée.

Tous les habitans de l'Isle sont du rite grec: le Cadi est ambulant, de même que celui de Siphanto. Le Vaivode de Serpho Turc de Négrepont, à qui nous avions été recommandez par Mr Guion, nous reçût assez bien, & nous invita avec empressement à voir danser les Grecs à la Madona de la Masseria, qui est la Chapelle la plus propre de l'Isle. Il est vrai que les Grecs n'ont pas tout à fait perdu cet esprit de plaisanterie, ni ce génie de satyre qui brilloit chez leurs ancêtres; ils font tous les jours des chansons fort spirituelles, & il n'y a point de postures dont ils ne se servent dans leurs danses. La Fête nous parut un peu scandaleuse & encore plus ennuyeuse, parce qu'elle dura toute la nuit: bien loin de soûpirer après les belles du pays, il nous tardoit de passer dans l'Isle de Thermie, qui n'est qu'à 12. milles

[a] Te tamen ô parvæ rector Polydecta Seriphi. *Ovid. ibid.*

[b] Ut Gyaræ clausus scopulis parvaque Serípho. *Juven. Sat.* 10.

[c] Minima & ignobilissima insula. *Orig. ibid.*

de Serpho ; mais le vent du nord, se leva le lendemain au matin, avec tant de violence qu'il ne nous permit pas de risquer le trajet.

Il ne faut pas chercher des antiquitez dans Serpho : cette Isle n'a jamais été ni puissante ni magnifique, quoique son port l'ait renduë recommandable, même du temps de la belle Gréce. Suivant [a] Hérodote les habitans de Seriphos, de Siphnos, & de Melos, furent les seuls, parmi les insulaires, qui refuserent de recevoir les troupes & la flotte de Xerxes, dans le temps que ce Prince, qui s'étoit proposé la conquête de Gréce, voulut s'assûrer des peuples qui entreroient dans son parti, en leur faisant demander la terre & l'eau. Hérodote fait descendre les Miliotes des Lacedemoniens, & ceux de Siphnos & de Seriphos des Atheniens, qui avoient pris le nom d'Ioniens d'un de leurs Généraux Ion fils de Xuthus. Après la bataille d'Artemisium, où les Grecs & les Perses eurent à peu près les mêmes avantages ; les Atheniens inquiets avec raison sur la conservation de leur ville, firent passer leurs femmes & leurs enfans dans l'Isle de [b] Salamine, & solliciterent si fortement les autres peuples de Gréce, qu'ils obtinrent qu'on assembleroit une flote commune autour de cette Isle. Les habitans de Melos y envoyerent deux galéres : ceux de Seriphos & de Siphnos en fournirent autant.

Les Romains regardoient Seriphos comme un lieu propre à faire mourir de chagrin les scelerats & les malheureux. [c] Auguste y relégua l'orateur Cassius Severus, que dix-sept ans d'éxil en Créte n'avoient pû corriger de ses médisances. [d] Vestilia

[a] *Lib.* 8.

[b] Colouri.

[c] In saxo Seriphio consenuit, *Tacit. lib.* 4. *Annal c.* 31.

[d] *Euseb. Chron. gr. & lat. pag.* 158.

femme de Labeon, convaincuë d'adultere y fut releguée aussi, & [a] Stratonicus trouvoit le séjour de cette Isle si insuportable, qu'il demanda un jour à son hôte, quel étoit le crime que l'on punissoit d'éxil chez eux : c'est la mauvaise foy dit l'hôte. Hé que ne fais-tu donc quelque fourberie insigne, repliqua Stratonicus pour te tirer de ce miserable lieu.

Le plus grand plaisir que nous eûmes dans cette Isle fut d'en entendre crier les grenoüilles dans les marais autour du port. [b] Pline & Elien ont assûré qu'elles étoient muettes dans Seriphos ; [c] & qu'elles recouvroient leur voix si on les transportoit ailleurs : il faut que la race de ces grenoüilles muettes se soit perduë. Hermolaus Barbarus a rétablit l'endroit de Pline où ce fait est rapporté: car dans les anciens exemplaires, on lisoit des cigales pour des grenoüilles. Théophraste, dit Elien, ne prétend pas que ce soit Jupiter, qui eût rendu muettes les grenoüilles de Seriphos, à la priére de Persée qu'elles empêchoient de dormir auprès de leur marais : ce Philosophe en rapporte la cause à la froideur de l'eau de ce lieu. Nous passâmes près d'une journée entiére à roder dans ce marais pour chercher des plantes; mais l'eau nous en parut comme tiéde. C'est pourtant de cette fausse observation des grenoüilles de Seriphos, qu'est venu le proverbe dont parlent Estienne le geographe & Suidas : c'est une grenoüille de Seriphos, pour dire, c'est un sot qui ne sçauroit parler.

Après les mines d'aiman, la plus belle chose qu'il y ait dans l'Isle de Serpho, par rapport à l'Histoire naturelle, est une espéce d'œillet, dont le

a *Plutarch. de Exil.*
b *Hist. nat. lib. 8. cap. 58.*
c *Lib. 3. cap. 37.*





*Caryophyllus Græcus arboreus Leucoii folio peramaro Coroll. Ins Rei herb. 23.*

tronc vient en arbrisseau dans les fentes de ces horribles rochers qui sont au-dessus du bourg : en voici la description & la figure. La plante n'a pas changé, quoique levée de graine & cultivée dans le Jardin royal, où elle fait les honneurs de la Gréce parmi une infinité de plantes rares venuës du même pays.

[a] La racine de cet œillet est grosse comme le pouce, couverte d'une écorce brune, dure, ligneuse, divisée en plusieurs autres racines peu chevelües, & pousse au travers des fentes des rochers un tronc tortu, haut de deux pieds, gros d'environ deux pouces, ligneux, cassant, dur, blanc-sale en dedans, revêtu d'une écorce noirâtre, gersée, raboteuse, & comme relevée de quelques anneaux ; ce tronc produit plusieurs tiges toutes branchuës, brunes aussi, si ce n'est vers le haut où les jeunes jets sont vert de mer, garnies de feüilles de même couleur, longues d'un pouce, sur trois ou quatre lignes de largeur, obtuses à leur pointe, opposées deux à deux, charnuës, cassantes, touffuës, améres comme du fiel : ces jets s'allongent de la hauteur de demi pied, chargez de feüilles semblables aux precedentes, mais plus étroites, & soûtiennent ordinairement une seule fleur, quelquefois c'est un bouquet assez gros : chaque fleur est à cinq feüilles, longues d'un pouce & demi, qui ne debordent que de demi pouce hors du calice, arrondies & découpées en crête de coq, grisdelin rayé de veines plus obscures & marquées vers leur base, d'autres rayes purpurin foncé : la queuë de ces mêmes feüilles est étroite, blanche & renfermée dans le calice : ce calice est un tuyau long d'un

[a] Caryophyllus Græcus, arboreus, Leucoii folio peramaro. Corol. Inst. rei herb. 23.

pouce ſur une ligne de diametre, un peu renflé vers le bas, où il eſt accompagné d'un autre calice à pluſieurs écailles pointuës & couchées les unes ſur les autres : du fond du grand calice s'élevent des étamines minces & blanches, chargées chacune d'un ſommet grisdelin : le piſtile n'a que cinq lignes de long, cilindrique, vert-pâle, terminé par deux cornes blanches qui ſurmontent les étamines : lorſque la fleur eſt paſſée, ce piſtile devient une eſpéce de coque rouſſâtre dans ſa maturité, renflée vers le milieu, laquelle s'ouvre par la pointe en cinq parties & laiſſe voir des ſemences noires, plates, minces, blanches en dedans, les unes ovales, les autres circulaires, attachées à de petis filets, qui du corps du placenta leur portent le ſuc nourricier. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.



# LETTRE V.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

DESCRIPTION des Isles d'Antiparos, de Paros, & de Naxie.

Quoique l'Automne soit une saison très agréable dans l'Archipel, néanmoins le ciel, qui commençoit à se broüiller, sembloit nous menacer d'orages & de tempêtes : c'est ce que nous apprehendions encore plus que toute autre avanture; & comme les tempêtes suivent ordinairement les changemens des saisons ; la crainte des pluyes, qui en Levant ne manquent pas de tomber au commencement de Septembre, nous fit faire plus de diligence que nous n'eussions fait dans un autre temps. Nôtre dessein étoit de voir tout l'Archipel, s'il eût été possible, & depuis nôtre sortie de Candie, nous n'en avions encore vû que quatre Isles. Nous partîmes donc de Serpho pour Siphanto, & nous nous embarquâmes pour l'Isle d'Antiparos, laquelle en est éloignée de 18. milles.

[a] Antiparos est un écueil de 16. milles de tour, plat, bien cultivé, lequel produit assez d'orge pour nourrir 60. ou 70. familles enfermées dans un méchant village à un mille de la mer, & qui payent 700. écus de taille réelle, & 500. écus de capita-

[a] ANTIPAROS, ΩΛΙΑΡΟΣ, *Steph.* ΩΛΕΑΡΟΣ, *Strab.* OLIAROS, *Plin.*

tion, quoique tout leur negoce ne consiste qu'en peu de vin & de coton. On y élit tous les ans deux Consuls, quelquefois un seul à qui on donne dix écus pour prendre le soin des affaires de l'Isle. Pour le spirituel, elle dépend de l'Archevêque Grec de Naxie; mais il a de très mauvais parroissiens, car la plûpart des habitans de l'Isle sont des Corsaires François & Maltois, qui ne sont ni Grecs ni Latins.

Le meilleur bien de l'Isle appartient au Monastére de Brici de Siphanto, d'où l'on envoye deux Caloyers pour faire la recolte: ce bien étoit d'un revenu considerable, avant que les Vénitiens en eussent brûlé les Oliviers; mais ils n'épargnérent pas même les sabliéres des maisons pendant la guerre de Candie, dans les lieux où leur flote hivernoit. A l'égard de la bonne chere, on ne la connoît pas dans Antiparos, si ce n'est en maigre; car la viande de boucherie y manque souvent: on n'y trouve ni liévres, ni perdrix; mais seulement des lapins & des pigeons sauvages. L'épouvante y étoit si grande lorsque nous y arrivâmes, qu'on n'avoit laissé ni napes, ni serviettes dans les maisons: on avoit tout enterré à la campagne à la vûë de l'armée Turque, qui éxigeoit la capitation. Il faut avoüer que le bâton des Turcs a de grandes vertus: toute une Isle frémit quand on parle de la [a] bastonnade: les plus aisez n'osent paroître que dans une posture fort humiliée, la tête couverte d'un bonnet crasseux; & la plûpart de ces malheureux, pour ne pas s'exposer à une si grande honte, se retirent dans des cavernes. Les Turcs, qui se doutent bien qu'on a caché ce qu'il y a de meilleur dans le pays, font donner des coups de bâton

[a] La Falaque.

Caverne de la Grotte d'Antiparos.



aux officiers qui sont en charge, & cette ceremonie dure jusques à ce que leurs femmes ayent apporté leurs dorures & celles de leurs voisines. Dieu sçait de quelles lamentations ces démarches sont accompagnées : bien souvent les Turcs, après s'être saisis des joyaux, mettent à la chaîne les maris, les femmes, & les enfans.

Le port d'Antiparos n'est bon que pour des barques & pour des tartanes ; mais dans le milieu du canal, qui est entre cette Isle & celle de Paros, le fond y est fort propre pour les plus gros vaisseaux : ce canal qui n'a qu'un mille de large entre les écueils de Strongilo & Despotico, situez un peu à côté de son ouverture, est plein de plusieurs autres petits écueils qui n'ont pas de nom.

Cette Isle, quelque méprisable qu'elle paroisse, renferme une des plus belles choses, qu'il y ait peut-être dans la nature, & qui prouve une des grandes veritez qu'il y ait dans la Physique, sçavoir la vegetation des pierres. Nous voulumes nous en convaincre par nous-mêmes, & nous nous fimes conduire sur les lieux pour y philosopher avec plus de certitude. Cet endroit admirable est à quatre milles du village, à près d'un mille & demi de la mer, à la vûë des Isles de Nio, de Sikino & de Policandro, qui n'en sont qu'à 35. ou 40. milles.

Une caverne rustique se presente d'abord, large d'environ 30. pas, voutée en arc surbaissé & fermée par une cour qui est l'ouvrage des bergers: ce lieu est partagé en deux par quelques piliers naturels, sur le plus gros desquels, qui paroît comme une tour attachée au sommet de la caverne, on lit une inscription fort ancienne & fort

maltraitée : elle fait mention de quelques noms propres que les gens du pays, par je ne sçai quelle tradition, prennent pour les noms des conspirateurs, qui en vouloient à la vie d'Alexandre le Grand;& qui après avoir manqué leur coup, vinrent se refugier dans cet endroit comme dans un lieu de sûreté.

Parmi ces noms, il n'y a que celui d'Antipater qui puisse favoriser la tradition des Grecs; car Diodore de Sicile rapporte que quelques Historiens avoient accusé Antipater de la mort d'Alexandre. Tout le monde sçait que ce Prince avoit laissé Antipater regent en Europe, lorsqu'il partit pour la conquête de Perse; mais ce Ministre irrité des mauvais offices qu'Olympias lui avoit rendus auprès de son maître, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner par son fils, l'un des Echansons du Prince. Cependant soit que le soupçon fût bien ou mal fondé, Diodore remarque qu'Antipater ne laissa pas de conserver une partie de son authorité après la mort d'Alexandre, bien loin qu'il fût venu se cacher dans cette Isle.

Nous ne pûmes lire qu'une partie de l'inscription, mais elle nous fut communiquée toute entiére par un bourgeois du lieu, qui en garde une copie : il nous assûra qu'elle avoit été déchifrée par un plus habile homme que nous, qui avoit passé par Antiparos depuis quelques années. Voici ce que l'inscription contient.

* *Biblioth. Hist. lib.* 17.

| | |
|---|---|
| ΕΠΙ | SOUS |
| ΚΡΙΤΩΝΟΣ | la Magiſtrature de Criton |
| ΟΙΔΕΗΛΘΟΝ | vinrent en ce lieu |
| ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ | Menandre, |
| ΣΟΧΑΡΜΟΣ | Socarme, |
| ΜΕΝΕΚΡΑΤΗΣ | Menecrate, |
| ΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣ | Antipater, |
| ΙΠΠΟΜΕΔΩΝ | Ippomedon, |
| ΑΡΙΣΤΕΑΣ | Ariſteas, |
| ΦΙΛΕΑΣ | Phileas, |
| ΓΟΡΓΟΣ | Gorgus, |
| ΔΙΟΓΕΝΗΣ | Diogenes, |
| ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ | Philocrates, |
| ΟΝΕΣΙΜΟΣ | Oneſime. |

Peut-être que ce ſont les noms des Citoyens de l'Iſle, qui dans le temps que Criton en étoit le Magiſtrat, oſérent les premiers deſcendre dans la grote & la reconnoître.

Au deſſous de cette inſcription eſt un creux quarré-long, dans lequel étoit encaſtré un marbre qui n'eſt pas bien loin de là, mais qui n'eſt pas fort ancien, comme il paroît par une figure de la croix : c'eſt un bas relief du temps des Chrétiens ſi maltraité qu'il n'eſt pas reconnoiſſable ; & ſuivant les apparences l'on ne l'a jamais trouvé aſſez beau pour l'emporter. Sur la gauche & au bas d'un rocher taillé en plan incliné ſe voit une autre inſcription gréque plus uſée que la precedente.

Entre les deux piliers qui ſont ſur la droite, eſt un petit terrein en pente douce, ſéparé du fond de la caverne par une muraille aſſez baſſe : on a gravé dans cet endroit depuis quelques années au

plomb. On continue à glisser par des endroits un peu moins dangereux ; mais dans le temps qu'on se croit en pays praticable, le pas le plus affreux vous arrête tout court, & l'on s'y casseroit la tête si l'on n'étoit averti & retenu par les guides. On y trouve encore le reste d'une échelle que Mr de

ces d'une longueur surprenante. A droite & a gauche, ce sont des rideaux & des napes, qui s'étendent en tout sens & forment sur les côtez des espéces de tours canelées, vuides la plûpart, comme autant de cabinets pratiquez autour de la grotte. On distingue parmi ces cabinets un gros pavillon *B*, formé par des productions qui representent si

[illegible]. On continue à grimper par des endroits un peu moins dangereux ; mais dans le temps qu'on se croit en pays praticable ; le pas le plus affreux vous arrête tout court, & l'on s'y casseroit la tête si l'on n'étoit averti & retenu par les guides. On y trouve encore le reste d'une échelle que Mr de

Nointel y avoit fait placer : comme elle s'est pourrie depuis ce temps-là, nos guides avoient pris soin d'y en apporter une toute neuve. Pour y parvenir, il fallut se couler sur le dos le long d'un grand rocher ; & sans le secours d'un autre cable que l'on y avoit accroché ; nous serions tombez dans des fondriéres horribles.

Quand on est arrivé au bas de l'échelle ; on se roule encore quelque temps sur des rochers, tantôt sur le dos, tantôt couchez sur le ventre, suivant qu'on s'en accommode le mieux ; car chacun cherche la marche la plus favorable pour suivre la compagnie. Après tant de fatigues, on entre enfin dans cette admirable grotte que M[r] de Nointel ne pouvoit se lasser d'admirer avec raison. Les gens qui nous conduisoient, comptoient 150. brasses de profondeur depuis la caverne jusques à l'autel marqué *A* ; & autant depuis cet autel jusques à l'endroit le plus profond où l'on puisse descendre. Le bas de cette grotte sur la gauche est fort scabreux : à droite il est assez uni, & c'est par là que l'on passe pour aller à l'autel. De ce lieu la grotte paroît haute d'environ 40. brasses, sur 50. de large : la voute en est assez bien taillée, relevée en plusieurs endroits de grosses masses arrondies, les unes hérissées de pointes semblables à la foudre de Jupiter, les autres bossuées reguliérement, d'où pendent des grappes, des festons, & des lances d'une longueur surprenante. A droite & à gauche, ce sont des rideaux & des napes, qui s'étendent en tout sens & forment sur les côtez des espéces de tours canelées, vuides la plûpart, comme autant de cabinets pratiquez autour de la grotte. On distingue parmi ces cabinets un gros pavillon *B* ; formé par des productions qui representent si

bien les pieds, les branches, & les têtes des choux fleurs, qu'il ſemble que la nature nous ait voulu montrer par là comment elle s'y prend pour la vegetation des pierres. Toutes ces figures ſont de marbre blanc, tranſparent, criſtalliſé, qui ſe caſſe preſque toûjours de biais & par differens lits comme la pierre judaïque. La plûpart même de ces piéces ſont couvertes d'une écorce blanche & reſonnent comme de la bronze, quand on frappe deſſus.

Sur la gauche un peu au de là de l'entrée *C* de la grotte, s'élevent trois ou quatre pilliers *D* ou colonnes de marbre, plantées comme des troncs d'arbres ſur la crête d'une petite roche. Le plus haut de ces troncs a ſix pieds huit pouces, ſur un pied de diamettre, preſque cilindrique & d'égale groſſeur, ſi ce n'eſt en quelques endroits où il eſt comme ondoyant, arrondi par la pointe & placé au milieu des autres. Le premier de ces piliers eſt double & n'a qu'environ quatre pieds de haut. Il y a ſur le même rocher quelques autres piliers naiſſans qui ſont comme des bouts de corne; j'en examinai un aſſez gros, qui peut-être fut caſſé du temps de M^r de Nointel: il repreſente véritablement le tronc d'un arbre coupé en travers: le milieu, qui eſt comme le corps ligneux de l'arbre, eſt d'un marbre brun, tirant ſur le gris de fer, large d'environ trois pouces, enveloppé de pluſieurs cercles de differentes couleurs, ou plûtôt d'autant de vieux aubiers, diſtinguez par ſix cercles concentriques, épais d'environ deux ou trois lignes, dont les fibres vont du centre à la circonference. Il ſemble que ces troncs de marbre vegetent, car outre qu'il ne tombe pas une ſeule goutte d'eau dans ce lieu, il n'eſt pas concevable que des gout-

tes, tombant de 25. ou 30. brasses de haut, ayent pû former des piéces cilindriques, terminées en calote, dont la regularité n'est point interrompuë : une goutte d'eau se dissiperoit plûtôt par sa chûte : il n'en distille certainement point dans cette grotte, comme dans les caves gouttiéres ordinaires. A peine remarquâmes-nous quelques napes dentelées, dont les pointes laissent couler une goutte d'eau fort claire & fort insipide, formée sans doute par l'humidité de l'air qui s'y condense en eau comme dans les appartemens révêtus de marbre.

Au fond de la grotte sur la gauche se presente une pyramide bien plus surprenante, qu'on appelle l'autel *A* depuis que M^r de Nointel y fit celebrer la Messe en 1673. Cette piéce est toute isolée, haute de 24. pieds, semblable en quelque maniére à une thiare, relevée de plusieurs chapiteaux, canelez dans leur longueur, & soûtenus sur leurs pieds, d'une blancheur ébloüissante, de même que tout le reste de la grotte. Cette pyramide est peut-être la plus belle plante de marbre qui soit dans le monde ; les ornemens dont elle est chargée sont tous en choux-fleurs, c'est à dire terminez par de gros bouquets, mieux finis que si un sculpteur venoit de les quitter. Il n'est pas possible encore un coup que cela se soit fait par la chûte des gouttes d'eau, comme le prétendent ceux qui expliquent la formation des congelations dans les grottes. Il y a beaucoup plus d'apparence que les autres congelations dont nous parlons, & qui pendent du haut en bas, ou qui poussent en differens sens, ont été produites par le même principe, c'est à dire par la vegetation.

Au bas de l'autel il y a deux demi colonnes sur

lesquelles nous posâmes des flambeaux pour éclairer la grotte & la considerer à loisir. Mr de Nointel les fit écorner pour y dresser la table, sur laquelle on celebra la Messe de minuit. On grava par ses ordres les paroles suivantes sur la baze de la pyramide,

HIC IPSE CHRISTUS ADFUIT EJUS NATALI DIE MEDIA NOCTE CELEBRATO. M. DC LXXIII.

Pour faire le tour de la pyramide, on passe sous un massif ou cabinet de congelations, dont le derriére est fait en voute de four: la porte en est basse; mais les drapeties des côtez sont des tapisseries d'une grande beauté, plus blanches que l'albâtre: nous en cassâmes quelques-unes, dont l'interieur nous parut comme de l'écorce de citron confite. Du haut de la voute, qui répond sur la pyramide, pendent des festons d'une longueur extraordinaire, lesquels forment pour ainsi dire l'attique de l'autel.

Mr le Marquis de Nointel Ambassadeur de France à la Porte, passa les trois fêtes de Noël dans cette grotte, accompagné de plus de 500. personnes, soit de sa maison, soit marchands, corsaires, ou gens du pays qui l'avoient suivi. Cent grosses torches de cire jaune, & 400. lampes qui bruloient jour & nuit étoient si bien disposées, qu'il y faisoit aussi clair que dans l'Eglise la mieux illuminée. On avoit posté des gens d'espace en espace dans tous les précipices, depuis l'autel jusques à l'ouverture C de la caverne: ils se firent le signal avec leurs mouchoirs, lorsqu'on éleva le corps de J. C. A ce signal on mit le feu à 24. boëtes &

à plusieurs pierriers qui étoient à l'entrée de la caverne : les trompettes, les hautbois, les fifres, les violons rendirent cette consecration plus magnifique. L'Ambassadeur coucha presque vis à vis de l'autel, dans un cabinet long de sept ou huit pas, taillé naturellement dans une de ces grosses tours dont on vient de parler. A côté de cette tour se voit un trou par où l'on entre dans une autre caverne, mais personne n'osa y descendre.

On étoit bien embarrassé à faire venir de l'eau du village pour fournir à tout le monde. Les Capucins aumôniers de son Excell. n'avoient pas la baguette de Moyse. A force de chercher on trouva une fontaine à gauche de la montée, c'est une petite caverne où l'eau s'amasse dans les creux des rochers.

M^r de Nointel a renouvellé la memoire de cette grotte. Les gens du pays même n'osoient y descendre lorsqu'il arriva à Antiparos : il les encouragea par ses largesses. Les Corsaires s'offrirent d'accompagner ceux qui voudroient leur montrer le chemin : ces Messieurs ne trouvoient rien de difficile, lorsqu'il falloit faire la cour à son Excell. qui d'ailleurs étoit passionné pour les belles choses, & sur tout pour ce qui regarde l'antiquité. Peut-être que sur l'inscription que l'on a rapportée, il crût qu'il y restoit quelque monument précieux. Il avoit deux habiles dessinateurs à sa suite, & trois ou quatre maçons avec les outils necessaires pour détacher & pour enlever les marbres les plus lourds. Jamais Ambassadeur n'est revenu du Levant avec tant de belles choses : heureusement la plûpart de ces marbres sont entre les mains de M^r Baudelot de l'Academie royale des Inscriptions & des Médailles : ils étoient reser-

yez pour une personne de son merite.

Je n'ay plus qu'un mot à dire touchant la grotte d'Antipater, c'est ainsi qu'on appelle une petite caverne, dans laquelle on entre par une fenêtre quarrée, ouverte dans le fond de la caverne, qui sert comme de vestibule à la grande grotte. Celle d'Antipater est toute révêtuë de marbre cristallizé & canelé; c'est une espéce de salon de plein pied à son ouverture, qui paroîtroit fort agréable si on n'avoit pas été éblouï par les merveilles qui sont dans la grande grotte.

La croupe de la montagne où sont ces grottes est comme pavée de cristallisations transparentes, semblables au talc ordinaire; mais qui se cassent toûjours en lozanges ou en cubes, & je crois que ces cristallisations sont des indices de grottes souterraines: j'en ai vû de pareilles en Candie sur le mont Ida, & à Marseille sur la Baume de M[r] Puget à Saint Michel d'eau douce. [a] Des bords de la caverne d'Antiparos pendent quelques pieds de ce beau Capprier sans épines, dont on confit le fruit dans les Isles. Le reste de la montagne est couvert de Thym de Créte, de faux Dictame, de Cedres à feüilles de Cyprez, de Lentisques, de Squilles: toutes ces plantes sont communes dans les Isles de Gréce, & celle d'Antiparos ne meriteroit guéres d'être visitée sans cette belle grotte.

Nous Passâmes le canal qui est entre Antiparos & Paros par un vent de [b] Sud-ouest, qui nous menoit en poupe, & qui nous fit faire six milles en moins d'une heure: car bien que le canal n'ait qu'un mille de large, on en compte six ou sept du port d'Antiparos à celui de Paros. C'est cette

[a] Capparis non spinosa fructu majore. C. B. Pin. 180.
[b] Labech.

distance qui nous persuada qu'Antiparos est l'Isle que les anciens ont connuë sous le nom d'Oliaros : on n'en peut pas douter sur un passage qu'Estienne le Geographe nous a conservé du Traité des Isles d'Heraclide du Pont, qui fait d'Oliaros une colonie de Sidoniens, & qui place cette Isle à environ [a] sept milles de Paros, distance qui répond tout à fait à celle de nôtre trajet. Nôtre bateau fut bien secoüé dans ce passage, & la pluye qui venoit par ondées nous incommoda furieusement: ce fut le dernier jour du mois d'Août, & ce fut aussi la premiére fois que nous vîmes pleuvoir dans l'Archipel.

ΠΑΡΟΣ. PAROS, PARIS, *par les Francs.*

Nous débarquâmes le 2. Septembre au port du château de [b] Parechia ville principale de l'Isle de Paros, bâtie sur les ruines de cette ancienne & fameuse Paros, la plus grande, selon Estienne le Geographe, & la plus puissante des Cyclades. Lorsque les Perses, sous les ordres de Darius, passerent en Europe pour faire la guerre aux Atheniens, [c] Paros embrassa le parti des Asiatiques, qu'elle secourut de troupes pour la bataille de Marathon. Miltiades couvert de gloire après cette grande journée, obtint des Atheniens une puissante flote, & les assura sans vouloir déclarer à quoi il la destinoit, qu'il meneroit cette armée dans un pays d'où elle rapporteroit de grandes richesses, sans beaucoup de peine. Paros fut assiegée par mer & par terre : [d] les habitans voyant leurs murailles ruinées demanderent à capituler ; mais ayant apperçû un grand feu du côté [e] de Mycone, ils s'imaginerent que c'étoit le signal de quelque se-

a L V I I I. stad.
b *ou* Parichia.
c *Herod. lib. 6.*
d *Corn. Nepos in Miltiad.*
e *Steph.*

cours, que leur faisoit donner Datis un des généraux des Perses : là-dessus ils ne voulurent plus entendre parler de capitulation, & c'est ce qui donna lieu au proverbe, [a] *Tenir sa parole, à la maniére des Pariens.* Cependant Miltiades, qui apprehendoit la flote des ennemis, brûla toutes ses machines & se retira promptement à Athenes.

[b] Herodote qui a décrit ce siége avec soin, bien loin d'avancer que les assiégez fussent disposez à capituler, rapporte que Miltiades desesperant d'emporter la place, consulta Timon prêtresse du pays, laquelle lui conseilla de faire quelque ceremonie secrette dans le temple de Cerés proche de la ville. Ce général suivit son avis; mais ayant voulu franchir l'enceinte du temple, il se cassa une jambe : la ceremonie apparemment ne réüssit pas, il fut contraint de lever le siége, le Senat le condamna d'en payer les frais : on le mit dans les prisons d'Athenes pour l'obliger de satisfaire à cette dette publique, & il y mourut de ses blessures. Ce siége ne laissa pas d'être fort glorieux aux Pariens quoiqu'on les traitât de gens sans parole, car Miltiades qui n'avoit pû les soûmettre, étoit le plus grand capitaine de son temps. Après la bataille de Salamine, [c] Themistocles quoique occupé au siége d'Andros, exigea les contributions de Paros, & la rendit tributaire d'Athenes, parceque cette Isle étoit une de celles qui avoient le plus favorisé les Asiatiques. Voilà ce qu'il y a de plus certain dans l'histoire gréque touchant l'Isle de Paros. Si l'on veut remonter au-delà de la puissance des Atheniens, on trouvera encore quelque chose de considerable qui regarde cette Isle, & cela nous don-

[a] *Ἀναπαριάζειν.*
[b] *Ibid.*
[c] *Herod. lib.* 8.

nera lieu de parler des differens maîtres qui ont possedé ces fameuses Cyclades ; parmi lesquelles Paros tenoit un rang considerable.

Peut-être que [a] Sesostris ce grand Roy d'Egypte, qui se faisoit appeller le Roy des Roys & le Seigneur des Seigneurs, reçût la soûmission de Paros de même que de la plûpart des Cyclades, c'est à dire de quelques autres Isles de l'Archipel rangées presque en maniére de cercle autour de la fameuse Delos. Les Phéniciens possederent ces Isles puisqu'ils furent les premiers maîtres de la mer de Gréce ; [b] mais il est mal-aisé de concilier Thucydide & Diodore de Sicile sur le temps où les Cariens s'établirent dans ces Isles. [c] Thucydides prétend que Minos en chassa ces peuples, & Diodore au contraire avance qu'ils n'y étoient venus qu'après la guerre de Troye, & qu'ils avoient obligé les Crétois de s'en retirer. Estienne le Géographe assûre que les Arcadiens se mélerent avec les Crétois, & qu'ils donnerent le nom d'un de leurs généraux appellé Paros, à l'Isle dont nous parlons; [d] car auparavant elle portoit celui de Minos, suivant la remarque de Pline.

[e] Selon Appollodore, ce fut dans cette Isle que Minos apprit la mort de son fils Androgée tué dans l'Attique où il s'étoit distingué dans les jeux publics. Ce malheureux pere sacrifiant aux Graces à Paros fut si penetré de douleur, qu'il jetta sa couronne par terre & ne voulut pas joüer de la flutte. [f] Eurydemon, Chryses, Nephalion & Philolaus autres enfans de Minos s'étoient retirez à

[a] Βασιλεὺς βασιλέων, καὶ Δεσπότης δεσποτῶν. *Diod. Sic. Biblioth. hist. lib.* 1.

[b] *Thucyd. lib.* 1.

[c] *Bibliot. hist. lib.* 5.

[d] *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

[e] *Biblioth. lib.* 3. *cap.* 14.

[f] *Idem Bibliot. lib.* 2. *cap.* 4.

Paros, lorsque Hercule y passa pour aller chercher par ordre d'Eurysthée, la ceinture d'Hypolite Reine des Amazones.

Il est certain aussi que Paros ne refusa pas les propositions de Xerxés fils de Darius, lorsque ce Prince fit demander aux Isles de Gréce la terre & l'eau; puisque de tous les insulaires, il n'y eut que les habitans de Melos, [a] de Siphnos & de Seriphos, qui ne voulurent pas lui accorder sa demande. Les habitans des autres Isles abandonnerent les Atheniens, & ne reconnurent leur domination qu'aprés que l'orage fut dissipé. [b] Diodore de Sicile remarque qu'elles furent ravagées malgré la flotte des Atheniens, destinée pour les mettre à couvert des insultes d'Alexandre tyran de Pherée, qui surprit & battit cette armée.

Il paroît par ce fameux monument d'Adule décrit si exactement par [c] Cosme d'Egypte, & si bien illustré par le R.P. Dom Bernard de Montfaucon, que les Cyclades & Paros par consequent ont été sous la domination des Ptolemées Roys d'Egypte: car ce monument dressé sous Ptolemée Evergete III. fait mention de ces Isles. De la domination des Egyptiens, elles retomberent sous celles d'Athenes. [d] Mithridate fut le maître des Cyclades pendant peu de temps: obligé de ceder au bonheur de Sylla, comme dit Florus à la valeur de Lucullus, à la grandeur de Pompée, il prit le parti de se retirer vers le nord. Les Romains resterent paisibles possesseurs d'Athenes & de l'Archipel, dont les Isles furent érigées en province avec la Lydie, la Phrygie & la Carie. Cette province fut

[a] *Herod. lib. 8.*
[b] *Bibliot. hist. lib. 15.*
[c] *Topogr. Christ. de mundo lib. 2.*
[d] *De bello Mithrid.*

ensuite sous un Proconsul, jointe à l'Hellespont & à l'Asie mineure.

Les Empereurs Grecs ont possedé l'Archipel à leur tour jusques au temps que Marc Sanudo noble Venitien fut fait Duc de Naxie par Henri Empereur de Constantinople. Ce nouveau [a] Duc unit à Naxie Paros, & plusieurs autres Isles voisines. Paros en fut demembrée par Florence Sanudo Duchesse de l'Archipel, qui la donna pour dot à Marie sa fille unique, épouse de Gaspar de [b] Sommerive : c'étoit un gros Seigneur qui prétendoit avec raison à tout le Duché de Naxie ; mais il fut obligé de se contenter de Paros, dans l'impuissance où il se trouva de resister à François Crispo, qui après avoir fait assassiner Nicolas Carcerio, s'étoit emparé du reste du Duché. 1207

Quelques années après, Paros passa dans l'illustre maison de Venier par le mariage de François Venier noble Venitien avec Florence de Sommerive sœur aînée de Coursin de Sommerive, dont elle hérita de tous les biens. François Venier fut le grand pere de ce fameux Venier, qui ne ceda l'Isle de Paros à Barberousse Capitan Pacha sous Solyman II. que parce qu'il se trouva sans eau à Kephalo dans le fort Saint Antoine. [c] Leunclave fait mention d'un Grec appellé Jacques, Heraclide & Basilique, qui se faisoit descendre des Princes de Valachie & qui portoit le nom de Marquis de Paros. Les Valaques le firent mourir en 1563. mais il n'y a pas d'apparence qu'il ait possedé cette Isle, puisque les Turcs la prirent sur les Venitiens.

Pour ce qui est du château de Paros ou Pari-

[a] *Hist. des Ducs de l'Archip.* [c] *Supplem. Annal.*
[b] *Summaripa.*

richia, ses murailles ne sont bâties que de vieux marbres. La plûpart des colonnes y sont posées de travers & ne montrent que leur diametre : celles qui sont relevées supportent souvent des corniches d'une grandeur surprenante. De quelque côté que l'on se tourne on ne jette les yeux que sur des architraves ou des piédestaux entremêlez de grandes piéces de marbre, employées autrefois à de plus beaux ouvrages. Pour faire la porte d'une écurie, qui ordinairement celle de toute la maison, on dresse deux bouts de corniches, dont les moulures sont admirables : on pose en travers sur ces piéces une colonne pour servir de linteau, sans trop s'embarrasser si elle est d'équerre & de niveau. Les gens du pays qui trouvent ces marbres taillez, les assemblent comme ils l'entendent, & mêmes les blanchissent souvent avec de la chaux. A l'égard des inscriptions, elles ne sont pas rares autour de la ville ; mais elles sont si maltraitées que l'on n'y connoît plus rien. Les François, les Venitiens, les Anglois ont emporté les plus considerables, & l'on casse tous les jours pour la clôture des champs, les plus belles piéces que l'on découvre, frises, autels, bas reliefs ; rien n'échappe à l'ignorance des Grecs. On ne voit dans cette Isle que des miserables faiseurs de saliéres & de mortiers, au lieu de ces grands sculpteurs & de ces habiles architectes, qui ont autrefois rendu le marbre de cette [a] Isle plus celebre que celui des Isles voisines ; car cette belle pierre n'est pas moins commune à Naxie & à Tine ; mais on y manqua dans un certain temps d'habiles gens pour la mettre en œuvre & en reputation.

On nous mena à trois milles du château voir

[a] Paros marmore nobilis. *Plin. hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

des anciennes carriéres, où il ne reste que des tranchées couvertes de rejets & de recoupes aussi fraîches que si on y avoit travaillé depuis peu : la Mandragore & le faux Dictame y naissent par tout. Les plus anciennes carriéres du pays sont à un mille au delà au dessus du [a] moulin du monastére de Saint Minas. Dans l'une de ces carriéres est un bas relief antique travaillé sur le marbre même, qui naturellement dans cet endroit là est presque [b] taillé à plomb au fond d'une grande caverne qui sert de bergerie, & d'où l'on tiroit apparemment ce beau marbre à la faveur des [c] lampes. Il est très vraisemblable que la montagne où est cette caverne est le mont [d] Marpese, dont Servius & Estienne le geographe ont fait mention.

Ce bas relief a quatre pieds de long, & sa plus grande hauteur est de deux pieds cinq pouces ; le bas en est équarri : le haut est assez irrégulier, parce qu'il fallut s'accommoder à la figure du rocher. Quoique cet ouvrage ait été fort maltraité par le temps, il paroît pourtant que c'est une espéce de bacchanale ou si l'on veut de nôce de village à 29. figures d'un assez bon goût, mais d'une mauvaise composition. De vingt de ces figures qui sont sur la même ligne, les six plus grandes ont dix-sept pouces de haut : ce sont des Nymphes qui dansent un branle : il y en a une autre assise sur la gauche, qui semble se faire presser pour danser. Parmi ces figures paroît la tête d'un satyre à longue barbe, qui rit de toute sa force. A droite

[a] Lapis Lychnites quoniam ad lucernas in cuniculis cæderetur. *Plin. lib. 36. cap. 5.*

[b] *Λίθος λυχνεύς. Ath. Deipn. lib. 5.*

[c] ΜΑΡΠΕΣΣΑ ὄρος Πάρου ἀφ' οὗ οἱ λίθοι ἐξαίρονται. *Steph.*

[d] Marpesos mons est pariæ insulæ. *Servius in Æneid. 6.*

ſont placées douze figures plus petites, qui ſemblent n'être accouruës que pour voir la fête. Bacchus eſt aſſis tout au haut du bas relief avec des oreilles d'âne & une bedaine d'yvrogne, entouré de figures de differentes attitudes ; mais d'un air tout à fait réjoüi, ſur tout certain ſatyre placé de front avec des oreilles & des cornes de bœuf. Les têtes de ce bas relief n'ont jamais été finies : c'eſt le caprice de quelque ſculpteur qui ſe divertiſſoit en faiſant charger ſon marbre, & qui écrivit au bas de ſon bas relief.

ΑΔΑΜΑΣ

ΟΔΡΥΣΗΣ

ΝΥΜΦΑΙΣ.

Adamas Odryses *a dreſſé ce monument aux filles du pays.* Anciennement les Dames s'appelloient des Nymphes, comme nous l'apprend [a] Diodore de Sicile, & Barthius demontre aſſez bien que ce nom étoit conſacré pour celles qui n'étoient pas mariées.

[b] Enfin le marbre de cette Iſle devint ſi fameux, que les plus habiles ſculpteurs n'en employoient pas d'autre. Strabon a raiſon de dire que c'eſt une excellente pierre pour faire des ſtatuës, & [c] Pline admiroit qu'on en fût venu chercher d'Egypte pour en decorer le frontiſpice de ce celebre labirinthe, qui paſſoit pour une des merveilles du monde. A l'égard des ſtatuës, les

[a] *Bibliot. hiſt. lib.* 3. *Animad. ad Stat. part.* 2.

[b] Omnes autem tantum candido marmore uſi ſunt à Paro inſula. *Plin. hiſt. nat lib.* 36. *cap.* 5.

[c] Ἀρίστη πρὸς τὴν μαρμαρογλυφίαν. *Rerum geog. lib.* 10.

plus

plus habiles gens conviennent que le marbre d'Italie est preferable à celui de Gréce. Pline soûtient avec raison que celui de [a] Luna est bien plus blanc. Le marbre Grec est à gros grains crystallins, qui font de faux jours & qui sautent par petits éclats si on ne le menage avec soin : au lieu que celui d'Italie obéït au ciseau, parce qu'il a le grain beaucoup plus fin & plus uni.

La carriére de marbre, qui est en Provence entre Marseille & les Pennes paroît de même grain que le marbre Grec : peut-être seroit-il plus doux si l'on creusoit jusques à une certaine profondeur. On trouve aussi dans ces quartiers là une pierre fort dure semblable au porphyre ; mais dont les taches sont pâles, il est vrai qu'il faudroit ouvrir ces carriéres pour en connoître les beautez. Qui auroit jamais crû qu'on trouvât une representation de Silene dans celles de [b] Paros, si l'on n'avoit foüillé bien avant pour découvrir cette merveille.

Après avoir visité ces carriéres, nous allâmes nous promener dans les principaux endroits de l'Isle. Il reste encore à Nausa ou Agousa un Fort ruiné, bâti dans la mer, & sur les mazures duquel se voyent les armes de Venise, les autres principaux villages sont Costou, Lephchis, Marmara, Chepido & Dragoula. Ces trois derniers villages sont à Kephalo, quartier de l'Isle fort connu par le fort Saint Antoine, dont Barberousse ne vint à bout que parceque les soldats y mouroient de soif.

[a] *Plin. ibid. On croit que ce sont les carriéres de Masse & de Carare.*

[b] In Pariorum lapidicinis mirabile proditur gleba lapidis unius, cuneis dividentium soluta, imaginem Sileni intus extitisse. *Plin. Hist. nat. lib. 3 ca p. 5*

Venier Seigneur de l'Isle qui l'avoit deffendu si vigoureusement se sauva à Venise, où il avoit fait passer sa femme & ses enfans. Le fort est démoli, & il n'y reste plus que le monastére de Saint Antoine. On se sert aujourd'hui du marbre des carriéres de ce quartier là, & sur tout de celles de Marmara, d'où on l'apporte par bateaux à Parechia : au lieu que celui des anciennes carriéres n'y peut venir que par charroi, voiture fort rare dans les Isles.

[a] Pline a bien marqué la grandeur de l'Isle de Paros en assurant qu'elle n'est que la moitié de celle de Naxos, à laquelle il donne 75. milles de tour : sur ce pied là Paros n'en doit avoir que 36. ou 37. mesure ordinaire des gens du pays. On y compte environ 1500. familles, taxées ordinairement à 4500. écus de capitation ; mais en 1700. on leur en fit payer 6000. & 7000. pour la taille réelle. Il est vrai que cette Isle est bien cultivée : on y nourrit beaucoup de troupeaux : le commerce y consiste en froment, orge, vin, légumes, sesame, toile de coton. Avant la guerre de Candie, on y recüeilloit beaucoup d'huile ; mais l'armée Venitienne brûla tous les oliviers de Paros en 9. ou 10. ans qu'elle y sejourna. Cette Isle est si pleine de perdrix & de pigeons sauvages qu'on nous donna trois perdrix & deux ramiers pour 18. sols : la viande de boucherie y est bonne, & les cochons n'y manquent pas : on y mange de même que dans les autres Isles d'excellens petits [b] moutons nourris dans les maisons avec du pain & des fruits. Les melons y sont tout à fait délicieux ; mais on n'a pas le temps de les goûter, lorsque l'armée Turque y est : elle consomme tous les fruits de l'Archipel en peu de jours.

[a] *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.* [b] Broussins.

Nous vîmes pleuvoir à Paros pour la premiére fois depuis nôtre départ de France. La terre étoit si séche qu'il auroit fallu un petit déluge pour en éteindre la soif. Le coton, la vigne & les figuiers periroient sans les rosées qui sont si abondantes que nos capots en étoient tous moüillez, lorsque nous couchions en campagne ou dans des bateaux, ce qui nous arrivoit assez souvent en passant d'une Isle à l'autre. On a beau partir dans la bonace, comme on n'a point de boussole, il faut se retirer dans la premiere cale, lorsque le vent se rafraîchit.

Le Cadi, les Consuls de France, d'Angleterre & de Hollande font leur residence à Parechia, où l'on élit tous les ans deux Consuls; la charge de Cadi & celle de Vaivode dans le temps que nous y passâmes étoient exercées par Constantachi Condili le plus riche Grec de l'Isle, frere de Miquelachi Condili Consul de France: il est d'une grande élegance parmi les Grecs de faire terminer les noms propres en *achi*.[a] On dit Constantachi, Miquelachi, Janachi, pour Constantin, Michel, Jean, & l'on parle plus proprement dans cette Isle que dans le reste de l'Archipel.

Les habitans de Paros ont toûjours passé pour gens de bon sens, & les Grecs des Isles voisines les prennent souvent pour arbitres de leurs differens. Cela me fait souvenir du choix que les Milesiens firent autrefois de quelques sages Pariens, pour mettre une forme de gouvernement dans leur ville

[a] *On dit*, Petrachi, Antonachi, Dimitrachi, Nicolachi, Gourjachi, Stephanachi, Philippachi, Franciscachi; *au lieu de* Pierre, Antoine, Dimitre, Nicolas, George, Estienne, Philippe, François. *Herodot. lib.* 5.

ruinée par les ſeditions : ces Pariens viſiterent la campagne de Milet, & nommerent adminiſtrateurs de la ville les habitans, dont les terres leur parurent les mieux cultivées ; perſuadez avec raiſon que ceux qui prenoient grand ſoin de leurs biens, ne negligeroient pas les affaires publiques.

Sainte Marie eſt le meilleur port de l'Iſle, la plus grande flotte y peut moüiller en ſûreté & plus commodément que dans celui d'Agouſa, qui en eſt tout près. Le port de Parechia n'eſt que pour de petits bâtimens : on eſtime fort celui de [a] Drio, où l'armée Turque ordinairement vient jetter ſes ancres. La rade de Drio, qui eſt à la partie occidentale de l'Iſle, laiſſe Naxie à ſon levant, & Nio à ſon midi. Le plus oriental des deux écüeils qui ſont au milieu de cette rade n'a qu'environ 500. pas de long ; & l'autre en a près de 800. les armées y donnent fond, & le ſud-oueſt en eſt le traverſier. Vis à vis de ce dernier écüeil dans la plaine au pied d'une colline, coule une belle fontaine à quatre ſources, éloignées ſeulement de huit ou dix pas les unes des autres : ces ſources forment d'abord un petit ruiſſeau partagé en trois rigoles où les Turcs ont pratiqué depuis quelques années des reſervoirs pour s'y baigner & pour y faire leurs ablutions : ces rigoles vont ſe rendre dans la mer, & quand on fait aiguade l'eau paſſe dans les barils des caïques de l'armée par le moyen des gouttiéres de cuir boüilli qu'ils appellent des maniques.

La Panagia ou Madona qui eſt hors de la ville de Parechia eſt la plus grande & la plus belle Egliſe de l'Archipel : ce n'eſt pas beaucoup dire ; elle eſt bien percée, & les cintres des voûtes ſont aſſez beaux : mais comme les colonnes ont été tirées

[a] *ou* Treou.

des ruines de la ville & qu'elles ſont de differens ordres & de differens modules, le tout enſemble eſt mal aſſemblé. Le grand dôme en déhors a la forme de la chape d'un alembic : la ſculpture du frontiſpice eſt tout à fait pitoyable, & les peintures du chœur ſont fort groſſiéres. Les Grecs appellent cette Egliſe [a] *Catapoliani*. Il n'y a aucune apparence qu'elle ait été bâtie ſur les ruines de cette magnifique Egliſe dediée à la Vierge, dont [b] Baronius a fait la deſcription. Celle-ci étoit au milieu d'une grande forêt où s'étoit retirée ſainte Theoctiſte patrone de l'Iſle, & *Catapoliani* eſt à la porte de Parechia, c'eſt à dire de l'ancienne ville de Paros ſur le bord de la mer.

Le couvent des Capucins François, qui eſt à droite en allant à cette Egliſe, eſt fort bien bâti : l'Egliſe en eſt jolie & le jardin agréable : il n'y a que deux peres qui vivent des aumônes, & qui enſeignent le Grec & l'Italien. C'eſt le rendez-vous & la conſolation des Latins qui ſont en petit nombre dans cette Iſle.

Parmi les chapelles de la ville, on eſtime celle de ſainte Heleine : à la verité c'eſt grand dommage que le marbre de Paros, dont toute la Gréce a été embellie, ſoit ſi mal employé. Rien n'eſt ſi ridicule que de voir au lieu de ſculpture, de méchants plats de fayence enchaſſez dans cette belle pierre, pour orner les frontiſpices des chapelles : c'eſt comme ſi l'on enchaſſoit un caillou dans de l'or. On compte juſques à 16. monaſteres dans Paros, ſçavoir,

Saint Minas le martyr, le plus grand couvent de l'Iſle, quoi qu'il n'y ait plus que deux Caloyers, Ἅγιος Μῆνας.

[a] Καταπολιανῆ. [b] *Ad annum* 902.

Saint Michel Archange. Ἅγιος Ταξίαρχης.

Le convent des Apôtres. Ἅγιοι Ἀπόστολοι.

Nôtre-Dame du Lac. Παναγία Λαγογουάρδο.

Saint Jean de la pluye. Ἅγιος Ἰωάννης Καίβρεχα.

Saint George aux Groiselles, fruit assez rare en Levant. Ἅγιος Γεώργιος μερούλι.

Saint André. Ἅγιος Ανδρίας.

Saint Antoine. Ἅγιος Αντώνιος.

La sainte Solitude. Ἁγία Μόνη.

Nôtre-Dame de toute prêvoyance. Παναγία Σκιαειαινή.

Saint Jean Adrien. Ἅγιος Ἰωάννης Αδριάνι.

Saint Cyriaque, ou Saint Dominique. Ἅγιος Κυριακός.

Saint Jean des sept fontaines. Ἅγιος Ἰωάννης ἑπταβρίσης.

Nôtre-Dame du lieu mal sain. Παναγία Βπαράνα.

Saint Noirmantin solitaire du mont Sinai; Ἅγιος Καραλώβος.

Le Monastere de Christ. Ὁ Χριστος.

[a] Archilochus ce fameux autheur de vers jambes se distingua parmi les grands hommes de Paros. Horace a raison de dire que la rage inspira ce Poëte : ses vers furent si piquants que Lycambas qui l'avoit attaqué, fut assez sot pour se pendre de desespoir. Archilochus vivoit du temps de Gygés Roy de Lydie & fut contemporain de Romulus.

Nous ignorons le nom d'un excellent homme de cette Isle, qui dressa le plus beau monument de chronologie qui soit au monde, & que l'on

[a] *Strab. Rerum geog. lib.* 10. Archilochum proprio rabies armavit jambo. *Horat. de arte poetic.* Tincta Lycambeo sanguine tela madent. *Ovid. in Ibin. Herod. lib.* 1.

voit presentement à Oxford au tour du Théatre Sheldonien : c'est sur ce marbre que [a] Mr de Peiresc avoit fait acheter en Levant, avec plusieurs autres, qui tomberent entre les mains du Comte d'Arondel, que l'on voit gravées les plus celebres époques Gréques depuis le regne de Cecrops fondateur du Royaume d'Athenes jusques au Magistrat Diognete, c'est à dire la suite de 1318. années. Usserius croit que cette chronologie fut écrite 263. ans avant Jesus-Christ.

Ces époques qui n'ont pas été alterées comme les manuscrits, nous apprennent la fondation des plus fameuses villes de Gréce, & l'âge des plus grands hommes qui en ont été l'ornement. Par exemple nous sçavons par ces marbres qu'Hesiode a vêcu 27. ans avant Homere, & que Sappho n'a écrit qu'environ 200. ans aprés ce Poëte. Ces marbres fixent les Magistrats [b] d'Athenes, & nous sont d'un grand secours pour les guerres de ce temps-là : ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce détail, il vaut mieux parler de nôtre passage dans l'Isle de Naxie, connuë des anciens sous le nom de Naxos.

Nous y arrivâmes le 7. Septembre en moins de deux heures ; car le trajet du port d'Agousa (qui est à la pointe Septentrionale de Paros) n'est que de neuf milles, & le canal en ligne droite n'a que six milles de large ; [c] ainsi Pline a fort bien marqué la distance de ces deux Isles à sept milles cinq cens pas. Naxia est un mot corrompu de Naxos : tout le monde sçait que la langue Gréque a souffert de grands changemens dans la décadence de l'Empire. Le mot de Naxia se trouve dans [d] Jean

NAXIE, ΝΑΞΟΣ, NAXUS.

[a] Gassend. in vita Peiresc.

[b] Οἱ Ἄρχων.

[c] Hist. nat. lib. 4. cap. 2.

[d] De Excidio Thessalon.

Camenfate, qui a décrit la prife de Theſſalonique par les Sarrazins ; il fut pris & mené en Candie avec les autres eſclaves. [a] La flotte des Sarrazins ſur laquelle ils étoient embarquez rélâcha à Naxie, dit-il, pour y exiger le tribut ordinaire ; mais elle y ſouffrit beaucoup dans le port du [b] Vivier, que l'on appelle aujourd'hui le port des Salines à droite du port du château. On prend encore beaucoup de mullets & d'anguilles dans ce port des Salines, par le moyen de certaines hayes de roſeaux aſſemblez & attachez enſemble ; ces hayes ſe plient comme nos paravents, & on les diſpoſe de telle ſorte que les poiſſons qui s'y ſont engagez par certaines entrées n'en ſçauroient plus ſortir. [c] On ſe ſert de ſemblables machines mais bien plus grandes & mieux entenduës dans le canal du Martigues en Provence : l'invention en eſt très-ancienne. [d] Les Ichthyophages de la Babylonie s'appliquoient a cette ſorte de pêche, & prenoient ſans peine plus de poiſſon qu'ils n'en pouvoient conſommer : ces hayes de roſeaux durent long temps, & on les tranſporte ſuivant que l'on juge à propos, comme l'enceinte des parcs à brebis.

La pêche de Naxie, la doüane & les ſalines de la ville ne ſont affermées que 800. écus ; auſſi on y donne 12. ou 15. meſures de ſel pour un écu, & chaque [e] meſure peſe 120. livres de France. Le port des Salines n'eſt pas bon pour les gros bâtimens, non plus que les autres ports de l'Iſle tous expoſez au nord ou au [f] ſud-eſt : on les appelle Calados, Panormo, Saint Jean Triangata, Filo-

[a] En 904.

[b] Τὸ Ζωντάριον.

[c] Bourdigous.

[d] *Diod. Sicul. Biblioth. hiſt. lib* 3.

[e] Mogis.

[f] Siroc.

Limnarez, Potamides & Appollona, qui a peut-être retenu ce nom du temple d'Apollon que les Atheniens avoient fait bâtir à la pointe de Naxos, opposée à l'Isle de Delos. Il ne faut pas confondre avec [a] Mr Spon l'Isle de Naxos avec une ville du même nom en Sicile, ou suivant [b] Thucydide les peuples de l'Isle Eubée avoient dressé un autel à Apollon.

Naxos quoique sans ports étoit une [c] Republique très florissante & maîtresse de la mer, dans le temps que les Perses passerent dans l'Archipel. Il est vrai qu'elle possedoit les Isles de Paros & d'Andros dont les ports sont excellens pour entretenir & recevoir les plus grandes flottes. [d] Aristagoras commandant à Milet en Ionie forma le dessein de surprendre Naxos, sous prétexte de rétablir les plus grands Seigneurs de l'Isle, chassez par la populace & refugiez chez lui. Darius Roy de Perse lui fournit non seulement des troupes de débarquement, mais une flotte de deux cens vaisseaux. Les Naxiotes avertis secretement par Magabates général des Perses, avec qui Aristagoras s'étoit broüillé, se préparerent à le bien recevoir. Il fut obligé de se retirer après un siége de quatre mois: & tout le service qu'il pût rendre aux insulaires qui s'étoient retirez à Milet, fut d'obtenir qu'on leur bâtiroit une ville à Naxos, pour les mettre à couvert des insultes du peuple.

Les Perses firent une seconde descente dans cette Isle lorsqu'ils ravagerent l'Archipel. [e] Datis & Artaphernes n'y trouvant pas de resistance firent

a *Voyage. Tom. 3.*

b *Lib 6.*

c Georg. Syncell. Σύγκελλος. In eadem cella habitans. *Assistant du Patriarche.*

d *Herod.*

e *Herod. lib. 6.*

brûler jusques aux temples, & emmenerent un très grand nombre de captifs. Naxos se releva de cette perte & [a] fournit quatre vaisseaux de guerre à cette puissante flote des Grecs, qui battit celle de Xerxés à [b] Salamine, dans le fond du golphe d'Athenes. Le souvenir des maux que les Perses avoient faits à Naxos, & la crainte de s'en attirer de nouveaux, obligerent le peuple à se declarer pour les Asiatiques : mais les officiers de l'Isle furent d'un sentiment contraire, & menerent à l'armée Gréque, par l'ordre de Democrite le plus acredité des citoyens de Naxos, les vaisseaux qu'ils commandoient. [c] Diodore de Sicile assûre que les Naxiotes donnerent des marques d'une grande valeur à la bataille de Platée, où Mardonius autre général des Perses fut défait par Pausanias. [d] Cependant les alliez ayant donné le commandement des troupes aux Atheniens ; ceux-ci déclarerent la guerre aux Naxiotes pour châtier les partisans des Perses. La ville fut donc assiegée & forcée à capituler avec ses premiers maîtres ; [e] car Herodote, qui place [f] Naxos dans le département de l'Ionie & qui l'appelle la plus heureuse des Isles, en fait une colonie d'Athenes, & rapporte que [g] Pisistrate l'avoit possedée à son tour.

Voilà ce qui se passa de plus remarquable en l'Isle de Naxos dans le temps de la belle Gréce. Si l'on veut remonter jusques à l'antiquité la plus reculée, on trouvera dans Diodore de Sicile & dans Pausanias l'origine des premiers peuples qui s'y établirent. [h] Butos fils de Boreas Roy de Thra-

[a] *Idem lib* 8.
[b] Colouri.
[c] *Biblioth. hist. lib.* 5.
[d] *Thucyd. lib.* 1.
[e] *Lib.* 7.
[f] Ἡ Νάξος εὐδαιμονίη τῶν νήσων. *Herod. lib.* 5.
[g] *Idem lib.* 1.
[h] *Diod. Sic. Biblioth. hist. lib.* 5.

ce, ayant voulu surprendre en embuscade son frere Lycurgus, fut obligé par ordre de son pere de quitter le pays avec ses complices : leur bonne fortune les conduisit à [a] l'Isle ronde, c'est ainsi qu'on nommoit celle dont nous parlons. Comme les Thraces n'y trouverent que peu ou point de femmes, & que la plûpart des Isles de l'Archipel étoient sans habitans, ils firent quelques irruptions dans la terre ferme, d'où ils emmenerent des femmes, parmi lesquelles étoit Iphimedie femme du Roy Aloeus & Pancratis sa fille. Ce Roy outré de dépit ordonna à ses fils Otus & Ephialtes de le venger : ils battirent les Thraces, & se rendirent les maîtres de l'Isle ronde, qu'ils nommerent Dia. Ces Princes s'entretuerent quelque temps après dans un combat, comme dit [b] Pausanias, ou furent tuez par Apollon, suivant le sentiment d'Homere & de Pindare ; ainsi les Thraces resterent paisibles possesseurs de l'Isle jusques à ce que la grande secheresse les contraignit de l'abandonner, plus de deux cens ans après leur établissement. Elle fut ensuite occupée par les Cariens, & leur Roy [c] Naxios ou Naxos, suivant Estienne le Geographe, leur donna son nom. Il eut pour successeur son fils Leucippus ; & celui-ci fut le pere de Smardius, sous le regne duquel Thésée revenant de Créte avec Ariadne aborda dans l'Isle, où il abandonna sa maîtresse à Bacchus, dont les menaces l'avoient horriblement frappé dans un songe.

Les habitans de Naxos prétendoient que ce dieu avoit été nourri chez eux, & que cet honneur lui avoit attiré toute sorte de félicitez. D'au-

[a] ΣΤΡΟΓΓΥΛΗ.
[b] *Lib.* 9.
[c] Ἀπὸ τοῦ Νάξου Καρῶν ἡγεμόνος. *Steph.*

tres croyent que Jupiter l'avoit confié à Mercure pour le nourrir dans l'antre de [a] Nyse sur les côtes de la Phenicie, du côté qui s'approche du Nil; d'où vient que Bacchus fut nommé *Dionysius*. Ce n'est pas ici le lieu de débroüiller l'histoire des Bacchus. Diodore de Sicile rapporte qu'il y en a eu trois à qui nous sommes redevables, non seulement de la culture des fruits, mais de l'invention du vin & de celle de la biere, que l'un d'eux inventa en faveur des peuples qui ne pourroient pas élever la vigne chez eux.

[b] La celebre époque que le même autheur nous a conservée touchant le debordement du Pont-Euxin dans la mer de Gréce, nous rassure fort sur la plûpart des avantures qui se sont passées dans quelques-unes de ces Isles. Cette époque au moins nous découvre le fondement de plusieurs fables qu'on en a publiées : il est bon de la rapporter ici en passant, pour disposer les lecteurs à ne pas trouver étranges certaines choses dont on parlera dans la description des autres Isles. Diodore donc assûre que les habitans de l'Isle de [c] Samothrace n'avoient pas oublié les prodigieux changemens qu'avoit fait dans l'Archipel le debordement du Pont-Euxin, lequel d'un grand lac qu'il étoit auparavant, devint enfin une mer considerable par le concours de tant de rivieres qui s'y dégorgent : ces débordemens inonderent l'Archipel, en firent perir presque tous les habitans, & reduisirent ceux des Isles les plus élevées à se sauver aux sommets de leurs montagnes. Combien de grandes Isles vit-on alors partagées en plusieurs piéces, s'il est

[a] Ἀπὸ Διὸς καὶ Νύσης. *Diod. Sic. Biblioth. hist. lib.* 4. *& alibi.*

[b] *Idem Biblioth. hist. lib.* 5.

[c] Sanmandraki.

permis de se servir de ce terme ? N'eut-on pas raison après cela de regarder ces Isles comme un nouveau monde, qui ne peut être peuplé que dans la suite des temps ? Est-il surprenant que les Historiens & que les Poëtes aient publié tant d'avantures singuliéres, arrivées dans ces Isles, à mesure que des gens courageux quitterent la terre-ferme pour les venir reconnoître ? Est-il surprenant que Pline l'abreviateur de tant de livres perdus, parle de certains changemens incroyables à ceux qui ne reflechissent pas sur ce qui s'est passé dans l'Univers depuis tant de siécles ? Ce qui nous reste à dire de Naxie est moins éloigné de nos temps.

[a] Pendant la guerre du Peloponnese cette Isle se declara pour Athenes avec les autres Isles de la mer Egée, excepté le Milo & [b] Thera. Ensuite Naxos tomba sous la puissance des Romains: après la bataille de Philippes, Marc Antoine la donna aux [c] Rhodiens ; mais il la leur ôta quelque temps après, parceque leur gouvernement étoit trop dur. Elle fut soûmise aux Empereurs Romains, & ensuite aux Grecs jusques à la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens ; car trois ans 1207.
après ce grand évenement, comme les François travailloient sous l'Empereur Henri à la conquête des provinces & des places de terre-ferme, les [d] Venitiens maîtres de la mer donnerent la liberté aux sujets de la Republique qui voudroient équiper des navires, de s'emparer des Isles de [e] l'Archipel & autres places maritimes, à condition que

[a] *Thucyd. lib. 2.*
[b] Santorin.
[c] *Appian. lib. 5.*
[d] *Flav. Blond. Breviar. rer. Venet.*
[e] *Du Cange hist. des Emp. de Constant. liv. 2.*

les acquéreurs en feroient hommage à ceux à qui elles appartenoient, à raison du partage fait entre les François & les Venitiens. [a] Marc Sanudo s'empara pour lors des Isles de Naxie, Paros, Antiparos, Milo, l'Argentiére, Siphanto, Policandro, Nanfio, Nio & Santorin. L'Empereur Henri érigea Naxie en Duché, & donna à Sanudo le titre de Duc de l'Archipel & de Prince de l'Empire. Le P. Sauger Missionnaire Jesuite, fort estimé en Levant sous le nom du P. Robert, a bien démêlé la suite de ces Ducs depuis Marc Sanudo jusques à Jacques Crispo 21. & dernier Duc de l'Archipel, dépouillé par les Turcs sous l'Empereur Selim II. & mort à Venise accablé de chagrin. Son pere Jean Crispo s'étoit engagé quelques années auparavant de payer à Solyman II. un tribut de six mille écus d'or, lorsque Barberousse fit sa descente dans l'Isle & la mit au pillage. Ainsi finit la souveraineté de l'Archipel, aprés avoir été plus de 300. ans entre les mains des Princes Latins. [b] Long temps auparavant, l'Isle avoit été ravagée par Homur Prince Mahometan, contemporain de Jean Paleologue, & maître de Smyrne & de la côte d'Ionie.

Quoique cette Isle soit une des plus agréables de l'Archipel, elle nous parut d'abord plus propre à inspirer de la tristesse que de la joye; il faut la parcourir pour en découvrir les beaux endroits, qui sont le campo de Naxia, les plaines d'Angarez, de Carchi, de Sangri, de Sideropetra, de Potamides, de Livadia; les vallées de Melanés & de Perato. Toute cette Isle est pleine d'Orangers, d'Oliviers, de Limonniers, de Cédres, de Citronniers, de Grenadiers, de Figuiers, de Meuriers; il

a *Hist. des Ducs de l'Archip.* b *Ducas Hist. Byzant. cap. 7.*

y a beaucoup aussi de ruisseaux & de fontaines. [a] Les anciens ont eu raison de l'appeller la petite Sicile. Archilochus dans Athenée compare le vin de Naxos au nectar des Dieux. [b] On voit une [c] médaille de Septime Severe, sur le revers de laquelle Bacchus est representé le gobelet à la main droite & le thyrse à la gauche. On boit aujourd'hui d'excellent vin à Naxie ; les Naxiotes qui sont les vrais enfans de Bacchus, cultivent bien la vigne quoiqu'ils la laissent traîner par terre jusques à huit ou neuf pieds loin de son tronc, ce qui fait que dans les grandes chaleurs le soleil desseiche trop les raisins, & que la pluye les fait pourrir plus facilement qu'à Santorin, où les seps de vignes sont en arbrisseaux.

Estienne le Geographe raconte deux fables tirées d'Asclepiade, qui marquent la bonté de cette Isle. On publie, dit-il, que les femmes y accouchent à huit mois, & qu'il y coule une source de vin ; ce vin sans doute lui avoit attiré le nom de [d] *Dionysias*, dont parle Pline. Cet auteur ne donne que 75. milles de tour à Naxos ; mais ses habitans prétendent qu'elle en a jusques à cent. Son circuit est presque ovale & fait deux pointes, d'un l'une regarde Nio, & l'autre est tournée entre Mycone & Nicaria.

Bien qu'il n'y ait point à Naxie de port propre à y attirer un grand commerce, on ne laisse pas d'y faire un trafic considerable en orge, vins, figues, coton, soye, lin, fromage, sel, bœufs, moutons ;

[a] Μικρὰ καλεῖται Σικελία. *Agathem. lib.1. cap.5.*

[b] *Deipn. lib.1.*

[c] *Legendo,* ΝΑΞΙΩΝ.

[d] Mox Dionysiada à vinearum fertilitate appellarunt. *Hist. Natur. lib. 4. cap. 12.*

mulets, émeril & huile ; on n'y brûle que de celle de Lentiſque, quoiqu'on donne pour un écu huit oques de celle d'olive. Les Lentiſques y ſont chargez d'une prodigieuſe quantité de graine, que l'on met en digeſtion lors qu'elle eſt meure, & que l'on preſſe quelques jours après : cette huile eſt bonne pour le cours de ventre, pour les fleurs blanches, pour la gonorrhée, pour la colique : on en graiſſe le boyau dans la deſcente du fondement. [a] Dioſcoride la recommande pour les maladies de la peau. Le Ladanum que l'on recüeille dans cette Iſle n'eſt bon que pour l'uſage des habitans ; il eſt plein d'ordures, de poil de chévre & de laine : car on ne prend pas la peine de l'amaſſer avec des foüets comme en Candie : on coupe ſeulement la laine & le poil des animaux qui ſe ſont frottez contre les arbriſſeaux de cette eſpéce de Ciſte, qui a été décrite plus haut, & qui eſt fort commune à Naxie. [b] Herodote & [c] Dioſcoride parlent de cette maniere d'amaſſer le Ladanum. Le bois & le charbon, marchandiſes très rares dans les autres Iſles, ſont en abondance dans celle-ci. On y fait bonne chére, les liévres & les perdrix y ſont à très bon marché ; les perdrix s'y prennent avec des trappes de bois, ou bien par le moyen d'un âne ſous le ventre duquel un payſan ſe cache, & marche dans cette poſture, pour les chaſſer dans des filets.

Suivant les apparences la ville de [d] Naxie capitale du pays, a été bâtie ſur les ruines de quelque ancienne ville du même nom, dont il ſemble que Ptolemée ait fait mention. Le château, ſitué

[a] *Lib. 1. cap. 50.*
[b] *Lib. 3.*
[c] *Lib. 1. cap. 128.*
[d] Νάξου Νήσου ἡ πόλις. *Ptol. geogr. lib. 3. cap. 15.*

ſur

sur le haut de la ville, est l'ouvrage de Marc Sanudo premier Duc de l'Archipel : c'est une enceinte flanquée de grosses tours, qui en renferme une plus considerable quarrée, dont les murailles sont fort épaisses, & qui proprement étoit le palais des Ducs. Les descendans des gentils-hommes Latins, qui s'établirent dans l'Isle sous ces Princes, occupent encore l'enceinte de ce château. Les Grecs qui sont en beaucoup plus grand nombre, s'étendent depuis le château jusques à la mer. La haine de la noblesse Gréque & de la Latine est irreconciliable : les Latins aimeroient mieux s'allier à des paysanes que d'épouser des Demoiselles Gréques ; c'est ce qui leur a fait obtenir de Rome la dispense de se marier avec leurs cousines germaines. Les Turcs traitent tous ces gentils-hommes sur le même pied. A la venuë du moindre Bey de galiote, les Latins & les Grecs n'oseroient paroître qu'en bonnets rouges, comme les forçats de galere, & tremblent devant le plus petit officier. Dès que les Turcs se sont retirez, la noblesse de Naxie reprend sa premiere fierté : on ne voit que bonnets de velours, & l'on n'entend parler que d'arbres de genealogie ; les uns se font descendre des Paleologues ou des Comnenes ; les autres des Justiniani, des Grimaldi, des Summaripa.

Le Grand Seigneur n'a pas lieu d'apprehender de revolte dans cette Isle : dès qu'un Latin se remuë, les Grecs en avertissent le Cadi, & si un Grec ouvre la bouche, le Cadi sçait ce qu'il a voulu dire avant qu'il l'ait fermée. Les Dames y sont d'une vanité ridicule, on les voit venir de la campagne après les vendanges, avec une suite de 30. ou 40. femmes, moitié à pied, moitié sur des

ânes ; l'une porte sur sa tête des serviettes de toile de coton, ou quelque jupe de sa maîtresse ; l'autre marche avec une paire de bas à la main, une marmite de grez, ou quelques plats de fayence : on étale sur le chemin tous les meubles de la maison, & la maîtresse montée sur quelque méchante rosse, entre dans la ville comme en triomphe à la tête de cette troupe : les enfans sont au milieu de la marche ; ordinairement le mari fait l'arriére-garde. Les Dames latines s'habillent quelquefois à la Venitienne : l'habit des Gréques est un peu different de celui des Dames de Milo : on parlera de toutes leurs nipes dans la description de l'habit de celles de Mycone.

Pour passer à des choses plus serieuses, il y a deux Archevêques dans Naxie, l'un Grec & l'autre Latin : le Latin est assez à son aise, c'est le Pape qui le nomme : son Eglise qui s'appelle la Metropole fut bâtie & rentée par le premier Duc de l'Isle ; aussi le Chapitre est composé de six Chanoines, d'un Doyen, d'un Chantre, d'un Prévôt & d'un Thresorier, outre neuf ou dix Prêtres habituez qui forment le reste du Clergé.

Les Jesuites ont leur residence auprès de la tour ducale ; ils sont ordinairement sept ou huit Prêtres, non seulement occupez à élever la jeunesse, mais à faire des missions avec beaucoup de zéle dans les autres Isles de l'Archipel: Les Capucins sont aussi établis à Naxie, & ne s'appliquent pas avec moins d'ardeur & de succez à l'instruction des Chrétiens. La maison des Cordeliers est hors de la ville ; mais il n'y a qu'un Prêtre & un frere lay logez dans l'ancien monastere de Saint Antoine, érigé en Commanderie de Rhodes, &


Tom. I. Pag. 258.
Naxiotes.

donné aux [a] Chevaliers par la Duchesse Françoise Crispo.

La medecine y est exercée par tous ces Religieux. Les Jesuites & les Capucins y ont de très bonnes apoticaireries. Les Cordeliers s'en mêlent aussi : le Superieur a été Chirurgien major de l'armée Venitienne pendant la derniere guerre, & s'est fait naturaliser Venitien pour être le maître de son couvent, lequel dépend de la Republique, quoi qu'il soit sur les terres des Turcs. Voilà les docteurs qui composent la faculté de medecine de Naxie : ils sont tous trois François, & ne s'accordent pas mieux pour cela.

La [b] maison de campagne des Jesuites est jolie pour un pays où l'on ne sçait pas bâtir. Les Grecs qui sçavent à peine placer une échelle en dehors pour monter au premier étage d'un bâtiment, admirent l'escalier de celui-ci, qui est renfermé en dedans : cela passe la capacité de leurs architectes. Nous en admirâmes les jardins & les vergers : les champs s'étendent jusques dans la vallée de Melanez, quartier des plus agréable de l'Isle.

L'Archevêque Grec de Naxie est fort riche : Paros & Antiparos dépendent de lui pour le spirituel : il a dans la ville 35. Prêtres ou Moines sacrez qui lui sont soûmis. Voici les noms de ses principales Eglises.

La Metropolitaine. Ἡ Μητρόπολις.
Deux Eglises sous le nom de Christ. Ὁ Χριστός.
L'Eglise de la Croix. Ὁ Σταυρός.
Nôtre-Dame de Misericorde. Παναγία Ἐλεοῦσα.
Nôtre-Dame Protectrice de l'Isle. Παναγία Προδό-νισσα.
Saint Jean l'Evangeliste. Ἅγιος Ἰωάννης Θεολόγος.

[a] *Bosius Hist. des Cheval.* [b] Calamitia.

Saint Dimitre. Ἄγιος Δημήτριος.
Saint Pantaleon, ou le grand Aumônier. Ἄγιος Παντελέημων.
Deux Eglises sous le nom de Sainte Venerande. Παράσκευη.
Saint Jean Baptiste. Ἄγιος Ιωάννης Πρόδρομος.
Saint Michel Archange. Ἄγιος Ταξίαρχης.
Saint Helie. Ἄγιος Ηλίας.
L'Eglise du favori de Dieu. Ἄγιος Θεοκέπαστης.
Sainte Theodosie. Ἄγια Θεοδοσία.
Sainte Dominique. Ἄγια Κυριακή.
Sainte Anastasie. Ἄγια Αναστάσια.
Sainte Catherine. Ἄγια Καθαρίνα.
L'Annonciade. Εὐαγγελιστρα.

Les principaux Monastéres de l'Isle sont,
La Vierge de publication. Παναγία Φανερωμένη.
La Vierge la plus élevée. Παναγία ὑψηλώτερα.
Le Saint Esprit. Κύριος ἀσώματος.
Saint Jean Porte lumiére. Ἄγιος Ιωάννης Φωτοδότης.
Le Couvent de bonne remontrance. Καλυτρίτησα.
Celui de la Croix. Ὁ Σταυρὸς.
Celui de Saint Michel. Ὁ Ταξίαρχης.

Les Villages de l'Isle se nomment,

Comiaqui.
Votri.
Scados.
Checrez.
Apano Sangri.
Cato Sangri.
Cheramoti.
Siphones.
Moni.
Perato.
Caloxylo.
Charami.
Filoti.
Scalaria, *où se fabriquent les marmites.*
Couchoucherado.
Gizamos.
Damala.
Melanez.
Cabonez.
Cournocorio.
Engarez.
Danaio.
Tripodez.
Apano Lagadia.
Cato Lagadia.

Porte d'un ancien Temple de Bachus qui se voit sur un Ecüeil auprès de Naxie.

| | |
|---|---|
| Damariona. | Metochi. |
| Vourvouria. | Pyrgos. |
| Carchi. | Apano Potamia. |
| Acadími. | Cato potamia. |
| Mognitja. | Aitelini. |
| Kinidaro. | Vazokilotisa. |
| Aiolas. | Saint Eleuthere, dont la tour s'appelle Fasoüilla. |

Tous ces villages pourtant ne sont pas fort peuplez ; les Jesuites nous asseurerent qu'il n'y avoit gueres plus de 8000. ames dans l'Isle. En 1700. les habitans payerent 5000. écus de capitation, & 5500. écus de taille réelle. On élit tous les ans dans la ville six Administrateurs. Dans le temps que nous y étions le Cadi n'étoit accompagné que de sept ou huit familles Turques, & le Vaivode étoit un autre Turc commis par un Bey de galere de Scio.

Les Gentils-hommes de Naxie se tiennent à la campagne dans leurs tours, qui sont des maisons quarrées assez propres, & ils ne se visitent que rarement : la chasse fait leur plus grande occupation. Quand un ami vient chez eux, ils ordonnent à un de leurs domestiques de faire passer à coups de bâton sur leurs terres le premier cochon [illegible] le premier veau qui est dans le voisinage : ces [illegible]maux pris en flagrant délit sont confisquez, [illegible]rgez suivant la coûtume du pays, & l'on en [illegible] bonne chere. Pliki est un quartier de l'Isle où [illegible]n dit qu'il y a des cerfs : les arbres n'y sont [illegible] fort hauts ; nous n'y vîmes que des [a] Cédres à [illegible]illes de Cyprès.

A une portée de fusil de l'Isle, tout près du château s'éleve un petit écüeil, sur lequel on voit une très belle porte de marbre parmi quelques

[a] Cedrus folio Cupressi media, majoribus baccis. C B. Pin.

grosses piéces de la même pierre, & quelques morceaux de granit : les Turcs & les Chrétiens ont emporté le reste : on dit que ce sont les débris du palais de Bacchus ; mais il y a plus d'apparence que ce sont les restes d'un temple de ce dieu. Cette porte qui n'est que de trois piéces de marbre blanc est d'un grand goût dans sa simplicité : deux piéces en font le montant, & la troisiéme le linteau : le seüil étoit de trois piéces, on a emporté celle du milieu. La porte dans œuvre a 18. pieds de haut, sur 11. pieds trois pouces de large : le linteau est épais de 4. pieds ; les montans ont trois pieds & demi de largeur, sur quatre pieds d'épaisseur ; tous ces marbres étoient cramponez avec du cuivre ; car on en trouve encore des morceaux parmi ces ruines.

[a] Zia qui est la plus haute montagne de l'Isle, signifie le mont de Jupiter, & a retenu le nom de Dia, qui étoit autrefois celui de l'Isle. Corono autre montagne de Naxie a conservé celui de la Nymphe Coronis nourrisse de Bacchus, ce qui semble authoriser la prétention des anciens Naxiotes, qui vouloient que l'éducation de ce Dieu eût été confiée dans leur Isle aux Nymphes Coronis, Philia & Cleis, dont les noms se trouvent dans [b] Diodore de Sicile. Fanari est encore une autre montagne de Naxie assez considerable.

Vers le bas de la montagne de Zia, à droite du chemin de Perato, sur le chemin même, se presente un bloc de marbre brut, large de huit pieds, naturellement avancé plus que les autres d'environ deux pieds & demi. Nous lûmes sous ce marbre cette ancienne inscription ;

[a] ΔΙΑ, *& par corruption*, Zia.
[b] *Biblioth. hist. lib.* 5.

ΟΡΟΣ ΔΙΟΣ ΜΗΛΩΣΙΟΥ.

*Montagne de Jupiter, conservateur des troupeaux.*

Mr Galand de l'Academie Royale des Inscriptions, qui accompagna [a] Mr de Nointel dans son voyage de l'Archipel, a communiqué cette inscription à Mr Spon, [b] & le P. Sauger l'a rapportée aussi. La maniere d'écrire par dessous, ou pour mieux dire sur la surface inferieure d'un marbre, est fort propre pour en conserver les caractéres.

On nous fit voir aussi la Grotte où l'on prétend que les Bacchantes ont celebré les orgies; mais faute de flambeaux nous ne pûmes nous y promener. Pour les armes du Roy, que Mr de Nointel fit faire en sculpture sur cette roche, nôtre guide nous dît que la foudre les avoit renversées, & qu'il ne sçavoit ce qu'elles étoient devenuës.

A l'égard de l'histoire naturelle, on prétend qu'il y a des mines d'or & d'argent tout près du château de Naxie. Celles [c] d'emeril sont au fond d'une vallée au dessous de Perato, dans les terres de M Coronello Consul de France, & de Mr de Grimaldi. On découvre l'émeril en labourant, & on le porte à la marine pour l'embarquer à Triangata ou à Saint Jean. Les Anglois en lestent souvent leurs vaisseaux; il est à si bon marché sur les lieux, qu'on en donne 20. quintaux pour un écu, & chaque quintal pese 140. livres. Les montagnes de cette Isle sont de marbre ou de granit: on nous assûra qu'on y trouvoit du serpentin.

[a] *Miscell. erud. antiq.*
[b] *Hist. des Duc. de l'Archip.*
[c] Smerillo.

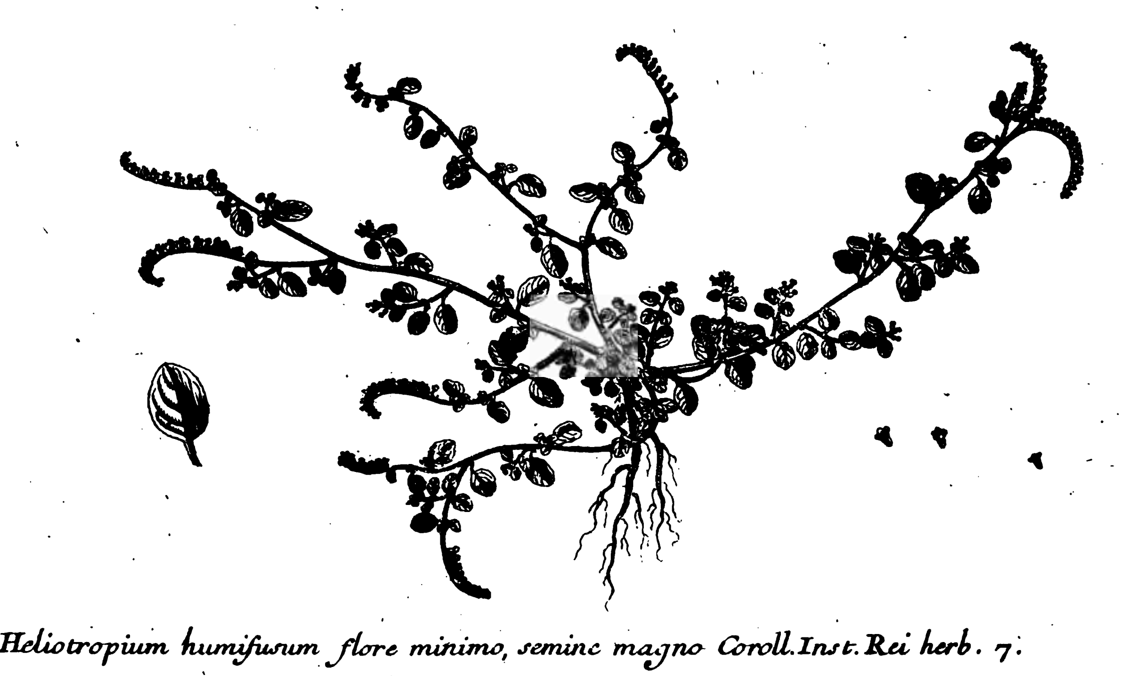
Nous herborisâmes aux marais vers le port des salines, à Calamitia où les Jesuites nous regalérent, à Pliki, à Perato chez Mr le Consul, qui nous retint agréablement pendant quelques jours, à Fanari, à Zia. En attendant que nous donnions la description & le denombrement des plantes de cette Isle, en voici trois qui sont assez rares pour meriter l'attention des personnes qui s'appliquent à ces sortes de connoissances.

*SCROPHULARIA, glauco folio, in amplas lacinias diviso. Corol. Inst. rei herb. 9.*

Sa racine est longue d'un pied & demi, grosse au collet d'un pouce & quelques lignes, dure, roussâtre en dedans, brune en dehors, piquant en fond, divisée en quelques fibres chevelües : la tige qui s'éleve souvent à deux ou trois pieds, est branchuë dès le bas, ligneuse, & devient un sous-arbrisseau degarni de feüilles, si ce n'est vers le haut : ses feüilles ont huit pouces de long, lisses, luisantes, divisées à peu près comme celles de la Thapsia ; c'est à dire en parties opposées souvent deux à deux, incisées jusques à la côte, & recoupées profondement dans leur longueur : cette côte embrasse une partie des branches, & fournit des vaisseaux très sensibles, dont les subdivisions s'étendent vers les bords des feüilles : elles diminuent jusques à l'extrêmité des branches parmi plusieurs brins chargez de fleurs semblables à celles des autres espéces : ces fleurs sont des godets de cinq lignes de long, verdâtres, de trois lignes de diametre, divisez en deux lévres pourpre foncé, dont la superieure est partagée en deux parties assez rondes, terminées en pointe, au dessous desquelles il y a deux autres petites parties de même couleur. Le calice de ces fleurs est un bassin d'u-


Scrophularia glauco folio, in amplas lacinias diviso Coroll. Rei herb. 9.





*Heliotropium humifusum flore minimo, seminc magno Coroll. Inst. Rei herb. 7.*

ne seule piéce, partagé en cinq parties arrondies, du fond duquel sort un pistile terminé par un filet assez long : ce pistile s'articule avec la fleur en maniere de gomphose, & devient ensuite une coque longue de quatre lignes, presque ronde, terminée en pointe dure, piquante, brune, la quelle s'ouvre en deux parties & laisse voir deux loges remplies de semences noires, assez menuës. Cette plante vient dans les fentes des rochers le long de la marine, & n'est pas rare dans les autres Isles de l'Archipel : elle est amere & sent mauvais.

*HELIOTROPIUM, humi fusum, flore minimo, semine magno. Corol. Inst. rei herb. 7.*

Sa racine est longue d'environ deux pouces, épaisse seulement d'une ligne, cheveluë, blanche, & pousse quelques tiges tout à fait couchées sur terre, dont les plus longues ont plus d'un demi pied, vert pâle, veluës, branchuës, accompagnées de feüilles presque ovales, longues de demi pouce, sur quatre lignes de large, vert pâle aussi, veluës, vénées & de même tissure que celles de l'herbe aux verruës, mais d'un goût un peu plus acre : elles ne diminuent pas vers le haut, excepté tout proche des sommitez, où elles n'ont que deux ou trois lignes de long. Toutes les branches finissent par un épi en queüe de scorpion, long d'un pouce à quinze lignes, chargé de deux rangs de fleurs blanches, de même figure que celles de l'espéce ordinaire ; mais à peine leur bassin a-t-il demi ligne de large : le fond en est verdâtre & les bords sont découpez en dix pointes, cinq alternativement plus grandes les unes que les autres: le pistile est accompagné de quatre embryons ; mais ordinairement la plûpart de ces embryons avortent, & lorsque la fleur est passée, l'on ne

trouve qu'une ſeule graine longue d'une ligne & demie, boſſuë d'un côté, plate de l'autre, pointuë par un bout, couverte d'une peau blanchâtre, ſous laquelle il y en a une autre noirâtre, laquelle couvre une eſpéce de coque pleine de moëlle blanche : cette plante vient dans les champs autour du port.

*SCORZONERA Græca, ſaxatilis & maritima, foliis variè laciniatis. Corol. Inſt. rei herb. 36.*

La racine qui eſt longue d'un pied, groſſe comme le pouce, peu fibreuſe, produit une tige haute d'un pied & demi, droite, caſſante, veluë, rayée, vert pâle, pleine de moëlle, accompagnée par le bas de feüilles veluës auſſi, roides, longues de ſept ou huit pouces, larges de trois ou quatre pouces, découpées profondement juſques vers la côte & crenelées inégalement ſur les bords : celles qui naiſſent le long des tiges ſont fort écartées les unes des autres, beaucoup plus petites, relevées d'une groſſe côte blanche de même que celles d'en bas : les derniéres feüilles ſont menuës & dentées ſeulement ſur les bords ; les tiges ſe diviſent quelquefois en branches preſque nuës, dont chacune ſoûtient une fleur d'un pouce & demi de diametre, jaune, ſemblable à celle de la Scorzonere ordinaire ; les demi fleurons ont un pouce de long, fiſtuleux & blancs à leur naiſſance, obtus & dentez à leur extrémité, garnis à l'ouverture de la fiſtule d'une gaine, au travers de laquelle s'échappe un filet à deux cornes : chaque fleuron porte ſur un embryon de graine délié & barbu ; le calice a la forme d'une petite poire longue d'un pouce, ſur ſept ou huit lignes d'épaiſſeur, à pluſieurs écailles vert pâle ou rougeâtres vers le milieu, mais blanches & déliées ſur les bords : les


Scorzonera Græca Saxati=
lis et maritima, foliis varie
laciniatis Coroll. Inst. Rei herb.
36.

demi fleurons sont longs d'environ 20. lignes, blancs & fistuleux dans le calice, jaunes ailleurs, & débordent d'un pouce, équarris, dentez à leur pointe, larges de deux lignes. De la fistule s'éleve une gaine longue de trois lignes, qui laisse échaper un filet jaune fourchu à cornes recoquillées en bas. Chaque demi fleuron porte sur un embryon de graine blanc, long d'une ligne, lequel devient une semence grisâtre, veluë, épaisse de près d'une ligne, canelée, longue de deux lignes & demie, pointuë par le bas, remplie d'une aigrette longue de neuf ou dix lignes, blancsale tirant sur le roussâtre, assez seche & cassante, composée d'une douzaine de crins : ainsi par la structure de la semence, cette plante peut être rangée sous le genre de *Catanance*.

La hauteur de la montagne de Zia nous invita d'y faire une station geographique. Après avoir orienté nôtre quadran universel, nous observâmes que,

Stenosa reste à l'est-nord est. Acariez écüeil entre Naxie & Stenosa, est dans la même ligne ; mais beaucoup plus près de Naxie.

Amorgos est à l'est-sud-est, de même que Cheiro & Copriez.

Nicouria est entre l'est & l'est-sud-est.

Stampalia au sud-est.

Skinosa entre le sud-sud-est & le sud.

Raclia entre le sud & le sud-ouest.

Nio entre le sud-sud-ouest & le sud-ouest.

Sikino au sud-ouest.

Policandro entre le sud-ouest & l'ouest-sud ouest.

Santorin entre le sud & le sud-sud-ouest.

Le Milo entre l'ouest-sud-oüest & l'ouest.

Nicaria entre le nord-eſt & le nord-nord-eſt.
Samos entre le nord-eſt & l'eſt-nord-eſt.
Patmos au nord-eſt.
Le Tine entre le nord-oueſt & le nord-nord-oueſt.
Mycone entre le nord-nord-oueſt & le nord.
Les deux Iſles de Delos de même que le Tine.
Andros entre l'oueſt-nord-oueſt & le nord-oueſt.
Syra au nord-oueſt.
Thermie à l'oueſt-nord-oueſt.
Paros à l'oueſt.
Nanfio au ſud-ſud-eſt.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.



# LETTRE VI.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Nous partîmes de Naxie le 15. Septembre, dans le dessein d'aller à Patmos voir la grotte où l'on croit que saint Jean a écrit l'Apocalypse, mais le [a] sud-ouest nous obligea de rélâcher à [b] Stenosa, méchant écueil sans habitans, & qui n'a qu'environ dix ou douze milles de tour. Stenosa est à l'est-nord-est, à 18. milles de Naxie, si l'on compte de cap en cap : car il y en a 36. d'un port à l'autre. On ne trouve dans Stenosa qu'une bergerie, retraite de cinq ou six pauvres gardiens de chévres, que la peur de tomber entre les mains des Corsaires ou des Bandits, oblige à s'enfuïr dans les rochers à l'approche du moindre bateau. On envoye du biscuit à ces bergers tous les trois mois : à peine trouvent-ils de l'eau dans cette Isle, qui est pourtant fertile en belles plantes & couverte de Lentisques, de Kermes, de Cistes. Elle appartient à la communauté d'Amorgos.

DESCRIPTION des Isles de Stenosa, Nicouria, Amorgos, Caloyero, Cheiro, Skinosa, Raclia, Nio, Sikino, Policandro, Santorin, Nanfio, Mycone.

Comme le mauvais temps nous retint à Stenosa plus que nous ne croyions, & que nos provisions commençoient à manquer, nous fûmes reduits à

[a] Labech. A I ✠. [b] L'Isle étroite.

faire du potage avec des limaçons de mer, & nous eûmes assez de temps pour les dissequer : ils valent beaucoup mieux que les yeux de bouc, si on les mange cruds, & sont preférables aux limaçons de terre, si on les fait boüillir dans l'eau ; ce fut le seul ragoût que cette Isle nous fournit ; car nous n'avions ni filets, ni hameçons pour pêcher, & les bergers nous prenant pour des bandits, n'oserent descendre de leurs rochers, quoique nos matelots, qui ne sçavoient où trouver de l'eau douce, eussent arboré tous les guenillons blancs qui étoient dans le bateau, pour leur faire connoître que nous étions gens de paix.

Les limaçons de mer sont de même genre que ceux de nos jardins ; leur coquille est à peu près de même forme & de même grosseur, mais elle a près d'une ligne d'épaisseur : c'est une nacre luisante en dedans, le dehors est le plus souvent couvert d'une écorce tartareuse & grisâtre, sous laquelle la nácre est marbrée de taches noires, disposées comme en échiquier : il s'en trouve quelques-unes sans écorce, à fond roussâtre & à taches noirâtres : la spire est plus pointuë que celle des limaçons ordinaires ; ce poisson qui est long temps hors de l'eau, se promene sur les rochers & tire ses cornes tout comme le limaçon de terre; elles sont minces, longues de cinq ou six lignes, composées de fibres longitudinales à deux plans externes & internes, entrecoupées de quelques anneaux ou muscles annulaires : c'est par le jeu de ces fibres que ces cornes rentrent ou sortent au gré de l'animal ; le devant de ce limaçon est un gros muscle ou plastron, coupé en dessous en maniére de langue, vers la racine de laquelle est attaché le fermoir ; ce fermoir est une lame ronde,


Tom. I. Pag.
Ptarmica incan
pinnulis crista
Coroll. Inst. Re
Herbar. 37.

mince comme une écaille de carpe, luiſante, ſouple, large de quatre lignes, rouſſâtre, marquée de pluſieurs cercles concentriques : le plaſtron eſt ſi attaché par ſa racine contre la coquille, que l'animal n'en ſçauroit ſortir qu'après qu'on l'a fait boüillir ; on le tire alors tout entier, & l'on s'apperçoit que cette racine en ſe courbant s'applique fortement au tournant du limaçon : dans ſa ſurface interieure, le plaſtron qui eſt creuſé en gouttiére, ſoûtient les viſceres de l'animal enfermez dans une eſpéce de bourſe tournée en tire-bourre, où aboutit le conduit de la bouche.

L'Iſle de Stenoſa ne meriteroit pas qu'on en fit mention ſans quelques plantes rares qu'elle produit, & ſur tout une eſpéce de [a] *Ptarmica* que nous n'avons point vûë autre part dans nôtre route : cette plante eſt ſi rare que je ne ſçaurois m'empêcher d'en donner ici la figure & la deſcription.

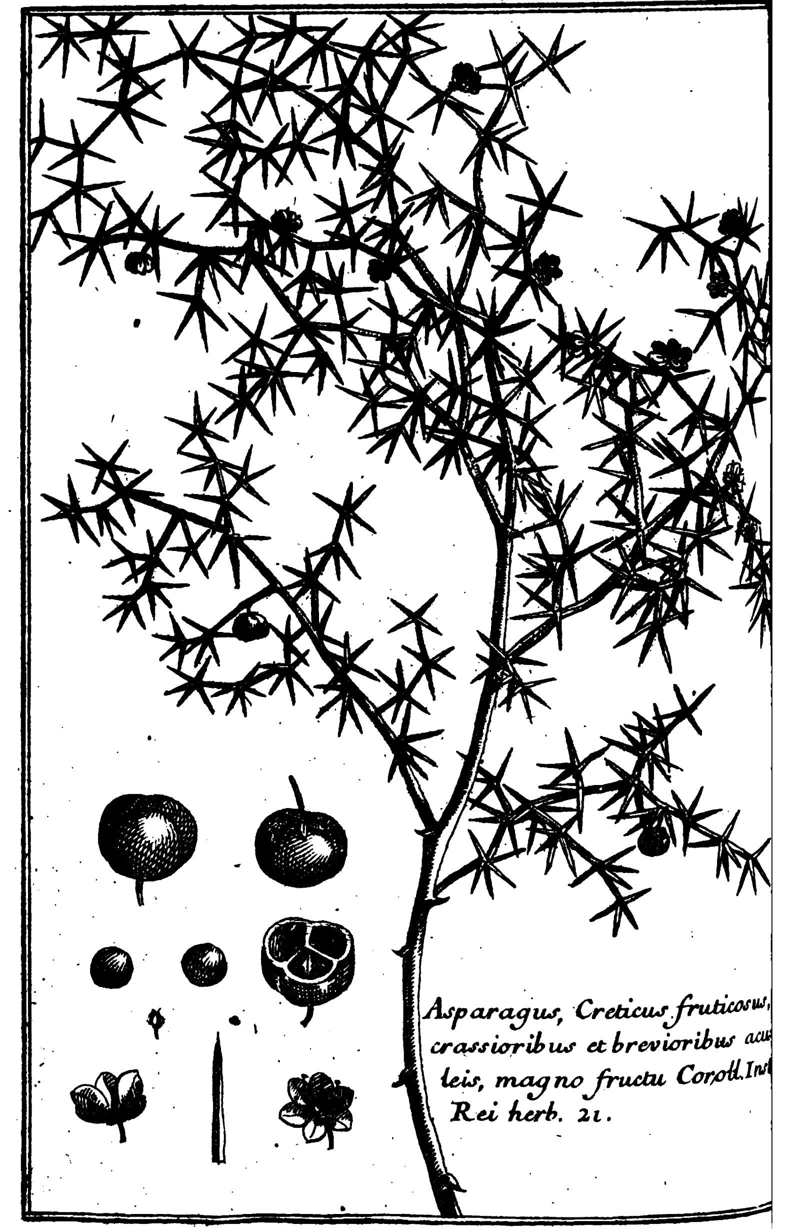
Sa racine eſt ligneuſe, griſâtre vers le collet, épaiſſe de 3. ou 4. lignes, accompagnées de fibres rouſſâtres, longues d'environ demi pied, tortuës & cheveluës : elle pouſſe pluſieurs têtes, d'où naiſſent en foule des feüilles très blanches, longues de deux pouces & demi, ſur la côte deſquelles ſont rangées tantôt alternativement, & tantôt par paires, d'autres feüilles de deux ou trois lignes de long, ſur une ligne & demie de large, découpées en maniére de crête de coq, cotoneuſes, blanches, aromatiques, ameres : de ces têtes naiſſent des tiges hautes de neuf ou dix pouces, épaiſſes d'une ligne, cotoneuſes auſſi, blanches, garnies de quelques feüilles ſemblables aux inferieures, mais plus petites ; chacune de ces tiges eſt terminée par un

[a] PTARMICA incana, pinnulis criſtatis. Coroll. Inſt. rei herb. 37.

bouquet, large d'un pouce & plat en dessus, composé de plusieurs fleurs fort serrées les unes contre les autres, soûtenuës par des queües inégales; le calice de ces fleurs est long de deux lignes, sur une ligne de large à plusieurs écailles, blanches, veluës, pointuës, lesquelles embrassent des fleurons & des demi fleurons à la maniére ordinaire: les fleurons sont jaune-pâle, découpez à 5. pointes; les demi fleurons sont de même couleur, larges d'une ligne. Toutes ces piéces sont portées sur des embryons, lesquels dans la suite deviennent des graines plates, longues de demi ligne, un peu plus étroites, brunes, avec une bordure blanchâtre, separées entr'elles par de petites feüilles membraneuses, pliées en gouttiére.

Cette belle plante nous consola de l'ennui que nous avoit causé le triste séjour de Stenosa. Le vent du nord nous fit abandonner une seconde fois le dessein d'aller à Patmos. Pourquoi lutter contre Eole; il nous jetta du côté d'Amorgos Isle qui merite bien l'attention des voyageurs; mais comme la mer étoit grosse, nous rélâchames à Nicouria, roche escarpée à un mille d'Amorgos.

NICOURIA. Nicouria est un bloc de marbre au milieu de la mer peu élevé, mais d'environ cinq milles de tour, sur lequel on ne voit que des chévres assez maigres, & des perdrix rouges d'une beauté surprenante, qui nous dédommagerent de la mauvaise chere que nous avions faite à Stenosa: nos Grecs en firent un grand carnage; quelques seches & coriaces qu'elles fussent, elles nous parurent aussi délicieuses que celles du Perigord. Par rapport aux plantes nous ne fîmes pas grande fortune sur cet écüeil: en voici pourtant deux qui ne sont pas décrites, quoi qu'elles naissent dans quelques autres Isles de la Gréce.



*Asparagus, Creticus fruticosus, crassioribus et brevioribus acu leis, magno fructu Coroll. Inst. Rei herb. 21.*


Apium Groecum
saxatile, Crithmi
folio. Coroll. Inst. Rei
Herb. 21.

*ASPARAGUS Creticus fruticosus, crassioribus & brevioribus aculeis, magno fructu. Coroll. inst. rei herb. 21.*

Cette plante sort au travers des fentes des rochers par des tiges longues depuis un pied jusques à deux ; épaisses d'environ trois lignes, tortuës, anguleuses ; grisâtres, courbées souvent vers le bas, branchuës dès leur naissance, subdivisées en plusieurs rameaux canelez épais d'une ligne, vert-pâle tirant sur le vert de mer ; garnies de temps en temps de gros piquants disposez par bouquets : les plus gros de ces piquants ont sept ou huit lignes de long, sur une ligne d'épais ; les autres sont la moitié plus courts, mais ils sont tous fermes, vert-pâle, rayez, roussâtres & quelquefois noirâtres à la pointe : de la base de ces piquants sortent plusieurs fleurs tout le long des branches, soûtenuës par des queuës fort minces ; chaque fleur est à six feüilles verdâtres, tirant sur le jaune, disposées en étoile, recourbées ordinairement en bas, longues de deux lignes & demie, sur une ligne de largeur, pointuës & rayées : le pistile est un bouton à trois coins, long d'une ligne, entouré de six étamines longues de deux lignes, chargées chacune d'un sommet jaune, la fleur sent comme le bouquin : le fruit à demi pouce de diametre, relevé de trois bosses arrondies, charnu & partagé en trois loges, remplies chacune d'une semence sphérique & dure : cette plante varie, il y en a dont les piquants ont un pouce de long.

*APIUM Græcum saxatile, Crithmi folio. Coroll. Inst. rei herb. 21.*

La tige de cette plante qui sort aussi des fentes des rochers, s'éleve à la hauteur d'environ deux

pieds, grosse comme le petit doit, entrecoupée de plusieurs nœuds, tortuë, branchuë, accompagnée vers sa naissance de plusieurs bouquets de feüilles touffuës, tout-à-fait semblables à celles de la [a] Percepierre que l'on confit au vinaigre, longues de demi pied, sur trois ou quatre pouces de large, vert de mer, charnuës, cassantes, divisées & subdivisées en trois piéces, longues de neuf ou dix lignes, sur une ligne de large, pointuës, d'un goût aromatique & piquant : la base de ces feüilles est pliée en gouttiére & embrasse une partie de la tige, laquelle est rayée, pleine de moële, branchuë ordinairement dès le bas, garnie de feüilles semblables aux précedentes, mais qui n'ont que deux ou trois pouces de long; celles des branches n'ont qu'un pouce ou un pouce & demi : toutes ces branches & leurs subdivisions se terminent par des bouquets larges d'environ deux pouces assez arrondis, dont les rayons n'ont qu'un pouce & demi de haut, velus de même que la sommité de la plante, & chargez d'autres petits bouquets de fleurs à cinq feüilles blanches, longues seulement d'une ligne & demie : le pistile & le calice de ces fleurs deviennent des graines longues d'une ligne & un quart, grisâtres, larges de moins de demi ligne, pointuës par les deux bouts, un peu courbes, canelées, améres, aromatiques.

C'est sur la roche la plus escarpée de Nicouria que naît cette belle plante : il est surprenant que les lieux élevez de quelques toises plusque le reste du pays produisent des plantes qui ne se voyent pas dans la plaine. Débarquez dans une Isle nous ne manquions pas de nous informer s'il y avoit

a Crithmum, sive Fœniculum maritimum minus. C.B.Pin.

quelque chapelle de la [a] Vierge, bien assûrez qu'elle seroit dans l'endroit le moins accessible, & par consequent le plus propre pour nos recherches : c'est à visiter ces chapelles que consiste toute la devotion de la populace Gréque. On n'y arrive qu'en suant à grosses gouttes, & les Grecs comptent avec raison cette fatigue pour une des plus rudes penitences que l'on puisse faire en ce monde. Là tous fondans en eau, ils se dépêchent de faire une douzaine de signes de [b] croix repetez coup sur coup, accompagnez d'autant d'inclinations, non seulement de tête, mais de la moitié du corps ; ensuite si la lampe n'est pas allumée, ils battent le fusil, & brûlent deux ou trois grains d'encens sur une pierre platte, baisant l'image de la Vierge & toutes les autres qui s'y trouvent : ces images ne sont point en sculpture, car les Grecs n'en sçauroient souffrir ; elles sont peintes grossiérement sur des morceaux de bois à fond doré. Ceux qu'on appelle peintres en ce pays-là, ne sçachans pas dessiner, se servent d'un poncis pour marquer les traits des figures ; & ces poncis se sont perpetuez par tradition de pere en fils depuis saint Luc ; car toutes leurs Vierges sont dans la même attitude que celle que l'on attribuë à ce Saint. Tandis que l'encens brûle, ces bonnes gens recommandent leurs affaires à la Vierge, & vont chercher un Papas pour dire la Messe, supposé qu'il y en ait aux environs : tout cela est loüable ; mais ne sont-ils pas bien ridicules d'apostropher la Vierge & les Saints si leurs affaires ne se tournent pas suivant leurs souhaits. Les bonnes femmes portent ordinairement un petit pot d'huile pour garnir la lampe, ou quelque bougie fort

[a] *Παναγία.* [b] *Σταυρώματα.*

déliée ; ou bien elles laissent un parat au fond de la lampe, dans l'intention qu'on en achettera de l'huile pour faire brûler devant l'image.

Comme l'on bâtit à bon marché dans ce pays là, les Grecs à l'agonie laissent une vingtaine d'écus pour dresser une chapelle, & c'est ce qui fait que toutes les Isles en sont couvertes. Au grand scandale du christianisme, les voyageurs n'ont pour l'ordinaire d'autre logement : on y serre les hardes & les marchandises : on y fait la cuisine : on y couche, & cette coûtume est fort ancienne. Diane & Junon se plaignoient souvent qu'on prophanoit leurs temples : Dieu veüille que l'on ne prophane pas les chapelles dont nous parlons. Il n'y a que les Grecs du rite Latin qui soient un peu instruits de leur croyance & du culte du vray Dieu. Ceux qui ne frequentent pas nos Missionnaires, sont aussi ignorans que les peuples les plus sauvages. Toute l'habileté des Papas consiste à leur inspirer de l'horreur contre l'Eglise Romaine.

Voilà dira-t-on une digression qui n'a aucun rapport avec Nicouria où il n'y a ni Grecs ni Latins ; mais aussi que dire d'une Isle inconnuë aux anciens & aux modernes, & qui d'ailleurs n'a rien de singulier : aussi nous ne fîmes que nous y reposer, & nous passâmes pendant la nuit à Amorgos.

AMORGUS. ΑΜΟΡΓΟΣ. AMORGOS.

Amorgos ne s'est pas distinguée dans l'histoire ancienne par la valeur de ses habitans : il semble même qu'ils s'attachoient plus aux sciences & aux arts qu'à la guerre : nous en avons des preuves assez considerables. [a] Goltzius fait mention de deux médailles à la tête d'Apollon, l'une a pour revers une sphére astronomique, soûtenuë par un

[a] ΑΜΟΡΓΙΝΩΝ.

trépié ; & ſur le revers de l'autre, c'eſt encore une ſphére & un compas. N'auroit-on pas voulu marquer par ces médailles que l'Aſtronomie & la Géometrie étoient cultivées dans cette Iſle.

On travailloit à Amorgos aux manufactures d'une étoffe qui portoit le nom de l'Iſle, de même que la couleur rouge dont elle étoit teinte. Les Tuniques d'Amorgos étoient recherchées ; on les appelloit,[a] *Amorgis*, comme le lin dont elles étoient tiſſuës. Heſychius, Pauſanias cité par [b] Euſtathe, l'autheur du grand Dictionaire Grec, conviennent auſſi que cette étoffe portoit le nom d'Amorgos. Il y a beaucoup d'apparence qu'on y employoit pour le mettre en rouge, une eſpéce de *Lichen* très commune ſur les rochers de l'Iſle & ſur ceux de Nicouria. Cette plante s'y vend encore dix écus le quintal pour la tranſporter à Alexandrie & en Angleterre, où l'on s'en ſert à teindre en rouge, comme nous nous ſervons de la Parelle d'Auvergne. Voici la deſcription de ce [c] *Lichen* ; je ne crois pas que perſonne en ait parlé.

Il croît par bouquets griſâtres, longs d'environ deux ou trois pouces, diviſez en petits brins preſque auſſi menus que du crin, & partagez en deux ou trois cornichons, déliez à leur naiſſance, arrondis & roides ; mais épais de près d'une ligne dans la ſuite, courbez en faucille, & terminez quelquefois par deux pointes : ces cornichons ſont garnis dans leur longueur d'un rang de baſſins plus blancs que le reſte, de demi ligne de diamettre, relevez de petites verruës, ſemblables aux

[a] *Suidas. Etymol. magn. Julius Poll. lib.7. cap.16.*

[b] *Ad verſum 526. Dion. Perieg.*

[c] LICHEN Græcus Polypoïdes, tinctorius. Coroll. inſt. rei herb. 40.

bassins du Polype de mer. Toute la plante est solide, blanche & d'un goût salé : elle n'est pas rare dans les autres Isles de l'Archipel, mais son usage pour la teinture n'est connu qu'à Amorgos.

Strabon assûre que cette Isle étoit le lieu de la naissance du poëte Simonides si fameux par ses ïambes. Estienne le Géographe nous apprend que les anciennes villes d'Amorgos s'appelloient Arcesine, Minoa, Ægiale ; les ruines qui se voyent autour du port du couchant, sont les restes de quelqu'une de ces villes ; mais on ne sçauroit déterminer précisément de laquelle, sans le secours des inscriptions, & nous n'observâmes que des bouts de colonnes dans une chapelle, du quartier qu'ils appellent la [a] ville-basse. Le meilleur port de l'Isle est celui du midi : [b] c'est apparemment là que Clitus capitaine Lydien, général de la flote de [c] Polysperchon, prit le trident à la main & se fit appeller Neptune pour avoir coulé à fond trois ou quatre galéres de l'armée d'Antiochus.

Heraclide convient [d] qu'Amorgos étoit une Isle très fertile en vins, huile & autres sortes de denrées : c'est pour cela que Tibere ordonna que Vibius Serenus y seroit envoyé en éxil : [e] cet Empereur étoit d'avis que lors qu'on donnoit la vie à quelqu'un, il falloit aussi lui en accorder les commoditez.

L'Isle d'Amorgos est bien cultivée aujourd'hui;

a Κατωπόλις.

b *Plutarch. de fortuna Alex. Orat.* 2.

c *Diod. Sicul. Biblioth. hist. lib.* 18.

d Amorgus vini, olei frugumque fertilissima est. *De Polit.*

e Dandos vitæ usus cui vita concederetur. *Tacit. Ann. lib.* 4. *cap.* 30.

elle produit assez d'huile pour ses habitans, & plus de vin & de grains qu'ils n'en sçauroient consommer : cette fertilité y attire quelques tartanes de Provence. L'Isle n'a que 36. milles de tour, & s'étend du nord au sud ; mais elle est horriblement escarpée du côté du sud-est : le bourg est à trois milles du port de l'ouest, bâti en amphiteâtre autour d'un rocher où est le vieux château des Ducs de l'Archipel qui ont possedé Amorgos pendant long-temps. Les habitans de cette Isle ne connoissent pas l'Eglise Latine ; il n'y avoit pas même de Cadi, ni de Vaivode dans le temps que nous y passâmes : on alloit plaider à Naxie ou à Stampalie : Naxie est à 30. milles d'Amorgos, & Stampalie à cinquante.

Les meilleurs endroits d'Amorgos appartiennent au [a] monastére de la Vierge, où l'on court de bien loin pour faire dire des Messes : car tous les lieux extraordinaires inspirent de la devotion au peuple. A trois milles du bourg sur le bord de la mer on a bâti une grande maison, qui de loin ressemble à une armoire appliquée vers le bas d'un rocher effroyable, taillé naturellement à plomb, & qui nous parut plus haut que celui de la Sainte Baume en Provence : cette armoire pourtant renferme cent Caloyers logez commodément ; mais on n'y entre qu'à bonnes enseignes, & par une petite ouverture, pratiquée à un des coins du bâtiment, & qui se ferme par une porte couverte de tole. En dedans c'est un corps de garde garni de massuës de bois, faites sur le modéle de celles d'Hercule, & dont un coup seroit capable d'assommer un bœuf : la précaution nous parut fort inutile ; car avec un coup de pied on renverseroit

[a] Παναγία.

facilement un homme du haut de l'échelle par laquelle on monte à cette porte : l'échelle a 12. marches de bois, ſans compter quelques degrez de pierre, ſur leſquels elle eſt appuyée : on paſſe enſuite par un eſcalier fort étroit ; mais ni les cellules, ni la chapelle ne ſont pas taillées dans le roc, comme on l'a publié. Les Religieux nous aſſûrérent que leur maiſon étoit l'ouvrage de l'Empereur Comnene, qui l'avoit bien rentée ; je n'ay pas de peine à le croire : Anne [b] Comnene ſa fille remarque que la mere de ce Prince l'avoit fait élever juſqu'à ſon mariage parmi des Religieux : ceux d'Amorgos publient que cette fondation fut faite à l'occaſion d'une image miraculeuſe de la Vierge peinte ſur du bois, qu'ils gardent dans leur chapelle comme une grande relique : ils prétendent que cette image, profanée dans l'Iſle de Cypre & caſſée en deux piéces, fut amenée miraculeuſement ſur la mer juſques au pied de la roche d'Amorgos : que ces deux piéces s'y raſſemblérent: qu'elle a operé & qu'elle opere encore pluſieurs miracles. L'Image nous parut toute enfumée, & d'un deſſein fort imparfait : les Caloyers qui la conſervent ſont mal propres ; leur maiſon ſent le vieux corps de garde, & ce couvent a plus l'air d'une retraite de brigands, que d'un lieu de ſainteté. Comme on ne ſçauroit ſortir honnêtement des monaſtéres ſans donner à la ſacriſtie, nous y laiſſâmes quelque petite monnoye, & les Religieux nous regalérent d'un plat de raiſins, dont les grappes avoient environ un pied de longueur ; [b]

[a] Contubernalem ex venerabilioribus quempiam habuit, juſſu matris quoad uxorem duxit. *Alexiad. lib.* I.

[b] Vitis uvâ peramplacinis maximis, globoſis, è viridi albicantibus, Βαυμάτη *id eſt*, Oculus bovis græcorum recentiorum Coroll Inſt. rei herb. 42.

chaque grain étoit presque ovale, de 15. ou 18. de long, blanc tirant sur le verdâtre, fort doux & d'un excellent goût. Ne voyant autour de ce couvent que la mer & des rochers affreux, je m'avisai de demander à ces Religieux d'où leur venoient de si beaux fruits : ils m'assûrérent qu'on les cultivoit dans un autre quartier de l'Isle, auprès d'une chapelle où l'on conservoit cette Urne si fameuse qui se remplit d'eau & se vuide d'elle-même dans certain temps de l'année.

Le christianisme n'a pas changé l'esprit fabuleux des Grecs : nous allâmes le lendemain à la chapelle pour nous convaincre, ou nous desabuser de ce prodige, & pour manger de ces beaux raisins. Saint George Balsami, c'est ainsi que s'appelle la chapelle, est à quatre milles du village à gauche du port de l'ouest, tout auprès d'un verger d'arbres fruitiers en terrasse, à la tête d'un potager arrosé par une petite fontaine, parmi des vignes bien cultivées : le lieu nous parut charmant pour la demeure d'un Papas. Quoique la chapelle n'ait que 15. pas de long, sur 10. pas de large, elle ne laisse pas d'être divisée en trois nefs par de bonnes murailles, comme si c'étoit une grande Eglise ; mais les nefs des côtez sont si étroites, qu'il n'y sçauroit passer qu'une personne de front : on entre dans la chapelle par le coin de la nef qui est à gauche ; & comme nous découvrîmes d'abord une source d'eau vis-à-vis de la porte, nous jugeâmes bien que le prétendu miracle n'étoit pas difficile à expliquer. Cette source, qui est fort petite, se ramasse dans un reservoir long de cinq pieds quatre pouces, sur deux pieds huit pouces de largeur ; l'eau n'y étoit pour lors qu'à la hauteur d'environ un pied : à six pas de là, au bas d'un cabinet pratiqué dans la même nef, est enterrée à fleur

de terre, cette Urne si celebre que l'on vient consulter comme l'Oracle de l'Archipel : c'est un vaisseau de marbre presque ovale, haut d'environ deux pieds, large de seize pouces, dont l'ouverture qui est ronde & de huit pouces de diamettre, se ferme avec une piéce de bois arrêtée par une tringle de fer posée en travers.

Le cabinet est fermé avec plus de soin, & ne s'ouvre qu'après qu'on a donné quelque argent pour faire dire des Messes ; nous n'y manquâmes pas, & nous eûmes le plaisir de découvrir l'Urne, & de mesurer l'eau qui s'y trouva à sept pouces neuf lignes de hauteur ; mais il ne nous fut pas permis de foüiller plus avant, ni d'examiner le fond de l'Urne tout couvert de limon ; le Papas nous dit seulement que c'étoit la hauteur ordinaire de l'eau : nous le priâmes de nous faire comprendre en quoi consistoit donc ce grand miracle : c'est, dit-il, que l'eau hausse & baisse plusieurs fois dans l'année : on repliqua qu'il se pouvoit faire que la décharge du reservoir, qui est tout auprès, plus ou moins abondante, passât au travers de la terre & s'imbibât insensiblement dans ce marbre, épais seulement d'environ un pouce, & peut-être fêlée dans le fond : ce lieu est fort obscur, & il faudroit vuider l'Urne pour la bien examiner ; car le [a] P. Richard soûtient que le fond de ce vaisseau n'est que de l'argile : le Papas se contenta de nous répondre que c'étoit un grand miracle.

Nous le priâmes de nous dire s'il étoit vrai que l'Urne se remplît quelquefois dans l'espace de demi heure,& qu'elle se vuidât visiblement plusieurs fois le jour en pareil temps : [b] s'il étoit vrai que

[a] Descript. de Sant-Erini. [b] *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

dans un moment on la vît si pleine que l'eau regorgeât par dessus, & qu'un moment après elle devint si séche, qu'il ne parût pas qu'il y eût eu de l'eau : le bon homme qui se méfioit de nous, & qui n'étoit pas si sot qu'il le paroissoit, nous repondit, que nous n'avions qu'à rester un peu de temps pour voir ce qui en seroit ; que pour lui il ne l'avoit jamais vûë ni tout à fait pleine, ni tout à fait vuide ; mais qu'il arrivoit par miracle & par la vertu du grand Saint George, qu'elle se haussoit & se baissoit considerablement dans la même année : que ceux qui venoient consulter l'Urne avant que d'entreprendre quelques affaires d'importance étoient malheureux si l'eau étoit plus basse qu'à l'ordinaire ; que pour nous, nous devions nous flatter de toute sorte de prosperité, parce qu'elle n'étoit pas baissée à nôtre arrivée : nous restâmes environ deux heures aux environs de la chapelle à décrire des plantes, ou à manger des raisins, détachant de temps en temps quelqu'un de nous, la bougie à la main, pour voir si l'eau montoit ou descendoit ; mais elle répondit toûjours à nôtre sonde qui étoit un bâton marqué à la hauteur de sept pouces neuf lignes : enfin tout bien consideré, nous crûmes qu'il falloit nous en tenir à l'explication qu'en donna nôtre valet ; c'étoit un garçon de fort bon sens, qui nous croyant embarrassez à concevoir ce mistére, sans recourir à la transpiration de l'eau au travers de la terre & du marbre, sans parler de Saint George ni de la [a] Vierge Marie, nous dît d'un grand sens froid que le Papas avoit bien la mine, pour entretenir sa marmite, de vuider & de remplir cette Urne de l'eau du reservoir avec la cuillier de son pot, lors-

[a] Παναγία.

qu'il se presentoit des gens qui vouloient être trompez, comme le sont la plûpart de ceux qui cherchent des choses merveilleuses.

Cette naïveté nous réjoüit : nous nous retirâmes en remerciant le Papas ; mais comme il entendit quelques éclats de rire, il se douta bien que nous manquions de foi pour l'Urne, & courut après nous pour nous faire un conte qui pût nous convaincre de cette merveille. Un Evêque Grec, dit-il, cousu de sequins, allant à Constantinople, dans le dessein d'obtenir quelque dignité plus considerable, voulut consulter l'Urne, pour sçavoir si son voyage seroit heureux ; mais il la trouva presque vuide : chagrin de cette avanture, il passa quatre ou cinq jours à prier & à soupirer : le Papas qui le voyoit fort triste, s'avisa pieusement de mettre une bonne potée d'eau dans l'Urne, mais il fut bien surpris lui-même lorsque venant à la visiter avec l'Evêque, il ne trouva pas l'eau plus élevée qu'auparavant : on redoubla les priéres au grand Saint George ; on fût même au grand couvent conjurer la Vierge d'envoyer de l'eau : le croiriez-vous, Messieurs, continua nôtre Papas avec un air plein de confiance, l'eau s'y trouva un beau matin à grande mesure : l'Evêque partit après mille actions de graces, & ne fut pas arrivé à Paros, qu'il apprit avec une extrême joye que dans le temps qu'il étoit à Amorgos, c'est à dire, dans le temps que l'eau manquoit, la mer étoit couverte de Corsaires, qui ne trouvant rien à piller avoient fait voile, les uns vers la Morée, les autres vers le Golphe de Thessalonique : C'est bien plus, ajoûta-t-il, nôtre sainte Urne favorise les Armateurs, qu'ils soient chrétiens ou barbares : ils font enrager le monde, lorsqu'ils viennent consulter le grand Saint [a] George :

[a] Αρχιστράτηγος.




Femmes
D'AMORGOS.


Origanum Dictamni Cretici facie folio crasso nunc villoso nunc glabro Coroll. Inst. Rei herb. 13.

c'eſt le vrai généralı de la milice celeſte, & non pas Saint Michel, de Serpho, comme le prétendent les Caloyers de cette Iſle. Après tous ces beaux diſcours, auſquels nous ne repondions que par des inclinations de têtes, nous nous ſeparâmes fort ſatisfaits les uns des autres : le Papas de nous avoir conté ſon hiſtoire, & nous d'avoir connu la ſupercherie des moines, & la ſimplicité des peuples qu'ils abuſent dans les pays d'ignorance & de ſuperſtition.

Les habitans de cette Iſle ſont affables, & les femmes y ſont aſſez jolies ; leur coëffure eſt une écharpe de toile jaune, dont elles ſe couvrent le deſſus de la tête & le bas du viſage, la tortillant enſuite en maniére de turban, dont l'un des bouts pend ſur le dos : les habits de ces Dames ſont auſſi ridicules que ceux que l'on porte dans les autres Iſles. On décrira plus bas les differentes piéces dont elles ſe ſervent pour ſe parer.

Il ne faut pas ſortir d'Amorgos ſans décrire une des plantes des plus rares qu'il y ait dans l'Archipel : nous ne l'avons obſervée que dans les fentes de cette effroyable roche où eſt le couvent de la Vierge.

*ORIGANUM Dictamni Cretici facie, folio craſſo, nunc villoſo, nunc glabro. Coroll. Inſt. rei herb. 13.*

Sa racine eſt quelquefois groſſe comme le pouce, ligneuſe, longue d'environ un pied, brune gerſée, rougeâtre en dedans, accompagnée de fibres cheveluës & tortuës : elle pouſſe quelques têtes d'où naiſſent des tiges hautes de huit ou neuf pouces, quarrées, vert de mer, quelques-unes ſimples, les autres branchuës, garnies de feüilles ſerrées, oppoſées deux à deux, rondes ou ovales,

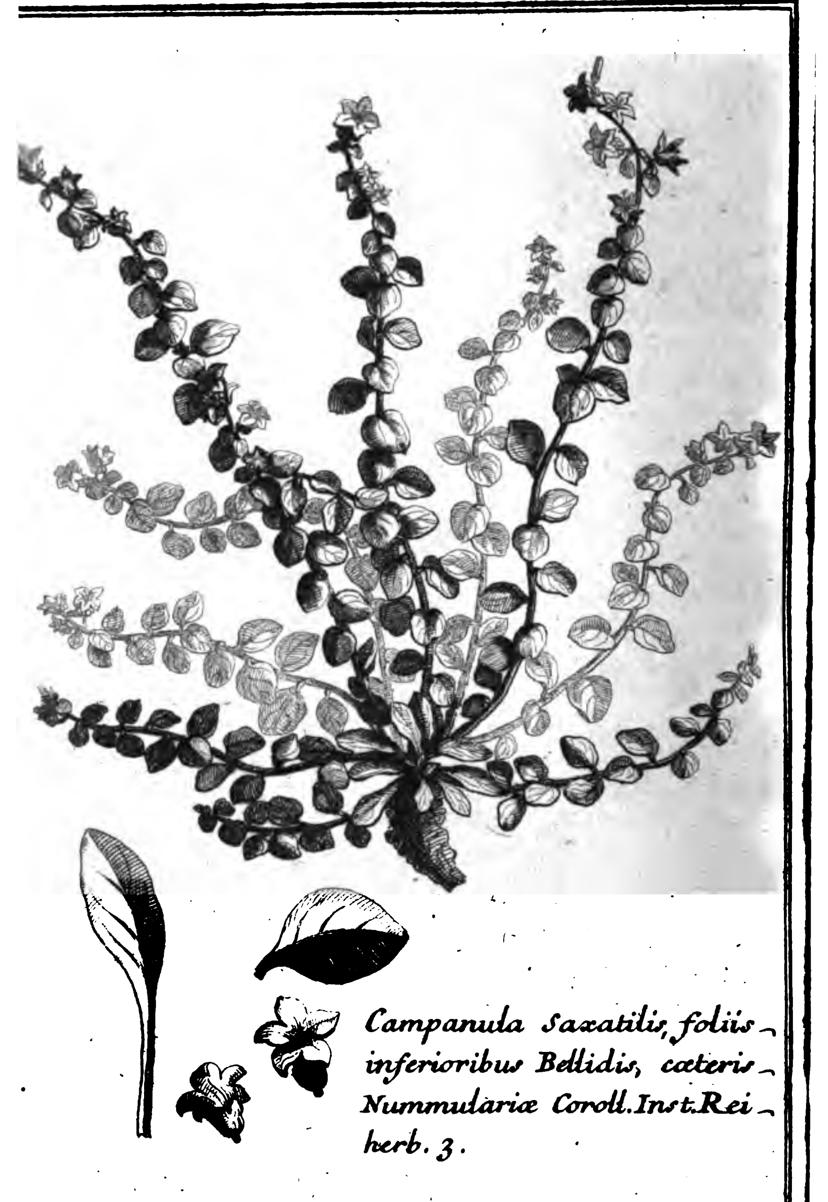
*LUNARIA fruticosa, perennis, incana, Leucoii folio. Coroll. Inst. rei herb. 15.*

Elle a la racine grosse comme le pouce, roussâtre, gersée, accompagnée de fibres longues & chevelues : ses tiges sont ligneuses, hautes d'environ un pied, couvertes d'une écorce roussâtre & gersée vers le bas, blanchâtres dans la suite, garnies à leur naissance de plusieurs bouquets de feüilles assez semblables à celles du Violier blanc, touffuës, longues d'un pouce ou 18. lignes, sur quatre ou cinq lignes de large, drapées, cotoneuses, blanches, sans goût ni odeur : elles diminuent le long des tiges, lesquelles s'allongent en maniére d'épi chargé de fleurs à quatre feüilles jaunes, longues de neuf ou dix lignes, ovales à l'extremité qui est opposée à leur queue : cette fleur est couverte d'un calice à quatre feuilles blanches; lequel renferme un pistile de même couleur, oblong, terminé par une petite tête, & entouré d'étamines à sommets jaunes : lorsque la fleur est passée, ce pestile devient un fruit presque ovale, d'environ un pouce de haut, sur huit ou neuf lignes de largeur tout à fait plât, cotoneux & blanc, au chassis duquel sont attachées une ou deux semences plâtes, roussâtres, rondes, d'environ deux lignes de diametre, bordées d'un feüillet plus clair, très délié, un peu échancré d'un côté : la chair de cette semence qui est brune aussi, est amére & d'un goût brûlant. Cette plante fleurit dès le printemps; mais elle ne porte guéres de bonnes graines au Jardin Royal.

CHEIRO. Nous rélâchames à l'Isle de Cheiro à une portée de mousquet de Caloyero : les Faucons y furent mangez, suivant la coûtume du Levant, où on ne laisse pas mortifier la viande : ces oiseaux ont



Tom. I. Pag. 288.
Lunaria fruticosa, perennis incana, Leucoij folio. Coroll. Inst. Rei Herb. 15.



*Campanula Saxatilis, foliis inferioribus Bellidis, cæteris Nummulariæ Coroll. Inst. Rei herb. 3.*

ont la chair blanche, délicate & d'un excellent goût ; ils seroient merveilleux rôtis & bardez. les nôtres furent cuits sur la braize, & mangez sans poivre ni vinaigre. Cheiro est une Isle deserte de 18. milles de tour, où les moines d'Amorgos tiennent deux Caloyers dans le temps que l'on y fait les fromages. On y nourrit plus de 300. chévres ou brebis : nous y observâmes une espéce rare de Campanule.

*CAMPANULA saxatilis, foliis inferioribus Bellidis, cateris Nummularia. Coroll. Inst. rei herb. 3.*

Sa racine est grosse comme le pouce, engagée dans les fentes des rochers, blanche, douce, pleine de lait ; ses premieres feüilles sont semblables à celles de la Pasquerete, disposées en rond, vert-brun, luisantes, longues de deux pouces & demi, sur demi pouce de large ; celles qui accompagnent les tiges ressemblent plûtôt à celles de la Nummulaire, & sont charnuës, lisses, vert-gai, longues de huit ou neuf lignes, terminées insensiblement en pointe, soûtenuës par une queüe fort courte, assez serrées sur des tiges longues de huit ou neuf pouces, & qui souvent pendent des fentes des rochers, épaisses d'une ligne, laiteuses, & pleines de moële blanche : des aisselles des feüilles naissent tout le long des tiges, des fleurs en cloche, longues de sept ou huit lignes, sur quatre ou cinq lignes de large, bleu lavé, découpées en cinq parties en arcade gothique ; le pistile sort du fond de cette fleur, blanc, & terminé en ancre à trois crampons, environné à sa baze de cinq étamines blanches, larges & longues d'une ligne, chargées chacune d'un sommet jaune, fort étroit : le calice est un bassin long de cinq lignes, vert-

pâle, large de trois lignes, goderonné de cinq côtes, découpé à cinq pointes en étoile : il devient un fruit à trois loges remplies de semences rougeâtres tirant sur le brun, lisses, polies, luisantes, ovales, longues d'un tiers de ligne : toute la plante est insipide.

SKINOSA. Après avoir fait un tour de promenade dans l'Isle de Cheiro, nous passâmes à Skinosa autre écüeil abandonné, d'environ 12. milles de tour, à huit milles de Cheiro, & à douze milles de Naxie. [a] Skinosa est apparemment l'Isle [b] *Skinussa*, que Pline marque proche de Naxos & de Pholegandros. Les Grecs ne doutent pas que Skinosa n'ait pris son nom des [c] Lentisques dont elle est couverte, quoi que cet arbre ne soit pas plus commun dans Skinosa que dans les Isles voisines. Il ne reste dans Skinosa que des masures d'une ville ruinée, parmi lesquelles on ne voit rien de remarquable, ce qui fut cause que nous ne nous y arrêtâmes qu'environ deux heures pour y herboriser.

La Ferule des anciens croît en abondance dans cette Isle ; cette plante a conservé même son ancien nom parmi les Grecs d'aujourd'hui qui l'appellent [d] *Nartheca*, du Grec litteral [e] *Narthex*. [f] Elle porte une tige de cinq pieds de haut, épaisse d'environ trois pouces, noüeuse, ordinairement de dix pouces en dix pouces, branchuë à chaque nœud, couverte d'une écorce assez dure de deux lignes d'épaisseur : le creux de cette tige

a *Hist. nat. lib. 4. cap. 12.*
b Σχινοῦσα. *Hesych.*
c Σχῖνος. Lentiscus.
d Νάρθηκα.
e Νάρθηξ.
f Ferula glauco folio, caule crassissimo ad singulos nodos ramoso & umbellifero. Corol. Inst. rei herb. 22.

est rempli d'une moëlle blanche, qui étant bien seche prend feu tout comme la mêche; ce feu s'y conserve parfaitement bien, & ne consume que peu à peu la moëlle, sans endommager l'écorce; ce qui fait qu'on se sert de cette plante pour porter du feu d'un lieu à un autre; nos matelots en firent provision: cet usage est de la premiere antiquité, & peut servir à expliquer un endroit [a] d'Hesiode, qui parlant du feu que Promethée vola dans le ciel, dit qu'il l'emporta dans une Ferule; le fondement de cette fable vient sans doute de ce que Promethée, selon Diodore de Sicile fut l'inventeur du [b] fusil d'acier avec lequel on tire, comme l'on dit, du feu des cailloux. [c] Suivant les apparences Promethée se servit de moële de Ferule au lieu de mêche, & apprît aux hommes à conserver le feu dans les tiges de cette plante.

Ces tiges sont assez fortes pour servir d'appui, & trop legeres pour blesser ceux que l'on frappe: c'est pourquoi Bacchus, l'un des plus grands [d] Legislateurs de l'antiquité, ordonna sagement aux premiers hommes qui burent du vin, de se servir de cannes de [e] Ferule, parce que souvent dans la fureur du vin, ils se cassoient la tête avec les bâtons ordinaires: les Prêtres du même Dieu s'appuyoient sur des tiges de Ferule, & [f] Pline remarque que les ânes mangent cette plante avec beaucoup d'avidité, quoi qu'elle soit un poison aux autres bêtes de somme: nous n'avons pas ve-

[a] Ἐν κοίλῳ νάρθηκι. *Hesiod. Op. & dies. vers.* 52.

Clara Promethei munere ligna sumus. *Mart. Epigr. lib.* 14.

[b] Τὸ πυρεῖον.

[c] *Diod. Sic. Bibliot. hist. lib.* 5.

[d] *Idem lib.* 3.

[e] Εἰσὶ γὰρ δὴ ναρθηκοφόροι. *Plat. in Phædr.*

[f] *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

rifié cette observation parce qu'on ne nourrit que des moutons & des chévres dans ces Isles desertes. La Ferule d'Italie & de France est differente de celle de Gréce ; ainsi quand [a] Martial a dit que la Ferule étoit le sceptre des pedagogues à cause qu'ils s'en servoient à châtier les écoliers, il a parlé sans doute de l'espéce qui vient en Italie, en France & en Espagne sur les côtes de la Mediterranée.

Celle de Gréce sert aujourd'hui à faire des tabourets : on applique alternativement en long & en large les tiges séches de cette plante pour en former des cubes, arrêtez aux quatre coins avec des chevilles de bois : ces cubes sont les placets des Dames d'Amorgos : quelle difference de ces placets & des ouvrages où les anciens employoient la Ferule ? Plutarque & Strabon remarquent qu'Alexandre tenoit les œuvres d'Homere dans une cassette de Ferule à cause de sa legereté : on en formoit le corps de la cassette que l'on couvroit suivant les apparences de quelque riche étoffe ou de quelque peau relevée de plaques d'or, de perles & de pierreries : nous incisâmes quelques tiges de Ferule dans cette Isle ; le lait qui en sortit, de même que les grumeaux qui s'étoient formez naturellement sur d'autres tiges de la même plante, ne sentoient point du tout le *Galbanum* : cette drogue se tire d'une plante umbellifere qui naît en Afrique, que nous avons conservée assez long-temps dans le Jardin Royal, & que j'ai rapportée au genre [b] d'*Oreoselinum* par la structure de son fruit.

[a] Ferulæque tristes sceptra Pædagogorum cessent. *lib.* 10, *Epigram.*

[b] Oreoselinum Africanum, Galbaniferum, frutescens Anisi folio. Inst. rei herb. 319.

De Skinosa nous passâmes à Raclia autre écueil à trois milles de distance, situé entre Naxie & Nio à douze milles environ de l'une & de l'autre : nous couchâmes à Raclia le 23. Septembre dans le dessein de partir incessamment pour Nio ; mais la mer étoit si grosse que nous fûmes obligez de séjourner près de trois jours sur ce méchant écueil, qui n'a que douze milles de tour ; au lieu que Nio est une Isle fort agréable & beaucoup plus grande. Les moines d'Amorgos maîtres de Raclia y font nourrir huit ou neuf cens chévres ou brebis : on n'y trouve ordinairement que deux pauvres Caloyers qui en prennent soin, & qui vivent de biscuit fort noir & de coquillages ; leur fromage est très bon : ces moines logez vers le haut de la montagne auprès d'une source assez abondante, sont inquiétez à tous momens par les corsaires, qui n'y abordent souvent que pour prendre quelques chévres : il n'y passe pas même de caique, dont les matelots n'en volent quelqu'une : dans trois jours les nôtres n'assommérent que sept de ces animaux ; & quoi qu'ils ne fussent que trois, ils les mangérent jusques aux os ; nous allâmes nous-mêmes les dénoncer aux Caloyers, & leurs payâmes les chévres un quart d'écu piéce ; édifiez de nôtre procedé, ils nous firent present d'un fromage & d'un chevreau qui se trouva assez bon, parceque nous le laissâmes mortifier pendant quelques heures. RACLIA.

Il semble d'abord que le nom de Raclia soit tiré d'Heraclée, mais outre que les Geographes anciens n'ont fait mention d'aucune Isle de ce nom., il y a beaucoup d'apparence que celle dont il s'agit, a été connuë sous le nom de

[a] *Nicasia*, que Pline, Estienne le geographe, Suidas & Eustathe placent auprès de Naxos. Comme nous avions fort peu d'occupation à Raclia, nous nous avisâmes, en attendant l'occasion de passer à Nio, de faire une station géographique sur le haut de la roche la plus élevée du pays; c'est à dire qu'après avoir bien orienté nôtre quadran universel, nous prîmes soin de demander aux Caloyers les noms des Isles voisines, & de remarquer à quel vent elles restoient : on observa donc que

Naxie étoit au nord de Raclia.
Stenosa, au nord-nord-est.
Skinosa, au nord-est.
Cheiro, à l'est-nord-est.
Amorgos, à l'est.
Stampalia, au sud-est.
Paros, au nord-ouest.

[b] Il n'y a que deux cales ou petits ports à Raclia, l'un au nord vis-à-vis de Naxie, & l'autre au nord-nord-est; nous y mangeâmes tant de ces sortes de coquilles qu'on appelle des [c] yeux de bouc, que l'envie nous prît de les y dissequer.

La coquille de ce poisson est un bassin d'une seule piéce *A*, d'environ un pouce ou deux de diamettre, presque ovale, haut de huit ou neuf lignes, rétressi en pavillon d'entonnoir, terminé en pointe, rempli par un poisson qui presente d'abord un grand muscle pectoral *B* gris brun, roussâtre sur les bords, & legerement ondé: la

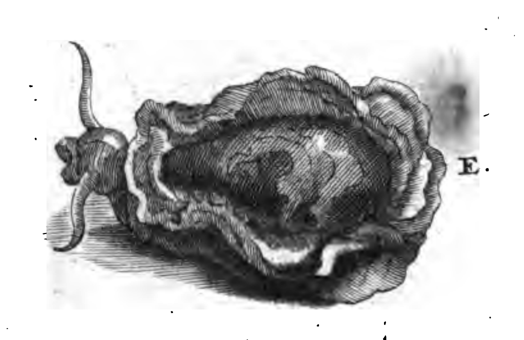
[a] Νικασία νησίδιον μικρὸν πλησίον Νάξου. *Steph. & Suid.* ἔστι δὲ τῶν Σποράδων ἡ Νικασία πλησίον τῆς Νάξου. *Eustat. ad vers.* 530. *Dionys. perieg.*

[b] Calanque *en langue Franque*, Καράβουσαι *en grec vulgaire.*

[c] LEPAS.

# LEPAS.




E.



ſurface de ce muſcle ſe remuë de telle ſorte qu'on s'apperçoit de certains points ou petits grains qui s'élevent & même s'élancent, comme on le remarque ſur les liqueurs qui commencent à fremir avant que de boüillir ; d'ailleurs cette ſurface eſt ſouple, drapée & couverte d'une liqueur baveuſe & gluante ; tout cela la rend propre à s'inſinuer dans les moindres inégalitez des rochers auſquels ce poiſſon s'attache ſi fortement, que ne pouvant lui faire lâcher priſe, on ſe ſert d'un couteau pointu pour l'en détacher : ce muſcle eſt coriace, épais d'environ trois lignes, & long ordinairement d'un pouce, tout ſemblable au muſcle pectoral des limaçons de terre : la ſurface interieure *C* du muſcle pectoral de l'œil de bouc eſt liſſe, luiſante, creuſée en gouttiére, au fond de laquelle eſt placé un tendon qui le ſepare en deux ventres, & auquel vient aboutir de chaque côté un plan de fibres tranſverſes, chargé verticalement des fibres qui forment le muſcle : ce même muſcle eſt entouré d'une bordure ou fraize *D*, laquelle ſe meut fort vite indépendamment du muſcle, lorſqu'on la pique, compoſée, quelque mince qu'elle ſoit, de fibres tranſverſes, rangées du centre à la circonference ; ce qui pourroit faire ſoupçonner qu'elle ſervît de trachée, ſi par ſon tendon elle n'étoit auſſi adhérente qu'elle l'eſt à la coquille ; car pour l'en détacher, il faut la cerner entiérement avec un couteau.

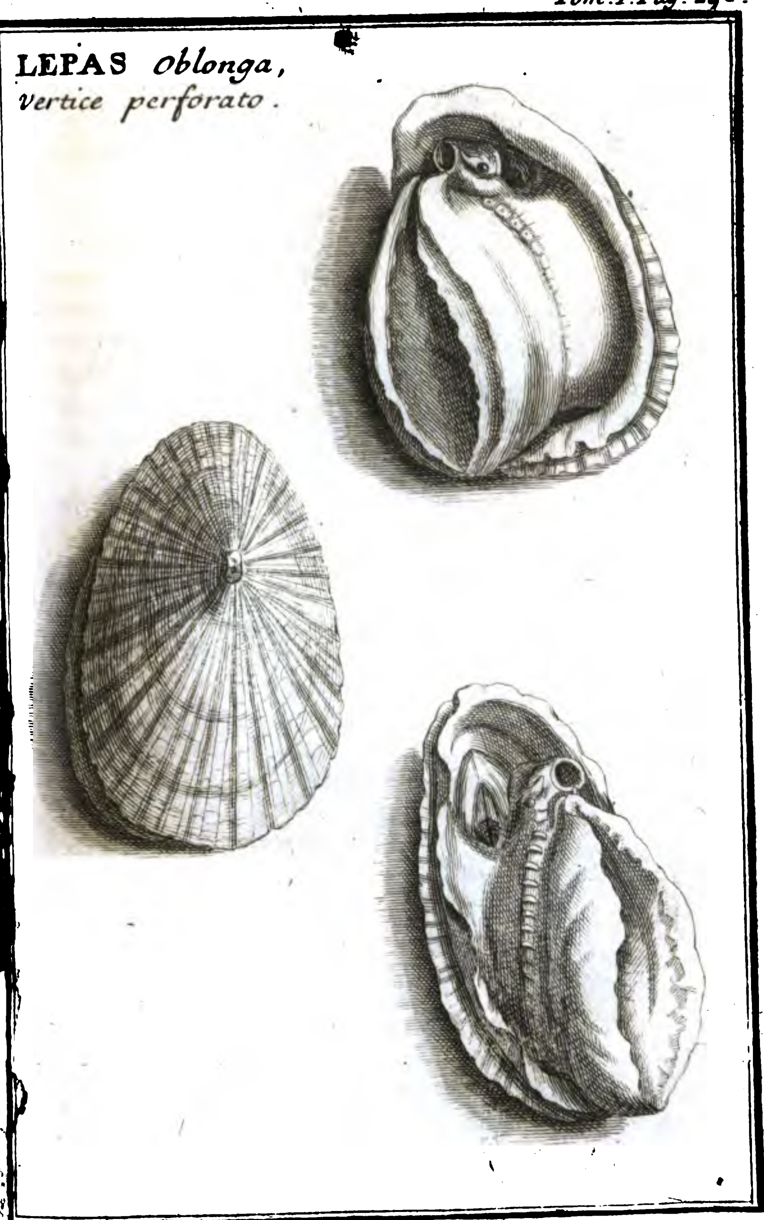
La tête du poiſſon ſort d'une eſpéce de coiffe frangée & frizée, produite par l'allongement de la fraize dont on vient de parler ; cette tête qui reſſemble en quelque maniere à celle d'un petit cochon, a quatre ou cinq lignes de longueur, ſur moitié moins de largeur, arrondie par deſ-

fut terminée par une bouche rouffâtre, large de deux lignes & bordée d'une grosse lévre : des côtez du front sortent deux cornes, qui s'allongent & se racourcissent comme celles des limaçons ; mais elles se courbent à peu près comme celles des bœufs.

Les autres parties de cet animal sont renfermées dans un sac *E*, où l'ésophage vient aboutir : ce sac long d'environ un pouce & demi, large de neuf ou dix lignes, arrondi sur le dos, rétressi vers le tête, est tout à fait couché sur la goutiére du muscle pectoral, & renferme une substance mollasse, bonne à manger, parsemée de vaisseaux noirâtres, dans laquelle l'ésophage s'allonge en un conduit courbé en plusieurs sinuositez.

Le muscle pectoral tient lieu de jambes & de pieds à ces animaux, de même qu'à tous les limaçons & à tous les poissons dont la coquille est d'une seule piéce. Lorsque les yeux de bouc veulent avancer, ils appuyent fortement sur le bord anterieur de ce muscle, c'est le point fixe vers lequel tout le reste du muscle qui est dans le relâchement est amené, au lieu que lors qu'ils veulent reculer, ils se cramponnent fortement sur le bord posterieur du même muscle, & alors le devant qui est dans l'inaction, est obligé de s'approcher vers cette partie, où le point d'appui se trouve dans ce temps-là.

On examina dans le méme lieu une autre espéce d'œil de bouc, dont le muscle pectoral est beaucoup plus épais & qui sert aux mêmes usages que celui de l'œil de bouc ordinaire : la tête en est aussi à deux cornes, mais plus courtes : la coquille est un bassin plus long, plus ovale & percé tout au sommet ; le poisson semble seringuer de l'eau par cet endroit-là.


LEPAS oblonga,
vertice perforato.

Le vent favorable nous mena comme de lui-même à Nio dans le temps que nous y pensions le moins : cette Isle connuë par les anciens sous le nom de Ios, & nommée ainsi par les [a] Ioniens qui l'habitérent les premiers, a 40. milles de tour ; mais elle n'a été celebre que par le tombeau d'Homere : ce fameux Poëte passant de Samos à Athenes vint aborder à [b] Ios, il y mourut sur le port, & on lui dressa un tombeau où l'on grava long-temps après l'épitaphe rapportée par Hérodote, à qui ont attribuë la vie d'Homere. [c] Strabon [d] Pline & [e] Pausanias parlent de ce tombeau : ce dernier ajoûte qu'on y montroit aussi celui de Climene mere de cet excellent homme, & assure qu'on lisoit un vieux oracle à Delphes gravé sur une colonne qui soûtenoit la statuë d'Homere. Il paroissoit par cette inscription que sa mere étoit de l'Isle d'Ios ; on lit le même oracle dans Estienne le Geographe, qui a été suivi par Eustathe sur Homere & sur Denys d'Alexandrie ; [f] mais Aulugelle prétend qu'Aristote a écrit qu'Homere avoit pris naissance dans l'Isle dont nous parlons. Quoi qu'il en soit nous cherchâmes inutilement les restes de ce tombeau autour du port : on n'y voit qu'une excellente source d'eau douce, qui bouillonne au travers d'une auge de marbre à un pas seulement de l'eau salée.

IOS. ΙΟΣ. NIO. ou Ios.

Pline a bien déterminé la distance de Nio à Naxie à 24. milles : car comme l'on a remarqué plus haut, on compte 12. milles de Naxie à Raclia, & autant de Raclia à Nio : le même auteur

[a] *Steph.*
[b] Ios Homeri sepulchro veneranda. *Plin. lib.* 4. *cap.* 12.
[c] *Rerum Geogr. lib.* 10.
[d] *Ibid.*
[e] *Lib.* 10.
[f] *Noct. Attic. lib.* 3. *cap.* 11.

a fort bien connu la distance de Nio à Santorin; elle est de 30. milles, quoi qu'il ne la marque que de 25. mais cette difference n'est pas considerable.

Marc Sanudo premier [a] Duc de Naxie joignit Nio à son Duché, & cette Isle n'en fut démembrée que par Jean Crispo douziéme Duc, qui la donna au Prince Marc son frere : ce Prince fit bâtir un château dans un lieu élevé à deux milles au dessus du port, tant pour la sûreté de sa personne, que pour deffendre son petit domaine contre les Mahometans, & voyant que les terres de l'Isle naturellement fertiles, demeuroient incultes faute de laboureurs, il fit venir quelques familles Albanoises pour les cultiver. Par les soins de ce Prince cette Isle regardée comme un desert se trouva très peuplée en peu de temps, & ne manqua de rien de ce qui contribuë aux commoditez de la vie. Le bourg qui subsiste encore à present fut bâti autour du château en maniere d'amphiteâtre, sur les ruines apparemment de l'ancienne ville d'Ios; car l'autheur de la vie d'Homere rapporte que les habitans de la ville descendoient à la marine pour prendre soin de cet homme admirable. Il n'est pas necessaire de dire que Nio fut soûmise dans son temps aux Empereurs Romains & aux Grecs : il suffit de remarquer qu'elle passa dans la famille des Pisani par le mariage d'Adriane Sanudo fille unique du Prince Marc, laquelle épousa Loüis Pisani noble Venitien.

On attendoit à Nio un Cadi dans le temps que nous y étions : la coûtume est d'y élire tous les ans un Consul ou deux. A l'égard des droits du Grand Seigneur, les habitans de Nio payerent en

[a] *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

1700. deux mille écus pour la capitation, & trois mille écus pour la taille réelle. L'Isle est assez bien cultivée, & n'est pas si escarpée que les Isles voisines; ainsi l'étimologie que Mr [a] Bochart lui donne ne lui convient pas:les terres en sont excellentes, & l'on estime beaucoup le froment qu'elle produit & qui fait presque tout le commerce de ses habitans; mais elle manque d'huile & de bois. On n'y voit plus de Palmiers, quoique suivant les apparences, ces sortes d'arbres lui ayent anciennement attiré le nom de Phœnice qu'elle a porté suivant la remarque de Pline & d'Estienne le geographe. Il y a dans le cabinet du Roy une médaille à la [b] legende de cette Isle, d'un côté c'est la tête de Jupiter, de l'autre c'est une Pallas & un Palmier. Le P. [c] Harduin fait mention d'une médaille de cette Isle, sur laquelle est representée la tête de Lucilla.

Il ne reste aucune marque d'antiquité dans Nio; les habitans ne sont curieux que de piastres, & tous voleurs de profession, aussi les Turcs appellent Nio la petite Malte; c'est la retraite de la plûpart des Corsaires de la Mediterranée : les Latins n'y ont qu'une Eglise déservie par un Vicaire de l'Evêque de Santorin ; les autres Eglises sont Gréques & dépendent de l'Evêque de Siphanto.

La beauté des ports de l'Isle y attire souvent des Armateurs; celui qui est au dessous du bourg, est un des ports des plus assûrez de tout l'Archipel, & son entrée décline du sud au sud-sud-ouest. [d] Le port de Manganari regarde l'est, & les plus

[a] *Geogr. Sacr. lib.* 1. *cap.* 14.

[b] ΙΗΤΩΝ.

[c] Num. popul. & urb.

[d] Le port aux machines. Μαγγανάρης. Machinarius.



grandes flotes peuvent y moüiller sans crainte & sans précaution. Dans le temps que nous étions à Nio le Chevalier de Cintray, qui commandoit un vaisseau & une galiote armez en course rélâcha au port du bourg, pour prendre du biscuit & chercher un Pilote & un [a] Calfateur: les Pilotes de Nio & de Milo passent pour les plus habiles du Levant, parce qu'ils connoissent bien les côtes de Syrie & d'Egypte où se font les prises des meilleures Saïques. Mr de Cintray monta jusques au bourg accompagné de ses Levantins armez jusques aux dents : il fit colation chez Mr Reynoüard Consul de France, & s'en retourna coucher sur son bord : si le Consul ne lui avoit pas procuré du biscuit & un Pilote, le Cadi ou le Vaivode lui en auroient fait trouver pour de l'argent.

Comme nous avions rélâché dans une cale, afin de traverser l'Isle à pied en herborisant, nous fûmes bien surpris au lieu de trouver nos matelots dans le port où étoit le rendez-vous, de les voir descendre des montagnes, si effrayez qu'ils ne sçavoient pas si leur Caïque avoit été enlevé par des Maltois, des [b] Barbarez ou des bandits : cette avanture ne laissa pas de nous inquieter ; mais nous apprîmes bien-tôt chez le Consul que le Caïque étoit dans le port, que les matelots l'avoient abandonnez pour se sauver à terre à la vûë de la Galiote de Mr de Cintray ; & qu'enfin Mr Tourtin qui la commandoit ayant reconnu que nos hardes appartenoient à des François, l'avoit remorqué & mis en liberté : on est sujet à ces petites alarmes dans l'Archipel où l'on ne sçauroit passer d'une Isle à l'autre que dans des bateaux à deux ou à quatre rames, qui ne vont que dans

[a] Καλαφάτης. Sartor navis. [b] Corsaires de Barbarie.


Femmes de
NIO.

la bonace, ou par un vent favorable : ce seroit encore pis si on se servoit de gros bâtimens ; à la verité on seroit à couvert des bandits dans une tartane, mais on perdroit tout le temps à soûpirer après les vents.

Ces bandits qui portent la terreur par tout l'Archipel, sont des scelerats des Isles, que la misére oblige à se saisir du premier bateau qu'ils peuvent enlever, & qui vont attendre les autres au passage de quelque cap ou dans quelque cale : ces malheureux ne se contentent pas de dépoüiller les gens, ils les jettent dans la mer avec une pierre au col, de peur d'être arrêtez sur les plaintes des personnes maltraitées. Nous apprîmes quelques jours après que M[r] de Cintray avoit arrêté deux bateaux de bandits, qui conduisoient, je ne sçai où, une prise chargée de bois de charpente, sur laquelle il y avoit 18. Turcs de passage.

On n'oubliera jamais dans Nio les grandes actions des Chevaliers d'Hocquincour & de Temericourt ; le premier vint s'y radouber après avoir combatu dans le port de Scio avec son seul vaisseau 30. galeres commandées par le Capitan Pacha : le second à la faveur d'un bon vent obligea dans le port de Nio 60. galeres Turques à le quitter, après en avoir maltraité plusieurs : cette flote eut toutes les peines du monde à arriver en Candie où elle conduisoit deux milles Janissaires.

Le séjour de Nio seroit assez agréable s'il y avoit des fruits & des rafraîchissemens ; mais le terrain n'y est bon que pour les grains. L'habit des Dames de cette Isle n'est gueres mieux imaginé que celui des femmes des autres Isles, quoi qu'il paroisse un peu moins embarrassant. A l'égard des plantes cette Isle n'en produit pas d'ex-

traordinaires ; nous y obſervâmes pourtant une eſpéce de [a] Cakile qui n'eſt pas décrite, & que nous avions vûë à Milo & dans quelques autres Iſles.

Cette plante eſt branchuë & touffuë dès ſa naiſſance, haute d'un pied & demi ou deux pieds ; ſa tige eſt épaiſſe de trois lignes, vert-brun, legerement veluë, anguleuſe, remplie de moële blanche, ſubdiviſée en pluſieurs rameaux, accompagnée de temps en temps de feüilles aſſez ſemblables à celles qui naiſſent ſur les branches de la Roquette des jardins : celles de la plante dont nous parlons ont environ deux pouces & demi de long, vert-foncé, charnuës, acres, brûlantes, mucilagineuſes, découpées juſques vers la côte, & qui diminuent à meſure qu'elles approchent des fleurs : des aiſſelles de ces feüilles naiſſent de petits brins garnis de feüilles encore plus menuës; les extrémitez des branches ſont chargées dans leur longueur, de fleurs à quatre feüilles blanches, longues de cinq lignes, qui ne débordent pourtant hors du calice que d'environ deux lignes, ſur une ligne & demie de large : le calice eſt à quatre feuilles auſſi, & de ſon centre s'élevent ſix étamines blanches, chargées de ſommets jaunes : le piſtile qu'elles entourent n'a que trois lignes de long, ſurmonté par un filet & devient dans la ſuite un fruit long de cinq ou ſix lignes, épais de deux lignes, canelé, terminé en pointe, composé de deux piéces articulées bout à bout de telle ſorte que la partie inférieure qui eſt un peu creuſe, reçoit la tuberoſité de la partie ſuperieure ; l'une & l'autre ſont d'une ſubſtance ſpongieu-

[a] Cakile Græca, arvenſis, ſiliquâ ſtriatâ, brevi. Corol. Inſt. rei herb. 49.



*Cakile Græca arvensis, Siliquâ Striata, brevi Coroll. Inſt. Rei herb. 49.*

ſe, & renferment chacune dans une loge particuliére une ſemence rouſſâtre, longue de demi ligne.

Comme nous prénions goût aux ſtations géographiques, nous allâmes ſur une des hauteurs qui ſont au tour du port, & nous remarquâmes que

L'Argentiére reſte entre l'oueſt & l'oueſt-nord-oueſt de Nio.

Siphanto, entre le nord-oueſt & l'oueſt-nord-oueſt.

Santorin, au ſud-ſud-eſt.

Chriſtiana décline du ſud au ſud-ſud-oueſt.

Sikino ſe trouve à l'oueſt-ſud-oueſt.

Avelo décline du nord-nord-eſt au nord.

SICINUS & SICENUS. ΣΙΚΗΝΟΣ. SIKINO.

Nous nous embarquâmes à la pointe du jour, & ſuivant le conſeil de Strabon nous prîmes la route du couchant pour nous rendre à l'Iſle de Sikino. Pline, Apollonius Rhodius, Eſtienne le Géographe aſſûrent qu'elle ſe nommoit anciennement l'Iſle [a] au vin à cauſe de la fertilité de ſes vignes; ſurquoi le [b] Scholiaſte d'Apollonius remarque qu'elle prît le nom de Sikinus d'un fils de Thoas Roy de Lemnos ſeule perſonne de l'Iſle, qui ſe ſauva par l'adreſſe de ſa fille Hypſipyle dans cette cruelle expédition où toutes les femmes égorgerent non-ſeulement leurs maris pendant la nuit; mais tous les garçons du pays, enragées de ce qu'ils leur préferoient les eſclaves qu'ils venoient de faire en Thrace. Thoas donc aborda l'Iſle dont nous parlons, & fut très-bien reçû d'une Nymphe qui lui fit part de ſes faveurs; Sikinus en nâquit, beau garçon qui donna ſon nom au pays.

[a] ΟΙΝΟΙΗ. ΟΙΝΟΗ.

[b] Ἀπὸ Σικίνου υἱοῦ Θόαντος καὶ νηΐδος νύμφης. *Schol. Apoll. Rhod. ad verſ. 625. lib. 1.*

Il y a encore assez de vin dans Sikino [a] pour meriter son ancien nom, beaucoup de figues, peu de coton : les figues fraîches sont excellentes; il n'en est pas de même des seches, parce qu'on les passe par le four, pour les garantir des vers ; cette Isle qui n'est qu'à huit milles de Nio, & qui n'a qu'environ vingt milles de tour, s'étend du sud-ouest au nord-est, assez étroite ailleurs, quoique élevée en montagnes, & nous parut bien cultivée : le froment qu'on y recueille passe pour le meilleur de l'Archipel ; les Provençaux ne le laissent pas échaper : ils écumerent tous les grains du pays en 1700. & seront obligez de continuer si l'on ne rétablit le commerce du cap Négre. Ce n'est pas sans peine pourtant qu'on charge des grains en Levant, on ne trouve souvent qu'une partie de la cargaison dans une Isle, il faut courir à une autre, & se contenter quelquefois de charger moitié froment & moitié orge. En 1700. les Turcs du côté du Volo & de Thessalonique apprehendans la famine, ne permettoient pas qu'on y vendît les grains aux étrangers, non plus qu'en Candie : cependant comme les Musulmans font tout pour de l'argent, ils en laissoient embarquer aux Provençaux pendant la nuit.

Sikino a été du domaine des [b] Ducs de Naxie ; le bourg qui porte le même nom que l'Isle, est sur une hauteur à l'ouest-sud-ouest, tout près d'une roche effroyable qui panche & semble tomber dans la mer : il n'y a gueres plus de deux cens habitans dans ce bourg, qui dans le temps que nous y étions payerent 850. écus de capitation &

[a] Τὸ πρότερον Οἰνόη καλουμένη διὰ τὸ εἶναι αὐτὴν ἀμπελόφυτον. *Schol. Apoll. Rhod. ibid.*

[b] *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

de



*Sinapi Græcum maritimum, tenuissime laciniatum, flore purpurascente Coroll. Inst. Rei herb. 17.*

de taille réelle. Les Corsaires François qui s'y sont mariez, sont exempts de capitation ; mais les Grecs leur font payer avec severité la taille réelle des terres qu'ils possedent : il n'y a pas de plus rude penitence pour un vieux pecheur que de se marier en Gréce ; ordinairement les femmes qu'ils épousent n'ont ni beaucoup de vertu, ni beaucoup de bien : cependant on ne voit que trop de malheureux prendre ce parti, malgré les rigoureuses deffenses du Roy, qui pour l'honneur de la nation a très sagement ordonné, que nul de ses sujets ne se marieroit en Levant, sans la permission de son Ambassadeur, ou de quelqu'un de ses subdeleguez.

L'Isle de Sikino n'a point de port ; nous debarquâmes *à San Bourgnias*, méchante cale, dont l'entrée est au sud-sud-est, mais il faut tirer les caiques à terre : on loge dans une chapelle assez propre, supposé qu'on veuille s'épargner la peine de monter au bourg. Il n'y a point de Latins dans cette Isle : le Cadi est ambulant : le Vaivode est le plus souvent un Grec, ou un Franc qui vient des Isles voisines : le [a] Consul de France étoit un Maltois, bon homme, & qui nous reçût fort bien.

La recherche des plantes & le sud-sud-ouest nous arrêterent dans cette Isle jusques au 2. Octobre : nous y observâmes une espéce de [b] Moutarde fort jolie, qui se conserve encore au Jardin Royal.

La racine de cette plante est longue de neuf ou dix pouces, blanche, épaisse de deux ou trois lignes, dure, tortuë, d'un goût brûlant, accom-

[a] Signor Francesco.

[b] SINAPI Græcum maritimum, tenuissimè laciniatum, flore purpurascente. Coroll. Inst. rei herb. 17.

pagnée de quelques fibres peu cheveluës ; elle pousse une tige haute d'un pied, branchuë, étenduë sur les côtez, de telle sorte que toute la plante est beaucoup plus large que haute, excepté dans le temps qu'elle est en graine ; car alors ses tiges s'allongent considerablement : les feuilles du bas ont plus de trois pouces de long, & sont recoupées jusques à la côte en plusieurs piéces, charnuës, longues d'un pouce, ou d'un pouce & demi, larges d'environ deux lignes, sillonées & comme pliées en gouttiére : toutes ces feuilles diminuent à mesure qu'elles approchent des fleurs; ces fleurs qui sont d'abord en bouquet s'écartent les unes des autres à mesure qu'elles s'épanouissent : chaque fleur est à quatre feuilles purpurines sur quelques pieds, blanchâtres sur quelques autres, longues de sept ou huit lignes, arrondies vers la pointe, larges de deux lignes, & debordent hors du calice environ de leur moitié : le calice est à quatre feuilles aussi, vert-pâle, longues de quatre lignes, sur une ligne de large ; six étamines blanc-sale en occupent le milieu, chargées de sommets jaunâtres, disposées autour d'un pistile long d'environ trois lignes, délié comme un filet, & qui devient une gousse de demi pouce de long, roussâtre, presque cilindrinque, d'environ une ligne de diametre : ses deux volets sont en gouttiére attachez à une cloison fort mince, qui sépare la gousse en deux loges, dans lesquelles se trouvent quelques semences presque sphériques, roussâtres, de demi ligne de diametre : la cloison finit par une espéce de corne spongieuse, longue de deux ou trois lignes, dans laquelle il y a une graine semblable aux autres : toute la plante est d'un goût âcre & piquant.

La grande roche qui est à côté du bourg est le bel endroit de l'Isle pour les plantes : nous y observâmes avec nôtre quadran universel que le Milo restoit à l'ouest-nord-ouest, & que Policandro déclinoit de l'ouest à l'ouest-sud-ouest.

Il y a beaucoup d'apparence que Policandro est l'Isle nommée [a] Pholegandros par Strabon & par Pline : outre la ressemblance des noms, le premier de ces autheurs marque précisement que navigeant d'Ios vers le couchant, on rencontre *Sicenos*, *Lagusa* & *Pholegandros*. Pour Lagusa, je crois que c'est Cardiotissa, méchant écueil au milieu de Sikino & de Policandro, sur lequel il y a une fameuse chapelle de la Vierge, où l'on vient en celebrer les Fêtes avec de grandes réjoüissances. Ce que Aratus dit de Pholegandros dans Strabon, convient bien à Policandro ; sçavoir qu'on l'appelloit une Isle de fer ; car elle est toute hérissée de rochers. [b] Estienne le geographe, qui cite le même passage d'Aratus, assûre qu'elle a pris son nom de Pholegandros l'un des fils de Minos. POLICANDRO. ΦΟΛΕΓΑΝΔΡΟΣ.

Cette Isle [c] n'a point de port : nous debarquâmes le 2. Octobre à la Cale, dont l'entrée regarde l'est-sud-est. Le bourg qui en est à trois milles du côté du nord-est, assez près d'un rocher effroyable, n'a d'autres murailles que celles qui forment le derriére des maisons, & contient environ 120. familles du rite grec, lesquelles en 1700. payerent pour la capitation & pour la taille réelle

[a] PHOLEGANDROS. ΦΙΛΟΚΑΝΔΡΟΣ. *Ptol.* Ἀπὸ δὲ τῆς Ἴου πρὸς ἑσπέραν ἰόντι Σίκηνος καὶ Λάγουσα καὶ Φολέγανδρος ἣν Ἄρατος σιδηρείην ὀνομάζει διὰ τὴν τραχύτητα. *Strab. Rerum geog. lib.* 10.

[b] Φολέγανδρος νῆσος τῶν Σποράδων ἀπὸ Φολεγάνδρου τοῦ Μίνωος. *Steph.*

[c] Καραβοστάσι. Statio carinatum.

1020. écus. Quoique cette Isle soit pierreuse, seche, pelée, on y recüeille assez de bled & assez de vin pour l'usage des habitans. Ils manquent d'huile, & l'on y sale toutes les olives pour les jours maigres. Le pays est couvert du [a] Tithymale arbrisseau, que l'on y brûle faute de meilleur bois. L'Isle d'ailleurs est assez pâuvre, & l'on n'y commerce qu'en toiles de coton ; la douzaine de serviettes n'y vaut qu'un écu, mais elles n'ont guéres plus d'un pied en quarré : pour le même prix on en donne huit qui sont un peu plus grandes, & bordées de deux côtez d'un passement.

Cette Isle ne manque pas de Papas & de chapelles ; celle de la Vierge est assez jolie, située sur la grande roche tout près des ruines de Castro, vieux château des Ducs de Naxie, bâti sans doute sur les ruines de l'ancienne ville, laquelle portoit le nom de Philocandros suivant Ptolemée : il reste dans cette chapelle quelques morceaux de colonnes de marbre. Pour la statuë ancienne dont parle Mr Thevenot, on nous assura qu'elle avoit été sciée & employée à des montans de porte : on y découvrit il y a quelques années le pied d'une figure de bronze, que l'on fondit pour faire des chandeliers à l'usage de la chapelle. L'ancien monastére des Caloyers ne subsiste plus : celui des Filles, dont l'Eglise est dediée à Saint Jean Baptiste, ne renferme que trois ou quatre Religieuses. Au reste cette Isle paroît assez gaye dans sa secheresse ; nous logeâmes chez le Consul de France Georgachi Stay Candiot, homme d'esprit, qui faisoit aussi les fonctions d'administrateur & de Vaivode.

On nous assûra qu'il y avoit une fort belle grot-

[a] Tithymalus arboreus. P. Alp. Exot.

Campanula Græca, saxatilis, Jacobeæ Foliis. Coroll. Inst. Rei. Herb. 3.

te dans cette effroyable roche dont on vient de parler ; mais nous ne pûmes pas la voir, parce qu'on n'y entre que par batteau dans la bonace, & la mer étoit alors en furie. Cette roche est le plus bel endroit de l'Isle pour la recherche des plantes : nous y amassâmes la graine de la plus belle espéce de [a] *Campanule* qui soit en Gréce ; heureusement cette graine a levé dans le Jardin Royal, & produit la plante que je vais décrire.

Toute la plante, qui n'est haute que d'environ deux pieds, est arrondie en sous-arbrisseau, touffu & branchu dès le bas ; ses premieres feüilles ont environ huit pouces de long, sur deux pouces & demi de large, & commencent par une queüe de quatre pouces de long, creusée en gouttiére fort déliée sur les côtez ; audelà de cette queüe les feüilles vont en s'élargissant, & se découpent profondément de chaque côté à la maniere de celles de la Jacobée ordinaire, luisantes, parsemées de veines blanches de même que la côte : les feüilles qui naissent le long des branches n'ont qu'environ deux ou trois pouces de long, & ne perdent que leur queüe en conservant leur figure : les dernieres n'ont que quatre ou cinq lignes de large, sur un pouce & demi de long, legerement crenelées & pointuës ; la tige de cette plante est ligneuse, grosse comme le pouce à sa naissance, toute chargée de fleurs à ses extrêmitez : chaque fleur est une cloche haute d'environ quinze lignes, évasée jusques à près de deux pouces, bleulavé, découpée en cinq parties taillées en arcade gothique, dont la pointe est tournée en dehors : le calice a un pouce de long, découpé en cinq

[a] CAMPANULA Græca, saxatilis Jacobeæ folio. Coroll. Inst. rei herb. 3.

pointes fort aiguës, rabatuës en maniere d'aîles: le pistile s'éleve du centre de la fleur, blanc & velu jusques vers le milieu, verdâtre ensuite, terminé en maniere d'étoile à cinq rayons, accompagné à sa naissance de cinq étamines blanches, longues de deux lignes, sur trois lignes de large, courbées vers le pistile, chargées d'un sommet long de quatre lignes; le calice devient un fruit arrondi en maniere de tête, du diametre de neuf ou dix lignes, partagé en cinq loges par des cloisons membraneuses: chaque loge est garnie d'un placenta chargé de graines plates, luisantes assez brunes; toute la plante rend du lait & n'a aucune odeur; les feuilles sont un peu astringentes: elle est bisannuelle.

On fit sur la même roche les observations suivantes:

Cardiotissa decline de l'est-nord-est à l'est.

Le Milo reste entre l'ouest-nord-ouest & l'ouest.

Polino, ou l'Isle brûlée est entre l'ouest-nord-ouest & le nord-ouest.

L'Argentiére est en ligne droite derriere Polino.

Siphno est entre le nord-ouest & le nord-nord-ouest.

Antiparos entre le nord-est & le nord-nord-est.

Paros entre le nord-nord-est & l'est.

Naxos entre le nord-est & l'est-nord-est.

Nôtre dessein étoit de retourner à Naxie, mais le vent du nord nous fit rélâcher à Sikino, & comme il ne changea pas, nous prîmes la route de Santorin, où nous arrivâmes le 16. Octobre. Cette Isle qui n'a que 36. milles de tour est à 30. milles de Sikino, & à 70. de Candie.

Santorin, ou Sant-Erini fut nommée [a] Calliste,

[a] ΚΑΛΛΙΣΤΗ. *Herod. lib.* 4. ΘΗΡΑ.

SANT-ERINI
Santorin

ou l'Isle très belle. Cadmus la trouva si agréable qu'il voulut y laisser Membliares son parent avec des Pheniciens pour la peupler ; mais ils ne la reconnoîtroient pas aujourd'hui ; elle n'est couverte que de pierre ponce, ou pour mieux dire cette Isle est une carriére de pierre ponce, où l'on peut l'y tailler par gros quartiers, comme on coupe les autres pierres dans leurs carriéres. Les côtes de l'Isle sont si affreuses qu'on ne sçait de quel côté les aborder ; peut-être que ce sont les tremblemens de terre qui les ont renduës inaccessibles ? SANT-ERINI. SANTORIN.

[a] Herodote, [b] Pausanias, [c] Strabon assûrent que Theras descendant de la race de Cadmus, donna le nom de Thera à cette Isle : que ne pouvant s'accommoder du sejour de Lacedemone, où il menoit une vie privée, il passa dans l'Isle Calliste après avoir eu la regence du Royaume de Sparte sous la minorité de ses neveux Eurystene & Procles fils de sa sœur Argia veuve d'Aristodeme. Calliste dans ce temps-là étoit occupée par les descendans de Membliares dont on vient de parler. Theras prit possession de l'Isle, accompagné d'une partie de Myniens qui s'étoient sauvez des prisons de Lacedemone par l'habileté de leurs femmes ; l'histoire en est trop jolie, Mgr, pour ne pas vous en rafraîchir la memoire.

Vous sçavez, Mgr, que les Myniens venoient de quelques-uns de ces fameux Heros qui avoient suivi Jason en Colchide. A leur retour ils s'arrêterent à Lemnos où leur posterité retint le nom de Myniens, dont on ne sçait pas trop bien la genealogie : quoi qu'il en soit ces Myniens n'y furent pas les plus forts ; les Pelasgiens autres peu-

[a] *Ibid.*
[b] *Lib.* 3. & 7.
[c] *Strab. Rerum geogr. lib.* 8.

ples de Gréce les en chasserent : dans cette triste situation, ils se presenterent à Lacedemone où ils furent si bien reçûs, que non seulement on leur distribua des terres ; mais on leur permit d'épouser des Lacedemonienes, & on maria leurs femmes à des Lacedemoniens : cependant comme les Myniens descendoient de Heros vagabonds & ambitieux, on s'apperçût bien-tôt qu'ils n'avoient pas tout à fait perdu les inclinations de leurs ancêtres, & qu'ils en vouloient à l'authorité souveraine : là dessus ils furent arrêtez & condamnez à mort ; mais heureusement on attendoit la nuit à Lacedemone pour faire mourir les criminels : la tendresse inspira ce stratagême à leurs femmes; ayant obtenu des Magistrats la grace de voir leurs maris avant qu'on les executât, elles changérent dans les prisons d'habits avec eux ; les hommes sortirent déguisez en femmes, pendant que les femmes resterent dans les prisons déguisées en hommes.

[a] Herodote de qui ce conte est tiré, nous a conservé les noms de deux descendans de Theras qui regnerent dans cette Isle, Æsanius & son fils Grynus ; ce dernier alla consulter l'Oracle de Delphes, suivi des plus illustres personnes de Thera, parmi lesquelles étoit Battus fils de Polymneste ( ou de [b] Cyrnus ) homme de qualité fort estimé parmi les Myniens : l'oracle répondit, qu'il falloit aller bâtir une ville sur les côtes de Lybie, & la Prêtresse leur montra Battus : cet ordre fut negligé ; les Myniens ne sçavoient pas

a *Ibid.*

b Cyrene autem condita fuit ab Aristæo, cui nomen *Battos* propter linguæ obligationem. Hujus pater Cyrnus rex Theræ insulæ, &c. *Justin. lib.* 13. *cap.* 7.

même où étoit la Lybie ; mais la secheresse qui dura sept ans dans Thera, & qui fit mourir tous les arbres à l'exception d'un seul, obligea le Roy de retourner à la prêtresse, laquelle ordonna une seconde fois qu'on fit bâtir une ville en Lybie : on fut contraint d'obéïr, & ce fut l'origine de Cyrene patrie du Poëte Callimaque, qui l'appelle la mere des bons chevaux : en effet aujourd'hui les plus beaux barbes d'Afrique viennent du Royaume de Barca ou de Cyrene ; car ce Royaume a pris son nom de l'ancienne ville de Barce.

[a] Strabon qui place l'Isle de Thera entre la Créte & l'Egypte, ne donne à Thera que 25. milles de tour, & assûre qu'elle est d'une figure assez longue. Il faut que les choses soient bien changées depuis ce temps-là. Thera se trouve située entre la Candie & les Cyclades ; elle a 36. milles de tour, & sa figure represente assez bien un fer à cheval. A l'égard de sa situation, il faut corriger le passage de Strabon par celui de son [b] compilateur, qui place l'Isle de Therasia entre la Créte & la Cynurie, quartier du Peloponnese appartenant aux Lacedemoniens. Pour la figure de Thera il n'est pas surprenant qu'elle se soit formée en croissant ; car il est arrivé des changemens si considerables autour de cette Isle, que celui-ci doit être compté pour peu de chose. Outre la mutation de sa figure, elle a acquis onze milles d'étenduë plus qu'elle n'avoit du temps de Strabon ; mais aussi elle a perdu toutes ses belles villes. [c] Herodote assûre qu'il n'y en avoit pas moins de sept, & l'Isle devoit être puissante ; puisqu'il n'y eut que Thera & Melos, qui dans cette

[a] *Ibid.*
[b] *Steph. Byzant, Il faut lire* Κυνουρίας *pour* Κυρηναίας.
[c] *Lib.* 4.

fameuse guerre du Peloponnese oserent se déclarer pour les Lacedemoniens, contre les Atheniens dont toutes les autres Isles de Gréce suivirent le parti.

La revolution de l'Empire des Grecs après la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens, fit joindre l'Isle de Santorin au Duché de Naxie ; mais [a] Jean Crispo qui en fut le douziéme Duc, la ceda au Prince Nicolas son frere, que l'on appella le Seigneur de Santorin. Elle fut réünie au Duché après la mort de Guillaume Crispo quinziéme Duc, lequel par son testament nomma pour successeur le Seigneur de Santorin son neveu : elle fut ensuite engagée au Seigneur de Nio par Jacques Crispo dix-septiéme Duc de l'Archipel, qui fut obligé d'emprunter des sommes excessives pour soûtenir la guerre contre Mahomet II. dans cette fameuse ligue où il étoit entré avec les Venitiens & le Roy de Perse: enfin Santorin se rendit à Barberousse sous Soliman II.

Il n'est guere possible de sçavoir en quel temps l'Isle de Thera prît le nom de [b] Sant-Erini ; mais il y a beaucoup d'apparence que ce nom est dérivé de celui de Sainte Irene patrone de l'Isle, & de Sant-Erini on a fait Santorin. Cette Sainte étoit de Thessalonique, & y fut martyrisée le premier jour d'Avril en 304. sous le neuviéme Consulat de Diocletien, & le huitiéme de Maximien Hercule : l'Eglise latine en celebre la fête le même jour à Santorin, c'est le 5. May, où il y a encore neuf ou dix chapelles dediées à Sainte Irene.

On nous fit débarquer au port de San-Nicolo

[a] *Hist. des Ducs de l'Archipel.*

[b] Τὸ Νησὶ τῆς ἁγίας Εἰρήνης. Insula Sanctæ Irenes.

au dessous [a] d'Apanomeria, qui est sur la corne gauche en entrant dans le port : nous fûmes bien fatiguez pour monter à cette ville ; car on ne sçauroit s'imaginer combien la côte est escarpée : les autres villes de cette Isle sont [b] Scaro, ou Castro, [c] Pyrgos, [d] Emporio, ou Nebrio, & [e] Acrotiri, située sur la corne droite du port, opposée à celle d'Apanomeria : ce port est en croissant; mais quelque beau qu'il paroisse, les vaisseaux ne sçauroient s'y mettre à l'ancre, & l'on n'a jamais pû en trouver le fond par la sonde : il a deux entrées l'une au sud-ouest, & l'autre à l'ouest-nord-ouest à l'abri de la petite Isle de Thirasia séparée de Santorin par le port de San-Nicolo, petit détroit où se tiennent les barques : vis-à-vis l'autre entrée du port, il y a trois écueils moindres que Thirasia. [f] L'Isle blanche est hors du port, [g] la petite Isle est la plus avancée dans le port, & [h] l'Isle brûlée est située au milieu des deux autres ; celle-ci reçût un accroissement considerable en 1427. le 25. Novembre, comme le marquent quelques [i] vers Latins gravez sur un marbre à Scaro, auprès de l'Eglise des Jesuites.

On prétend que toutes ces Isles sont sorties du fond de la mer. Quel spectacle affreux de voir la terre enfanter de si lourdes masses ? Quelle force mouvante ne fallut-il pas pour les ébranler, pour les déplacer, & pour les élever sur les eaux ? Il n'est pas surprenant après cela que le port de Santorin n'ait pas de fond ; le creux d'où cette

[a] *Απανωμεριά.*
[b] Τὸ Κάστρον τοῦ Σκάρου.
[c] Πύργος.
[d] Εμπόρειον.
[e] Ακρωτήρι.
[f] Ασπρονησί.
[g] Μικρονησὶ καὶ μικρὴ Καμμένη.
[h] Καμμένη.
[i] *Rapportez dans la Relation de Saint Erini du P. Richard.*

Iſle ſortit par une neceſſité mécanique, dût être en même temps occupé par un pareil volume d'eau. Quelles ſécouſſes ce gouffre qui ſe remplit tout d'un coup n'excita-t-il pas dans tous les environs ? Apparemment que ce ne fut que long-temps après ſon apparition que la nouvelle Iſle fut nommée très belle ; car enfin en ſortant des eaux, ce ne pouvoit être qu'une maſſe de pierres couverte de limon : ne fallut-il pas pluſieurs années pour former de ces matiéres une terre propre à produire, & je ne ſçai d'où lui furent portées les graines des plantes dont elle fut ornée.

Theraſia, [a] dit Pline, en fut détachée dans la ſuite;la reſſemblance des noms fait que l'on prend ordinairement Thireſia, méchant écueil ſéparé de Santorin par le port de San-Nicolo, pour la nouvelle Iſle de Pline. Pour moi je ſoupçonne que les anciens ont appellé Theraſia l'Iſle blanche, & qu'ils ont donné le nom de Hiera à Thireſia: ſi ma conjecture eſt fauſſe, tous les autheurs qui ont parlé de ce qui s'eſt paſſé entre Thera & Theraſia ſe ſont trompez, excepté [b] Strabon qui ſeul a appellé Theraſia l'Iſle Chriſtiana ; autrément cet autheur ſe ſeroit fort mal expliqué, lorſqu'il a dit que Thera eſt dans le voiſinage d'Anaphé & de Theraſia, puiſque Anaphé en eſt éloignée de 18. milles. [c] Ptolemée a placé une ville ſur Theraſia ; certainement ce n'eſt pas ſur la Thiraſia d'aujourd'hui où il n'y a pas aſſez d'étenduë pour y bâtir un château.

[d] Cette obſervation peut ſervir à juſtifier Seneque, qui rapporte à ſon temps l'apparition de l'Iſle Theraſia, lui qui n'a vécu qu'après Strabon:

[a] *Hiſt.nat.lib.4. cap 12.*
[b] *Rerum geog. lib.10.*
[c] *Geog. lib.3. cap.15.*
[d] *Quaeſt. nat. lib.6. cap.21.*

cela marque aussi que Pline n'a pas été contemporain de Strabon, ni par consequent de Dioscoride, puisque outre qu'il parle de Therasia comme d'un morceau tout nouveau, détaché de l'Isle de Thera par la violence des vagues, il avance aussi que l'écueil Automaté ou Hieta se manifesta quelque temps après entre Thera & Therasia : [a] comment expliquer cet endroit de Pline si l'on prend l'écueil Thiresia pour la Therasia de cet autheur ; car il est certain qu'entre Santorin & Thiresia, il n'y a que le port de San-Nicolo où il n'y auroit pas de place pour un rocher un peu considerable. De nos jours, continuë Pline, on a vû sortir de la mer un autre écueil appellé Thia tout auprès de Hiera : est-ce trop hazarder que de proposer que ces deux écueils sont Thiresia & Cammeni, supposé qu'Aspronisi soit la veritable Therasia des anciens ?

On ne sçauroit comprendre autrement la situation de tous ces écueils : [b] Justin par exemple rapporte qu'il y eut un si grand tremblement de terre entre les Isles de Thera & de Therasia que l'on y vit naître avec admiration une Isle nouvelle parmi les eaux chaudes. [c] Le P. Hardouin a parfaitement bien corrigé le texte de Pline sur l'origine de Thera. [d] Dion Cassius parle simplement de l'apparition d'une petite Isle qui se montra auprès de Thera sous l'Empire de Claude. [e] Aurelius Victor dit qu'elle étoit considerable, & Syncelle qui la rapporte à la 46. année après Jesus-Christ, la place entre Thera & Therasia : enfin Ptolemée place une ville sur Therasia.

[a] *Hist. nat. lib. 2. cap. 77.*
[b] *Lib. 30 cap. 4.*
[c] *In notis ad Emendat. ad lib. 2. Hist. nat. Plin.*
[d] *Lib. 60.*
[e] *In Claud.*

[a] Cedren assûre qu'en la dixiéme année de Leon l'Isaurien ce grand Iconoclaste, il parut pendant quelques jours une obscurité si considerable entre les Isles de Thera & de Therasia, qu'elle sembloit s'élever d'une fournaise ardente : cette matiére obscure s'épaissit, dit-il, & se durcit au milieu des flammes, après quoi elle s'attacha à l'Isle Hiera & en augmenta le volume : cependant il sortit une si grande quantité de pierres ponces de cet endroit que les côtes de Macedoine & l'Asie mineure en furent couvertes jusques aux Dardanelles. Cedren n'a fait que copier [b] Theophane & Nicephore ; le premier rapporte ce fait à l'année 712. & l'autre à l'année 726.

Les gens du pays quoique fort ignorans ne manquent pas d'avertir les étrangers que les tremblemens de terre ont mis au monde tous les petits écueils que l'on voit autour de leur Isle. [c] Nous apprenons du P. Richard l'année de l'apparition
» de la petite Isle brûlée. Voici ses termes : Il y a
» bon nombre de vieillards en cette Isle qui disent
» avoir vû se former par le feu une Isle voisine de
» la nôtre au milieu de la mer en l'année 1573. &
» pour cela elle s'appelle Micri Cammeni ; c'est à
» dire, la petite Isle brûlée. [d] A propos de ce feu, Strabon assûre que l'on vit boüillir la mer pendant quatre jours entre Thera & Therasia ; que les flammes en sortoient & qu'une Isle de 1500. pas de circuit parut comme si elle eût été tirée hors de l'eau par des machines.

[e] Mr Thevenot raconte quelque chose d'assez semblable à ce que rapportent Theophane, Nice-

[a] *Compend. hist. ann. Christ.* 713.
[b] *Theoph. Chronol.*
[c] *Relat. de Sant-Erini.*
[d] *Rerum geog. lib. 1.*
[e] *Relat. chap. 62.*

phore & Cedren ; ſçavoir qu'on vit ſortir il y a environ 53. ans une prodigieuſe quantité de pierres ponces du port de Santorin, qu'elles monterent du fond de la mer avec tant de bruit & d'impetuoſité, qu'on eût dit (pour me ſervir de ſes termes,) que c'étoient autant de coups de canon. On crut à Scio, c'eſt à dire à plus de 200. milles de là que l'armée Venitienne combattoit contre celle des Turcs : ces pierres ponces ſe répandirent ſi fort ſur les côtes de la mer du Levant, que les habitans des Iſles ne doutent pas que celles qui ſont ſur leurs ſables ne ſoient venuës de Santorin.

A l'égard de la formation des Iſles dont on vient de parler, peut-on l'authoriſer plus demonſtrativement que par ce que nous venons d'apprendre de Conſtantinople par les nouvelles publiques. [a] Au mois de Novembre dernier 1707. les feux ſoûterrains produiſirent à Santorin une Iſle qui avoit déja deux milles de circuit, qui s'augmentoit encore le premier Decembre par les rochers & les nouvelles matiéres qu'ils jettoient. Cette incendie a été précedée de violens tremblemens de terre, ſuivis d'une épaiſſe fumée qui ſortoit de la mer durant le jour & de flammes, durant la nuit, & accompagnez d'un effroyable mugiſſement ſoûterrain : [b] on peut y ajoûter l'apparition de l'Iſle nouvelle que l'on vit ſortir de la mer dans un effroyable ouragan en 1638. proche l'Iſle de Saint Michel, l'une des Iſles Açores ; au rapport de Mr Gaſſendi, cette Iſle nouvelle a trois lieües de longueur, ſur une lieüe & demie de large.

[a] *Gazette du 14. Avril. 1708.*
[b] *Not. in Diogen. Laert. lib. 10.*

Il eſt temps que nous entrions dans un détail plus exact de l'Iſle de Santorin. Rien n'eſt plus ſec & plus ſterile que ſon terroir, neanmoins quoi qu'il ne ſoit que pierre ponce pilée, ſes habitans par leur travail & par leur induſtrie ont fait un verger de la plus ingrate terre du monde ; & quelque déſagréables que ſoient ſes côtes, Santorin eſt un bijou en comparaiſon des Iſles voiſines ; au lieu que l'on ne voit dans Nanfio qui n'en eſt qu'à 18. milles, que des chardons & des épines ſur une terre excellente de ſa nature. On recüeille peu de froment à Santorin, beaucoup d'orge, beaucoup de coton, & du vin en grande abondance : ce vin a la couleur de celui du Rhin, mais il eſt violent & plein d'eſprits : on le porte par tout l'Archipel & juſques à Conſtantinople ; cette liqueur & les toiles de coton ſont le principal commerce de l'Iſle : les femmes y cultivent la vigne, tandis que les hommes vont vendre leurs vins. Les plus belles vignes ſont dans une plaine audelà de Pyrgos au pied de la montagne de Saint Eſtienne ; on les y cultive à peu près comme en Provence ; c'eſt à dire que les ſeps en ſont relevez en maniére de réchaut : le coton y eſt taillé de même, & vient en arbriſſeau comme nos Groiſeliers, parce qu'on ne l'arrache pas tous les ans de même que l'on fait dans les autres Iſles : c'eſt pourtant la même eſpéce que J. Bauhin a nommée Coton herbe, & qu'il a diſtinguée du Coton arbriſſeau.

Les fruits ſont rares en cette Iſle, excepté les figues : on y apporte l'huile de Candie, & le bois de Raclia : ce ne ſont que broſſailles de Lentiſque & de Kermes ; auſſi la rareté du bois eſt cauſe qu'on ne mange gueres de pain frais dans Santorin: ordinairement on n'y fait du pain d'orge que

que trois ou quatre fois l'année ; c'est un méchant [a] biscuit fort noir : on n'y tuë des bœufs qu'une fois l'an ; après les avoir dépecez, coupez & désossez, on en trempe la chair dans du vinaigre, où l'on a fait fondre du sel : cette chair exposée au soleil pendant sept ou huit mois s'y durcit comme du bois ; quelques-uns la mangent toute seche, de même que l'on mange le poisson sec en Hollande les autres la font boüillir.

On compte dans Santorin jusques à dix milles ames : outre les villes marquées sur nôtre Plan, il y a cinq villages assez peuplez, Carterado, Masseria, Votona, Gonia & Megalo-Chorio. Tous les habitans de cette Isle sont Grecs ; on n'y entend parler des Turcs que par rapport à la capitation & à la taille réelle. En 1700. on paya 4000. écus pour le premier de ces droits, & 6000. pour le second. Parmi les Grecs il n'y a qu'un tiers des habitans qui soient du rite latin ; la noblesse est retirée à Scaro petite ville bâtie au fond du port sur un rocher presque isolé & tout hérissé de pointes : le Consul de France y reside de même que les P. Jesuites, qui sont assez bien logez : [b] Sophiano Evêque de Santorin les y établit en 1642. & leur donna la place de la Chapelle Ducale pour y bâtir leur Eglise : le Superieur de la maison nous reçût très honnêtement ; il distribuë des remedes avec succez & avec beaucoup de charité. Quelques saints & zélez que soient les Missionnaires, il seroit à souhaiter qu'il n'y eût qu'une sorte de Religieux dans chaque Isle : l'ex-

[a] Σχίδος *du verbe* σχίζω, scindo, *parce qu'on ne sçauroit les manger sans les casser.*

[b] *Relat. de Sant-Erini.*

perience fait connoître que la religion Chrêtienne se soûtient avec plus d'édification dans Syra où il n'y a que des Capucins, & dans Santorin où il n'y a que des Jesuites ; que dans les Isles où il y a des uns & des autres. Les deux Evêques de l'Isle, dont l'un est Grec & l'autre Latin, faisoient leur residence a Scaro lorsque nous y arrivâmes : il y a dans la même ville un Curé & cinq ou six Chanoines de nôtre rite. Les Religieuses Gréques de l'ordre de Saint Basile y sont au nombre de 25. les Latines ne sont que 15. & suivent la régle de Saint Dominique : ces Religieuses font les plus belles toiles de coton du pays ; on estime sur tout celles qui sont croisées : on les transporte en Candie, en Morée & par tout l'Archipel.

Le Cadi de Santorin est quelquefois ambulant; lorsqu'il reside dans l'Isle, c'est ordinairement à Pyrgos la plus jolie ville du pays, bâtie sur un tertre, d'où l'on découvre les deux mers & les plus beaux vignobles : ce lieu seroit très agréable s'il y avoit de l'eau ; mais il ne coule dans toute l'Isle sur la montagne de Saint Estienne qu'une méchante fontaine, qui pût à peine nous désalterer : il est vrai qu'on y trouve des cisternes par tout, creusées dans la pierre ponce, & bien enduites de ciment. La plûpart des maisons sont des cavernes creusées dans la même pierre, semblables aux [a] taniéres des tessons, ou à ces sortes de fourneaux de chimie qu'on appelle des Athanors : on les voute avec des pierres fort legeres, rougeâtres, qui ne paroissent que demi pierre ponce. La côte du port est la plus affreuse de toutes ; on n'y voit pas un seul brin d'herbes, & les roches en sont de couleur de machefer.

[a] Πόρμι.

Le 7. Octobre nous allâmes sur la montagne de [a] Saint Estienne, ainsi nommée d'une Chapelle dediée à ce Saint. Il est bien extraordinaire de voir un bloc de marbre, enté pour ainsi dire sur des pierres ponces. Est-il sorti du fond des eaux, ou s'est-il formé depuis l'apparition de l'Isle? On voit encore sur une de ses collines au pied de la roche, les masures d'une ancienne ville & les ruines d'un temple à colonnes de marbre. Peut-être que c'étoit celui de Neptune que les Rhodiens y bâtirent; mais le [b] Scholiaste de Pindare remarque qu'il y en avoit un autre de Minerve, & que l'Isle de Thera étoit consacrée à Apollon; c'est pour cela que Pindare l'appelle une Isle sacrée. [c] Tristan fait mention d'une médaille de Venus, sur le revers de laquelle est representée une espéce de dieu Terme, que cet autheur soupçonne être la figure de Jupiter, dieu des confins ou limites.

Voici les inscriptions que l'on lit parmi les ruines de la plus belle [d] ville de l'Isle, illustre encore sous la belle Rome, puisqu'on lui permit de consacrer des monumens à ses Empereurs.

ΤΙΒΕΡΙΟΝ ΚΛΑΥΔΙΟΝ
ΚΑΙΣΑΡΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΚΟΙΡΑΝΟΣ
ΑΓΝΟΣΘΕΝΟΥΣ ΚΑΙ ΟΥΙΟΣ
ΑΥΤΟΥ ΑΓΝΟΣΘΕΝΗΣ
ΥΠΕΡ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ.

*Coeranus fils d'Agnosthene, & Agnosthene son*

a Ὄρος τοῦ ἁγίου Στεφάνου.
b *Sur l'Ode 4.*
c *Comment. hist. tom. 1. pag. 695.*

*Legende,*
ΘΗΡΕΩΝ ΖΕΥΣ ΟΜΟΡΙΟΣ.
Jupiter conterminus.

d an Ἐλευσὶν καὶ Οἴα. *Ptol. Geogr. lib. 3. cap. 15.*

*fils au nom du peuple, marquent leur attachement pour Tibere, Claude, Cesar, Auguste, Germanique.*

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ ΜΑΡΚΟΝ
ΑΥΡΗΛΙΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ
ΣΕΒΑΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
Ο ΘΗΡΑΙΩΝ
ΤΗΝ ΕΠΙΜΕΛΕΙΑΝ ΚΑΙ ΤΗΝ
ΑΝΑΣΤΑΣΙΝ ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΩΝ
ΑΡΧΟΝΤΩΝ ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ Β
ΚΑΙ ΚΟΙΗΤΟΥ Β ΚΑΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ΕΥΦΡΟΣΥΝΟΥ ΙΕΡΑΣΑΜΕΝΟΥ
ΠΟΛΥΟΥΧΟΥ Β

*Par les soins d'Asclepiade & de Quietus Magistrats pour la seconde fois avec Alexandre fils d'Euphrosyne, le Senat & le peuple de l'Isle de Thera ont fait ériger la statuë de l'Empereur Cesar, Marc Aurele, Antonin, Auguste, consacrée par Polyuchus grand Prêtre pour la seconde fois.*

On prétend que les débris de la statuë ne sont pas loin de l'inscription; mais cette statuë est sans tête.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ
Λ. ΣΕΠΤΙΜΙΟΝ ΣΕΒΗΡΟΝ
ΠΕΡΤΙΝΑΚΑ ΣΕΒΑΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
Ο ΘΗΡΑΙΩΝ.

*Le Senat & le peuple de Thera assûrent l'Empereur Cesar. L. Septime Severe, Pertinax, Auguste de leur entier dévoüement.*

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ Μ. ΑΥΡΗΔΙΟΝ
ΣΕΒΗΡΟΝ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ ΕΥΣΕΒΗ
ΣΕΒΑΣΤΟΝ ΑΡΑΒΙΚΟΝ ΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΝ
ΠΑΡΘΙΚΟΝ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΜΕΓΙΣΤΟΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ Ο ΘΗΡΑΙΩΝ
ΑΡΧΙΣ. Μ. ΑΥΡ. ΙΣΟΚΛΕΟΥΣ ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΟΥ
ΤΟ Β̄ ΚΑΙ ΑΥΡ.
ΚΛΕΟΤΕΛΟΥΣ ΤΥΡΑΝΝΟΥ ΚΑΙ ΑΥΡ.
ΦΥΛΟΞΕΝΟΥ
ΑΒΑΣΚΑΝΤΟΥ ΤΗΝ ΠΡΟΝΟΙΑΝ ΤΗΣ
ΠΑΡΑΣΚΕΒΗΣ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΑΝΑΣΤΑΣΕΩΣ ΤΟΥ ΑΝΔΡΙΑΝΤΟΣ
ΠΟΙΗΣΑΜΕΝΟΥ
ΤΟΥ ΠΡΟΤΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΥΡ. ΙΣΟΚΛΕΟΥΣ
ΤΟ Β̄.

*Sous les Magiſtrats M. Aurele Iſoclée fils d'Aſclepiades, Aurele Cleoteles fils de Tyrannus, & Aurele Philoxene fils d'Abaſcantus, par ordre du Senat & du peuple de Thera, Aurele Iſoclée premier Magiſtrat pour la ſeconde fois a fait la dépenſe, & pris le ſoin de faire ériger la ſtatuë du très grand Empereur Caſar, Marc Aurele, Severe, Antonin Pie, Auguſte, Arabique, Adiabenique, Parthique, Germanique.*

ΑΥΡ. ΤΥΧΑCΙΟC ΤΟΝ ΠΑΤΕΡΑ
ΚΑΙ ΕΛΠΙΖΟΥCΑ ΤΟΝ ΙΔΙΟΝ
ΣΥΜΒΙΟΝ ΤΥΧΑCΙΟΝ
ΑΦΗΡΩΙΞΑΝ.

*Aurelius Tychaſius pour ſon pere, & Elpizouſa pour ſon cher mari Tychaſius, conſacrent les témoignages de leur tendreſſe.*

ΚΑΡΠΟΣ ΤΑΝ
ΙΔΙΑΝ ΓΥΝΑΙΚΑ
ΣΩΕΙΔΑ ΑΦΗΡΟΙΞΕΝ
ΤΗΣ ΜΟΝΑΝΔΡΟΝ.

*Carpus a consacré par ce monument son amour pour sa chere femme Soeide, qui n'avoit point eu d'autre mari.*

J'ai copié ces inscriptions à Paris du recüeil des Antiquitez curieuses de Mr Spon. Nos guides à Santorin n'eurent pas l'esprit de nous conduire dans les belles ruines de l'Isle ; & après avoir vû la chapelle de Saint Estienne, ils nous persuaderent que nous avions vû tout ce qui restoit de curieux dans le pays : cependant le temps nous parut si beau pour aller à Nanfio, que nos Matelots nous conseillerent d'en profiter.

NANFIO. ΑΝΑΦΗ ANAPHE.

Nanfio est encore une de ces Isles qui faisoient partie du Duché de Naxie, sous les Princes des maisons de Sanudo & de Crispo. [a] Jacques Crispo douziéme Duc, qu'on pourroit appeller le pacifique, donna cette Isle à son frere Guillaume, qui y fit bâtir la forteresse dont on voit les ruines sur un rocher tout au haut du bourg : il fut Duc de Naxie après la mort de Jacques son frere ; sa fille unique Florence Crispo resta Dame de Nanfio, & l'Isle ne fut réünie au Duché qu'après sa mort.

[b] Membliaros a été l'ancien nom de l'Isle de Nanfio, nom tiré de Membliares parent de Cadmus, & qui vint s'établir à Thera au lieu de suivre les avantures de ce Heros. L'Isle dont nous parlons ne fut nommée Anaphe qu'à l'occasion

a *Hist. des Ducs de l'Archip.* b ΜΕΜΒΛΙΑΡΟΣ. *Steph.*

des [a] Argonautes qui la découvrirent après une tempête horrible, qui les jetta au fond de l'Archipel ; la découverte ne fut pas grande, car l'Isle n'a que 16. milles de tour, point de port, & ses montagnes sont toutes pelées : elles fournissent pourtant de belles sources, capables de porter la fecondité dans les campagnes pour peu qu'on sçût les employer utilement.

Les habitans de Nanfio sont tous du rite Grec, & soûmis à l'Evêque de Siphno ; on n'y voit ni Turcs ni Latins ; le Cadi & le Vaivode sont ambulans : en 1700. ils payerent 500. écus pour toutes sortes de droits, la capitation n'y étant qu'à un écu & demi par tête : leur faineantise est blâmable, & tout leur negoce consiste en oignons, en cire & en miel ; ils n'ont de vin & d'orge que pour leur entretien : pour du bois, je ne crois pas qu'il y en ait assez pour faire rôtir les perdrix que l'on y pourroit manger ; la quantité en est si prodigieuse, que pour conserver les bleds, on amasse par ordre des Consuls tous les œufs que l'on peut trouver vers les fêtes de Pâques, & l'on convient qu'ils se montent ordinairement à plus de dix ou douze milles ; on les met à toutes sortes de sauces, & sur tout en omelettes : cependant malgré cette précaution, nous faisions lever des perdrix à chaque pas, la race en est ancienne : elles sont venuës [b] d'Astypalia : s'il en faut croire Hegesander, un bourgeois de cette Isle n'en porta qu'une paire à Anaphe; [c] mais elle multiplia si fort que les habitans faillirent à en être chassez ; c'est apparemment depuis ce temps-là

[a] Τοῖς δὲ Ἀργοναύταις ὑπὸ χειμῶνος τεταραγμένοις καὶ σκοτομηνῆς ἀναφανεῖσα Ἀνάφη ἐπικέκληται. *Steph.*

[b] Stampalia.

[c] *Athen. Deipn. lib.* 9.

que l'on s'est avisé d'en casser les œufs.

On élit tous les ans deux Consuls dans cette Isle, quelquefois un seul ; toute l'authorité de ces Magistrats ne fut pas capable de nous faire trouver du lard pour piquer nos perdrix; les Grecs ne connoissent ni lard ni lardoire ; il fallut donc les manger moitié boüillies, moitié rôties : ce ne fut pas le plus grand de nos chagrins, nous aprîmes qu'il y avoit des bandits autour de l'Isle, & sur tout à Anaphi-poula, méchant écueil à la vûë du bourg. Heureusement une Tartane du Martigues qui cherchoit de l'orge, y vint aborder & dissipa nos frayeurs : le Patron nous fit present d'excellent vin de la Cadiere proche Toulon, & nous nous serions mis volontiers sur son bord s'il avoit été destiné pour quelque Isle de l'Archipel : nous prîmes donc le parti de parcourir l'Isle en attendant que les bandits se fussent retirez.

Du côté de la marine vers le sud, en allant à la chapelle de [a] Nôtre-Dame du Roseau, on voit sur un petit tertre les ruines du temple d'Apollon [b] Eglete ou brillant de lumiere. Strabon qui parle de ce temple ne dit pas à quelle occasion il fut bâti; [c] c'est Conon de qui nous l'apprenons:suivant cet autheur la flote de Jason revenant de la Colchide fut battuë d'une si furieuse tempête, qu'on eût recours aux priéres & aux vœux. Apollon vint de fort bonne grace au secours de tant de Heros : la foudre qui tomba du Ciel [d] fit sortir du fond de la mer une Isle pour les recevoir : on y dressa un autel à Apollon sauveur des Argonautes ; ce dieu

[a] Παναγία. Καλαμιώτισσα.

[b] Καὶ πλησίον Κρήτης Ἀνάφη ἐν ᾗ τὸ τοῦ Αἰγλήτου Ἀπόλλωνος ἱερόν. *Strab. Rerum Geog. lib.* 10. Αἴγλη. Fulgor.

[c] *Narrat.* 49

[d] Φαίνω, in lucem edo, *d'où vient* Ἀνάφη.

fut remercié parmi les verres & les pots ; Medée & les Dames de sa cour firent les honneurs de la fête : le vin & la joye leur inspirerent de belles saillies, & sur tout, dit Conon, on ne manqua pas de railler les Heros, sans doute sur la peur qu'ils n'avoient pû cacher dans la tempête : les Heros de leur côté n'étoient pas muets ; toute la nuit se passa en railleries piquantes : je ne sçai qui laissa par écrit cette histoire dans Anaphe ; mais Conon assûre qu'après que cette Isle fut peuplée, les habitans en celebrerent tous les ans l'anniversaire : on y sacrifioit à Apollon ; le vin n'y étoit pas épargné ; & suivant l'esprit de l'institution, les plaisanteries n'y étoient pas non plus oubliées : les Grecs sont admirables pour s'escrimer à ces jeux d'esprit.

Les ruines de ce temple consistent en quelques morceaux de colonnes de marbre qui en indiquent la situation : on y voit une belle architrave de même pierre, sur laquelle il y a eu une inscription fort longue ; peut-être faisoit-elle mention du conte de Conon, mais elle est si usée qu'à peine connoît-on qu'il y ait eu des caracteres sur ce marbre. On a bâti à quelques pas de là une chapelle des débris du temple : la carriére de marbre en est tout proche du côté de la mer, au pied d'une des plus effroyables roches qui soit au monde, & sur laquelle est bâtie la chapelle de la Vierge. On voit aussi dans ce quartier les ruines d'un bel édifice de marbre qui ne paroît pas de la premiére antiquité, mais du temps des Ducs de Naxie.

Après avoir escaladé cette roche par un temps épouvantable, nous nous promenâmes dans les endroits de l'Isle les plus favorables pour herbori-

ser : j'y remarquai la *Fagonia Cretica, spinosa. Inst. rei herbar.* qui n'est gueres plus épineuse que celle que j'ai trouvée en Espagne dans le Royaume de Grenade, & que j'ai nommée, *Fagonia Hispanica, non spinosa. Inst.* Je crois qu'il faut regarder ces deux espéces comme des varietez de la même plante.

Assûrez de la retraite des bandits, nous nous disposâmes à passer à Stampalia, Isle à 40. milles de Nansio, entre l'est & l'est-nord-est ; mais les vents contraires nous obligerent d'aller à Mycone, où nous n'arrivâmes que le 22. Octobre après avoir rélâché en plusieurs endroits.

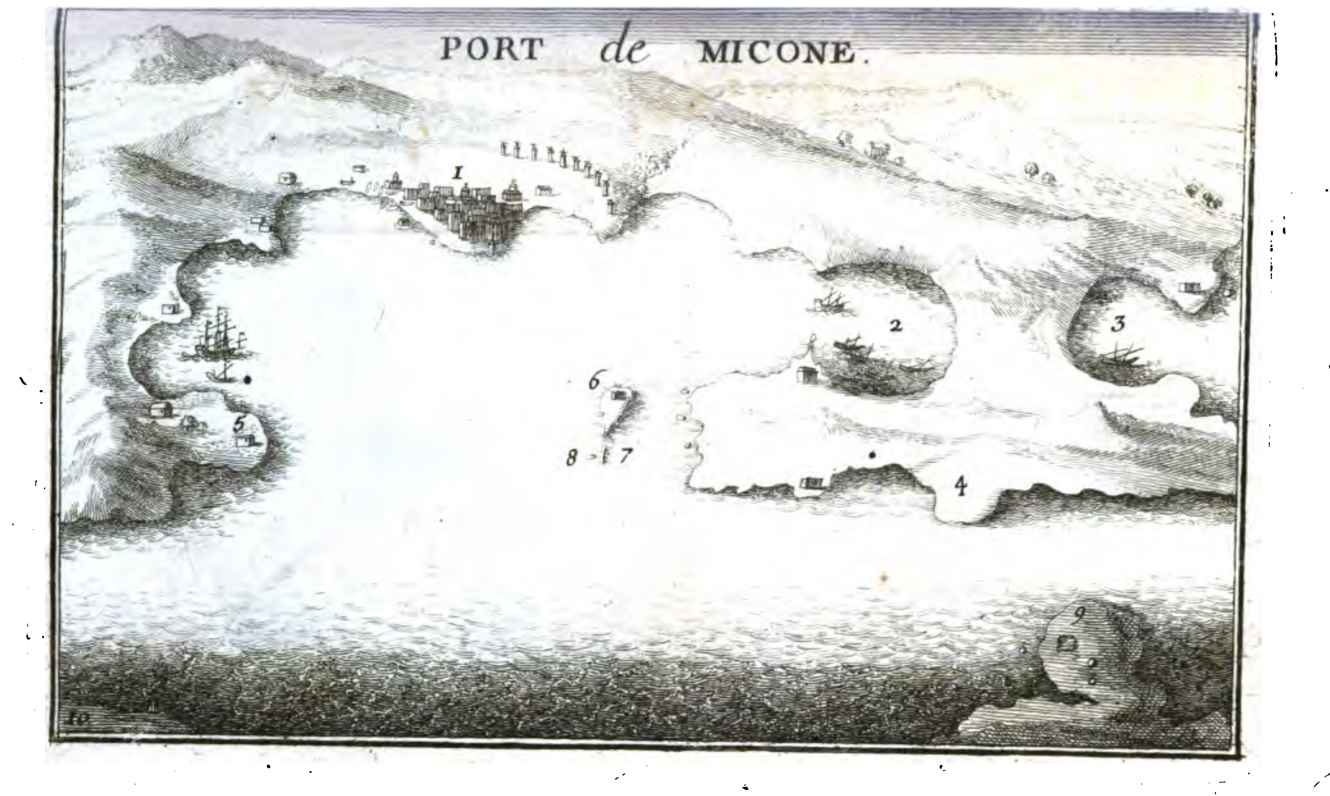
L'Isle de Mycone qui s'étend de l'est à l'ouest, a 36. milles de tour, située à 30. milles de Naxie, à 40. de Nicarie, & à 18. milles du port de Tine; quoique le canal qui est entre le cap Trullo de Mycone & le Tine, n'ait que 18. milles de largeur : celui de Mycone à Delos n'est que de trois milles depuis le cap [a] Alogomandra de Mycone à la plus proche terre de Delos : car Pline qui a peut-être compté d'un port à l'autre donne jusques à 15. milles à ce canal : on y voit les deux petits écueils de [b] Prasonisi, que Mrs Spon & Wheeler ont pris pour [c] Tragonisi ou Dragonera, autre écueil du côté de l'est-sud-est, & par consequent hors du canal dont nous parlons.

Le port de Mycone est fort découvert, & regarde entre l'ouest & l'ouest-nord-ouest ; mais le golphe qui est à côté de ce port & qui se termine en cul de sac, est assez bon pour les plus gros bâtimens, qu'une jettée naturelle, formée par des

[a] Ἀλογόμανδρα, Parc aux chevaux.

[b] Πρασονήσι, Isle aux Poireaux.

[c] Τραγονήσι, Isle aux Boucs.


PORT de MICONE.
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

Stapodia

ngonisi



rochers presque à fleur d'eau, met à couvert du vent du nord. L'entrée de ce golphe est entre le nord & le nord-nord-ouest : le port d'Ornos est opposé au fond du golphe, & regarde entre le sud & le sud-sud-est. L'Isle de [a] Saint George se trouve à la pointe du golphe à main droite, tout près de deux rochers isolez avec la grande & la petite Isle aux [b] Ecrevisses : les autres ports de l'Isle sont le port [c] Palermo & le port Saint-Anne ; le port Palermo est fort grand, mais trop exposé au vent du nord ; le port Sainte Anne est fort découvert aussi & regarde le sud-est.

Les matelots de Mycone passent pour les plus habiles de tout le pays ; il y a pour le moins 500. hommes de mer dans cette Isle, & l'on y compte plus de 100. bateaux, outre 40. ou 50. gros caiques destinez pour le negoce de Turquie & de la Morée ; celui de Turquie se fait en cuirs & en [d] marroquins que l'on va charger à [e] Siagi proche de Smyrne & à Scalanova ; celui de la Morée roule presentement sur le vin, dont les Myconiotes fournissent l'armée Venitienne à Napoli de Romanie : il y a des caiques à Mycone qui portent jusques à sept ou huit cens barils de vin ; le barril pese [f] 150. livres de France ; ce n'est souvent que de l'eau rougie, mais les Venitiens le payent suivant sa force & sa qualité ; car les Grecs ne peuvent pas s'empêcher de tromper : on recüeille ordinairement à [g] Mycone 25. ou 30. milles barrils de vin par an, & l'on y cultive la vigne depuis

[a] Γεοργγιονήσι, Isle de Saint George.

[b] Καβουρονήσι, l'Isle aux Ecrevisses.

[c] Πάνορμος, Port à recevoir toutes sortes de vaisseaux.

[d] Cordouans.

[e] Teos.

[f] 50. oques.

[g] Authoritas vino Myconio. *Plin. Hist. nat. lib.* 14. *cap.* 1.

fort long-temps. [a] Mr Wheeler y acheta une médaille d'argent à la tête de Jupiter, au revers c'est une grappe de raisin.

L'Isle de Mycone est fort aride, & ses montagnes sont peu élevées; les deux plus considerables portent le nom de Sainte Helie : l'une est tout près du cap Trullo à l'entrée du canal de Mycone & de Tine ; l'autre est à l'extremité de Mycone vis-à-vis Tragonisi : le nom *Dimastos* que [b] Pline donne à la plus haute montagne de l'Isle, convient également à toutes les deux, puisque chacune a le sommet fendu en deux parties. [c] Ovide qui dans son voyage du Pont avoit vû Mycone de plus près que [d] Virgile, a eu raison de dire que c'étoit une Isle peu élevée, au lieu que Virgile dit tout le contraire : ce n'est pas que *humilis insula*, signifie aussi une Isle méprisable & vile, comme [e] Stace a appellé l'Isle de Seriphe.

Strabon rapporte que les Poëtes ont fait de Mycone le tombeau des Centaures défaits par Hercules, d'où étoit venu le proverbe [f] *Tout est dans Mycone*, pour dire, qu'un homme vouloit parler de tout dans le même discours. Estienne le geographe qui a copié Strabon dans cét endroit comme en plusieurs autres, assûre que cette Isle a pris son nom d'un certain Myconus fils d'Ænius ; mais on connoît aussi peu l'un que l'autre, & la plûpart des anciens autheurs sont tombez dans le même défaut ; la remarque de [g] Strabon

[a] ΜΥΚΟ.

[b] *Hist.nat.lib.*4. *cap.*12.

[c] Hinc humilem Myconum cretosaque rura Cimoli. *Metamorph. lib.*7.

[d] Quam Deus arcitenens oras & littora circum errantem, Mycone celsa, Gyaroque revinxit. *Eneid.* 3

[e] Hinc spretæ Myconos, humilisque Seriphos. *Achil.* 1.

[f] Πάνθ' ὑπὸ μίαν Μύκωνον. *Rer. Geogr. lib.*10.

[g] Μυκώνιοι φαλακροί. *Strab. ibid.*

& [a] d'Eustathe est beaucoup mieux fondée ; sçavoir que les Myconiotes étoient sujets à devenir chauves, puisque aujourd'hui la plûpart des habitans y perdent leurs cheveux à l'âge de 20. ou 25. ans. [b] Pline a outré l'observation, en assûrant que les enfans y naissent sans cheveux ; cela n'empêche pas que les habitans de cette Isle ne soient bien faits : ils passoient autrefois pour grand parasites, & ne le seroient pas moins aujourd'hui s'ils trouvoient des dupes. [c] Athenée cite Archiloque qui reprochoit à Pericles de tondre les napes à la maniére des Myconiotes. On lit dans le même autheur quelques vers de Cratin qui ne leur faisoient pas trop d'honneur, mais il excuse ces peuples sur la pauvreté de leur Isle.

Nos Francs appellent cette Isle Micouli ; on y recüeille assez d'orge pour les habitans, beaucoup de figues, peu d'olives ; les eaux y sont assez rares en Esté ; un grand puits en fournit à tout le [d] bourg qui est le seul de l'Isle & qui ne renferme gueres plus de trois milles ames ; mais pour un homme qu'on y voit, on y trouve quatre femmes, couchées le plus souvent dans les ruës parmi les cochons ; il est vrai que les hommes frequentent la mer. On y nomme tous les ans deux Consuls pour y prendre soin des affaires. En 1700. les Myconiotes payerent 5000. écus de capitation & de taille réelle : l'Isle dépendoit alors de Mezomorto Capitan Pacha : dans la derniére guerre, elle obéïssoit au Bey de Stanchio Mahemet Bey, dit [e] Cassidi, qui commande quelques galiottes pour purger l'Archipel de petits corsaires.

[a] *Ad Dionys. vers.* 526.

[b] Quippe Myconii carentes pilo gignuntur. *Hist. nat. lib.* 11. *cap.* 37.

[c] *Deipn. lib.* 1.

[d] *Μυκώνου ἡ πόλις. Ptol. Geogr. lib.* 3. *cap.* 15.

[e] *ou* Teigneux.

Le séjour de Mycone est assez agréable pour les étrangers ; on y fait bonne chere quand on a un bon cuisinier, car les Grecs n'y entendent rien : les perdrix sont en abondance & à bon marché en cette Isle, de même que les cailles, les becasses, les tourterelles, les lapins & les becfigues ; on y mange d'excellens raisins & de fort bonnes figues: ordinairement les salades s'y font avec une espéce de [a] Laitteron tout à fait ragoutante quand on a frotté le plat avec de l'ail. [b] L'*Adralida* & la [c] *Radice* y sont assez recherchées ; la premiére est une espéce de Scorzonere, dont on donne la figure & la déscription dans une des précédentes Lettres ; & la *Radice* est la Chicorée épineuse, dont les jeunes pousses se blanchissent naturellement dans le sable le long de la mer. On fait un bon ragoût en carême avec les *Vroulas* boüillies : le [d] fromage mou qu'on prépare en cette Isle est délicieux ; il n'y a que les cailles confites au vinaigre qui choquent les étrangers ; car ces oiseaux sont réduits en espéce de boüillie ; les gens du pays les preferent sans doute aux cailles fraîches, parcequ'il ne faut point de bois pour les aprêter : on ne brûle à Mycone que des brossailles tirées des Isles de Delos.

Mycone a été possedée quelques années par les Ducs de Naxie : le [e] P. Sauger dit que Jean Crisspo vingtiéme Duc de l'Archipel la donna en mariage avec l'Isle de Zia, à sa fille Thadée épouse de François de Sommerive ; ce Seigneur n'en joüit

[a] Sonchus lævis, angustifolius. C. B. *Couesto counilliero.*

[b] Scorzonera Græca saxatilis & maritima, foliis varie laciniatis. Coroll. Inst. rei herb. Αδραλίδα.

[c] Cichorium spinosum. C. B.

[d] Pouino.

[e] *Hist. des Ducs de l'Archip.*

pas long-temps, & les Venitiens étant maîtres de Tine s'accommoderent par bienséance de Mycone, d'où vient que le Proveditеur de Tine se dit encore aujourd'hui Proveditеur de Mycone : Barberousse Capitan Pacha la soûmit à Soliman II. avec presque toutes les Isles que la Republique possedoit dans l'Archipel.

Il ne faut pas oublier ici que Mycone & Tine furent conquises sous l'Empereur Henri, par André Gizi quelques années après la prise de Constantinople par les François & par les Venitiens. Jerôme Gizi son frere eut pour partage Skyro & Scopoli. C'est de cet André Gizi M[gr] que descend le S[r] Janachi Gizi, qui vous est connu par ses services, & que vous avez pourvû des patentes de Consul de Mycone & de Tine ; sa famille s'est toûjours soûtenuë avec honneur depuis que les Latins conquirent l'Empire d'Orient. Nôtre Consul plein de religion a fait ériger à Mycone une chapelle à Saint Loüis, & il entretient chez lui un Prêtre de nôtre rite pour y dire la Messe. L'Eglise Latine du bourg dépend de l'Evêque de Tine, qui la fait déservir par un Vicaire à 25. écus romains d'appointemens : l'aumônier de M[r] Gizi en a de plus considerables ; mais on n'a rien à dire contre l'Evêque de Tine, puisque la [a] Congregation n'en donne pas davantage aux Vicaires des autres Isles : il y a même des Evêques qui ne leur donnent que 15. écus, & qui trouvent plus de Vicaires qu'ils ne veulent, parceque les Prêtres de l'Archipel sont ravis d'occuper ces postes, pour rester honorablement chez eux.

Pour des Eglises Gréques, il y en a bien 50. dans Mycone ; chacune a son Papas, & presque

[a] *De propaganda fide.*

tous les habitans sont du rite Grec : il n'y a de Turc qu'un Cadi ambulant ; ces sortes de Cadis achettent une commission du grand Cadi de Scio, & parcourent tout l'Archipel, faisant afficher dans les bourgs par où ils passent, que tous ceux qui ont des procez, apportent leurs papiers, ou amenent les témoins necessaires, qu'on les dépêchera promptement & à bon marché : les Grecs naturellement chicaneurs sont assez sots pour venir à ce tribunal, au lieu de s'accommoder à l'*amiable* devant les Administrateurs & les Papas.

Il y a plusieurs chapelles & quelques monasteres à Mycone ; [a] *Paleocastriani* est un monastere de trois ou quatre religieuses, situé presque au milieu de l'Isle autour de [b] Paleocastro ancienne forteresse ruinée sur une colline agreable : l'Eglise de la [c] Trinité est dans l'enceinte de Paleocastro : celle de Sainte Marine n'est pas loin de là ; on y celebre tous les ans le 17. Juillet une grande fête où l'on danse & où l'on boit à *la* gréque, c'est à dire tout le jour & toute la nuit. A côté de Paleocastro dans une belle plaine à *la* veue du port Sainte Anne est le grand monastere de [d] *Trulliami*, occupé par dix ou douze Caloyers, & quelques vieilles Caloyeres ; ils ont de grands biens dans la plaine [e] d'Anomeria, quartier de l'Isle le plus fertile. Le couvent de Saint Pantaleon est en deça de Paleocastro assez prés du port Palermo ; mais il n'y a que trois ou quatre religieux. Les monasteres abandonnez sont celui de

[a] Παλαιοκαστριανὴ, l'ancienne Eglise du château.

[b] *Ἂν Φοςβία ἄκρα. Ptol. Geogr. lib.3. cap.16.* Μύκονος αὕτη δίπολις. *Scyl. Peripl.*

[c] *Ἁγία Τριάδα*, la Sainte Trinité.

[d] Τρουλλιανή. Le Dome, ou la Cathedrale.

[e] Ανωμέρια. La partie d'en haut.

la






*Couvre-chef*

B. Chemise.



*Pieces qui composent l'habillement des Femmes de Mycone.*


Tom. I. Pag. 337.
Femmes de
MYCONE

la [a] Vierge, de Saint George, & du Sauveur.

Outre le Consul de France, il y en a un aussi dans cette Isle pour l'Angleterre, & un pour la Hollande, quoiqu'il n'y vienne aucun bâtiment de ces deux nations ; mais les Grecs se mettent à couvert des insultes des Turcs avec une patente de consul. Les bâtimens François destinez pour Smyrne & pour Constantinople passent dans le canal de Tine & de Mycone, tirant entre le nord & le nord-est : dans les mauvais temps ils relâchent ordinairement à Mycone & y viennent prendre langue pendant la guerre. La route ordinaire des Anglois & des Hollandois est entre Négrepont & Macronisi. Il vient souvent à Mycone des barques françoises charger des grains, de la soye, du coton & d'autres marchandises des Isles voisines.

Les Dames de Mycone ne seroient point desagreables si leurs habits étoient un peu moins ridicules ; cependant ces habits, & même les plus communs, leur reviennent à [illegible]00. écus ; il y en a qui coutent 150. sequins : il est vrai que la plûpart de ces Dames ne s'habillent qu'une fois en leur vie ; les maris n'ont pas le chagrin de leur voir suivre les modes, & de mettre la main à la bourse à chaque saison. Voici les piéces qui composent leur parure, elles sont tout à fait grottesques.

La premiére est une espéce de [b] chemisette *A*, laquelle à peine leur couvre la gorge ; elle a des manches à poignets ; ordinairement on la fait de [c] mousseline, de boucassin ou de toile de soye,

[a] Παναγία Μούσενια. La Vierge de Mycone
Αγίος Γεώργιος. Σωτῆρας.

[b] Μεσογιλίκογι

[c] Πουκασίνι.

relevée de passemens d'or ou de broderie : ainsi les plus riches chemisettes sont de veritables haires, car leurs ornemens s'impriment sur la peau.

On met par dessus la chemisette une grande [a] chemise *B* de toile de coton ou de soye à manches aussi larges que celles d'un surplis ; cette chemise descend jusques à mi-jambe & tient lieu de jupon ; elle est garnie de dentelles ou brodée de soye, de fil d'or ou d'argent.

La troisiéme piéce est une espéce de [b] plastron *C*, couvert de broderie d'or ou d'argent que l'on applique sur la gorge, & qui répond à un [c] juste-au-corps sans manches qui ne prend qu'au dessous des bras, suspendu sur les épaules par deux gros cordons en maniére d'anses ; comme toutes les femmes ne se servent pas de cette troisiéme piéce, j'oubliai de la faire dessiner : ordinairement elle est de toile de coton, plissée à petits plis & serrez ; mais garnie en bas de dix ou douze cercles de même étoffe, épais chacun de près d'un pouce, qui servent à relever le Colubi dont on va parler, & lui donnent une agréable rondeur.

Elles endossent ensuite un [d] corcelet *D*, qui a deux aîles sur les côtez, & deux ouvertures pour passer les bras ; c'est une espéce de corps sans manche, brodé d'or & d'argent, relevé de perles ; on le garnit de [e] manches en Hiver.

Ce corps déborde d'environ trois ou quatre pouces sur le [f] colubi, espéce de jupon [g] *F* fort épais & tout plissé, qui ne descend que sur les

[a] Ὑποκάμισον.

[b] Στομαχικόν.

[c] Λινόβουστος.

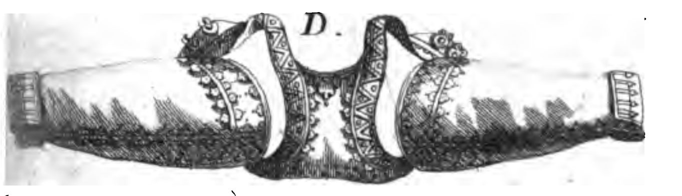
[d] *μπουστοβράσολα, μπ se prononce comme un β en grec vulgaire*, βρουστοβράσολα Χρυσάφη, μαργαριτάρη.

[e] μπουστομάνικα. Επιμανίκιον

[f] Χολύβιον Colibi, *ou* Colobi.

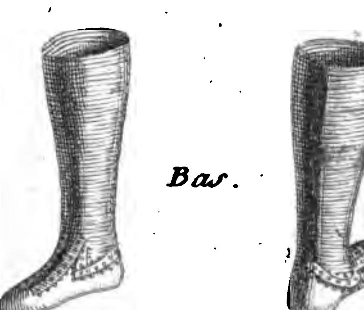
[g] Ρούχο κὴ Φουστάνι. Drap & futaine.

Corcelet d'Hiver.




Jupon F.

Jartieres.




Suite des Pieces qui composent l'habit des Femmes de Mycone.

Corcelet d'Esté

D.



Plastron

C.



Tablier.

H.



H.



Mules.



Souliers.



Suite des Pieces de l'habit des Femmes de Mycone.

genoux ; on le ferme par devant avec des rubans ; mais les Dames qui portent le juste-au-corps, dont on a parlé ci-devant, en laissent paroître deux pouces, au dessous du jupon. A Naxie pour relever le bas de ce jupon, on y met au dessous trois ou quatre piéces de même structure fort épaisses & fort lourdes. La chose est encore plus ridicule à Andros ; car on y place un cerceau semblable à ceux qu'on met aux vertugadins.

La sixiéme piéce de l'ajustement de ces femmes, est un [a] tablier *H* de mousseline ou de toile de soye toute brodée : comme la broderie a été inventée en Levant, on l'applique sur tout; & certainement on y brode bien plus proprement qu'en France ; mais leurs desseins ne sont pas de si bon goût.

Elles portent en Esté des [b] bas de coton, & en Hyver des bas de drap rouge, ornez de dentelles d'or ou d'argent ; ces bas sont tous réplissez, car elles en chaussent quatre ou cinq paires les unes sur les autres ; leurs jartiéres sont de rubans garnis de [c] dentelles d'or ou d'argent, & nouez à deux ganses.

Leurs [d] mules sont de velours ; mais si courtes par dessus qu'il n'y entre que les doigts des pieds, aussi ces Dames marchent de très mauvaise grace, trainant leurs pantoufles : on en voit quelques-unes qui ont des souliers à la venitienne, qu'elles attachent avec de grands rubans à dentelles.

Enfin leur [e] couvre-chef est un voile de mousseline ou de toile de soye, long ordinairement

[a] Προσοπόδια. Tablier.
[b] Κάρτζες.
[c] Καρτζόδετες.
[d] Κουτουροπάπουτζα.
[e] Βοίλα καὶ χρυσοβοίλα.

de ſept ou huit pieds, ſur deux pieds de large; elles le tortillent ſur la tête & autour du menton, d'une maniére agréable, & qui leur donne un air aſſez éveillé.

Cette Iſle ne produit pas des plantes extraordinaires; nous y rémarquâmes pourtant, l'*Iris tuberoſa, folio anguloſo. C. B. Pin.* que nous n'avions pas obſervée dans les autres Iſles: j'en ai fait un genre particulier ſous le nom d'*Hermodactylus*

Nous obſervâmes ſur la montagne de Saint Helie du cap Trullo que

Naxie reſte entre le ſud-ſud-eſt & le ſud.

La petite Delos entre le ſud-ſud-oueſt & le ſud-oueſt.

Paros ſe trouve dans la même ligne.

Le milieu de la grande Delos & Cabroniſi ſont au ſud-oueſt.

Tragoniſi à l'eſt-ſud-eſt.

[a] Tragoniſi eſt un méchant écueil de trois milles de tour, à un mille de Mycone de cap en cap au deſſous de la montagne de Saint Helie de l'eſt; quoiqu'il faille faire près de 20. milles pour aller du port de Mycone à celui de Tragoniſi: il n'y a preſentement ni boucs ni chévres ſauvages qui lui ont fait donner autrefois le nom de l'Iſle aux boucs. Les bourgeois de Mycone, & ſur tout les moines de Trulliani y font nourrir leurs beſtiaux; mais les bergers ſont obligez de les ramener dans le mois d'Avril, parce que l'eau des pluyes commence à manquer: la bergerie eſt aſſez jolie; mais les deux chapelles que l'on y a bâti autrefois n'ont que les quatre murailles.

a Τραγονήσι. Iſle aux boucs. Dragonera.

Stapodia est à 5. milles de Tragonisi, c'est une crête de rocher faite en selle à cheval, couverte de quatre ou cinq jolies plantes : on n'y voit ni bergers ni troupeaux, parce qu'il n'y a point d'eau douce, & que la mer en submerge une partie de temps en temps. J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, &c.



## LETTRE VII.

*A Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secretaire d'Etat & des Commandemens de Sa Majesté, &c.*

MONSEIGNEUR,

Description des Isles de Delos.

Les Grecs appellent aujourd'hui [a] *Dili* deux écueils de l'Archipel tout à fait abandonnez, & qui ne servent de retraite qu'à des corsaires & à des bandits : [b] le plus grand s'appelloit anciennement l'Isle Rhenée ; & [c] l'autre étoit connu sous le nom de Delos, le centre des fameuses Cyclades. Cette Isle qui n'a gueres plus de sept ou huit milles de tour, quoique [d] Pline lui en donne quinze, fut regardée comme un [e] lieu sacré dès que le bruit se fut répandu que Latone y avoit mis au monde Apollon & Diane. Les Grecs qui ont eu de l'esprit & de l'habileté avant les Romains, attacherent tant de grandeur à Delos & la rendirent si magnifique qu'elle fit l'admiration de toute l'antiquité : jamais Isle ne reçût tant de loüanges ; & Pindare & Callimaque composerent des hymnes en son honneur. [f] Erysichton fils de Cecrops premier Roy d'Athenes y éleva un tem-

[a] Δῆλοι.

[b] Μεγάλος Δῆλος Ῥήνεια, antiquorum.

[c] Δῆλος, antiquor. Μικρὸς Δῆλος, *que les Francs appellent*, Sdiles.

[d] *Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

[e] *Strab. Rerum geog. lib.* 10.

[f] *Euseb. Chron. grec. & lat. pag.* 76. *Cedren. Compend. hist. Syncell. Chronogr.*

ple à Apollon : ce temple qui dans la ſuite devint un des plus ſuperbes édifices de la terre, ſe trouvoit à l'entrée d'une grande ville bâtie de granit & de marbre, ornée d'un theâtre, de portiques, d'un baſſin à repreſenter des combats de mer, d'un [a] Gymnaſe & d'une prodigieuſe quantité d'autels.

Jugez M^gr^ de l'empreſſement que nous avions de voir un pays ſi celebre dans les autheurs. L'Iſle de Delos qui eſt bien trois fois auſſi longue que large, eſt au milieu de deux beaux canaux, l'un du côté de Mycone, & l'autre du côté de l'Iſle Rhenée : dans celui de Mycone qui eſt à l'eſt-nord-eſt ſont deux méchants [b] écueils accompagnez de quelques rochers. Le canal a trois milles de large du cap Alogomandra de Mycone à la plus proche terre de Delos ; mais on compte ſix milles du port de Mycone au petit port de Delos, où l'on débarque ordinairement ; il y a 15. milles de ce petit port à celui de San Nicolo de Tine. Pline n'a pas bien connu la diſtance de Mycone à Delos ; car il l'a déterminée à 15. milles : il ſe trompe auſſi touchant celle de Delos à Naxie qui eſt de 40. milles, quoi qu'il n'en compte que dix-huit : pour celle de Delos à Nicaria, il a raiſon d'aſſûrer qu'elle eſt de cinquante milles.

Le canal qui eſt entre les deux Delos n'a gueres plus d'un demi mille de largueur vers le grand [c] *Rematiari* ; écueil dont le nom me parut ſi extraordinaire, que je m'attachai à rechercher ſon étymologie, & quoique cette découverte ne ſoit

[a] Πολύβωμος. *Callim. hymne ſur Delos, verſ.* 266.

[b] Πρασονήσοι. Los Iſles aux poireaux.

[c] Ρεματιάρης, Rheumatiſmo laborans, Ρεματιζει, aquis obruere pro Ῥευματίζειν.

pas importante, je me ſçai bon gré de l'avoir faite. *Rematiari* en Grec vulgaire ſignifie une perſonne ſujette à des fluxions ; & comme cet écueil aſſez plat eſt ſouvent inondé par les eaux du canal, les Grecs qui ont l'eſprit badin l'ont nommé *Rematiari* ; c'eſt à dire une Iſle ſujette à Rhumatiſme ou à être ſouvent ſubmergée. Les anciens ont fait plus d'honneur à cet écueil, & l'avoient conſacré à Diane ſous le nom d'Hecate; car nous liſons dans Suidas qu'on l'appelloit l'Iſle [a] d'Hecate ou Pſammite, du nom de certains gâteaux que l'on y offroit à cette Déeſſe.

Comme cet écueil eſt dans l'endroit le plus étroit du canal, il y a apparence qu'il fut choiſi par Polycrate, ce fameux tyran de [b] Samos, pour y faire tendre cette chaîne dont parle Thucydide, laquelle attachoit l'Iſle Rhenée à Delos, & marquoit que l'on conſacroit la premiére à Apollon Delien. Il eſt probable auſſi que ce fut dans ce même endroit que [c] Nicias traverſa le canal pour entrer dans Delos ; on ne peut rien imaginer de plus pompeux que cette entrée : Nicias informé que les Prêtres députez des villes de Gréce debarquoient ordinairement en deſordre, & qu'on leur ordonnoit ſouvent de chanter les Hymnes d'Apollon ſans leur donner le temps de s'habiller, fit mettre à terre dans l'Iſle Rhenée, les victimes, les preſens & toute ſa ſuite. On jetta durant la nuit un pont ſur le canal, & le lendemain on fut tout étonné de voir paſſer cette proceſſion ſur ce pont couvert de riches tapis, avec des parapets peints, dorez & garnis de fleurs ; tous ces prépa-

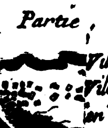
[a] *Ἑκάτης Νῆσος πρὸ τῦ Δήλυ κεῖται τι Νησύδιον, &c. Suid.*

[b] *Thucyd. lib 3.*

[c] *Plutarch. in Nicia.*

Cato Camila

Petit Rematia



tatifs avoient été apportez d'Athenes : la compagnie marcha en bon ordre, bien parée, chantant agréablement. On sacrifia dans le temple d'Apollon, les jeux ne furent pas oubliez, il y eut des répas magnifiques, & Nicias fit dresser un grand Palmier de bronze qu'il consacra au Dieu de l'Isle : ce capitaine Athenien poussa la magnificence plus loin, il destina les revenus d'une ferme considerable pour un repas où il voulut que les Deliens fussent invitez tous les ans, afin de s'attirer par leurs sacrifices les bienfaits des Dieux : on grava sur une pyramide cette donation pour la rendre authentique & irrévocable.

Le canal dont nous parlons a trois milles de large du [a] cap du Chameau au port Pyrgos de la grande Delos ; l'une des embouchures de ce canal est au sud & l'autre au nord. Le grand Rematiari se trouve au sud-ouest, & le petit Rematiari à l'ouest : la distance d'un écueil à l'autre est aussi grande que celle de la côte de la petite Delos au grand écueil ; mais la distance de ce grand écueil à la grande Delos est beaucoup plus considerable : les vaisseaux de guerre donnent fond vers la pointe meridionale du grand Rematiari, où il y a un très bon moüillage, & l'on y a vû jusques à cent dix vaisseaux de guerre après la bataille de [b] Salamine, destinez, à la sollicitation des Atheniens, pour délivrer l'Ionie de la tyrannie des Perses : [c] Diodore de Sicile dit que cette flotte étoit de deux cens cinquante galéres.

Les vaisseaux passent entre les deux écueils & la grande Delos, lorsqu'ils veulent sortir par l'embouchure du nord, les galéres moüillent un

[a] Cabo Camila.

[b] *Herod. lib.* 8.

[c] *Biblioth. hist. lib.* 11.

peu plus bas vers le ſud, & viennent mettre leur proüe ſur la grande Iſle dans un port appellé le port du général ; l'autre partie de ce canal qui eſt entre les écueils & la petite Delos ſert de paſſage aux galiotes & aux caïques.

24. Octobre 1700. Nous partîmes de Mycone avec M[r] Gizi Conſul de France qui voulut bien nous accompagner pour examiner les ruines de cette Iſle ; l'impatience où nous étions d'y arriver ne nous permit pas d'aller juſques au petit port, nous debarquâmes à une langue de terre 1 au nord-eſt, tout à l'extremité de l'Iſle : un petit lac 2 d'environ 20. pas de large qui ne ſe deſſeche que dans les grandes chaleurs & qui ſe remplit en Hyver & en Automne ſe preſenta d'abord à nous ; il eſt aiſé de le reconnoître par les Tamaris qui ſont ſur ſes bords, & nous donna d'autant plus de joye, qu'il nous fit concevoir l'eſperance de n'y pas mourir de ſoif, comme en coururent le riſque M[rs] Spon & Wheeler en 1675. ce lac eſt à 50. pas de la mer, du côté qui regarde la grande Delos, & à 280. pas de la pointe de la langue de terre où l'on nous debarqua.

[a] Il ſemble que cette piéce d'eau ſoit le marais rond dont parlent Callimaque & Herodote ; car ce nom de marais ne ſçauroit convenir à la fontaine *Inopus*, puiſque Callimaque fait mention ſéparément du marais & de la fontaine : il n'eſt pas croyable non plus que ce [b] marais ſoit le baſſin ovale où l'on repreſentoit les combats de mer, parcequ'il n'y a aucune apparence qu'on eût donné le nom de marais ou de lac à un [c] baſſin fait de

[a] *Χρυσῷ δὲ τροχόεσσα πανήμερος ἔῤῥεε λίμνη Callimaq. Hym. ſur Delos verſ. 261.*

[b] *τροχοειδὴς Λίμνη. Herod. lib. 2.*

[c] Ναυμαχία.

main d'homme, très bien cimenté, & que l'on remplissoit comme nous le ferons voir, de l'eau de la mer, lorsqu'on vouloit representer des batailles navales : il faut donc conclure que nôtre lac, qui apparemment s'est comblé en partie depuis ce temps-là, est le marais rond de Callimaque & d'Herodote.

A 255. pas de ce lac, au-de-là d'une petite éminence, on trouve dans un terrain assez plat, une des plus belles sources ; de tout l'Archipel; c'est une espéce de puits, d'environ 12. pas de diamettre, enfermé partie par des rochers, & partie par une muraille ; l'enceinte est couverte en Hyver des eaux qui se répandent par dessus ; il y avoit en Octobre 24. pieds d'eau, & plus de 30. en Janvier & Février : cette admirable source est à 100. pas de la côte qui regarde la grande Delos; mais elle est beaucoup plus éloignée de celle qui est opposée à Mycone.

Certainement cette source est la fontaine *Inopus* de Pline ;, car j'ai oüi conter à Mycone que celle de Delos augmentoit & diminuoit dans le même temps que le fleuve Jourdain. [a] Strabon dit que c'est pousser les prodiges bien loin, que de faire passer le Nil jusques à Delos. Pline a pris la chose plus serieusement, & assûre que la fontaine *Inopus* augmentoit & diminuoit de même que le Nil : les habitans de Mycone ont retenu cette fable par tradition ; mais ils confondent le Jourdain avec le Nil. Callimaque parle [b] d'*Inopus* comme d'une eau profonde, & Strabon comme

[a] *Rerum geogr. lib. 6.* In Delo insula Inopus fons eodem quo Nilus modo ac pariter cum eo decrescit augeturque. *Plin. Hist. nat. lib. 2. cap.* 101.

[b] Βαθὺς Ἰνωπός. *Vers.* 263.

d'une petite riviére. [a] Nôtre ſource a 24. pieds d'eau en Eſté, comme l'on vient de dire; les armées Turques & Venitiennes y viennent faire aiguade, & je ſuis perſuadé quatrefois elle fourniſſoit d'eau aux deux Delos : car il n'y a point de ſource dans l'Iſle Rhenée. Strabon avoit été aſſûrément mal informé : il n'y a non plus aucun ruiſſeau dans Delos, ſi ce n'eſt quelques rigoles formées par les pluyes d'Hiver.

A 124. pas de cette belle ſource tout près de l'Iſthme qui ſépare du reſte de l'Iſle la langue de terre où nous débarquâmes, eſt un autre creux 4 aſſez profond, mais ſans eau; on nous aſſûra qu'il en étoit plein en Janvier & en Février.

Tout au haut de cet Iſthme tirant ſur la gauche, on entre dans les ruines 5 de l'ancienne ville de Delos. Nous y découvrîmes d'abord les futs de ſix colonnes de granit, d'un pied quatre pouces de diametre, poſez ſur la même ligne, trois débout, l'une panchée, & deux enterrées, dont on ne voyoit que les diametres.

A environ 196. pas de là, avançant toûjours à gauche & ſuivant les mêmes ruines 6, on voit à 30. ou 40. pas de la mer cinq belles colonnes de marbre de 16. pouces de diametre, diſpoſées auſſi ſur le même rang. A 25. pas plus loin il y a des morceaux d'autres colonnes de marbre canelées, de deux pieds trois pouces de diametre : on trouve aux environs quelques autres piéces de marbre; & un peu plus haut le long de la mer 7 s'élevent deux piliers de granit quarrez, aſſez minces : voilà tous les reſtes d'antiquité qui ſont ſur la côte de Delos vis-à-vis Mycone : ce n'étoit pas le plus

[a] Ποταμὸς δὲ διαῤῥεῖ τὴν νῆσον Ἰνωπὸς οὐ μέγας· καὶ γὰρ ἡ νῆσος μικρά. *Strab. Rerum Geogr. lib.* 10.

bel endroit de la ville ; les ports qui ſont entre les deux Delos avoient fait préferer avec raiſon la côte du couchant à celle de l'eſt-nord-eſt, où il n'y a que de méchantes cales.

La ville donc au lieu de s'étendre ſur la côte de Mycone faiſoit une eſpéce d'angle au travers de l'Iſle, du côté du couchant, & ſuivant la pente d'une petite colline 8, venoit joindre un des plus ſuperbes édifices 9 de l'Iſle, s'il en faut juger par les ruines ; c'étoit peut-être un portique ſoûtenu par une colonnade, comme le marquent les cintres & les pilaſtres : les ruines de ce bâtiment ſont à 330. pas de Mycone, preſque vis-à-vis les deux piliers de granit 7 dont on a parlé. Du côté de la grande Delos, elles répondent à la calanque de Scardana 13, qui en eſt éloignée de 523. pas : on ne voit dans ces ruines que marbres caſſez, piédeſtaux, pilaſtres, architraves, cintres & bazes renverſées, la plûpart des colonnes en ont été enlevées ; celles qui reſtent n'ont que 16. pouces de diametre, & les pilaſtres ont un pied cinq pouces de large : les cintres ſont d'une ſeule piéce quarrée de cinq pieds de diametre, taillée en demi cercle, large dans œuvre de trois pieds quatre pouces, avec des moulures d'un excellent goût dans leur ſimplicité : il y a des piédeſtaux de trois pieds deux pouces de diametre, ſur trois pieds & demi de haut, cilindriques ; & ſur le corps d'un de ces piédeſtaux paroiſſent encore les traces d'une inſcription fort longue ; mais ſi uſée que de plus habiles Antiquaires que nous ne pourroient peut-être y déchifrer un mot entier : nous y remarquâmes avec beaucoup de peine les caractéres ſuivans, ΛΝΙΙΩ∖ qui peut-être formoient le commencement du nom d'Antiochus ; il ſe peut

faire que ce qui paroît un Λ ait été un A, le premier I peut avoir servi de jambe à un T.

Antiochus Epiphane ou Epimane Roy de Syrie avoit embelli Delos d'un grand nombre d'autels & de statuës, comme il paroît par un endroit de Polybe rapporté dans Athenée. [a] Il semble que le fragment du 41. livre de Tite-live ne soit qu'une copie de ce que Polype avoit publié de ce Prince magnifique jusques à la prodigalité : peut-être qu'il avoit fait bâtir ce portique où l'on avoit élevé sa statuë sur le piédestal dont nous parlons ; parmi ces piédestaux il y a deux chapiteaux corinthiens ; les autres ont été emportez pour faire des mortiers, suivant la coûtume du Levant.

Après avoir examiné ces ruines, nous montâmes à droite sur une colline 8 où nous ne remarquâmes aucuns restes de bâtimens. Avançant toûjours vers la mer du côté de la grande Delos, nous allâmes sur une montagne 10 un peu plus escarpée, mais beaucoup plus basse que le mont Cynthe que nous avions toûjours devant les yeux : on voit entre ces deux collines deux cisternes 11, 12 desséchées, & les restes de quelques colonnes de marbre, lesquelles peuvent avoir servi à un temple. On découvre sur la montagne 10 des fondemens d'une partie de la ville, qui s'étendoit jusques à la mer : M[r] Wheeler soupçonne avec raison que c'étoit la nouvelle Athenes d'Adrien, bâtie par les Atheniens aux dépens de cet Empereur, & appellée [b] *Olympieion* par Estienne le geographe ; ce nom vient du surnom d'Olympien, marqué sur une médaille des Nicomediens, où Adrien est appellé [c] dieu Olympien ; on lui a donné le

[a] *Deipn. lib. 5.*

[b] ΟΛΥΜΠΙΕΙΩΝ. *Steph.*

[c] Θεὸς Ὀλύμπιος, *legende :* Νικομηδέων.

même nom sur une médaille des Ephesiens, où il est representé avec Lucius Verus : [a] Adrien, comme nous l'apprenons de Spartien étant à Athenes y fit bâtir un temple & un autel, qu'il consacra lui-même sous le nom du Jupiter Olympien.

D'un côté la ville d'Adrien s'étendoit jusques au Gymnase 15, & de l'autre jusques au portique d'Antiochus sans qu'il y eût aucune interruption entre cette nouvelle ville, & la grande où étoit le temple d'Apollon : [b] on ne trouve même ni fondemens ni mazures dans aucun autre quartier de l'Isle, d'où l'on peut conjecturer que l'on n'avoit fait qu'une seule & puissante ville de toutes les petites villes ou bourgades qui avoient donné lieu à Callimaque d'appeller Delos une Isle à plusieurs villes. Il paroît par une inscription, rapportée dans [c] Mr Spon, & dont le marbre est dans le cabinet de Mr Baudelot, qu'il y avoit plusieurs temples dans la nouvelle Athenes de Delos ; sçavoir ceux d'Apollon, d'Hercule, de Neptune.

De cette montagne on découvre la [c] Calanque de Scardana 13 où débarquerent Mrs Spon & Wheeler, & qu'ils prirent pour le petit port ; mais ce petit port est plus haut vers la pointe du petit Rematiari.

A côté de cette Calanque à 170 pas de la mer dans un lieu assez plat 15, sont encore débout six colonnes de granit, & un pilier quarré de même pierre : il y avoit 11. colonnes débout dans le temps que Mrs Spon & Wheeler y arrivérent ;

[a] Αὔτοκ. Καισαρ. Ἀδριανος Ὀλύμπιος, Λεύκιος Οὐῆρος Καισαρ. *legende*, Εφέσιων.

[b] Ω μεγάλη ὦ πολύβωμε, πολύπτολι, πολλὰ φέρουσα. *Callim. hymn. sur Delos. vers.* 266.

[c] *Miscell. erud. antiq. sect.* 10.

[d] Λιμένας καὶ Λιμένων.

nous en comptâmes 25. de renversées[a] ; les unes & les autres paroissent avoir été posées quarrément : quelques-unes ont un pied & demi de diametre ; les autres ont deux pieds moins deux pouces ; la plûpart sont hautes de 9. pieds & demi : la tradition veut que cet endroit-là fût le Gymnase de l'Isle ; & c'est aussi pour cette raison que les corsaires appellent Delos les Ecoles, pour la distinguer de la grande Delos : ce prétendu Gymnase étoit tout de granit ou de pierre du pays : le granit se tiroit du mont Cynthe ; les inscriptions qui parlent des Gymnasiarques sont dans un bassin ovale que l'on va décrire.

A gauche & environ 45. pas du Gymnase dans un petit fond est la fontaine du Maltois 16, petit puits dont l'overture est à fleur de terre & comme en lozange ; l'eau n'y étoit qu'à sept ou huit pieds de profondeur en Octobre, Janvier & Février.

A 100. pas du Gymnase presque sur la même ligne & à 345 pas de la mer, se trouve un bassin 17. ovale de 289. pieds de longueur, sur 200. pieds de largeur, entouré d'une muraille haute d'environ 4. pieds, presque toute revêtue d'un ciment fort épais & propre à retenir l'eau ; elle s'y dégorgeoit par un canal d'un pied & demi de large, lequel venoit de la mer, & dont l'embouchure étoit opposée au Gymnase : ce bassin s'appelle presentement la danseuse, ou le lieu propre à danser : en effet il ne peut servir qu'à donner le divertissement de la danse aux matelots & aux pescheurs. Quoique les anciens autheurs n'assurent pas qu'on representât des batailles navales à Delos, il semble pourtant que ce bassin étoit destiné pour ces sortes d'exercices ; mais il falloit

[a] Κορέτρια καὶ Χορεύτροτοπος.

pour

pour cela que les bâtimens fussent bien petits ; au contraire le canal ouvert entre les deux Delos nous parut admirable pour ces sortes de spectacles dans un beau jour, puisque le peuple des deux Isles rangé sur les côtes & sur les hauteurs les pouvoit considerer fort commodément, & qu'on pouvoit se servir de galéres & de vaisseaux ordinaires pour les representer. Quoi qu'il en soit l'eau de la pluye qui s'étoit amassée pendant le mois de Février dans le bassin dont nous parlons, étoit fort salée & presque amére ; au lieu que celle des autres mares d'eau de la pluye, étoit fade & douçatre, ce qui semble prouver que ce bassin se remplissoit autrefois de l'eau de la mer, dont il est resté beaucoup de sel & de vase.

Il n'est pas surprenant que M[rs] Spon & Wheeler ayent pris ce bassin pour le marais de Callimaque ; ils furent mal conduits, & ne virent ni le lac rond que nous avons décrit, ni la fontaine *Inopus* : nous devons à nôtre impatience la découverte de cette fontaine ; car nous n'aurions pas vû la langue de terre où elle est si nous avions été jusques au petit port, au lieu que ces M[rs] qui venoient de Tine enfilerent le grand canal & mirent pied à terre à Scardana. [a] La comparaison qu'Herodote fait du marais qui étoit en Egypte à Saïs auprès du temple de Minerve avec celui de Delos, paroît d'abord favoriser leur pensée, puisque celui de Saïs étoit enfermé par une muraille fort propre, de même que le bassin dont nous parlons ; mais il semble que la comparaison de cet autheur tombe plûtôt sur la figure & sur la grandeur du marais de Delos que sur ses ornemens.

En descendant dans ce bassin moitié comblé

[a] *Lib. 2 cap. 170.*

aujourd'hui, nous découvrîmes d'abord un piédeſtal quarré, de deux pieds cinq pouces de haut ſur deux pieds un pouce de large, à moitié caſſé, & l'on n'y lit plus qu'une partie de l'inſcription qui parle du Gymnaſiarque Seleucus de Marathon: on la rapporte ici toute entiére, telle que M^rs^ Spon & Wheeler la lûrent en 1675. le côté effacé fait voir ce qui manque ? car on ne trouve à preſent que ce qui reſte à main droite.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΙΘΡΑΔΑΤΟΥ
ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΣΕΛΕΥΚΟΣ
ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΣ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΩ

Pour l'inſcription de Mithridate Eupator, mentionée par M^rs^ Spon & Wheeler, peut-être qu'elle a été enlevée depuis ce temps-là : il n'eſt pas ſurprenant qu'on eût dreſſé dans cette Iſle des ſtatuës à ces deux Princes ; à Mithridate Evergete, par rapport à ſes bienfaits ; à ſon fils Eupator, à cauſe de ſa puiſſance redoutable : ce Prince fit ſaccager Delos, ſous prétexte qu'elle avoit quitté le parti des [a] Atheniens ſes amis, & reçû un Gouverneur de la part des Romains. [b] Dans le déſordre donc que les troupes y cauſérent, on épargna les ſtatuës des Mithridates, & l'on n'eut point de reſpect pour celles des autres Princes.

Nous apperçûmes ſur la gauche & dans le même baſſin un morceau d'un autre piédeſtal cilindrique à demi enterré dans le ſable ; après l'avoir découvert & lavé, nous y lûmes une partie d'une inſcription aſſez maltraitée, laquelle fait men-

[a] *Strab. Rerum geog. lib. 12.* [b] *Flor. lib. 3. cap. 5.*

*Tom. 1.er pag. 355.*

AR.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ
ΝΙΚΟΜΗΔΟΥ

ΜΕ
ΒΟΡ

tion du Roy Nicomede Epiphane ; & d'un Gymnasiarque qui lui avoit fait dresser une statuë ; ce piédestal a dix-sept pouces de diametre : voici l'inscription.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΝΙΚΟΜΗΔ..
ΤΟΥ ΕΥΓΟΝΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΝΙΚΟΜΕΔΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥ
....ΚΟΥΡΙΔΗΣ ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΥ..
ΡΑΜΝΟΥΣΙΟΣ ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟ.

[a] C'est ce Nicomede Epiphane Roy de Bithinie qui fit mourir son pere Prusias, & qui eut pour successeur Nicomede Philopator son fils. J'achetai à Erzeron une médaille d'argent de Nicomede Epiphane : la tête en est admirable ; mais le revers n'est pas de la même main.

A droite de ce bassin vers le bas environ 50. pas en montant sur une petite éminence 18 subsistent encore les restes de quelque beau temple, autant qu'on en peut juger par les débris de plusieurs colonnes de marbre d'environ deux pieds moins deux pouces de diametre, moitié canelées & moitié à pans, ou peut-être canelées par les deux bouts & taillées à pans dans l'entre-deux ; les canelures & les pans sont larges de trois pouces & demi : nous ne pûmes lire que le mot ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ sur le reste d'un autel cilindrique, beaucoup plus gros que les piédestaux précedens, orné de têtes de bœufs, de festons & de grapes de raisin ; le dessus de cet autel est un peu creux, & propre pour y brûler de l'encens ; il faut par là distinguer les autels des piédestaux qui soûtenoient des statuës, & qui par consequent étoient tout plats ; ces

[a] *Appian. de bello Mithrid.*

autels ſont frequens dans les deux Delos, nous en découvrîmes un ſi beau que je l'ai fait graver.

On lit à quelques pas de là ſur un bout d'architrave de marbre en caractéres parfaitement beaux de trois pouces de haut ΟΝΥΣΙΟΥ ΕΥ, reſtes de l'inſcription ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΕΥΤΥΧΟΥ dont parlent M[rs] Spon & Wheeler; mais ce dernier la place trop près du portique de Philippe de Macedoine.

M[r] Spon doute ſi ce Denys Eutyches fut le fils de ce fameux tyran de Syracuſe, avec qui les Cartaginois eurent de ſi cruelles guerres: il eſt pourtant certain que le ſurnom d'heureux convient mieux à ſon pere, que [a] Diodore de Sicile appelle très fortuné: le fils au contraire fut le plus malheureux de tous les hommes; ſur la fin de ſes jours il fut obligé d'élever des enfans pour gagner ſa vie. Si l'inſcription parle du premier tyran de Syracuſe, il y a apparence que ce deſtructeur des temples avoit voulu reparer ſes impietez par les preſens qu'il fit à Apollon. Ne pourroit-on pas penſer que le Denys dont il s'agit, fut un des tyrans d'Heraclée du Pont qui regna fort heureuſement pendant 30. ans ſuivant [b] Memnon: [c] Diodore de Sicile pouſſe ſon regne juſques à 32. ans, & [d] Athenée juſques à 33. Il merite plus le nom d'heureux que les Denys de Syracuſe, qui furent l'horreur de leur ſiécle.

De cette architrave tirant vers la mer, on marche dans les ruines d'une partie de la ville, tout le long de la côte. A deux pas de la même architrave on rencontre quelques reſtes 19 de lions de

[a] Εὐτυχέστατος. *Biblioth. hiſt. lib.* 14.

[b] *Apud Phot. Biblioth. cap.* 5.

[c] *Biblioth. Hiſt. lib* 14. & 20.

[d] *Deipn. lib.* 12. *cap.* 26.

marbre tous en piéces ; quoique plus aisez à connoître que ceux qui sont à côté du temple d'Apollon ; le S[r] Ostovichi, l'un des meilleurs bourgeois de Mycone, qui chasse tous les jours à Delos, nous assûra qu'il y en avoit vû cinq entiers il y a quelques années.

On découvre ensuite les ruines 20 d'un bâtiment très magnifique tout au bout du bassin ovale qui regarde le temple d'Apollon ; une infinité de colonnes de marbre, montrent encore qu'elles avoient été alignées sur un quarré aussi large que le petit diametre de ce bassin : c'étoit peut-être un portique bâti par Denys Eutyches dont nous venons de voir l'inscription ; car l'architrave & l'autel, où le nom de ce Prince est gravé sont tout près de ces ruines ; quelques-unes des colonnes sont encore debout ; la plûpart sont renversées & cassées ; il y en a d'unies de 20. pouces de diametre, & d'autres taillées à pans de 18. pouces seulement, entremêlées les unes & les autres de quelques gros piliers de granit.

De ce portique vers le petit port 14 tout est plein de colonnes de marbre & de piliers de granit : ces colonnes ont deux pieds de diametre, & leurs canelures sont larges de 4. pouces : [a] ces débris 21 sont si magnifiques, que nous les prîmes pour les restes du temple de Latone.

On compte environ 240. pas du bassin ovale au temple d'Apollon 22. dont les ruines brillent encore plus que celles des autres édifices de l'Isle: ce temple si recommandable parmi les anciens, situé à près de cent pas du petit port, étoit l'ouvrage de toutes les puissances de la Gréce qui avoient contribué à sa construction & à son entretien.

[a] Τὸ Λητῷον, *Strab. Rerum geog. lib.* 10.

a Plutarque nous apprend qu'il renfermoit une des ſept merveilles du monde : c'étoit un autel conſtruit avec des cornes diſpoſées d'une adreſſe merveilleuſe, ſans colle ni chevilles : il eſt à craindre que cet autheur n'exagére la beauté de cette piéce autant que celle des nids des Alcyons.

Les reſtes de la ſtatuë d'Apollon 23 ſont preſque à l'entrée de ces ruines & conſiſtent en deux piéces ; le dos eſt d'un côté, le ventre & les cuiſſes de l'autre : on ne lui a laiſſé ni tête, ni bras, ni jambes : c'étoit une ſtatuë coloſſale d'un ſeul bloc de marbre, & dont les cheveux tomboient ſur ſon dos par groſſes boucles ; ce dos a ſix pieds de large, mais l'on n'y voit plus de marques d'aucun ornement, & les plus vieux habitans de Mycone ne ſe ſouviennent pas d'avoir vû cette figure entiére ; le tronc en eſt tout nud, & il a dix pieds de la hanche au genou : les ſculpteurs de ce temps-là étoient trop habiles pour avoir placé une ſi grande figure à une hauteur ordinaire : il y a toute apparence qu'elle étoit deſtinée pour le frontiſpice du temple d'où elle n'auroit paru que de grandeur naturelle, & l'on peut juger par là de l'élevation de cet édifice : on peut conjecturer auſſi par les ruines, qui ont plus de 300. pas de long, que le frontiſpice de ce temple regardoit la grande Delos, & qu'il étoit couvert par un dôme d'un grand diametre.

Ces ruines ſont preſentement de gros morceaux de colonnes briſées, d'architraves, de bazes, de chapiteaux entaſſez confuſément ; parmi tant de piéces, vers le bas de ces débris eſt un quartier de marbre bien équarri, qui ſans doute a ſervi de

a *De ſolert. anima.*

plinthe à la ſtatuë d'Apollon : ce marbre qui a 15. pieds & demi de long, dix pieds neuf pouces de large, & deux pieds trois pouces d'épaiſſeur, eſt percé au milieu comme ſi l'on avoit voulu le vuider pour le rendre plus leger : on lit en parfaitement beaux caracteres ſur ſon épaiſſeur qui eſt tournée du côté de la mer :

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.

[a] Plutarque rapporte dans la vie de Nicias, que cet illuſtre Athenien fit dreſſer auprès du temple de Delos un grand Palmier de bronze qu'il conſacra à Apollon, & que les vents renverſerent enſuite cet arbre ſur une ſtatuë coloſſale élevée par les habitans de Naxos : il eſt hors de doute que c'étoit la ſtatuë d'Appollon dont on vient de parler : pour l'inſcription, il eſt certain qu'elle eſt de ce temps-là, & qu'elle marque que la pierre ſur laquelle on la lit, ſervoit de plinthe à la ſtatuë ; mais il faut conclurre auſſi que cette ſtatuë étoit encore poſée à terre, ou que le palmier qui la renverſa étoit ſur le comble du temple.

Sur l'épaiſſeur du plinthe vis-à-vis de l'inſcription des Naxiotes on en lit une autre en caracteres ſi extraordinaires que les plus habiles gens des Iſles voiſines n'y connoiſſent rien. M^r Spon crut d'abord qu'ils approchoient des anciennes lettres Toſcanes ; mais M^r Wheeler & lui, après les avoir bien examinées, jugerent qu'elles étoient en Grec vulgaire, quoi qu'ils ne puſſent pas les

[a] Ὁ δὲ φοίνιξ ἐκεῖνος ὑπὸ τῶν πνευμάτων ἀποκλασθεὶς ἐνέπεσε τῷ Ναξίων ἀνδριάντι τῷ μεγάλῳ καὶ ἀνέτρεψεν. *Plut. in Nicia.*

expliquer ; voici la forme de ces caractéres copiez très fidélement.

[a] Deux des plus grands hommes de ce siécle, sans être avertis d'où j'avois tiré cette inscription, sans se voir, sans conferer ensemble, l'ont expliquée sur le champ, & se sont si bien rencontrez que je ne puis assez admirer leur sagacité. Le P. Hardouin croit que les quatre premiéres lettres désignent quelques noms propres ; & le P. Dom Bernard ne doute pas que l'inscription ne soit en caractéres anciens & Ioniens, qui répondent aux suivans :

Το λιθο εςιν ανδριας και το σφελας.

*Huic lapidi inest statua & scabellum*, suivant le P. Hardouin : *In lapide sum* ( vel *est* ) *statua & basis*, suivant le [b] P. Dom Bernard.

Les plus belles colonnes du temple étoient à son frontispice ou à son vestibule ; [c] ces colonnes n'étoient pas cilindriques, mais presque ovales, taillées à plate-bande par devant & par derriére ; avec les côtez arrondis & canelez ; leur grand diametre avoit trois pieds cinq pouces, & celui d'une plate-bande à l'autre deux pieds quatre pouces & demi ; les

[a] Le P. Dom Bernard de Montfaucon de la Congregation de S. Maur, & le P. Hardouin de la Compagnie de Jesus.

[b] *Palaeogr. gr. lib.* 2. *cap.* 1.

[c] Πρόναος.

plate-bandes étoient larges d'un pied cinq pouces, & les canelures avoient près de quatre pouces ; ces colonnes étoient à plusieurs assises posées les unes sur les autres, & enclavées par trois clefs de cuivre, dont celles des côtez étoient quarrées & entroient dans des trous de deux pouces de diametre ; celle du milieu s'engageoit dans une ouverture longue de demi pied, large d'un pouce, profonde d'environ sept pouces avec une maniere de noix cilindrique, comme il paroît par la figure en marge : parmi ces belles colonnes il y en avoit aussi de rondes & canelées de deux pieds deux pouces de diametre.

Plusieurs statuës, & une infinité d'autels embellissoient ce temple ; la plûpart de ceux qui restent ont trois pieds moins deux pouces de diametre, sur deux pieds deux pouces de haut ; mais leurs ornemens sont si usez que la beauté en est presque effacée : on n'y trouve plus qu'un chapiteau Corinthien, parmi plusieurs bornes de marbre semblables aux bornes de nos ruës.

L'effroyable tas de piéces de marbre qui est vers le haut de ces ruines, semble indiquer la situation d'un dôme considerable, soûtenu par des colonnes d'un ordre singulier à plusieurs assises arrêtées dans leurs centres par des clefs de cuivre quarrées, de trois pouces quelques lignes de diametre, les assises ont la plûpart trois pieds moins deux pouces de large, sur deux pieds huit pouces de haut ; parmi ces assises il y en a de taillées à pans, & d'autres canelées fort proprement : les unes & les autres faisoient partie de pareilles colonnes ; car outre que leur diametre est égal, les pans & les canelures le sont aussi, & ont chacune cinq pouces de large.

Les chapiteaux de ces colonnes étoient bien extraordinaires ; leur tailloir a trois pieds cinq pouces de diametre, sur trois pouces de haut : le timpan a neuf pouces de hauteur, c'est une espéce d'échine ou de quart de rond, dont la bosse diminuant en poire tombe sur un cordon haut de deux pouces, à trois filets, au dessous desquels commencent les canelures ; le plan des chapiteaux qui portoit sur le fust des colonnes, a deux pieds de diametre.

A côté des masures du temple en prenant le chemin qui traverse l'isle, on voit quatre grosses piéces de marbre 24 si difformes, que personne ne les prendroit pour des lions si la tradition ne l'authorisoit. On y voit aussi deux termes cassez, l'un terminé par une tête de cheval, & l'autre par celle d'un bœuf ; ces têtes sont assez maltraitées, & même les termes ne paroissent pas avoir été d'une grande beauté ; néanmoins ils nous firent souvenir de l'Hippodrome où l'on faisoit les courses des chevaux. [a] Les Atheniens y établirent ces sortes d'exercices ; on n'y trouve qu'inscriptions brisées ou effacées.

Nous repassâmes après cela par les ruines du temple pour venir au portique de Philippe Roy de Macedoine 25, les débris de ce portique n'en sont éloignez que d'environ 40. ou 50. pas, & se trouvent presque sur la même ligne : ce ne sont que colonnes & architraves d'une grandeur qui marque encore la magnificence d'un grand Prince : nous y observâmes deux sortes de colonnes de marbre ; les morceaux des plus grandes ont 12. ou 13. pieds de longueur, & sont moitié canelez &

[a] *Πρὶν δὴ οἱ Ἀθηναῖοι τότε τὸν ἀγῶνα ἐποίησαν καὶ ἱπποδρομίας ὃ πρότερον οὐκ ἦν. Thucyd. lib. 3.*

moitié à pans, larges de cinq pouces cinq lignes, & ces colonnes sont de même profil que celles du frontispice du temple, mais elles n'ont que deux pieds de diametre d'une plate-bande à l'autre ; les plate-bandes sont larges de sept pouces deux ou trois lignes ; les canelures des côtez ont deux pouces & demi de largeur ; le grand diametre de ces colonnes est de deux pieds quatre pouces.

Parmi les architraves il y en a trois assez près les unes des autres qui portent l'inscription de Philippe de Macedoine, longue chacune de dix pieds, épaisses de deux pieds & demi, hautes d'un pied huit pouces ; sur l'une de ces piéces, cassée en deux, on lit en caractéres de sept pouces de haut :

ΦΙΛΙΠΠ.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ sur l'autre.
ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ sur la troisiéme.

Ces architraves n'ont pas été cassées ni emportées: peut-être parce qu'elles sont creusées chacune de deux grands trous carrez & profonds comme des auges, & qui sans doute les tenoient enchassées sur les colonnes : ces colonnes avoient été choisies avec un grand soin & marquées dans la carriére avec un ο & un β sur leurs diametres, qui signifient à ce que je crois ὁ βασιλεὺς, le roy.

Du portique de Philippe de Macedoine on découvre à 300. pas à gauche 26 sur le penchant d'une colline, les restes d'un beau theâtre de marbre : tout l'espace qui est entre ces deux bâtimens n'est rempli que de débris de maisons bâties de pierres du pays, ou de brique. C'étoit-là suivant les apparences le quartier de la ville le mieux peu-

plé, non seulement à cause du temple, mais à cause des ports qui sont sur le canal, & ausquels les Romains avoient accordé les franchises. Ces ruines entassées par monceaux, contiennent quelques colonnes de granit; & tout près du theâtre il y en a quelques-unes de marbre canelées, qui sans doute ont servi à quelque temple.

L'ouverture du theâtre est au penchant de la colline & regarde le sud-ouest presque vers la pointe du grand *Rematiari*; ce theâtre étoit tout de marbre à gros quartiers, coupez en differentes manieres: il y a peu de piéces quarrées; la plûpart sont de biais & à differens angles, comme si on avoit voulu les ménager, pour ne pas trop les diminuer en les équarrissant; il y en a quelques-unes taillées à pointe de diamant. Le diametre du theâtre hors d'œuvre, c'est-à-dire en y comptant l'épaisseur des dégrez est de 250. pieds, & la circonference de 500. l'encoigneure gauche de cet édifice étoit soûtenuë par une espéce de tour 27. ou massif de 19. pieds d'épais sur 30. pieds de long: la colline manque en cet endroit, au lieu qu'elle sert d'apui au theâtre sur la droite: à dix ou douze pas de la muraille, il y avoit un grand édifice 28 dans les mazures duquel est encore une cave ou citerne, avec l'ouverture longue & les bords pavez à la Mosaïque.

A quarante pas de l'ouverture du theâtre 29 on trouve au rez de chaussée un quarré long de 100. pas, sur 23. pieds de large, & d'une profondeur assez considerable, divisé en 9. loges séparées par une arcade d'un beau cintre; mais on n'y voit aucun reste de ciment. Mr Spon soupçonne que c'étoient des citernes à cause d'un canal qui semble avoir servi à une de ces loges: cepen-

dant comme elles communiquoient ensemble par des portes cintrées qu'on pouvoit ouvrir & fermer quand on vouloit, il y a plus d'apparence qu'elles étoient destinées pour enfermer des lions & d'autres animaux servant aux spectacles ; le canal y conduisoit l'eau pour les faire boire. Ces loges n'étoient pas voutées, mais couvertes de gros quartiers de granit taillez en maniere de poutres, au travers desquels on laissoit des ouvertures pour éclairer ces lieux & pour l'entrée & la sortie de ces animaux, comme cela se voit encore en quelques endroits : on compte 345. pas de ces loges à la mer, ainsi le theâtre n'en étoit éloigné que de 380. pas.

Du theâtre nous tirâmes droit à une ancienne porte 33 de la ville, au penchant du mont Cynthe 32. On trouve sur le chemin à droite trois colonnes de granit 30 sur la même ligne, outre plusieurs autres qui sont renversées ; sur la gauche avant que de descendre dans une petite vallée presque au pied de la montagne, on voit les restes d'un temple 31 marquez par neuf colonnes de marbre grisâtre foüeté de blanc, disposées en rond, trois debout & six par terre : en foüillant dans des trous de lapins, on a découvert depuis peu de très belles caves sous ces colonnes : le pavé du temple étoit de Mosaïque.

[a] Le mont Cynthe 32, d'où Apollon fut nommé Cynthien, est une colline fort désagréable, laquelle traverse obliquement presque toute l'Isle, plus éloignée pourtant de sa pointe meridionale que de la septentrionale : cette montagne n'est proprement qu'un bloc de granit ordinaire &

[a] Ὄρος ὁ Κύνθος, Assurgit Cyntho monte. *Plin. Hist. nat. lib.* 4. *cap.* 12.

commun en Europe, c'est à dire d'une espéce de marbre blanc ou grisâtre pétri naturellement avec de petits morceaux de talc noirâtres & luisans comme du verre ; j'en ai des piéces où il y a des morceaux de talc gros comme le pouce : presque toutes les Isles de l'Archipel sont couvertes de ce [a] granit, & les Romains en tiroient beaucoup de l'Isle d'Elbe sur la côte de Toscane. Mr Felibien assûre que les colonnes du Pantheon en sont; mais le [b] P. Dom Bernard de Montfaucon qui a fait de si belles observations en Italie, remarque que de seize colonnes du portique de cette Eglise, une partie est de granit d'Egypte, qui se tiroit, dit Suetone, des carriéres de la Thebaïde, & ce granit est incomparablement plus beau que celui d'Europe ; j'en ai vû des colonnes à Constantinople dont le fond est isabelle piqué de taches couleur d'acier. L'Empereur Heliogabale, comme nous l'apprend Lampridius, avoit dessein de faire poser sa statuë sur une colonne de granit qu'il auroit fait sculper comme celle de Trajan, mais on n'en pût trouver de piéce assez haute dans les carriéres de la haute Egypte.

La basse Normandie a des carriéres de granit ordinaire du côté de Granville ; & Mr Simon de l'Academie Royale des Sciences qui m'en apporta quelques piéces en 1704. m'a assûré qu'on l'employoit communément dans ce pays-là sous le nom de carreau de Saint Sever pour les chambranles des portes & des cheminées : ces carriéres s'étendent bien loin puisque Mr Gaudron habile Apoticaire de Saint Malo m'a envoyé plusieurs plantes marines, attachées naturellement sur des morceaux de granit. Le R. P. Sebastien Truchet,

[a] Granitus ex Æthalia. [b] *Diar. Ital. cap.* 12.

religieux Carme si distingué par son merite, faisant travailler par ordre de sa Majesté pour rendre la Dordogne navigable, a découvert le plus beau granit du monde dans les sources de cette riviére.

Les colonnes qui passent pour être de pierre fonduë sont de ce granit ordinaire : celles du Baptistere de Saint Sauveur à Aix en Provence, à Orange dans la hale, à Lyon dans l'Abbaye d'Ainay, sont de la même matiére, & l'on peut assûrer généralement parlant, que toutes les pierres, de quelque espéce qu'elles soient se calcinent au feu, bien loin de se fondre.

Les habitans des Isles voisines de Delos appellent Castro le mont [a] Cynthe ; & quoiqu'il ne soit gueres plus haut que le mont Valerien auprès de Paris, Strabon l'a regardé comme une montagne considerable. Des ruines de la ville à une ancienne porte, on monte par des dégrez taillez dans cette roche ; cette porte 33 est une espéce de corps de garde qui se ressent bien des premiers temps que l'Isle fut habitée, il n'a qu'environ six pas de long, sur cinq pas de large ; un homme débout en levant la main ne sçauroit atteindre jusques au haut qui est couvert de piéces de granit plates comme des planches, mais fort épaisses, longues de neuf pieds, posées en dos d'âne bout à bout l'une contre l'autre ; de ce corps de garde on monte jusques au sommet de la colline par un escalier de marbre, dont la plûpart des marches ont été emportées à Mycone pour faire des appuis de fenêtres. Sur le haut de la montagne regne une petite [b] esplanade où sont encore les restes de quelque citadelle qui dominoit toute l'Isle ;

[a] Ὑπέρκειται δὲ τῆς πόλεως ὄρος ὑψηλὸν ὁ Κύνθος καὶ τραχύ. *Rerum geog. lib.10.*

[b] Ἀκρόπολις

les fondemens en sont fort épais à angles droits & à gros quartiers de marbre : cette enceinte renfermoit quelque superbe bâtiment, temple, ou portique ; on y découvre encore des pavez à la Mosaïque, des colonnes & de très beaux marbres.

La ville ne passoit pas le sommet du mont Cynthe : delà elle s'étendoit jusques au port de Fourni 35, & le theâtre étoit dans son enceinte comme on le démontre par une inscription qui est aujourd'hui dans le vestibule de la Bibliothéque de Saint Marc à Venise : le [a] P. Dom Bernard de Montfaucon l'a transcrite avec plus de soin & plus correctement qu'on ne la voit dans [b] Gruter : elle rapporte que parmi les reglemens dressez sous l'Arconte Aristechme en faveur des Atheniens habitans dans l'Isle de Delos, on les honoreroit dans les fêtes de [c] Minerve d'une couronne d'or, & que la proclamation s'en feroit sur le theâtre situé dans la ville.

ΤΟ ΤΕ ΠΡΩΤΟΝ ΠΑΝΑΘΗΝΑΙΟΙΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ ΤΟΝ ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΤΩΝ ΕΝ ΔΗΛΩ ΤΙΜΗΘΗΝΑΙ ΧΡΥΣΩΙ ΣΤΕΦΑΝΩΙ ΑΝΑΓΟΡΕΥΜΕΝΩΙ ΕΝ ΤΩΙ ΕΝ ΑΣΤΕΙ ΘΕΑΤΡΩΙ, &c.

Cette ville étoit continuée du port Fourni au delà du petit port 14 jusques à la Calanque de Scardana 13, embrassant le portique de Philippe de Macedoine 25, le temple d'Apollon 22, le portique de Denys Eutyches 20, le bassin ovale 17, & le Gymnase 15 : la mer servoit de rempart à ce quartier de la ville, & tous ces beaux édifi-

[a] *Diar. Ital. cap. 3.*
[b] *Pag. ccccv.*
[c] Panathenæa Παναθήναια. Minervalia.

ces paroissoient à decouvert : de Scardana elle se repandoit sur la colline voisine 10. & se joignoit à la nouvelle Athenes ; ensuite elle traversoit toute l'Isle jusques à la côte opposée à Mycone ; & venoit se terminer à l'isthme de la langue de terre 11 au nord-est : elle ne s'étendoit pas beaucoup du côte du levant à cause d'un rocher herissé en maniere de crête, au delà duquel le terrain est fort raboteux ; & il est surprenant que les Grecs qui entreprenoient de si grandes choses n'eussent pas aplani toutes ces éminences : la ville occupoit donc la seule plaine qui fût dans l'Isle : [a] c'est la situation que lui donne Strabon.

On nous fit voir au pied du mont Cynthe une petite loge où s'étoit retiré depuis quelques années un [b] Ascetique suivant le langage des Grecs ; Maxime étoit son nom : il étoit Caloyer de Monte Santo, & il y est retourné pour se confiner dans une solitude afreuse, dont le repos ne fût troublé par aucun nouvel objet : car les Myconiotes qui vont tous les jours à Delos couper du bois, pescher ou chasser, lui causoient trop de distractions : il avoit demeuré quelque temps à Stapodia méchant écueil au delà de Mycone, mais il fut obligé de le quitter par la difficulté d'y trouver de l'eau à boire : cet humble & zelé solitaire avoit dessein d'aller à Salonique prêcher publiquement contre la loy des Turcs & meriter le martyre : son directeur l'en detourna, & lui fit comprendre que la colere des Mahometans rejailliroit sans doute sur les autres Caloyers bien moins disposez que lui à se faire empaller.

La loge que ce solitaire avoit occupée à Delos n'est pas loin de la citerne 34. qui fut d'un si

[a] *Rerum geog. lib.* 10. [b] Ἀσκητὸς.

grand ſecours à Mrs Spon & Wheeler, placée ſur la crête de la montagne vis-à-vis le grand Remariari : cette citerne paroît avoir ſervi de cave à quelque maiſon conſiderable : les voutes en ſont d'une grande beauté.

Après avoir fait le tour du mont Cynthe, nous prîmes le chemin du port Fourni 35. & laiſſâmes à main gauche vers le Midi quelques autres collines plus baſſes, entrecoupées de ces vallées [a] qu'Euripide a nommées fertiles : aujourd'hui elles ſont ſi maigres qu'on les laiſſe en friche, au lieu que l'on cultive avec ſoin celles de l'Iſle Rhenée. Nous decouvrîmes ſur le chemin du port quelques colonnes de marbre 36. leſquelles paroiſſent avoir ſervi à un temple : on en voit de granit coupées ſur le lieu, mais dégroſſies & qu'on n'a jamais miſes en œuvre, non plus que d'effroyables blocs de la même pierre, deſtinez ſans doute à de grands ouvrages : ainſi le granit ne ſe tiroit pas ſeulement du mont Cynthe, mais encore des collines voiſines, qui ſont entre le couchant & le midi.

Le port Fourni, dont l'entrée eſt entre le ſud & le ſud-oueſt, répond vers la pointe meridionale du grand Remariari : mais ce port n'eſt bon que pour de petits bâtimens : le long de la côte en venant au petit port, on ne trouve dans l'eau même que fondemens ; ainſi le port Fourni qu'on appelle auſſi le grand port, étoit à une des extrémitez de la ville : il y a plus de 60. piliers de granit 37. ſur cette côte, dont la pluſpart ſont debout, reſtes peut-être de quelques magazins ou boutiques de marchands ; comme les anciens n'employoient pas du bois dans leurs bâtimens, les piliers de pierre y tenoient lieu de poteaux, &

[a] *Δηλίας ἐν καρποφόροις γυάλοις. Iphig.*

l'architrave qu'on mettoit par dessus formoit l'entrée d'une boutique : sur la droite 38. un peu plus haut que ces piliers, on rencontre quelques colonnes de granit posées sur la même ligne, comme si c'étoient les ruines de quelque portique.

[a] Le petit port 14. étoit aussi bordé de bâtimens ; quelque part que l'on creuse, on n'y decouvre que des pavez à la Mosaïque, composez de petits dez de marbre blanc & noir, engagez dans une couche de mortier d'un pied d'épaisseur : les caïques sont dans ce port à l'abri du vent du nord; car ce port fait deux coudes l'un à droite & l'autre à gauche ; celui qui est à droite vers la pointe du petit Rematiari est accompagné d'une [b] seche à fleur d'eau où les vagues viennent se briser.

Au commencement de l'année 1701. on ne voyoit aux environs du mont Cynthe que petites rigoles ; la plus considerable couloit du sud-est vers le sud, & formoit une espece de lac dont le dégorgement passant au pied de la montagne, venoit se perdre vers les ruines du temple marqué 31. sur la fin de Janvier toutes ces rigoles étoient à sec, & il ne restoit que le lac reduit à une mare : il n'y a donc pas d'apparence que la riviere *Inopus*, que Strabon fait couler dans cette Isle, fût de ce côté-là. Pline a eu plus de raison de donner ce nom à la fontaine 3. qui est dans la langue de terre 1. où nous debarquâmes : nous avons si bien parcouru cette Isle dans les quatre voyages que nous y avons faits, que nous pouvons assurer qu'il n'y a point d'eau courante.

A l'égard de la pierre employée dans tous ces grands édifices de Delos, on n'y remarque que

[a] *Λιμιώνας κ̣ Λιμίων.*

[b] *On appelle ainsi dans la Mediterranée un petit banc de sable ou de rocher qui est à fleur d'eau.*

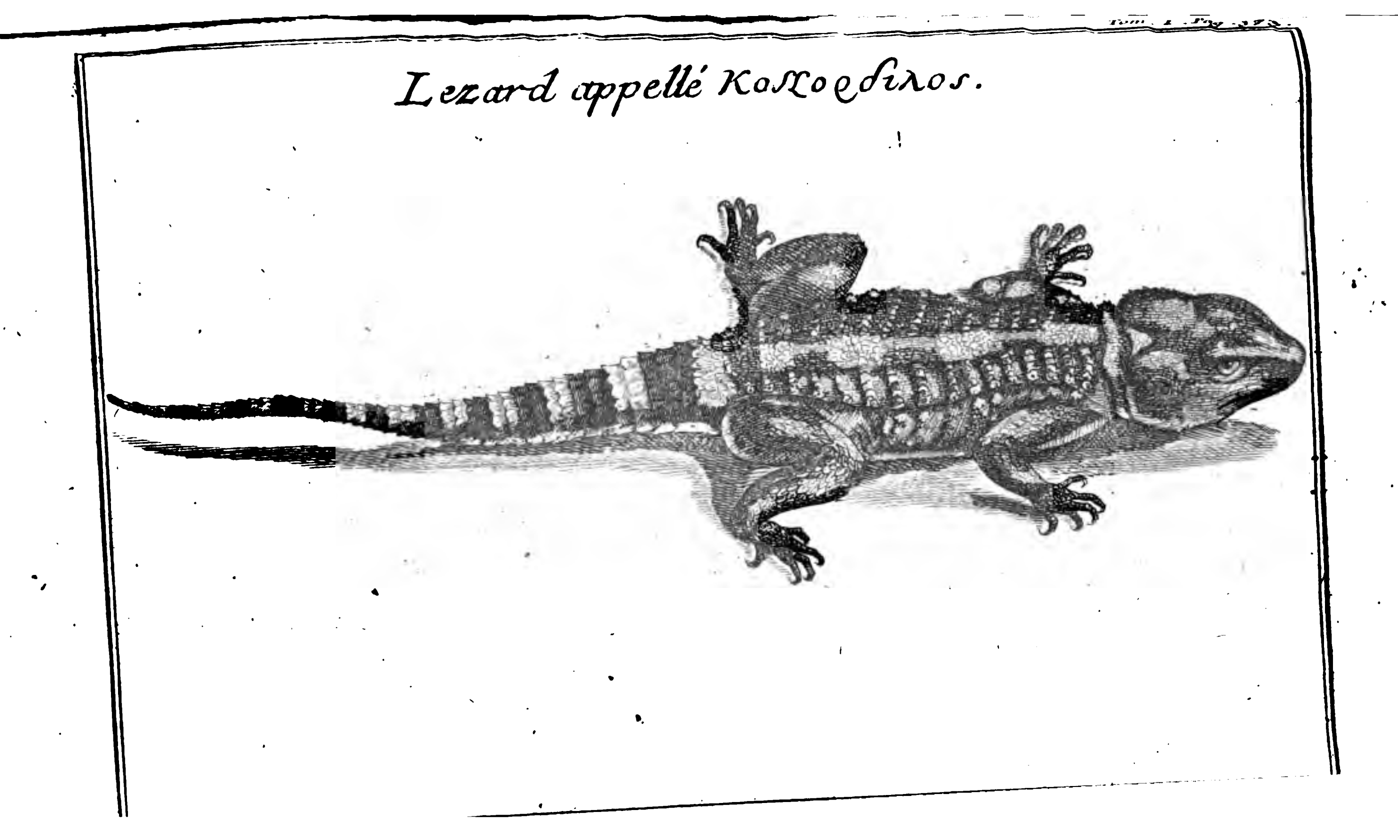
du marbre blanc, du granit, du moilon roussâtre & des briques ; nous n'avons veu qu'un seul quatier de jaspe rouge & blanc, semblable à celui de Languedoc : on croit que la plus grande partie du marbre blanc étoit venue de Paros & de Tenos, où l'on voit de grandes carrieres du côté qui regarde l'Isle d'Andros ; celle de Naxos est aussi remplie de beau marbre : pour le granit, Delos & Myco-ne n'en manquent pas.

Il seroit inutile de rapporter ici les differens noms donnez autrefois à l'Isle de Delos ; celui de [a] *Lagia* par exemple, ne lui convient pas ; il n'y a plus de liévres dans cette Isle, mais beaucoup de lapins logez magnifiquement dans le marbre ; ordinairement ces deux sortes d'animaux se détruisent l'un l'autre & ne sçauroient vivre ensemble : les cailles avoient fait donner le nom d'*Ortygia* aux deux Delos ; mais ce nom conviendroit mieux à toutes les Isles de l'Archipel, puisque ces oiseaux en couvrent tous les écueils dans certaines saisons de l'année. [b] Le Scholiaste d'Apollonius prétend que Delos fut nommée *Ortygia* du nom d'une sœur de Latone, & que Delos fut le premier nom de l'Isle ; suivant les apparences ce nom luy fut donné par les habitans des Isles voisines ; dans le temps de l'inondation causée par le dégorgement du Pont-Euxin dans l'Archipel : cette Isle qui avoit été couverte des eaux, reparut & se manifesta comme son nom le marque.

Il n'y a pas de perdrix aujourd'hui dans Delos, mais beaucoup de becasses : nous y vîmes quelques viperes & des crocodiles de terre ; ce sont de beaux lezards de neuf ou dix pouces de long,

[a] Λαγία.
[b] *In vers.* 1129. *lib.* 1. *Argonaut.*

Lezard appellé Κοκορδιλος.



tout-à-fait ſemblables aux crocodiles ordinaires ; la peau de ceux de terre qui eſt griſâtre eſt relevée de petites éminences aſſez pointues en quelques endroits & comme écailleuſe : ces animaux ne ſont point malfaiſans, & les enfans qui les prenoient à Mycone dans les trous des murailles, nous en apportoient plus que nous n'en ſouhaitions : les mulots ſont auſſi frequens dans Delos, où ils ne vivent que de jeunes lapins ; les meilleurs endroits de l'Iſle étans couverts de ruines & de recoupes de marbre, ſont terres ingrates, & nullement propres à être enſemencées.

Tous les maçons des Iſles voiſines y viennent comme à une carriere choiſir les morceaux qui les accommodent ; on caſſe une belle colonne, pour faire des marches d'eſcalier, des appuis de fenétres, ou des linteaux de portes : on briſe un piédeſtal pour en tirer un mortier ou une ſaliere. Les Turcs, les Grecs, les Latins y rompent, renverſent, enlevent tout ce qui leur plaît ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les habitans de Mycone ne payent que dix écus de taille au Grand Seigneur, pour poſſeder une Iſle, où l'on tenoit le threſor public de la Grece, le plus riche pays de l'Europe dans ce temps là.

La ſituation du mont Cynthe nous invita à y faire une ſtation geographique.

La citadelle de Tine reſte au nord-nord-oueſt.

Mycone eſt au nord-eſt, & le cap Alogomandra à l'eſt-nord-eſt.

Praſoniſi entre l'eſt & l'eſt-ſud-eſt.

Stapodia à l'eſt.

La grande Delos à l'oueſt.

Syra à l'oueſt.

Joura à l'oueſt-nord-oueſt.

Siphanto au ſud-oueſt.
Serpho entre le ſud-oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt.
Serpho-Poula à l'oueſt-ſud-oueſt.
Antiparos au ſud-ſud-oueſt.
Paros entre le ſud & le ſud-ſud-oüeſt.
SiKino entre le ſud-eſt & l'eſt-ſud-eſt.
Naxie entre le ſud-ſud-eſt & le ſud-eſt.
Amorgos entre le ſud-eſt & l'eſt-ſud-eſt.

[a] De la petite Delos nous paſſâmes à la grande le 25. Octobre 1700. par le canal qui ſepare ces deux Iſles, & qui n'a de large qu'environ 500. pas., meſure determinée par Strabon. Cet autheur, Herodote, & Eſtienne le grographe ont appellé l'Iſle Rhenée la grande Delos, laquelle a 18. milles de tour, & ſe trouve comme diviſée en deux parties par une langue de terre fort étroite & aſſez longue.

[b] Polycrate tyran de Samos, contemporain de Cambyſes ſe rendit maître de cette Iſle, & pour marquér qu'il la conſacroit à Apollon Delien, il la fit attacher par une chaîne à l'Iſle de Delos.

[c] Datis, Gêneral des Perſes n'ayant pas voulu par reſpect debarquer à Delos vint aborder l'Iſle Rhenée, où ayant appris que les habitans de Delos s'étoient refugiez à Tenos pour éviter la fureur de ſes troupes, il les raſſura en leur proteſtant que ſuivant les ordres de ſon Prince & ſes propres intentions, il ne permettroit jamais qu'on maltraitât un pays ſi reſpectable par la naiſſance d'Apollon & de Diane; il confirma ſes bonnes intentions par un preſent de 300. livres d'encens pour brûler ſur leurs autels.

[a] IV. Stades.
ΡΗΝΕΙΑ. *Strap. lib.* 10.
ΡΗΝΑΙΗ. *Herod. lib.* 6.
ΡΗΝΗ, ΡΗΝΙΣ,
ΡΗΝΑΙΑ. *Steph.* Rhene, Artemis, Celaduſſa. *Plin. Hiſt. nat. lib.* 12. *cap.* 4.

[b] *Thucyd. l.* 1. *& lib* 3.

[c] *Herod. lib.* 6.

La grande Delos n'est plus habitée, ses montagnes sont peu élevées, couvertes d'excellens pâturages, & son terrein est bon pour les grains & pour la vigne : les habitans de Mycone qui la cultivent avec soin, y nourrissent des chevaux, des bœufs, des moutons & des chévres ; mais comme les corsaires viennent souvent y prendre leurs quartiers de refraîchissement, les Myconiotes allarmez avec raison, font repasser leurs troupeaux dans leur Isle : ils ne payent au Grand Seigneur que 20. écus de taille pour la grande Delos.

Vis-à-vis le grand Rematiari, au pied d'une colline 1, où les corsaires posent leurs sentinelles, pour observer les bâtimens qui entrent dans le canal ou qui en sortent, se voyent les ruines d'une grande ville qui regnoit le long de la mer jusques à la pointe de [a] *Glaropoda* ; ce nom est peut être fort ancien ; car on lit dans Callimaque que Delos étoit feconde en ces sortes d'oiseaux, que l'on appelle des Cormorans ou Gabians.

[b] Les gros piliers de marbre gris cendré, & quelques pieces de colonnes canelées repandues vers le sommet de cette coline, marquent sans doute qu'il y avoit là quelque superbe temple : nous courumes d'abord à la colonne là plus remarquable ; quoique cassée, elle a 14. pieds de long, sur deux pieds de diametre : on ne voit aux environs que bazes de marbre, mais il n'y reste qu'un seul chapiteau corinthien. La ville faisoit face à celle de Delos, & commençoit à mi-côte au dessous du temple, autant qu'on en peut juger

[a] Pied de Gabian. Γλαβος, *en grec vulgaire, signifie un oiseau appellé* Gabian *en Provence, & qui n'a presque que des plumes, quoiqu'il paroisse en volant aussi gros qu'un coq d'inde.*

[b] Αἰθυίης ϗ μᾶλλον ἐπίδρομος. ἠέπερ ἵπποις. *Callim. Hymn. in Delum. vers.* 12.

par les ruines : une partie de cette ville étoit destinée pour les tombeaux des Deliens ; & l'on y transporta toutes les urnes des morts dans cette purification de Delos qui se fit sous l'Arconte Euthydeme : on parlera de cette purification plus au long dans les éclaircissemens sur l'histoire de cette Isle fameuse.

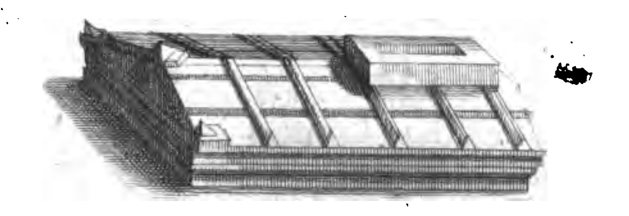
Il suffit de remarquer ici qu'en descendant de la colline vers le grand Rematiari, on ne voit que tombeaux de marbre, parmi les débris des colonnes : il en reste un magnifique quoique sans inscription, terminé en dôme applati par dessus ; orné de feuillages en écaille : la couverture de la plusspart des autres est en dos d'âne peu incliné ; & sur lequel on a feint en relief des plaques de marbre arrêtées par des tringles ; l'arête de ces couvercles porte une espece de petite auge creusée en long comme la figure le represente : nous nous imaginâmes d'abord qu'elle servoit à conserver l'eau de la pluye pour faire boire les oiseaux ; mais cette précaution auroit été assez inutile dans un pays où il ne pleut que rarement ; il y a beaucoup plus d'apparence que cette auge reçevoit les libations ; [a] car Athenée remarque qu'on en faisoit sur les tombeaux : on lit l'épitaphe suivante sur un de ces tombeaux : le stile marque qu'elle est des plus anciennes.

ΠΛΩΤΙΑ ΑΥΛΟΥ
ΤΥΝΗΧΡΗΣΤΗ ΧΑΙΡΕ.

Nous comptâmes avec étonnement plus de six vingts autels en avançant vers Glaropoda, parmi les ruines des maisons qui marquent encore une

a *Deipn. lib.* 12.

Ancien Tombeau, qui se voit dans la grande Delos.





Autel de Bacchus qui se voit dans la petite Delos

grande magnificence : ce n'étoient pas là des infirmeries ni des maisons de campagne des Deliens, comme nous l'avions cru : tout y est couvert de marbres ; & ces marbres montrent bien que la ville devoit être fort peuplée, aussi est elle traitée de Metropole au revers d'une medaille [a] d'Alexandre Severe ; ce revers represente une Pallas avec un bouclier à la main droite, & une pique à la gauche. On voit dans le cabinet du Roy une medaille [b] de cette Isle à la tête de Maxime ; sur le revers c'est une déesse vêtue d'une simple tunique, qui porte une victoire sur sa main droite, & de la gauche une pique renversée. [c] Il est étonant que Strabon d'ailleurs fort exact, & qui n'a pas oublié les tombeaux de l'Isle Rhenée, l'ait nommée une petite Isle deserte.

Pour la grandeur, l'Isle surpasse bien trois fois celle de Delos, & pour la magnificence elle ne lui cedoit guéres, s'il en faut juger par les restes ; la pluspart des autels dont on vient de parler sont cilindriques, ornez de festons avec des têtes de bœufs ou de beliers ; ces autels ont le plus souvent trois pieds & demi de haut, sur trois pieds moins deux pouces de diamettre:celui que j'ai fait graver étoit peut-être dedié à Bachus, comme il paroît par une grappe de raisin qui pend du bas des festons : on ne trouve plus de statues parmi ces vieux marbres, elles étoient trop près de la côte ; & par consequent trop à portée d'être embarquées ; enfin il n'y a pas d'apparence que cette ville ait été bâtie après la mort de Strabon ; car suivant cet autheur, la petite Delos degenera plus depuis le

[a] ΡΗΝΙΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΟ. *Goltz. Thes.*

[b] ΡΗΝΙΩΝ.

[c] *Ῥήνεια δὲ ἔρημον νησίδιόν ἐστι*, &c. *Rer. Geog. lib.* 10.

regne d'Auguste qu'elle ne s'embellit, & l'Isle Rhenée ne se soutenoit que par le commerce de cette petite Isle.

La pointe de Glaropoda où finissoit la ville se terminoit par quelque superbe édifice bâti en rond de gros quartiers de marbre, decoré de colonnes & d'architraves de même pierre : le port Colonne situé sur une autre pointe opposée à Glaropoda, marque bien aussi qu'il étoit bordé de magnifiques bâtimens, dont on enleve tous les jours les débris ; nous y remarquâmes une croix de Jerusalem, & l'on nous assura qu'on avoit emporté des pierres à Mycone où il y avoit, entre autres, de ces sortes de croix fort bien sculpées.

Ces croix ne nous permirent pas de douter que ce ne fût le Fort des Chevaliers de Saint Jean.[a] Cantacuzene rapporte que l'Empereur ordonna de bâtir une forteresse dans l'Isle de Scio, pour la mettre à couvert des insultes des voisins ; & sur tout des [b] Hospitaliers de Delos : sur quoy Pontanus remarque que dans ce temps-là les Chevaliers de Rhodes étoient les maîtres de Delos, attirez sans donte par la bonté des ports de ces Isles : les Mahometans commençoient d'infester tout l'Archipel, & Delos étoit necessaire aux Chevaliers pour courir sur ces pirates : ces Chevaliers favorisoient les desseins des Genois, & fournirent cinq galeres à Dominique Catanée pour se saisir de Lesbos comme l'on verra dans la suite.

Au-de-là de Glaropoda l'Isle est creusée en maniere de croissant, au fond duquel est la langue

[a] καὶ μάλιστα τοὺς ἐκ Δήλου Σπιταλίωτας. *Hist. lib.* 4.

[b] Delum tunc obtinebant genus religiosorum sub Hyginio Pontifice natum, qui Rhodii & Melitenses appellati sont. *Pontan. ad cap.* 11. *lib.* 2. *hist. Cantacuz.*

de terre qui joint les deux parties, & cette langue n'a pas cinquante pas de large ; peut-être que les vagues l'emporteront un jour, & alors la grande Delos ſera diviſée en deux Iſles : le meilleur port de l'Iſle Rhenée porte le nom des [a] Lentiſques qui l'entourent. J'ay l'honneur d'eſtre avec un profond reſpect, &c.

[a] Port de Skinos.

*Fin du Tome premier.*

# APPROBATION.

J'Ay leû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Voyage du Levant*, fait par ordre du Roy; Cet ouvrage est digne de la curiosité du Public, & repond à l'idée que M. Tournefort a laissée de luy-mesme. Fait à Paris ce 3. Decembre 1714. RAGUET.

## *Privilege du Roy.*

LOUIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le Sieur Claude Rigaud Directeur de nostre Imprimerie Royale du Louvre, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au public *la Relation d'un Voyage du Levant,* fait par nostre ordre, s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous avons permis & permettons

par ces presentes audit Sieur Rigaud de faire imprimer ledit Voyage en telle forme, marge, caracteres, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separement & autant de fois que bon luy semblera, Et de le vendre, faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de douze années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression estrangere dans aucun lieu de nostre obéïssance, Et à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Voyage, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sans le consentement par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de Trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, Et de tous dépens dommages & interests; A la charge que ces Presentes seront Enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Li-

brairie, Et qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voysin Commandeur de nos ordres; le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. VOULONS que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou la fin dudit Livre, soit tenu pour deûëment signifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoustée comme à l'Original: Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent, de faire pour l'Execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le douziéme jour du mois de Decembre, l'an de gace mil sept cens quatorze, Et de nostre Regne le soixante-douziéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé* FOUQUET.

J'ay cedé le Privilege cy-dessus du Voyage du Levant par M. Tournefort aux Sieurs Anisson & Posuel Libraires de Lyon, pour

en joüir suivant les conventions faites entre nous, à Paris le 14. Decembre 1714. *Signé* RIGAUD.

*Registré, ensemble la Cession sur le Registre N.° 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 888. N.° 1112. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. A Paris le 17. Decembre 1714.* Signé ROBUSTEL, Syndic.



